1er Juillet 1940 **1er Décembre 1946**

MERCVRE

DE

FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE

TOME CCXCVIII

No 999-1000

G. JEAN-AUBRY, ANDRÉ BILLY, de l'Académie Goncourt, **PAUL CLAUDEL,** de l'Académie française, **RENÉ DOLLOT, GEORGES DUHAMEL,** de l'Académie française, **RENÉ DUMESNIL, ANDRÉ FONTAINAS, ANDRÉ GIDE, PAUL LÉAUTAUD, FRANÇOIS MAURIAC,** de l'Académie française, **ADRIENNE MONNIER, RACHILDE, MARCEL ROLAND** et **JULES ROMAINS,** de l'Académie française,

ont collaboré à ce numéro spécial
où l'on trouvera également

des inédits de

ALFRED VALLETTE, LÉON BLOY, FRANCIS JAMMES, GUSTAVE KAHN, RUDYARD KIPLING, JULES LAFORGUE, FRÉDÉRIC NIETZSCHE, LOUIS PERGAUD, HENRI DE RÉGNIER, *de l'Académie française,* ***ISABELLE RIMBAUD, ALBERT SAMAIN, PAUL VALÉRY,*** *de l'Académie française, et* ***FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN***

et des lettres à Alfred Vallette

de

GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHÉLEMY, FRANÇOIS COULON, ADOLPHE RETTÉ, ALPHONSE DAUDET, ALFRED DOUGLAS, PAUL GAUGUIN, RÉMY DE GOURMONT, J.-K. HUYSMANS, ALFRED JARRY, LOUIS LE CARDONNEL, PIERRE LOUYS, STÉPHANE MALLARMÉ, DR. MARDRUS, ALFRED MASSEBIEAU, STUART MERRILL, CHARLES MORICE, MARCEL PROUST, PIERRE QUILLARD, A. REMACLE, JULES RENARD, JEHAN RICTUS, SAINT-POL ROUX, MARCEL SCHWOB, LAURENT TAILHADE, J. DE TINAN, E. VERHAEREN, WILLY ET T. DE WYZEWA.

ce numéro double, exceptionnellement : ***120 frs.***

LE
MERCVRE DE FRANCE
fondé en 1890 par Alfred VALLETTE

reparaîtra le 1er de chaque mois à partir du 1er Janvier 1947.

PRIX ACTUELS :

		France et Union française	Étranger plein tarif postal	Étranger demi-tarif postal
ABONNEMENTS :	un an	660 fr.	770 fr.	710 fr.
	six mois	345 fr.	400 fr.	370 fr.

LE NUMÉRO : 60 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).

Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

Manuscrits

Les auteurs non avisés dans les trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les retirer aux bureaux du Mercvre, où ils restent à leur disposition pendant trois mois encore. Passé ce délai les manuscrits ne sont pas conservés.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se considère pas comme engagée à les signaler.

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME

1er juillet 1940 — 1er décembre 1946

1er Juillet 1940 — 1er Décembre 1946

MERCVRE

DE

FRANCE

Tome CCXCVIII



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
MCMXLVI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE NUMÉRO SPÉCIAL TROIS CENTS EXEMPLAIRES SUR VÉLIN ALFA NAVARRE, NUMÉROTÉS DE I A 300

NOTE

Le Mercure de France *paraît aujourd'hui pour la première fois depuis le* 1er *juin* 1940. *La présente livraison porte ensemble les deux dates du* 1er *juillet* 1940 *et du* 1er *décembre* 1946. *L'équipe du* Mercure *renaissant se déclare ainsi solidaire de l'ancien* Mercure *(dont au surplus on retrouvera beaucoup de noms aux sommaires); ou, pour mieux dire, elle marque ainsi qu'à ses yeux il n'y a pas un nouveau et un ancien* Mercure, *mais simplement le* Mercure, *qui continue.*

On relira plus loin ce qu'Alfred Vallette voulait que fût sa revue. On lira aussi ce que quelques écrivains autorisés disent qu'elle fut en effet. Les rumeurs sympathiques et flatteuses qu'a soulevées dans la presse l'annonce de sa réapparition sont encore venues montrer l'éminence de la place que tenait jadis le Mercure *dans la vie intellectuelle française. Il retrouve sa place encore libre; il entend la reprendre.*

On verra quelques changements dans la présentation des prochaines livraisons, dans leur disposition, dans leur économie. C'est que toutes les questions matérielles et techniques posent aujourd'hui des problèmes difficiles; le papier est sévèrement mesuré; pour rester fidèle à l'esprit de la revue malgré toutes ces contraintes, on a préféré changer l'arrangement du détail plutôt que la conception de l'ensemble. Les chroniques, par exemple, seront par l'aspect fort différentes de ce qu'elles étaient autrefois; on a pensé qu'il valait mieux en modifier la forme si cette concession devait permettre d'en sauver la variété, la souplesse et, surtout, l'indépendance.

Alfred Vallette et son groupe ont voulu, tenté et réussi un effort qui est resté unique. Ils ont laissé rue de Condé une tradition qui mérite tout le respect de leurs successeurs et dont les mots de liberté et de culture donnent, semble-t-il, les deux traits essentiels. A cette tradition le Mercure *demeurera fidèle.*



Le fascicule du 1er *juillet* 1940 *eût porté le numéro* 999; *à celui du* 1er *décembre* 1946 *revient donc le numéro* 1.000 *: parvenir à ce point, c'est vraiment pour une revue un titre de noblesse. Il a paru de bon augure que la livraison de rentrée se trouvât être aussi celle d'une commémoration aussi marquante. On a tenu à lui donner l'importance qui convenait à ces deux circonstances.*

Le Mercure *tient ici à dire sa gratitude aux écrivains qui, avec une bonne grâce extrême, et même avec élan, ont accepté de s'associer à l'hommage que la revue rend aujourd'hui à son passé.*

Ce numéro spécial est divisé en quatre parties. La première est réservée à Alfred Vallette. On y reproduit ou on y publie pour la première fois les rares notes que ce silencieux ait consenti à donner lui-même sur son œuvre, c'est-à-dire sur sa revue; pages de sagesse, que deux documents financiers viennent rehausser d'une note piquante.

La deuxième partie réunit des inédits — poèmes, prose, correspondance — de quelques-uns des grands morts du Mercure. *Précisons que la nouvelle de Kipling et la lettre de Nietzsche ne sont inédites, bien entendu, qu'en français. Rien de Rimbaud lui-même, mais, à lui adressées, des lettres de sa sœur Isabelle; on ne connaissait jusqu'à présent aucune lettre d'Isabelle à Arthur.*

On a groupé dans la troisième partie — suivant l'ordre alphabétique des noms d'auteurs, comme dans la deuxième — des textes d'écrivains qui ont débuté au Mercure, *ou qui en sont des collaborateurs de toujours, ou qui se rattachent à lui par quelque lien de sympathie particulière. Signalons, dans l'article de M. G. Jean-Aubry, un inédit de Laforgue, et des lettres inédites de Valéry dans celui de M. R. Dollot.*

En sa qualité de directeur du Mercure, *Alfred Vallette recevait toutes sortes de lettres. La variété de ses correspondants et celle des sujets traités montrent également le rayonnement et l'audience qu'avait cet homme au fond de la position centrale où il s'était retranché. Le choix de* Lettres à Alfred Vallette *qui forme la quatrième partie en donnera une idée.*



Le Mercure *aurait pu — comme d'autres publications — invoquer la force majeure, et faire valoir que les événements survenus depuis le 1er juin 1940, et les années écoulées, le libéraient de tout engagement. C'est un raisonnement qui ne se défendrait pas mal. Nous croyons pourtant que Vallette ne l'eût pas admis. Aussi tous les anciens abonnés qui auraient dû recevoir la revue après le numéro 998 recevront-ils gratuitement le présent numéro 999-1.000, à titre de compensation.*

Cette livraison sera vendue en librairie comme un livre. Mais — privilège des anciens abonnés — elle ne sera pas comprise dans les abonnements nouveaux. Ainsi abonnements et réabonnements seront acceptés pour compter seulement du 1er janvier 1947, date à laquelle le Mercure de France *reparaîtra régulièrement* (si fata sinant) *le premier de chaque mois.*

MERCVRE.

PREMIÈRE PARTIE

" MERCVRE DE FRANCE "

par ALFRED VALLETTE.

Nous reproduisons ici l'article d'Alfred Vallette qui fut en quelque sorte le manifeste du Mercure de France; *il parut en tête du numéro* 1 *de la revue* (*janvier* 1890).

Peut-être ne messied-il point de redire, alors que la PLÉIADE devient MERCURE DE FRANCE, ce qui a été répondu naguère aux imputations d'une Presse mal avertie, et de défendre par avance notre œuvre contre les appréciations erronées ou maladroites. Il est d'accoutumée, en effet, parmi nos confrères des grands quotidiens, d'infliger l'ironique épithète de *décadente* à toute publication où s'essaient de jeunes écrivains aimant l'art, curieux, certes, de formules inédites, mais surtout consciencieux, ayant horreur de la phrase toute faite et du mot banal, du cliché quel qu'il soit. Nullement, d'ailleurs, nous ne nous rébellerions si par *décadent* nos chroniqueurs cotés n'entendaient charabia, pathos, incohérence, pour avoir étudié le cas en de petites feuilles où, apparemment, l'incohérence, le pathos et le charabia tenaient lieu d'esthétique et de pensée. Mais ces éphémères gazettes furent stériles, et il importe de distinguer entre les humanistes de dix-sept ans qui les rédigeaient, Charlots de lettres vite exténués, et les jeunes laborieux en quête d'une vierge expression du beau et du vrai tels qu'ils les conçoivent en ces temps complexes. Or, au sens que les quotidiens attribuent à cette étiquette, la PLÉIADE

ne fut pas *décadente* et le MERCURE DE FRANCE ne le sera pas davantage.

Mais, pour ne point choir dans la puérile hérésie de forme qu'on sait, il est cependant possible que, sans jamais cesser d'être clairs, nous n'écrivions pas absolument de ce style et sur ces idées qui s'imposent aux auteurs ambitieux d'accaparer tous les suffrages, et qui partant se résignent à une banalité de bon ton. Ils ont évidemment raison au point de vue pratique, et le nombre de ceux qui ont ainsi raison fut toujours de beaucoup le plus considérable; mais à l'*autre* point de vue — celui de nos maîtres, sans les nommer — il n'apparaît pas que nous ayons si grand tort. Il y eut bien, voici quelque trente ans, des écrivains réputés maîtres dont l'outil fut la langue bonne fille, lâchée, musarde, que de charitables critiques ne se lassent point de nous offrir comme modèle de la langue classique de France; encore ceux-là vécurent-ils à une époque autrement bénévole au littérateur que ne l'est ce dernier quart du siècle, en des jours où il était admis qu'on « écrit comme on parle » et où l'on croyait à la « vieille gaîté gauloise ». Mais, depuis cet âge d'or, combien d'illusions mortes! Outre qu'il faille aujourd'hui, pour être classé *quelqu'un*, mettre au moins une pensée dans un livre, le nihilisme scientifique et le positivisme de la vie moderne, excessivement dure à l'individu pensant, ont fait de nous des êtres trop peu semblables aux hommes de ces générations pour que nous nous intéressions aux choses où ils se complurent, et que nous les disions aussi verbeusement et avec le même bon garçonnisme. Il semble que nous sommes nés trop réfléchis, et nous avons dû, en venant au monde, tourner sept fois notre langue avant de pousser ce premier cri qui était comme l'acquiescement à l'existence égoïste, étroite, affairée, vide de toute foi réconfortante, qu'on nous léguait. Si nous portons dans le monde, par instinct de sociabilité, un visage souriant et une certaine bonhomie, il est avéré — presque toutes les productions littéraires et artistiques des hommes nouveaux en témoignent — que notre moi intellectuel

sourit bien rarement, dit juste ce qu'il doit dire, sans digressions inutiles, sans flânes ni promenades, si tentantes soient-elles, parmi les idées à côté.

Et ce qu'il *doit* dire, pour peu qu'il soit sincère, ne semble pas précisément conforme aux rabâchages de convention dont on nous sature l'intellect. Un journaliste écouté, point suspect de pessimisme, a pourtant osé cette récente affirmation que « le monde va vers une morale nouvelle ». Il est pertinent qu'en tout, partout, à tous les étages sociaux, il y a évolution rapide, et qu'on ne voit plus aujourd'hui comme on voyait il n'y a pas vingt ans. Mais, soit respect de la tradition, soit flagornerie auprès d'un public inconsciemment hypocrite, la Presse se tait volontiers sur le fond des questions brûlantes. Or, ce que chacun pense et que personne ne formule, ces idées paradoxales et subversives en 1890, codifiées en 1900, il nous serait agréable d'en écrire. Œuvre de démolisseurs, soit; mais quand l'écroulement final de la maison n'est plus qu'une affaire d'heures, n'y point aider prouverait qu'on n'en désire point la reconstruction prochaine.

Aussi, des trois buts que peut se proposer un périodique littéraire — ou gagner de l'argent, ou grouper des auteurs en communion d'esthétique, formant école et s'efforçant au prosélytisme, ou enfin publier des œuvres purement artistiques et des conceptions assez hétérodoxes pour n'être point accueillies des feuilles qui comptent avec la clientèle — c'est ce dernier que nous avons choisi, nous connaissant du reste trop déplorables spéculateurs pour espérer la métamorphose de nos écrits en or, et sachant introuvables en cette transitoire période que nous traversons les éléments d'une école littéraire.

Au surplus, qu'on me permette de le rappeler, cet article est une simple précaution contre d'adventices erreurs de jugement, et n'a aucune tendance à s'ériger en programme : chacun est ici absolument libre, responsable de ses seuls dires et point solidaire du voisin. Je ne veuille pas non plus avancer que nous serons *toujours* originaux, présomption juvénile dont nous sommes tout à fait incapables. — Mais si dans notre collection,

pourtant, se révèle çà et là une œuvre d'art originalement conçue et parfaitement eurythmique, nous n'aurons pas été inutiles, ayant intéressé non le public, indifférent en ces matières, du moins les artistes; et si d'aventure, en morale, il se rencontrait dans nos pages une vérité neuve ou quelque idée d'avant-garde, nous aurions justifié notre titre — un peu prétentieux sans doute, mais dont l'archaïsme nous plaît.

MERCURE DE FRANCE

1er trimestre : Décembre 1889, Janvier et février 1890

SITUATION de caisse au 1er mars 1890 (Recettes et dépenses pendant le trimestre).

RECETTES :

Décembre 1889	295 fr. »
Janvier 1890	54 . 75
Février 1890	163 . 25
Total des recettes	513 fr. »

Rentrées diverses = 494
Cotisation = 19
Total égal = 513

DÉPENSES :

Décembre 1889 (Numéro de janvier et frais de premier établissement)	203 fr. 70	
Janvier 1890 (N° de février et frais divers)	119 . 15	
Février 1890 (N° de mars et frais divers)	117 . 05	
Total des dépenses	439 . 90	439 . 90
Encaisse au 1er mars 1890		73 fr. 10

Ce chiffre de 73 fr. 10 représente l'existant *réel* au 1er mars, mais il faut, pour obtenir la véritable situation financière, y ajouter 35 francs de mensualités en retard, dues par divers, et retrancher du tout 62 francs de mensualités versees d'avance par divers et non encore échues. — Le solde en caisse devrait donc être exactement de 46 fr. 10

IMPRIMERIE DES MOULINEAUX

RENÉ BEAU & C. DILLET

12, Route des Moulineaux — ISSY-sur-SEINE

(Anciennement 4, place des Marronniers)

Monsieur Vallette

rue de l'Echaudé St Germain, 15 Doit

1889		Timbre		10
		Mercure de France		
Décembre	24	Publication mensuelle de 32 pages in 8° Carré, sur papier teinté avec couverture de couleur et imprimé, 500 exemplaires		
		1er établissement de la couverture	32 ..	
		Composition de 6 pages de IX elzev. et de dix pages de VIII et de seize pages de VII, tirage à 500 exemplaires, papier brochage	106 50	
		Chemises pour la poste, mise sous chemises, confection des adresses, composition, tirage, papier et collage des étiquettes	10 ..	
	26	500 Enveloppes Bulle	..	
		500 têtes de lettres	12	161 50
		Versé à compte à Mr Rougier	=	80 ..
				81 50

106
40
10

Pour MM. Beau & C. Dillet
Pour acquit
le 28 Xbre 1889

La maison fait présenter sa facture huit jours après l'envoi du Relevé, sauf avis contraire.

LA PREMIÈRE FACTURE

LE
MERCVRE DE FRANCE
BIMENSUEL

par ALFRED VALLETTE.

Mensuel jusqu'à la fin de 1904, *le* Mercure de France *commença le* 1er *janvier* 1905 *à paraître deux fois par mois. A cette date Alfred Vallette annonça et expliqua ce changement dans l'article que nous reproduisons ci-après.*

Dans ses *Promenades Littéraires,* M. Remy de Gourmont note que vers 1890 la presse était peu accueillante aux écrivains nouveaux, et que, pour imprimer sa pensée avec liberté, il fallait fonder soi-même une revue. « On se groupait, on recueillait quelque argent, et l'on cherchait un imprimeur. C'est ainsi, et non autrement, que naquit, il y a quatorze ans, jour pour jour, une revue, alors minuscule, le *Mercure de France.* » — C'est bien ainsi, et il y a maintenant, jour pour jour, quinze ans que, dans un article qui parut en tête de la première livraison, j'eus l'honneur de présenter notre recueil, car c'était alors un recueil plutôt qu'une revue.

Son histoire n'est pas sans intérêt, au triple point de vue littéraire, psychologique et financier, et j'essaierai peut-être un jour de la dire : on y verrait comment la bonne volonté d'un groupe d'écrivains, l'esprit de suite et aussi quelque désintéressement valent mieux parfois que de gros capitaux; comment un périodique né indépendant, formé des éléments les plus hétérogènes, a pu garder sa liberté tout entière, suivi du reste par un public compréhensif qui voulut bien entendre les paroles les

plus contradictoires; on y verrait surtout qu'il fallait son effort personnel pour rassembler l'effort épars de publications d'une vitalité moindre et disparues depuis 1884, et qu'il est ainsi l'expression de plusieurs générations. Sa naissance était marquée, son développement fut logique et chacun de ses accroissements nécessaire : il n'y eut qu'à savoir l'écouter vivre pour ne point l'orienter dans une fausse direction. Et si aujourd'hui nous modifions sa périodicité, c'est avant tout que les besoins de son organisme nous indiquent cette mesure; mais, pour nous y engager, il y a aussi des circonstances extérieures.

La presse quotidienne — je ne dis rien de la presse exclusivement politique et de combat — touche presque au terme d'une évolution qui s'est précisée lors des grands krachs financiers. Antérieurement aux cataclysmes économiques de l'Union Générale, du Crédit de France, de Panama, etc., les fondateurs d'un quotidien pouvaient n'être pas nécessairement des hommes d'affaires, parce qu'il y avait des affaires et qu'elles venaient naturellement à l'organe qui avait trouvé un public. Depuis lors, ceux qui créèrent des journaux durent être uniquement des gens d'affaires, parce que les affaires n'existaient plus en proportion des énormes besoins de la presse et qu'il fallut continuellement en inventer. C'était la vie ou la mort. Ce fut la vie, la vie surabondante sans doute, puisque le prix de vente des journaux est inférieur à leur prix de revient : la perte sur la vente du papier importe peu si le fort tirage amène la publicité et en justifie les prix exorbitants. Pour obtenir ce résultat, la presse a « commercialisé » tout ce qui pouvait l'être, et bientôt, en dehors de l'information télégraphique et du grand reportage, ce sera, sous toutes ses formes, de la plus apparente à la plus ingénieuse, la publicité, car toute actualité est guettée par la réclame vigilante. Les articles où l'on trouvait autrefois des opinions libres, ou à peu près, sur les faits contemporains ne disparaîtront point : ils seront essentiellement viciés par la réclame. Il y a longtemps que les gens clairvoyants discernent l'évolution commerciale des journaux;

mais voilà que le grand public, la masse des lecteurs s'en aperçoit aussi et commence à savoir quoi penser de telles signatures et de telles rubriques. La presse aura donc perdu demain ce qu'elle offrait jadis dans ses articles, chroniques, variétés, feuilletons hebdomadaires : l'opinion désintéressée d'écrivains qui savent ce qu'ils disent et qui, autant que possible, ont eu le temps de l'écrire. Il est vrai qu'elle a tenté, pour rétablir l'équilibre, de s'incorporer la littérature; cet essai, qui donna quelque argent aux auteurs et leur fit un tort considérable, fut malheureux, et il est en passe de mal finir.

On n'arrête pas une évolution, et la presse quotidienne actuelle n'y peut rien. Mais les revues se sont tenues à l'écart de ce mouvement, et c'est chez elles que le public retrouverait, en mieux, ce qu'il a perdu ailleurs, s'il ne se heurtait à deux difficultés : la conception même de la publication incomplète à laquelle on applique le nom de revue, et le prix trop élevé de l'abonnement. J'entends les revues générales et non les périodiques spéciaux ou techniques, dont plusieurs sont excellents et atteignent directement leur but. Si le journal, obligé de parer rapidement au manque d'affaires consécutif aux grandes banqueroutes, est allé trop loin, entraîné par la vitesse acquise, la revue est vraiment restée trop en arrière : la revue n'est pas une revue, c'est un recueil. Et comme presque toutes les matières qu'on y voit composent des volumes qui sont le lendemain en librairie, ce genre de publication est inutile. Les revues générales n'existeraient plus que tout ce qu'elles produisent se produirait également. Il serait même imprudent d'arguer que le public gagne d'y lire plus tôt ce qu'il ne lirait que plus tard, car les écrivains attendent d'ordinaire plusieurs mois l'insertion de leurs œuvres dans les revues, et l'hypothèse est plausible que ces œuvres auraient paru plus tôt en librairie que dans des périodiques bimensuels au nombre de pages limité.

La revue générale offre donc le double inconvénient de ne répondre à rien et de coûter trop cher. Or, le *Mercure de France*, qui, dès le début, avait sa raison d'être en ce

qu'il groupait des forces à peu près négligées, a toujours, en outre, attentivement suivi les manifestations de l'art et de la pensée, aussi bien à l'étranger qu'en France, et alors qu'il se qualifiait encore lui-même de « recueil », il était déjà plus « revue » que la plupart des revues. Il le fut tout à fait, et revue unique, quand, en 1896, il organisa méthodiquement sa « Revue du Mois », compétente, variée, nombreuse, universelle. C'était l'alliance de la formule recueil avec la formule journal — ancien journal — et de cette union, à laquelle il semble que nul n'ait songé avant lui, naissait la véritable revue. Il est clair qu'une publication ainsi établie, rédigée par des esprits libres et d'ailleurs sans aucun souci de vulgarisation, fait mieux que combler les vides d'une presse d'où l'omnipotente réclame et l'actualité ont chassé tout le reste. Mais on conçoit qu'elle s'accommode mal de la périodicité mensuelle, et c'est pourquoi nous paraîtrons désormais deux fois par mois.

Ce n'est pas à nos lecteurs habituels que s'adressent ces notes : ils savaient ce que j'y expose, et je n'ai pas même à les assurer que nous travaillons au développement, non à la transformation de notre revue, et que nous ne modifions en rien notre programme : parler sans contrainte de tout ce qui nous — eux et nous — intéresse. Je les ai réunies pour apprendre à ceux qui nous ignorent qu'il existe un périodique répondant de façon exacte à ce que signifie radicalement le mot « revue », et dont le prix d'abonnement excède à peine celui des journaux à un sou.

QUELQUES MOTS SUR
LE " MERCVRE DE FRANCE "

par ALFRED VALLETTE.

En septembre 1934 *M. Galtier-Boissière, directeur du* Crapouillot, *préparant le tome II de son* Histoire de la Presse, *demanda à Alfred Vallette une documentation sur le* Mercure de France. *Vallette lui envoya une notice que le* Crapouillot *put utiliser largement, et dont M. Galtier-Boissière nous autorise à publier ici pour la première fois le texte complet. Il l'accompagna de la lettre suivante :*

Nous n'avons jamais commémoré nos faits et gestes, nous ne nous sommes jamais réunis en un banquet révélateur de notre « activité », comme on dit aujourd'hui, nous n'avons jamais eu, n'en ayant point prononcé, à recueillir de discours rappelant nos étapes, ni jamais rien publié sur nous. Même, peut-être l'avez-vous remarqué, il n'est jamais question, dans nos échos, des accidents mémorables, heureux ou autres, qui nous touchent; seulement une notice nécrologique quand nous mourons, ce qui arrive quelquefois, ou une citation dans le Sottisier quand nous commettons une bourde, ce qui arrive souvent.

N'ayant donc aucun document tout prêt à vous envoyer, j'ai rassemblé les quelques notes précises que vous trouverez ci-jointes, lesquelles, je pense, avec la connaissance personnelle que vous avez de notre maison, vous suffiront...

Je n'ai pas insisté, bien entendu, sur le département « Edition », puisque votre ouvrage est une « Histoire de la Presse ».

ALFRED VALLETTE.

Le premier numéro du *Mercure de France* « série moderne », qui se qualifiait « Recueil de Littérature et d'Art » et non « Revue », parut le 1er janvier 1890. Il va donc entrer dans sa 46e année. Le Recueil était fondé, ainsi que l'a noté un jour Remy de Gourmont, par « un groupe de jeunes gens sans relations, sans notoriété, sans argent ». La presse ayant souvent confondu les fonda-

teurs avec leurs amis, en voici la liste exacte : G. Albert Aurier, Jean Court, Louis Denise, Edouard Dubus, Louis Dumur, Remy de Gourmont, Julien Leclercq, Ernest Raynaud, Jules Renard, Albert Samain, Alfred Vallette. Les seuls survivants de ce groupe sont Ernest Raynaud et Alfred Vallette, qui assuma dès le début la direction du périodique et le dirige toujours. L'affaire, si on peut dans la circonstance employer ce mot impropre, comme on va le voir, reposait sur une société en participation exclue de la nomenclature des associations reconnues par la loi.

La rédaction était installée chez le directeur, dans une maison qu'avait naguère habitée Paul Arène, 15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain, vieille dénomination qui convenait le mieux du monde au vieux titre que de jeunes écrivains avaient jugé piquant de ressusciter. En 1903, on émigra rue de Condé, 26, dans un petit hôtel bâti vers la moitié du XVII[e] siècle et qui avait appartenu à Beaumarchais. « Beaumarchais, dit Lenôtre, habita là avec ses trois femmes — successives — et ses cinq sœurs, de 1761 à 1773 ». C'est peut-être là, ajoute-t-il, « que fut écrit le *Barbier de Séville* ».

Les rédacteurs-propriétaires du Recueil ne se proposaient aucun objet commercial. Prudence justifiée : la première année leur apporta onze abonnements, et les frais d'encaissement de la vente au numéro en excédaient le montant. Leur unique but était de publier librement ce qu'ils croyaient avoir à dire, la jeunesse croyant toujours avoir quelque chose à révéler. Ils s'étaient d'ailleurs fait une règle, qui fut rigoureusement observée, de ne jamais solliciter la collaboration des grands aînés. Sans qu'on y prît garde, le Recueil était né à son heure, juste à temps pour empêcher la dispersion d'un mouvement littéraire effervescent, bien que peu connu du public, et dont les organes de combat, en France et en Belgique, avaient disparu ou allaient disparaître un à un. Tous les éléments actifs et jeunes du moment convergèrent rue de l'Echaudé. La publication se développa. Ce ne fut bientôt plus l'exclusif « Recueil de Littérature et d'Art », et ses livraisons s'amplifièrent au fur et à mesure qu'elle

élargissait son champ d'action. Le *Mercure de France* est ainsi représentatif d'une époque, sur laquelle les 877 numéros aujourd'hui parus apportent une collection unique de documents de toute sorte.

La rédaction eut la chance, à ses débuts, que les confrères à qui elle faisait le service du Recueil ne le mirent pas tous au panier. On s'intéressa vite à Jules Renard, Remy de Gourmont, Laurent Tailhade qu'on redoutait un peu. Aurier avait révélé Vincent van Gogh, dont la correspondance technique fut passionnément suivie. Les poésies d'Henri de Régnier, Albert Samain, Emile Verhaeren, étaient attendues et discutées. La publication d'*Aphrodite*, de Pierre Louys, sous le titre *L'Esclavage*, de la *Nichina* d'Hughes Rebell, eurent du retentissement. Certains articles firent scandale. Puis le *Mercure de France* fut le premier périodique qui publia des enquêtes, autrement significatives que celles d'aujourd'hui. L'enquête franco-allemande (avril 1895), entreprise d'un commun accord avec la *Neue Deutsche Rundschau*, fit pénétrer la revue dans des milieux nouveaux; elle fut bien souvent consultée lors de la guerre de 1914. L'enquête Alexandre Dumas (janvier 1896) qui mit si fort en colère Edmond de Goncourt : « Les cochons! Voilà comment ils nous traitent quand nous mourons! », fit un gros tapage dans la génération de *La Dame aux Camélias*. L'enquête sur l'Alsace-Lorraine, l'enquête sur l'influence allemande, l'enquête sur la question religieuse furent très lues. Mais quand le « genre » devint pour d'autres un simple instrument de publicité, le *Mercure* l'abandonna.

La « Revue de la Quinzaine », jadis « Revue du Mois », quand, avant 1905, la périodicité était mensuelle, est une invention du *Mercure de France*. Aux trois ou quatre chroniques que donnaient autrefois les revues sur la politique, le théâtre, la finance, il en a substitué vingt par numéro, pénétrant ainsi en de nombreux domaines et répondant réellement par cette abondance documentaire à ce que signifie le mot revue.

Il faut enfin noter que le *Mercure de France* est la pre-

mière revue française qui se soit instituée éditeur, car c'est lui qui édite et non une maison d'édition qui le publie. Et voici pourquoi il se fit éditeur. Lors de l'édition du *Latin mystique,* de Remy de Gourmont, comme nous n'avions aucune organisation commerciale, le volume fut mis en dépôt chez le « bibliopole » Léon Vanier. A quelque temps de là, j'eus le sentiment très net qu'il y avait lieu de faire pour les livres ce que nous avions fait pour la revue : rassembler les œuvres éparses du groupe, assez peu connu des grands éditeurs; réunir en 3,50 à couvertures jaunes les nombreuses plaquettes dont les auteurs avaient gardé la propriété et qui étaient en dépôt chez Vanier, à la Librairie de l'Art indépendant, et à Bruxelles chez Lacomblez et chez Deman, et les mettre dans la circulation générale, en contact avec le grand public. J'essayai de décider Vanier à entreprendre l'affaire. Il parut s'y intéresser, atermoya, si bien qu'un jour je lui dis : « Si vous ne le faites pas, nous le ferons, mais avec moins de chances que vous, car vous avez des relations commerciales et de l'argent, ce dont nous sommes dépourvus. » Il ne le fit pas et nous le fîmes, ce qui ne nous a pas trop mal réussi.

Nos projets d'avenir? Nous n'avons d'autre ambition que de continuer. Après bientôt un demi-siècle, le *Mercure de France* est ce qu'il fut toujours : une tribune vraiment libre, ouverte aux opinions les plus contradictoires, à tous les talents, neufs et anciens, que les auteurs soient connus ou obscurs, la qualité de l'œuvre important autrement que la notoriété du nom. Il se méfie toutefois un peu de certains snobismes, des admirations grégaires, et ne se croit pas obligé de « couper » dans tous les bobards contemporains. En outre, aujourd'hui comme naguère et jadis, il est affligé du défaut, nuisible à ses intérêts, d'avoir le bluff en horreur.

DEUXIÈME PARTIE

LETTRES DE LÉON BLOY
A SA FAMILLE

Nous publions ici quelques lettres intimes de Léon Bloy à sa famille. Nous pensons qu'elles ajouteront à l'ensemble de sa correspondance déjà publiée une note familière qui lui manquait encore et révéleront à plusieurs cette affectueuse bonhomie qui était au fond de son caractère et dont ses amis ont souvent témoigné.

Jeudi Saint 1910.

Ma chère Jeanne, mes bien-aimées Véronique et Madeleine,

Je sors de la Basilique où j'ai entendu la grand-messe et je ne veux pas attendre à demain ni à ce soir pour vous écrire.

Jusqu'à présent je n'ai reçu que de petits crayonnages affectueux et rassurants datés de Dijon d'abord, puis de Gênes. Maintenant j'attends une lettre de Rome où vous avez dû coucher mardi soir.

Avant tout, je veux vous rassurer sur mon compte. Sachez que je suis sans aucune tristesse et que je porte très bien votre absence. Dieu l'a voulu ainsi. Je craignais beaucoup, sans le dire, cette solitude. Eh bien! non. J'ai obtenu la grâce de ne pas souffrir du tout. Je pense à vous, mes chéries, avec une grande douceur et une grande paix. J'ajoute même que, par l'effet de vos prières, sans doute, j'ai l'âme dans un état délicieux.

D'ailleurs on ne me laisse pas seul et je jouis beaucoup de nos chers amis.

Voici mon journal. Lundi au retour de la gare j'ai reçu

la visite du bon Martineau. On est descendu ensemble chez Brou où j'ai dîné. Puis très bon sommeil en compagnie de Rip.

Ce pauvre chien ne vous oublie pas. Je nomme Véronique à haute voix, il dresse les oreilles et remue la queue; j'appelle Madeleine, il se met aussitôt sur ses pattes; enfin, je crie : maman et il s'élance à fond de train. Cela me touche beaucoup. Il se console en grattant ses puces, mais on voit qu'il souffre dans son cœur de chien...

4 heures. Rien de nouveau. Je ferme ma lettre pour courir à la poste.

Jeanne, Véronique et Madeleine, je vous embrasse très tendrement. Priez pour le solitaire.

LÉON BLOY.

Vendredi Saint 1910.

Ma Jeanne bien-aimée,

Avant tout je veux remercier Marie, ta sœur et la mienne, de sa très bonne et très douce lettre. J'en ai été très heureux et très touché et je désire qu'elle le sache. Je n'oublierai jamais, non plus que vous, le bienfait de ce beau voyage qui n'eût pas été possible sans elle et qui nous fait tant de bien, à moi comme à vous, mes chéries, car je sens ici chaque jour l'effet de vos prières. Je sens cela, pour ainsi dire, physiquement. Que Dieu et sa Mère la bénisse, cette chère Marie, comme je la bénis du plus profond de mon cœur...

Ce matin, lettre de l'Abbé Cornuau m'en communiquant une autre qu'il a reçue de l'Abbé Combe au sujet de la Vie de Mélanie. Combe commence par avouer que je suis peut-être le *seul* homme capable d'écrire ce livre. Mais il paraît qu'il faut qu'un certain personnage que je ne connais pas même de nom et qui fut « le plus grand ami de Mélanie » (?) n'ait pas pour moi « une répugnance invincible ».

Ensuite — et cela est fort comique — l'Abbé Combe aurait besoin de lire la prétendue « Vie de Ste Radegonde » qu'il s'imagine écrite par moi, parce qu'elle est,

dans le « Désespéré », le pseudonyme du « Révélateur du Globe ». Ce pauvre curé n'a pas encore compris que dans un livre de fiction où Léon Bloy s'appelle Marchenoir il eût été absurde de donner les vrais titres de mes ouvrages.

Réellement dénué d'intelligence, il craint aussi mes instincts d'*anarchiste*. Evidemment le « Sang du Pauvre » lui a donné de moi cette idée. Enfin il redoute ma *brutalité* qui n'est pas conforme à la douceur évangélique. Voilà, n'est-ce pas? un homme qui me connaît bien. Ah! si, comme je l'espère, la Sainte Vierge veut que je fasse ce livre, ce ne sera pas sans combat. Heureusement que j'ai pour moi Cornuau qui ne me laissera pas combattre seul...

G. me charge de ses amitiés pour vous.

Je vais écrire je ne sais quoi à Mme P.

Demain samedi, j'irai, si c'est possible, déjeuner avec les V. que j'ai l'air d'abandonner.

Je n'ai pas revu la pauvre L. depuis mardi, c'est-à-dire depuis cette soirée qui m'a impressionné si péniblement. J'ai un peu de peine à me décider à la revoir. Je crois avoir vu que de nous tous, c'est Véronique qui aurait le plus d'ascendant sur son âme. Quelques lignes affectueuses d'elle pourraient faire beaucoup plus que mes paroles.

Et mainteant, mes bien-aimées, à demain.

Je vous embrasse de toutes mes forces

LÉON BLOY.

Le 8 septembre 1910, Nativité de Marie.

Ma chère petite Madeleine,

Tu as bien raison de me rappeler ma promesse de t'écrire, à toi aussi, comme j'ai écrit à Véronique.

C'est vrai que je suis un très mauvais papa, mais en même temps, un papa bien occupé. Ainsi, ce matin, après avoir communié pour vous, mes chéries, à la messe de six heures, je suis rentré pour faire mon journal et pour écrire une demi-page du « Vieux ». A 8 heures, j'ai entendu une seconde messe à cause de la fête et de mon

grand amour pour la Sainte Vierge. Ensuite je suis revenu pour lire vos lettres et pour y répondre, et voilà qu'il va être 11 heures. A midi, je déjeunerai très rapidement pour me remettre au « Vieux » et faire le plus de pages que je pourrai jusqu'à l'arrivée de nos amis Brou. Il ne me reste pas le plus petit moment pour habiller des poupées.

Enfin, ma petite Madeleine chérie, je t'embrasse bien fort pour te remercier de ton joli dessin que j'aime beaucoup et que je vais coller dans mon journal comme un souvenir très précieux. Je te prie de m'en faire d'autres.

Tout le monde se porte bien ici. Rip ronfle toute la journée et toute la nuit. Ma littérature ne l'intéresse pas.

Minette me fait quelques visites intéressées. Avant-hier, en ouvrant la maison, je l'ai trouvée couchée au petit salon dans le lit de ta poupée. Elle paraissait avoir passé une très bonne nuit. Mais comme elle ne m'en avait pas demandé la permission, je l'ai priée d'aller se coucher ailleurs désormais.

Les oies et les canards me font de la musique. Ce n'est peut-être pas aussi beau que Haëndel, mais je m'en contente.

Ce soir nous mangerons une de nos poules. Grande joie pour Rip qui fera *ripaille* à cette occasion. M. Laurent me parlait ce matin des oies, disant qu'il faudrait en manger une, mais nous attendrons d'être ensemble. Ce M. Laurent est un vieux scélérat qui ne pense qu'à tuer...

Je te prie, Madeleine, de dire bonjour de ma part à Mlle L. en la remerciant des bons soins qu'elle a pour vous.

Tu diras aussi à Véra qu'elle est une méchante fille de penser à vous quitter et que je serais tout à fait fâché de ne pas la trouver quand j'irai à Binic.

Pour finir j'attends de toi le récit de votre excursion à Bréhat, avec des dessins, et je t'embrasse pour tout le monde un très grand nombre de fois.

Ton vieux papa

LÉON BLOY.

Mévoisins, 10 août 1914.

Ma petite Madeleine chérie,

Nous avons de grandes peines, mais la plus dure, c'est ton absence et ton silence. Chaque jour, chaque heure, j'attends le facteur, espérant une lettre de toi.

Je sais, ma bien-aimée, que tu es en sûreté, que tu ne souffres pas, mais nous aurions besoin de le savoir par toi.

Je t'assure que nous souffrons beaucoup de ton silence. Je ne t'accuse pas, ma pauvre petite, sachant que les lettres arrivent difficilement, peut-être même que les nôtres ne te parviennent pas. Mais quelle angoisse, quel tourment!

Toi et Véronique, mes chères enfants, vous avez été destinées pour voir les événements les plus extraordinaires. La guerre de 1870 dont je fus témoin, il y a 45 ans, et que j'ai racontée, a été bien terrible, mais celle-ci est plus effrayante. En 1870, on se battait de peuple à peuple. Aujourd'hui, c'est la bataille de tous les peuples. On pourrait croire que c'est l'accomplissement des menaces de Notre-Dame de La Salette, venue tout en larmes, il y a 68 ans, pour annoncer les plus grands malheurs, et qu'on n'a pas voulu écouter.

Il ne s'agit plus aujourd'hui de littérature ni de musique. Il s'agit de prière, et il faut comprendre cela, Madeleine. La vie de tes parents, de tous nos amis est plus que jamais entre les mains de Dieu qui veut punir tout le monde et qui ne fera grâce qu'à ceux qui le supplieront à genoux et en pleurant.

D'après les dernières nouvelles on peut espérer que les ennemis seront repoussés, mais il faut penser aux milliers de victimes, parmi lesquelles peut-être nos meilleurs amis. Ecris-nous bien vite, prie pour nous et pour la France.

Ton père qui t'embrasse avec grand amour

LÉON BLOY.

POÈMES

par FRANCIS JAMMES.

ALLEZ, IL FAUT PARTIR.

Allez, il faut partir. Que les troupeaux qui bèlent
trépignent; que les chiens inquiets les surveillent;
que la flûte de buis résonne et qu'elle passe
et repasse au-dessous des lèvres du berger
et que son air s'évanouisse dans l'air léger.
Que les ânes noueux s'arrêtent, puis repartent
en remuant la queue sous leur échine dure
qui porte les bidons bossués et les hardes.
Que le berger aux yeux gris de fer, au nez dur,
grandi par la hauteur de son bâton de corme,
s'enfonce dans l'azur, dans le givre et dans l'ombre.
Allez, il faut partir.

Allez, il faut partir. C'est le jour de marché.
Métayer, fais grincer le portail de la grange
où la brume froide de la nuit fait trembler
le poil roux des bestiaux qui agitent les chaînes.
Pose le joug grinçant au front des bœufs obliques.
Toi, femme, prends les coqs, les œufs et les paniers.
S'il y a quelques nèfles, prends-les. Voici un lièvre
qu'a tué ton fils à l'affût. Prends-le aussi.
Toi, petite paysanne aux rouges joues luisantes,
aux petits yeux bleus, mets de la pommade à la rose.
Mets tes bas violets, ta broche en verre et pose
à ton chignon ton mouchoir de soie bariolé.
Allez, il faut partir.

Allez, il faut partir. Sur la table massive,
pose la nappe, et puis va prendre une assiette.
Mets-y de l'eau bénite et du noir laurier.
Mets deux cierges près du lit et le christ de cuivre.
Allez, il faut partir.

Novembre 1898.

CE JUIN, VIOLET DE FLEURS.

Ce juin, violet de fleurs bourdonnantes, me ramène
au calme souvenir d'une morte légère.
J'ai peur de n'être ni assez bon ni assez pur
pour dire que ses yeux étaient comme des mûres
et que cette douceur que l'homme a nommée l'âme
flottait légèrement sur ses petites tresses.
Elle avait dix-sept ans, comme disent les poètes,
et, chaque fois que j'ai posé une caresse
sur son front lumineux, veiné de bleu et calme,
elle a paru heureuse de se sentir aimée.

Les haies étaient fleuries d'humides violettes.
Je lui en cueillais. Avec une tige mince
elle les attachait, soigneuse, et le bouquet
s'arrondissait, épais, frais et rond, dans sa main.
Et de son petit cœur simple, elle remerciait
le Dieu qui fait fleurir les jolies violettes
et qui leur a donné, dans sa grande bonté,
pour que nous les cueillions un frais parfum modeste.

Parfois quand nous passions dans un village au soir,
quand les maisons ont l'air de vieilles à genoux,
à l'heure où les vaches lentes viennent de boire
et que l'eau coule de leur mufle tiède et doux,
elle entrait un moment dans la petite église
pour demander à Dieu des grâces inconnues.
Elle savait que Dieu est le Maître absolu
qui donne le bonheur dans les chapelles grises.
Il lui a donné la mort. Ses amies ont pleuré.
Des métayers ont porté jusqu'au cimetière

un petit paquet blanc comme un panier de fleurs.
La mère était restée dans son lit et le père
a su ne pas pleurer en se mordant les lèvres.
Et moi, par ce beau jour je pense doucement
à la mort docile et sans cause de cette enfant.

[1899]

LA CHASSE AU SANGLIER.

L'herbe humide et glacée s'écrase sous les pieds.
Le coq répond au coq. Le coq, l'aube, l'appel
d'un chien, la cloche verte d'une pauvre chapelle,
des fumées de fumier, le froid brillant des haies,
les oiseaux gonflés d'aube, les toiles d'araignées,
les pins là où c'est blanc qui font des taches noires,
les barres du ciel rouge au fond des coteaux bleus,
l'azur cassé par les transparentes montagnes,
le parfum de la menthe dans les chaumes boueux :
c'est le Jour. Les chasseurs vont, les mains dans les [poches,
inclinés en avant, bossus de leurs sacoches,
suivant les chiens qui ont une odeur de fromage.
Une pie file dans le grand ciel. Une autre pie.
Une autre pie encore. La brume sur le gave
fait une fumée longue et blanche qui s'élève.
Voici le bois ensommeillé. Aïe! Aïe! On pénètre
dans la tuie épineuse et l'on baisse la tête
à cause des ronces qui griffent la figure.
Là coule doucement une source d'eau pure.
Un chien flaire, s'arrête, aboie, le cou tendu,
les oreilles ridées. Un coup de trompe. Un autre
chien se joint au premier et sa gorge
fait comme un roulement de tambour continu.
Un autre jappe par saccades. Le premier
aboie toujours, le cou tendu, et comme s'il souffrait.
Les hommes et les chiens entrent dans la forêt.
Voici les pieds cornus des sangliers dans la boue.
On saute des fossés en s'écorchant aux houx.
La tête renversée on boit le vin des outres,
puis l'on recourt et sous le hurlement des chiens

l'écho tremble, se tait et reprend sous les chênes
dont tombe la rosée qui claque aux feuilles sèches.
On a lancé. Les chiens font le bruit de l'orage.
Et l'on courra ainsi peut-être jusqu'au soir
des cimes des coteaux d'où l'on voit luire les gaves
aux humides bas-fonds enchevêtrés et noirs,
et jusqu'à ce qu'un coup de fusil retentisse,
suivi d'un appel rauque et qui dira la mort.

Alors, en s'approchant, on verra sur le sol,
au milieu des chiens fous aux bouches déchirantes,
une masse terreuse, inerte et pitoyable.
C'est une pauvre laie aux pauvres pattes sales
qui saigne encore et qui, heureuse, dans les ravins,
vivait tranquillement avec ses marcassins.

Janvier 1899.

POÈMES

par GUSTAVE KAHN.

Les poèmes de Gustave Kahn publiés ci-après ont été écrits dans les dernières années de sa vie : aucun ne paraît antérieur à 1930. *Ils nous ont été communiqués par la fille du poète, Mme Frédéric Boutet, qui en possède les manuscrits originaux.*

UN VERLAINE (entre autres)

Verlaine!
Tu disais : « Le chemin de l'Art, c'est la volupté!
A l'orée du bois, le faune sourit!
Les yeux du chanteur doivent scintiller de clarté
quand court la nymphe ou danse la péri.

La fête du soir c'est de préparer le grand lit
où Phoebé s'étend tandis que son masque
de carton blême sur les volutes des nuées
mire son mensonge au poli des vagues. »

Tu disais : « La route fauve est bordée d'arbrisseaux
où la main grapille un fruit de désir!
C'est bonheur que la ronce accroche aux plis du manteau
le rêveur marchant, vif, vers l'avenir. »

Tu voyais des étoiles aux bouges de la rue
et des versets divins aux vitres des lanternes,
et tu piquais amoureusement dans les verrues

de ton Paris, les fausses roses, au papier terne,
ton haleine leur soufflait le parfum et la vie!
Un chant se murmurait au creux de leurs pétales.
Les petits faunes couraient aux corolles ravies
en cercle rapide autour de la proie qui détale.

Et, pécheur glorieux entrant dans Ecbatane,
Tu demandais l'auberge et la coupe de vin.
Tu rêvais que des feux embrasaient les cabanes
de pampres et de houx que tu dressais radieux
d'avoir usé tous les bonheurs de vivre des dieux
avec certains desquels tu avais choqué ton verre,
réconciliant Marsyas camus, Apollon sévère
près d'Hébé, au visage souriant de Marie
qui versait l'ambroisie coupée de songes vains.

Et quand le matin frais muait en songerie
le soliloque ardent de fumeuses rêveries
en ton paysage d'art, une campagne tranquille
s'étendait en pointant dans le ciel comme
le menu clocher d'une frêle église où tu allais
fourbu, contrit, la gorge pleine de « peccavi »,
murmurer le poème grondeur de ta prière.
Tu courais au jardin du curé, cueillir les lys
dont tu voulais orner la corbeille de pierre
du bénitier, pour te faire absoudre de tes délits.

Et la double douceur de bien faire et mal faire
te balançait, heureux, au-dessus des misères
du monde et de la pire, la misère!
Ils étaient deux en toi dont l'un dupait l'autre
sans cesse avec un bon sourire où quelque pleur.
Tu ne séparais pas le bon grain de l'épeautre,
mais des deux tu savais composer tes bouquets
en y joignant parmi les champs toutes les fleurs.

Et tu fus grand de le savoir et de le dire
et d'avoir paré de violettes ton cœur saignant,

plus saignant quand tu chantais parallèlement
ta chanson galante heureuse de se sourire
auprès du grand moutier où ton âme prisonnière
vers l'infini des sens exhalait sa prière.

MIRAGE SUR LA MER

Tout le jour les longues écharpes des nuées
et les linges cendreux pendus du haut du ciel
s'étaient lentement effondrés
en ruisselets sevrés d'eau douce sur le sel
des flots marins et les feuillures des jardins
apeurées et heurtées de tourbillons soudains
sans que le rayon indulgent du soleil
ait fait passer, sur la chute des herses
de la pluie, le changeant collier vermeil
dont parfois il perce
le plomb liquide et dense de l'averse.

Et le soir, sur la mer, le mur de pluie partait
du ras des vagues, éteignant toute clarté. [*d'épingles*
Les feux lointains des phares semblaient des têtes
rongées de rouille noire, et le sable indistinct
continuait au sol le large éclair livide
d'un horizon tordu sous le vent qui le cingle
de coups de son fouet sur le vide
et arrache, aux armatures de fer, un gémissement
sous la robe des briques de leur revêtement.

Puis, un caprice de l'ouragan : et le silence,
le vent de calme où la nuit demeure dense.
Alors par un repli tranquille du vent clément
la masse noire s'agite et oscille et se fend.
Les reflets des lueurs lunaires et des étoiles
à peine perceptibles dans l'épaisseur nocturne
font couler, dans la muraille opaque, de pâles rigoles
dont le feu fendillé dessine des floraisons,

des cippes, des branchages géants, des frondaisons
d'arbres sur lesquels des Hébés sombres versent des urnes
de deuil, des gouttes d'ombre sur des fumerolles
de feu pâle et terne qui lutte avec des cendres.

Puis au ras de la mer, un tapis de lueurs
s'éveille, irradié, déchiquette la mer rase :
et ce sont des chemins où des ilots de nuit,
aux contours de chimères, semblent des gens en marche,
des esclaves sous les fardeaux qui les plient
s'engouffrant dans l'éclat blême d'une grande arche.
Des copeaux de nuages montent sans redescendre.
Le mur fantôme s'est peuplé : il fourmille.
Au ras du flot pesant ce sont foules et charmilles;
et ces foules s'en vont sous les voûtes gris clair
par des chemins dorés vers quelqu'île en fête
que dessine autour de cette pâleur, le mystère
d'encre et de suie de ce grondement amer
de l'infini; car la rauque rumeur qui se répète
en frissons saccadés parle en traits de lumière
qui s'inscrivent dans tout ce deuil, un paysage amène
de lointaine tendre qui semble une vision de sirènes
attirant des vaisseaux par le feu du mirage
vers le cœur irrité de la mort et de l'orage.

Et c'est tout! d'une saute brusque, d'un souffle
le vent efface la ville d'argent qui se boursoufle
une minute encore de flèches et de coupoles.
La nuit effile la cité en banderoles,
les phares lointains semblent se rallumer.
La belle minute de féerie est passée...

Ce n'est plus que du calme et de l'obscurité.

Septembre 1930.

ACHILLE AU PIED SENSIBLE

par RUDYARD KIPLING

Attiré hors de sa banlieue sud-est par le banquet annuel des « Anciens » de Sainte-Peggotty, Keede était allé y écouter le Chef de son vieil hôpital passer en revue les travaux et les morts de l'année écoulée.

A part quelques invités — j'étais de ceux de Keede — l'assemblée représentait, comme le disait la Presse, toutes les branches de l'art de guérir, depuis les spécialistes qui font autorité, jusqu'aux médecins de campagne au visage révélateur de leurs tournées en auto découverte. Mais tous acclamèrent le discours de Sir James Belton comme s'ils étaient redevenus étudiants. L'introduction traitait avec prudence des Grandes Recherches engagées par les équipes de l'hôpital dans les laboratoires de biologie nouvellement dotés et agrandis, et il était sûr que tous ceux qui prenaient à cœur ces recherches seraient heureux de savoir que depuis le retour de M.C.R. Wilkett à son ancien poste de bactériologiste on avait commencé à explorer un certain nombre de voies pleines de promesses.

Il parla ensuite des affaires personnelles de Sainte-Peggotty. Ce furent alors des allusions ésotériques, des comparaisons professionnelles, des anecdotes, des surnoms et des souvenirs qui firent pousser des clameurs à quelques-unes des têtes les plus blanches. Mais sa voix ne fut pas couverte jusqu'au moment où il développa ses théories bien connues sur la Pharmacopée britannique, et, en passant, sur le médecin disciple de Galien, c'est-à-dire celui qui pratique la médecine générale. Alors son audi-

toire l'étouffa sous des hurlements admiratifs ou désapprobateurs, chacun suivant sa spécialité, et l'interpella par le nom honoré de Howlieglass, qu'il portait au temps où ils suivaient ensemble les cliniques des Hôpitaux; jusqu'au moment où chacun rentra finalement chez soi, joyeux et rajeuni par le bon vin et le rappel des vieux souvenirs.

Keede avait retrouvé en la personne d'un des hôtes de marque un ami et collègue de la guerre; homme à l'air sec et net qui m'engloba aimablement dans une invitation à venir fumer une pipe chez lui. Nous trouvâmes une grande maison bien montée, dans Wimpole Street. Il nous emmena dans une chambre coupée du reste du monde, où le plateau était installé et le feu préparé. Keede l'avait présenté une fois dans les règles sous le nom de Sir Thomas Horringe, lequel, dit-il, était spécialisé dans la « tripe ». Autrement et toujours il l'appelait Scree.

— C'est un brave type, expliqua Keede. En réalité il ne sait qu'escalader les Cervins. Je ne l'appelle que pour faire plaisir aux héritiers. Il est aussi ignorant que tous les autres grands maîtres du bistouri.

Sir Thomas dit que l'obscurité du chirurgien était comme la lumière électrique auprès du noir médiéval où était plongé le médicastre de la médecine générale, et il commençait à me raconter la vérité sur les actes et ordonnances de Keede alors qu'il était un docteur de quat'sous à Lambeth; mais il s'interrompit pour lui dire que s'ils n'étaient pas trop vieux pour se battre à coups de siphon, sa femme remarquerait le gâchis sur les tapis le lendemain matin, et qu'il en prendrait pour son grade.

Keede m'apprit alors que tous les chirurgiens considèrent que tous les cas relèvent de la chirurgie, c'est-à-dire que c'est l'affaire du menuisier, alors que pour la médecine générale qui représente *l'intégrité de la tradition de Galien* (avant que ces sacrés barbiers n'aient réussi à s'y faufiler), chaque malade est un être humain.

En d'autres termes, fut sa conclusion, la médecine et la

chirurgie, c'est la différence qu'il y a entre le prêtre et le sacristain.

De nouveau l'autre ne fut pas d'accord, et tous deux continuèrent une discussion commencée au banquet sur les Grandes Recherches et la question de savoir si M.C.R. Wilkett, qu'ils appelaient Wilkie ou Wilks, était sur la bonne voie. La seule paille dans la perfection de cet homme, d'après Sir Thomas, c'était qu'à un certain moment il avait penché vers la théorie de Maldoni sur l'origine des excroissances indéterminées, hérésie qu'il avait abandonnée maintenant.

— Mais il a de l'imagination, fit remarquer Sir Thomas. C'est ce que son retour à Sainte-Peggotty va donner à toute l'équipe. Howlieglass ne l'a jamais perdu de vue. Il voulait le ramener aux petites bêtes et c'est ce qu'il a fait.

— C'est le seul homme qui aurait eu l'énergie nécessaire. Il serait digne de la médecine générale.

— Au nom du Collège de Chirurgie, mille fois merci pour ce compliment, Robin, dit Sir Thomas en riant. Cela ne fait rien. Nous l'avons. C'est sa tête et non ses pieds que veut Howlieglass.

— Quant à cela, dis plutôt : pas ses mains. Curieux tout de même! Vous ne verrez jamais un homme de ce genre aimer un travail bien fait. Keede fit un mouvement suggestif de la main droite au-dessus de la gauche.

— Qui est Wilkett? m'informai-je, car tous deux le prenaient tout à fait au sérieux.

— En ce moment précis? Le plus fort dans sa partie, à Sainte-Peggotty. Ce qu'il sera dans dix ans, Dieu seul le sait, mais Howlieglass tient le pari.

Keede l'interrompit à mon profit.

— Lui, c'est les petites bêtes, l'agar-agar, les cobayes, les lames, les coupes. Le grand jeu des Microbes.

— La *Lancette* a raison (Sir Thomas réfléchissait tout haut). Vous autres de la médecine générale, vous devriez apprendre à lire de temps en temps et tâcher de vous tenir au courant de ce qui se fait.

— Et vous laisser à vous autres, grands maîtres du bistouri, le soin de tuer nos clients? Non, nous n'oserions

pas les étriper et dire à leurs veuves que c'est le choc opératoire.

Sir Thomas se tourna vers moi.

— Si vous avez eu affaire à lui, vous savez quel imposteur est ce Keede. Il est aussi fort au bistouri que...

— ... que n'importe quel assassin d'après guerre. Mais moi je ne découpe pas les vieilles dames en petits morceaux, sous prétexte que je n'ai pas tué des jeunes gens en parfait état. Je ne me pose pas en expert parce qu'il a fallu que je prenne des responsabilités pendant la guerre, je ne fais pas de conférences ni des publications sur l'insuff...

— Tu as raison, Robin (Scree lui posa la main sur l'épaule). Il y a eu bien trop de coupe par-ci et de taille par-là depuis la guerre. Surtout chez les jeunes.

— Heureux que certains d'entre vous le sachent, en tout cas. Entre le médecin et le malade, c'est comme entre l'homme et la femme : voulez-vous lui démontrer quelque chose ou voulez-vous la garder?

— Il y a un moyen terme, tout de même, observa Scree. Howlieglass voulait conserver Wilkett, mais il a fallu qu'il lui démontre d'abord quelques petites choses.

— Pourquoi diable a-t-on envoyé Wilkie au front? Pur gaspillage! dit Keede en colère.

— Nous le savions. Howlieglass a fait de son mieux pour le garder ici, mais Wilkie trouvait que c'était son devoir.

— Grand Dieu! comme si l'un de nous pouvait sortir de là! grommela Keede.

— La notion « Devoir » faisait partie de l'équipement psychologique, bien entendu, dit Scree. On l'utilisa à l'arrière un certain temps. Là tout alla bien pour lui, car il avait le temps de penser.

— Ça c'est le tempérament du chercheur, mais chaque chose en son temps. Keede parlait avec sévérité.

— Je ne dirai pas que c'était un chirurgien même de second ordre, continua Scree, mais qu'est-ce que cela pouvait faire dans ces circonstances-là? Seulement, comme tu le dis, Robin, ce genre d'esprit a besoin de

résultats obtenus dans un sens ou dans l'autre, ou alors de précision absolue. Vous ne trouvez ni l'un ni l'autre dans un centre de triage, il vous faut admettre les faits de la vie et vos propres limites. Les ambitieux ne le font que quand ils sont à terre, comme Wilkie l'a été.

— Qu'est-ce qu'il a eu? demandai-je.

Scree hésitait sur une définition. Keede la trouva : « Blessure ouverte à la vanité », dit-il.

Scree approuva de la tête.

— Ainsi parle Lambeth. Howlieglass le dirait d'une façon un rien plus raffinée.

— Vas-y, s'écria Keede, puis s'adressant à moi : Scree est merveilleux quand il imite Howlieglass. Ecoutez.

Sir Thomas Horringe, en qui peu de gens s'attendaient à trouver un comique de salon, nous donna une imitation parfaite du Directeur de Sainte-Peggotty.

— Mes-Sieurs, dans notre Pro-fession aucun de nous n'est Jé-ho-vah. Si étrange que cela paraisse, il n'y a pas de Jé-ho-vah parmi nous.

Dans ces quelques mots articulés avec précision, on voyait Sir James lui-même, la ressemblance de son visage et de son attitude avec le dieu égyptien à tête de faucon, ses lèvres pleines et expressives et ses admirables mains immobiles à ses côtés.

— Je suis bien placé pour savoir, dit Scree répondant à nos compliments. J'ai été son assistant. Oui, on envoya Wilkie en pleine bagarre, et cela dépassa ses forces.

— Pourquoi? dis-je assez sottement.

— Robin vous le dira, fut sa réponse. Il y a été.

Je me tournai vers Keede qui s'expliqua assez longuement, ses yeux mi-clos fixés sur le passé. — Quand vous êtes au front, ou vous ne faites rien, ou vous essayez d'en faire dix fois plus que vous ne pouvez. Quand vous faites quelque chose vous emmagasinez des impressions à l'usage de l'avenir. Quand vous ne faites rien, elles se développent. D'une manière ou de l'autre, que Dieu vous vienne en aide! Un poste d'ambulance doit être près du chemin de fer, n'est-ce pas, pour les évacuer. C'est-à-dire des troupes et des dépôts, c'est-à-dire des bombardements,

n'est-ce pas? Le cadre lui-même? Oh, on prend deux tentes et on les réunit, et en guise de sol on met des bâches qui ont... bien servi. On accroche une grosse lampe à acétylène au-dessus de chaque table d'opération, votre anesthésiste prépare sa drogue et ses tampons, vos infirmières et vos aides sont à côté avec les instruments et tout le bric-à-brac, et vous êtes prêts à recevoir les visiteurs. Ils ont été marqués et étiquetés par quelque pauvre diable là-haut sous le feu (j'ai été aussi ce pauvre diable!) et l'officier de service envoie ceux qui paraissent avoir le plus de chance de s'en tirer. C'est alors que Fritz vous pond un ou deux de ses œufs pour vous affermir la main et que quelqu'un vomit.

— Oui, dit Scree.

— Et votre travail commence. Il faut que vous décidiez ce que vous allez faire, aussitôt que votre homme est sur le billard, car les autres attendent. Souvent vous débutez par une longue série de blessures identiques : les blessures à la tête, les shrapnells sur les casques qui avancent. Puis les 150 les repèrent, et ce sont les blessures au ventre. Il vous faut explorer et juger vous-même de ce qu'il y a à faire (un enlevé, l'autre arrive), jusqu'à ce que vous tombiez.

La période la plus longue où j'aie fonctionné ainsi fut de trois jours et demi, avec quatre heures de sommeil par nuit, après la seconde bataille de Vermuizendaal, en 16. La dernière vision que j'aie eue avant de m'écrouler derrière le magasin fut celle du vieux « Duck » Ruthven qui rinçait ses gros bras dans notre seau à thé et glapissait : « Quinze minutes, Bon Dieu, quinze minutes par tête! » A Londres il était la grande autorité en matière de trépanation, et il était venu montrer aux jeunes comment on fait. Dans son amphithéâtre à lui, avec sa troupe à lui, il considérait qu'une heure et quart était le temps normal pour une opération; mais l'équipe de Berkeley, à la table à côté, les avait expédiés à raison de quatre à l'heure pendant cinq heures. A propos de Ruthven, vous a-t-on raconté ce qu'il avait dit quand des Australiens avaient fait irruption dans ce magasin de confection

d'Amiens, juste avant Villers-Bretonneux, et s'étaient habillés en femmes des pieds à la tête? Après il avait dû, pour trois d'entre eux, couper toute la lingerie pour les en extirper.

Ce n'était pas le langage que Mr. Ruthven tiendrait à un de ses clients de Harley Street; mais il nous amusa.

Keede reprit :

— Je vous ai donné une idée approximative des choses. Six ou sept équipes travaillant comme des démons, la puanteur de la lampe à acétylène, la drogue; et la puanteur de la pipe de l'anesthésiste (le mien aurait mérité d'être pendu!) et par là-dessus de temps en temps un œuf à la Fritz.

Et quand vous êtes tombé jusqu'au fond de vos bottes, pas seulement mort, mais mort et enterré, quelqu'un se met à vous secouer le pied (c'est l'Inquisition qui a inventé ça) et vous murmure qu'il faut vous réveiller et vous attaquer à un pauvre diable qu'on a réussi à réchauffer et qui s'est un peu remis de son choc en dormant, et qu'il y a peut-être une chance de l'en tirer. Alors vous vous exhumez et vous continuez si vous pouvez. Mais Dieu est grand, comme on dit en Mésopotamie. Quelquefois vous recevez une carte de l'arrière : il paraît que vous n'avez pas recousu son diaphragme à son larynx et qu'il se remet bien. Il y avait un mitrailleur (je me rappelle ses yeux) et il avait vingt-trois perforations de l'intestin. Depuis le temps, j'étais plutôt à bout et mes mains ne m'appartenaient plus depuis deux jours. J'avais bien dû lui laisser l'estomac, mais je crois bien que j'avais fait table rase de tout ce qui est au-dessous du duodenum. Et maintenant, il est jardinier-chef près de Plaxtol, il chipe des céleris à son patron et m'en envoie dans de vieilles boîtes à sucre.

Cela rappela à Scree un homme à qui il avait enlevé personnellement un tiers du cerveau, et qui, après sa guérison, voulait lui prouver sa reconnaissance en devenant son chauffeur pour la ville. Au fur et à mesure de la conversation les vieux jurons de l'armée fleurissaient avec bonheur sur les lèvres des deux hommes et pour le reste

de la soirée donnèrent de la couleur à tout ce qu'ils dirent.

— Ce tohu-bohu d'enfer a dépassé les forces de Wilkie, dit Keede, quand enfin je le ramenai à son sujet. Il n'avait pas le temps qui lui était nécessaire pour réfléchir à fond, et il avait peur de nuire à sa réputation (Dieu sait qu'il n'avait rien d'un chirurgien!) en faisant une erreur. Mais moi, je crois que ce qui l'a vraiment fini, ç'a été de diriger cette affaire de S. I. W. juste avant l'Armistice.

— Qu'est-ce que c'est qu'un S. I. W. (1)? demandai-je.

— Un hôpital pour les hommes qui s'étaient blessés eux-mêmes. Il avait à s'occuper d'un tas de types qui s'étaient fait sauter le gros orteil, etc..., et qui devaient passer en conseil de guerre dès qu'ils pourraient se tenir debout. Cela suffirait à faire grimper un char au sommet d'un mât, n'est-ce pas? Et une semaine avant le 11 novembre, un Gotha qui rentrait chez lui en avait laissé tomber une sur un hangar, et un petit bout de fer ou de quelque chose lui avait traversé la chaussure et était venu se loger près du... (Keede donna aux os leurs noms corrects et montra sur son petit cou-de-pied rebondi la position de la blessure.) Ce n'était rien d'important. Il l'enleva avec une pince, désinfecta la plaie et elle cicatrisa. Je tiens cela de son collègue alors que je siégeais à un tribunal qui enquêtait sur les insuffisances des commodités médicales dans ce secteur. (J'étais médecin-major en ce temps-là, mais oui, grand Dieu!) Et c'est là que je retrouvai Wilkie. Il sut se tenir jusqu'à la fin de l'affaire, puis il se tordit les mains. On ne voit pas souvent un homme faire ça.

— Ils le font beaucoup plus souvent que les femmes, dit Scree, ce qui me surprit jusqu'à ce qu'il m'en eût donné la raison.

— Il disait qu'il y avait du sang sur tout ce qu'il mangeait. Il disait qu'il était coupable d'avoir assassiné un certain nombre d'hommes parce qu'il ne les avait pas opérés convenablement. Il avait leurs noms dans un carnet. Il disait qu'il aurait pu les sauver s'il n'avait pas tout

(1) Self-Inflicted Wounds : blessures volontaires.

lâché pour une cigarette ou un somme. Il disait qu'il avait tenu quelquefois avec du rhum, et qu'il était saoul au moment critique, et qu'il ne s'était pas réveillé pour continuer quand les aides lui avaient secoué le pied en lui disant de tenter l'impossible pour un pauvre diable qui n'avait pas une chance sur mille. Ceux-là, il ne savait pas leurs noms, mais il les avait numérotés et datés. Il voulait que je parcoure toutes ses fiches depuis le poste d'ambulance afin d'en donner la preuve.

Et, bien entendu, il était damné pour l'éternité.

La boisson? Pas assez pour émouvoir un pou. D'ailleurs... il ne la supportait pas. Un estomac à détente hypersensible. Je l'ai vu. Seigneur! c'est qu'il s'en donnait. Tout ce qu'un cerveau d'homme rejette automatiquement à l'arrière s'étalait sous les feux de la rampe et dansait le fox-trot du diable avec tambours et trompettes.

Cette image parut évoquer quelque chose chez Scree.

— Je ne savais pas cela, dit-il nonchalamment. Il y avait des bruits, alors, dès le début?

— Oui, c'est ce qui éveilla mon attention. Naturellement, je discutai avec lui, mais à quoi bon, tu sais, contre des idées fixes. Je lui dis que nous étions tous pareils, et que nous avions travaillé dans des conditions inhumaines. Je lui dis que la machine avait ses limites. Nous avions été forcés d'aller au delà et nous devions être reconnaissants d'avoir pu faire tout ce que nous avions fait. Alors il se tordit les mains en disant : « A celui qui a beaucoup reçu, il sera beaucoup demandé. » Cela m'agaça. Je n'aime pas que l'on tienne des comptes avec Dieu. C'est une sacrée insolence, en tout cas. Qui était-il donc pour savoir ce qu'avait reçu l'autre bonhomme? Lui, il n'était pas Dieu tout-puissant. C'est ce que je lui ai dit. Oh, je sais bien que j'ai été idiot...

« La seule chose qui l'empêchait d'aller tout à fait à la dérive, c'était son stupide pied. Cette blessure dont je vous ai parlé s'était infectée et suppurait. Il la pansait deux fois par jour. Je fis un rapport sur lui, ce que je n'avais pas le droit de faire, et son colonel l'expédia dans

un de ces gentils hôpitaux de « nerveux » où l'on portait des gants marrons et où l'on saluait les chefs pour ne pas risquer d'oublier qu'il y avait eu la guerre. Mais je fus si occupé à me faire démobiliser et à essayer de récolter ce que mon remplaçant m'avait conservé de ma clientèle, que je le perdis de vue. Il partit vivre avec sa mère...

Keede laissa la place à Scree à cet endroit.

— Oui, sa mère l'enleva. Elle non plus ne savait pas qu'il y avait eu la guerre. Elle avait peur que les voisins ne le croient fou, et il n'y avait jamais eu de folie dans sa famille, et elle ne voulait pas que les fournisseurs bavardent. Alors elle le cacha à la campagne et intercepta tout le courrier. Il y avait beaucoup de gens comme elle. J'essayais aussi de retrouver ma clientèle. Croyez-vous qu'Howlieglass s'en préoccupât? Il avait fait bâtir et doter ses nouveaux laboratoires, mais son Wilkie n'était pas là pour s'en occuper, et il s'avisa de m'envoyer au diable parce que je ne le lui apportais pas sur un plateau. La plus forte engueulade de ma vie, je la reçus de lui le jour où j'allai recevoir mon titre de chevalier. Je lui répondis que je n'étais pas gynécologue, et qu'il ferait mieux d'entrer en rapports avec la vieille dame et de se débrouiller avec elle. Non! c'était mon affaire, puisque j'avais travaillé avec Wilkie sur quelques détails au début des recherches. Alors il me fallut retrouver sa piste.

— Est-ce que... Sir James est-il un homme de ce genre-là? risquai-je.

— Je ne sais pas ce que vous entendez par : ce genre-là, dit Scree. Mais, quand Howolie se met à disséquer ses mots, en général on l'écoute. Par bonheur je trouvai une femme qui n'avait pas perdu de vue les allées et venues de Wilkie, en dépit de la mère. Je donnai l'adresse à Howlieglass, il voulut bien me permettre de m'occuper de ma clientèle.

— Moi, non! dit Keede. Il m'écrivit de me présenter après mes heures de consultation, et j'y allai. Il me dit d'aller voir Wilkie immédiatement. Ce n'était qu'à deux cents milles, une nuit de voyage. C'était un meublé sur une plage, et sa mère me fit la conversation sans oser

s'arrêter, et Wilkie entra dans le jeu. Elle disait qu'il allait bien, il jurait qu'elle avait raison.

Et il pleuvait. J'obtins de l'emmener faire un tour sur la plage. Il s'effondra derrière une cabine de bains. C'était ce travail au trépan qui était resté fixé à sa rétine mentale. (C'est drôle, pour moi c'était les blessures abdominales, les premiers mois après.) Il voyait des perspectives de têtes (des éclats d'obus), vues par-dessus et un peu en arrière, comme elles reposaient sur les tables; avec le tampon sur la bouche, et cependant elles l'accusaient de meurtre. Les nuits de repos, il avait des aides qui lui murmuraient de se réveiller et de donner à un pauvre diable une chance de vivre. Puis ils lui secouaient le pied, et il s'éveillait reconnaissant de cette douleur, et changeait son pansement. Son pied était dans un état affreux. Il s'était formé une fistule. Soupape de sûreté peut-être?

— Pas de tes suppositions médiévales chez moi, Robin, dit Scree. Des faits, Messieurs, c'est tout ce que demande le jury.

— Il avait toute sa raison, en dehors de cette histoire de damnation, de promenades à travers ces perspectives et de ces cris « à l'assassin » qu'il entendait! Nous eûmes un thé copieux, suivi de mots croisés autour de la lampe à pétrole. Elle me parla des jolies promenades de la région. Grande chose que l'amour maternel, n'est-ce pas?... J'apportai mes notes à Howlieglass, et il m'invita à dîner. Bon Dieu! dit Keede en caressant son petit bedon, mais d'où diable tient-il son champagne?

— D'appendices reconnaissants, comme tes sacrés pauvres diables, dit Scree. La médecine générale n'a droit qu'au gibier et au foie gras.

— Va donc! Une fois un boucher Kacher m'a donné une boîte entière de saumon... Alors! Howie éplucha le cas Wilkie pendant une demi-heure, d'après mes notes. Je ne sais pas l'imiter. Mais il me dit qu'aucun de nous n'était Jéhovah et que si, tout bien considéré, je jugeais que le pied de Wilkie était tuberculeux, le mieux serait de lui donner un lit dans son ancien hôpital et de le faire opérer par Scree. Quant à moi, je n'avait pas dit

un mot de tuberculose. J'avais étudié les symptômes mentaux... Où diable l'hystérie rejoint-elle la folie? Keede s'interrompit.

— Pas de ça ici, mon vieux. Je suis un grand maître du bistouri, continue.

— Howlieglass me dit qu'il arrive aux meilleurs d'entre nous de faire une erreur, mais une erreur faite par quelqu'un de ma valeur et de mon passé ne serait que normale et n'ébranlerait pas la confiance de mes vieilles dames flatulentes. Comme je vous le dis! Il était prêt à accepter ma décision parce que je connaissais les besoins de la constitution de Wilkie; et, si je conseillais un traitement homéopathique, il s'inclinerait également.

— Mais tu as pigé? dit Sir Thomas Horringe, K. C. B. avec un sourire.

— Pas immédiatement, parce que j'en étais à mon troisième verre. Mais j'ai remarqué qu'il commençait à disséquer ses mots, aussi ai-je accepté aussitôt. Il pensait que cela amuserait peut-être Wilkie de s'occuper lui-même des tests de sa tuberculose avec des cobayes et des cultures dans sa fétide atmosphère à lui. Moi, ça ne me regardait plus. Il fallait que je reparte persuader la mère que ce pied avait besoin d'être suivi. Pour le reste, il se fiait à mon savoir-faire. Pas besoin de rire, Scree. Il disait qu'ensuite ce serait ton tour en tant qu' « amateur maladroit »; et c'est bien ce que tu as fait.

Alors je retournai sur la « Riviera britannique », et je persuadai la vieille dame. Elle dit que ce changement pourrait lui faire du bien. Mais Wilkie redevint immédiatement le bactériologiste. Il discuta cette idée de tuberculose; mais quand je lui dis qu'il pourrait poser la question aux cobayes et examiner lui-même les lames, il accepta de venir me démontrer ma stupidité! Dis donc, Scree, Wilkie a-t-il toujours été aussi injurieux que maintenant?

— Presque autant. C'est son espèce de reniflement. Mais c'est un génie.

— Je n'aime pas les génies. Il vint à Londres avec moi; et je lui offris un lit pour la nuit. Une fois dedans,

il commença à voir ses têtes, et comme il n'avait pas sa mère à qui jouer la comédie, il se laissa aller tout haut.

— Et à toi, te jouait-il la comédie?

— Comment savoir avec un malade? J'ai téléphoné à Howlieglass de venir voir. Il resta presque jusqu'au jour à l'observer. Wilkie parlait d'être damné et disait qu'on lui en demandait trop. Howlieglass n'ouvrit pas la bouche jusqu'au moment où il partit. Alors il me dit qu'il ne pouvait pas risquer de voir cette blessure ouverte dans sa vanité tuer l'intelligence de Wilkie, Non, mon vieux, ce n'est pas Lambeth, c'est Howlieglass qui l'a dit.

— Mes excuses à Lambeth.

— Et alors, sur le pas de la porte (il avait renvoyé sa voiture, et mon chauffeur l'attendait), juste au moment de monter, il vit une étoile (tu sais comme il aime l'astronomie) et il regarda fixement Tweed pendant une demi-minute et puis il dit : « Oh, Seigneur, qu'exigez-vous pour ce prix-là? » Il interrogeait seulement le plan universel, comme cela lui arrive, mais mon chauffeur le prend pour le Diable. Il a plus peur de lui que moi...

Oui, alors nous avons mis Wilkie dans une des nouvelles chambres payantes de l'hôpital, on s'est dépêché de faire les tests, qui ont révélé indiscutablement la tuberculose. Wilkie l'a vu de ses propres yeux. Il a été plutôt affolé. Ce qui l'ennuyait plus que tout, c'était qu'il faudrait faire l'opération de Syme.

— Qui est Syme? demandai-je.

— Il est mort, dit Scree, mais il est le père d'une assez jolie opération du pied. (A la manière de Bob Sawyer il en fit la démonstration avec un sandwich replié.) Alors vous retournez ainsi par-dessous le morceau qui pend, conclut-il, et cela fait un talon artificiel sur lequel on peut marcher très confortablement.

— Alors pourquoi Wilkie n'était-il pas content? demandai-je.

Keede répondit à ma question :

— Parce qu'il en avait fait un certain nombre à l'hôpital S. I. W. à des types qui s'étaient tiré eux-mêmes dans le cou-de-pied. Il disait que c'était son châtiment

pour les occasions où il s'était dérobé. Toutes les nuits, en attendant l'opération, il voyait ses têtes; Howlieglass n'y faisait jamais attention. Il entrait en passant et parlait microbes avec lui, quelque piqué qu'il fût.

Jamais je n'ai vu Wilkie plus brillant que dans ses intervalles de lucidité à cette époque. Il me parlait microbes à moi aussi, dit Scree. Je fis l'opération, bien entendu. Howlieglass y assista (il ne se dit jamais que cela vous enlève vos moyens) et (je ne pus m'empêcher de rire) au moment où Wilkie s'endormait, Howlie se tourna vers une des infirmières et lui dit : « Mais oui, ma petite, les meil-leurs d'entre nous peuvent se tromper. Aucun de nous n'est Jé-ho-vah, même pas M. Wilkett. » Malgré tout je me tirai assez bien de ce Syme.

— Ce n'est pas toi qui as eu les pots cassés à payer, dit Keede. Nous avions accordé à Wilkie une semaine pour se retaper. Alors j'allai le voir et lui expliquai que, s'il avait été un client, je n'aurais rien dit; mais comme il était des nôtres — non, dis-je, comme il *avait été* des nôtres, et cela le fit broncher, — il fallait que je lui confesse que son pied n'était pas plus tuberculeux que le mien. Je pris toute la responsabilité de cette erreur... Voulez-vous que je répète exactement ce qu'il m'a dit?

Bien sûr que je le voulais.

— Il m'a dit : « Vous! Mais quelle importance au monde pouvez-vous bien avoir, vous et votre médecine générale? Les examens ont été faits scientifiquement, ils ne peuvent mentir. Je ferai mon enquête plus tard, mais d'abord je vais m'occuper de vous! » Et c'est ce qu'il fit. Il finit pas m'assommer quelque peu, bien que je sois l'homme le plus doux de la profession. Il me dit : « Comment, même vous, avez-vous pu faire une aussi colossale erreur? Vous aviez tout le *temps* devant vous. Et ce que vous aviez de *jugement,* vous l'aviez à votre disposition. Vous n'étiez pas *pressé.* Est-ce que vous étiez *saoul?* »

Je répondis que non, mais ce fut dit sans grande conviction. Comme je vous l'ai dit, il commençait à m'embêter. Je lui dis que cette infernale histoire de têtes et ses

crises avaient dû m'influencer, mais que si vraiment il était damné pour l'éternité il n'avait pas besoin de faire tant de foin autour de cette erreur. S'il n'était pas damné, il savait que des erreurs de ce genre pouvaient se produire même dans l'étude la plus méticuleuse, et qu'il allait bientôt pouvoir trotter sur son talon de Syme, et qu'en tout cas il pouvait m'être reconnaissant de n'avoir pas diagnostiqué une maladie honteuse.

— Pas mal, pour le plus doux de la profession, approuva Scree.

— J'étais embêté, confessa Keede, mais je n'étais pas aussi embêté que Wilkie. Quand il m'eut liquidé, il voulut voir les lames et le dossier du test. Je ne sais pas quels tours de passe-passe ils avaient inventés, mais un garçon arriva du laboratoire, disant qu'il y avait eu une erreur dans les spécimens ou dans les fiches des cobayes, et qu'on recherchait la piste des responsables au sous-sol. En attendant, il apportait toujours les articles authentiques.

Alors Wilkie s'en prit à lui : « Vous aviez tout le *temps* que vous vouliez! Vous n'aviez pas de raison de vous *précipiter!* Rien ne vous *pressait!* Vous n'aviez qu'à étiqueter et numéroter! » Cela prouvait combien il avait souffert au fond de sa conscience, étant au front; mais il passa les bornes. Il demanda au gosse combien de temps il imaginait qu'on allait le laisser à son poste après cette scandaleuse révélation.

Je dus lui rappeler qu'il n'était qu'un diable de civil dans un diable de lit, qu'il recevrait sa note et pourrait intenter une action en justice civile quand il voudrait, mais que ce n'était pas lui qui commandait le personnel de l'hôpital. Le petit se retira, j'essuyai le reste du tir de barrage. Pas d'erreur, c'était une affaire de la plus extrême importance pour Wilkie, damné ou non. Alors l'amateur maladroit, Scree, entra.

— Tout cela, était-ce un coup monté?

— Pas le moins du monde, c'était la ronde habituelle de Scree. Wilkie ne fut pas aussi injurieux pour lui qu'il l'avait été pour moi. Plus attristé professionnellement

et choqué, vous comprenez. Du coup, Scree monta sur ses grands chevaux. Il lui dit que, dans sa partie, son affaire était plutôt d'opérer que de réfléchir.

— Sacré vieux menteur! Scree l'interrompit et passa le siphon.

— En tout cas, c'est bien ce que je voulais dire. Scree déclara qu'on lui avait dit d'opérer un pied qu'on lui signalait comme tuberculeux, et que ce n'était pas son affaire de discuter mon opinion. Puis il parla des sommes que lui donnaient toujours les têtes couronnées d'Europe pour leur couper leurs cors, impliquant que le fait d'être opéré par lui valait un titre de K. C. B. (1). Il faudrait que vous entendiez la note aiguë de Scree. Il intimida le bactériologiste. Alors il s'assit à côté du lit du pauvre vieux et se mit à causer recherches avec lui, avec l'air d'être assis aux pieds de Gamaliel. Ce fut... Ferme ça, Scree! je dis la vérité... Ce fut l'action la plus chic et la plus généreuse que j'aie jamais vu accomplir même par cette canaille endurcie. Wilkie en fut remis d'aplomb en cinq minutes, et, cinq autres minutes plus tard, il naviguait en pleines Recherches, son cerveau fonctionnait comme du miel qui coule.

Le petit muscle qui frémit quand nous ressentons certaines espèces de honte se montra sous la paupière inférieure de Scree.

— Au beau milieu, Howlie entra, et Scree leva la main pour l'empêcher de parler jusqu'à ce que Wilkie eût fini.

Wilkie était en train de donner les raisons qu'il avait eues de rejeter la théorie de Maldoni, dit Scree pour s'excuser.

Alors Howlieglass se glissa dans cette conférence, et les voilà assis, et moi je jouais au vilain petit garçon qui est au coin, pendant qu'ils parlaient d'apprivoiser des spirochètes. N'est-ce pas, Scree?

— Si cela peut t'intéresser, nous parlions de l'Administration générale de l'Extension des nouveaux laboratoires biologiques de Sainte-Peggotty, dit Scree.

(1) Commandeur de l'Ordre du Bain.

— Vraiment? dit Keede. Alors tu n'as qu'à continuer.

Et l'on entendit Sir James Belton parler par la bouche de Scree : « Je re-grette vive-ment, monsieur Wilkett, d'avoir à dire qu'il y a eu une er-reur au sujet de votre pied. Cela est dû à un di-ag-nos-tic er-roné de la part de Mr. Keede, un simple médecin de banlieue. Ne soy-ons pas trop durs pour lui. »

— Alors, ajouta Keede, Scree, qui aurait pu avoir la décence de se tenir en dehors de tout cela, dit que c'était une erreur diabolique et ridicule de ma part.

— Pardon, dit Scree, reprenant sa voix naturelle, je croyais que vous vouliez seulement savoir ce qu'avait dit Howlieglass. Bien sûr, je suis tombé sur Keede parce qu'il avait ainsi compromis ma carrière professionnelle. Nous sommes tous tombés sur Keede.

— Moi, je ne l'ai pas oublié (Keede se tourna de nouveau vers moi). Il paraît que je suis parmi ceux qui ont la manière avec les malades, quoi que vous puissiez en penser; mais, comme bluff intégral, et pour savoir faire des nœuds et des boucles avec un pauvre diable, je n'ai jamais entendu parler de rien qui approchât à des kilomètres de cette comédie jouée autour du lit de Wilkie. Finalement ils le firent s'excuser de posséder un pied, et manifester l'espoir de ne leur avoir pas donné trop de dérangement.

— Mais ce mélange des lames? Est-ce à vous qu'ils l'attribuèrent? demandai-je.

— Pire, bien pire! Wilkie allait aborder le sujet : il s'en serait excusé aussi. Mais Howlieglass le devança, et...

Keede fit un signe de tête au docile Scree. De nouveau nous entendîmes la voix du Directeur de Sainte-Peggotty, plus minutieuse que jamais.

— « Si vous aviez été à votre poste, ici, après la guerre, mon-sieur Wil-kett, au lieu de vous détendre l'esprit dans des cures de repos, cette petite affaire que nous sommes convenus d'ou-blier n'aurait jamais eu lieu. Je compte que cela ne se re-pro-dui-ra pas. » Et, dit Scree en me frappant le genou de sa main d'opérateur, du diable si le pauvre Wilkie n'a pas laissé tomber les coins

de sa bouche comme un enfant, et s'il n'a pas dit : « Je comprends maintenant, monsieur. Excusez-moi, monsieur. »

— Cela l'a-t-il guéri? demandai-je plus tard, alors que nous partions.

— Ra-di-ca-le-ment, dit Keede. Pas la moindre tête ni le moindre cri depuis lors.

— Et le pied était-il tuberculeux? insistai-je.

— N'importe quoi, avec une fistule ancienne, peut devenir n'importe quoi. Il vaut toujours mieux être du bon côté — fut la réponse. Nous luttions pour la raison de cet homme et non pour sa carcasse.

— Encore une question, hasardai-je. Comment le mélange des lames avait-il été fait? C'est assez grave de jouer avec des préparations, n'est-ce pas?

— Par la femme qui savait où sa mère l'avait emmené. Ce n'était pas un travail à confier à un homme. Un homme aurait dit qu'il risquait sa réputation, ou quelque chose de ce genre.

— Et, question qui découle de la réponse à la précédente, Mr Wilkett se rend-il compte... à propos de cette dame?

— Non, lui répondit très gravement Sir Thomas Horringe. C'est l'erreur qu'il a faite.

— Erreur! Pauvre diable! Je crois bien! dit Keede avec une égale solennité.

(*Traduit par* SUZANNE VALLETTE.)

SUR LA "DISTINCTION"

Lettre inédite en français, à Peter Gast

par FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Sils-Maria, le 23 juillet 1885.

...J'ai noté hier, pour me confirmer dans ma propre conviction sur le chemin de la vie que j'ai décidé de suivre, une foule de traits qui me permettent de flairer la « distinction » ou la « noblesse » d'un homme — et, inversement, tout ce qui en nous est encore de la plèbe (chaque fois que la maladie altère mon état physique, je ressens avec terreur une espèce d'avilissement qui me rabaisse à des faiblesses plébéiennes, à des douceurs plébéiennes et même à des vertus plébéiennes — comprenez-vous cela? ô vous, homme saint!). Ce qui est distingué, c'est, par exemple, le maintien d'une apparence de *frivolité,* qui *masque* une dureté stoïque et une invincible maîtrise de soi. Distinguée, la lenteur de la démarche, en tout, et aussi la lenteur de l'œil. Nous n'admirons pas facilement. Il n'y a pas trop de choses précieuses; et elles viennent d'elles-mêmes et *veulent* venir à nous. Il est distingué d'éviter les petits honneurs et de se méfier de quiconque a la louange facile. Distingué, le doute sur la possibilité pour le cœur de se communiquer; la solitude considérée non pas comme choisie, mais comme donnée. La conviction que l'on a des devoirs uniquement envers ses égaux et qu'avec les autres on agit selon son bon plaisir; le sentiment constant d'être celui qui *dispense* les honneurs et le fait de ne concéder que rarement à un autre qu'il a des honneurs à nous dis-

tribuer, précisément à nous; l'impression de vivre presque toujours travesti et de voyager pour ainsi dire incognito afin de s'épargner beaucoup de honte; la certitude d'être apte à l'oisiveté et non pas simplement laborieux comme des poules : caqueter, puis pondre des œufs, puis de nouveau caqueter, et ainsi de suite. Et ainsi de suite! Mon vieil ami, je lasse votre patience, mais vous devinez certainement ce qui me plaît dans votre vie et me réjouit, ce que je souhaiterais voir *souligné* avec une fermeté toujours plus grande...

Votre ami

N.

(*Traduit par J.-F. Angelloz.*)

SUR « DE GOUPIL A MARGOT » ET LE PRIX GONCOURT DE 1910

(LETTRES INÉDITES)

par LOUIS PERGAUD

Les années 1909 et 1910 furent pour Louis Pergaud des années décisives. Il a vingt-sept ans. L'étude et les épreuves l'ont mûri. Dix années de travail assidu, l'assimilation patiente des œuvres éternelles, la fréquentation quasi quotidienne de Rabelais l'ont mis en possession de tous ses moyens.

Jusqu'alors il a été exclusivement poète, et, dans deux recueils de vers, parus respectivement en 1904 et en 1908, *L'Aube* et *L'Herbe d'avril*, il a déjà donné les plus belles espérances.

Mais c'est avec ses « histoires de bêtes » qu'il va trouver sa véritable voie. Dès la première de ces nouvelles, *Le Viol souterrain*, insérée dans le *Beffroi* de mars-avril 1909, il se révèle comme notre meilleur animalier, émule de Kipling, qu'il n'a pas encore lu.

Ses amis le félicitent et Léon Bocquet, directeur du *Beffroi*, lui conseille de « tâter le *Mercure* ».

Sans aucune recommandation, Pergaud adresse par la poste au regretté Alfred Vallette le manuscrit de *La Tragique Aventure de Goupil*, « conte que, lui disait-il dans sa lettre d'envoi, je crois original et nouveau et dans lequel un long séjour à la campagne m'a permis de faire entrer des études approfondies de psychologie animale ».

Six mois il attendit une réponse qui ne venait pas. Enfin, un mot de Paul Léautaud lui apprend que sa nouvelle est acceptée. Ce fut là l'une des trois ou quatre joies majeures de son existence.

La nouvelle fut remarquée et lui valut plus d'un éloge; et, peu après, Alfred Vallette accepta de publier un recueil

de ces savoureuses « histoires de bêtes », réunies sous le titre de *De Goupil à Margot.*

Comme tous les timides, comme presque tous les débutants, Pergaud avait songé à demander, pour son livre, une préface à l'un des écrivains en vue qu'il admirait particulièrement, vraisemblablement Octave Mirbeau. Le « Maître », hélas! fit la sourde oreille et le jeune auteur, déçu, dut lui réclamer son manuscrit.

Nous avons retrouvé dans les papiers de Pergaud le brouillon des deux lettres envoyées par lui à cette occasion, et nous en donnons le texte ci-après.

Le premier exemplaire de *De Goupil à Margot* sortit « de chez l'éditeur » le 6 octobre 1910.

Immédiatement, le nom du jeune romancier fut mis en avant pour le prix Goncourt, distinction qui jouissait alors d'un prestige exceptionnel. Les concurrents étaient nombreux, et, la plupart, de qualité. Parmi les favoris, la presse citait, outre Pergaud, Binet-Valmer avec *Lucien,* Marguerite Audoux avec *Marie-Claire,* Legrand-Chabrier avec *Liroquois,* M.-C. Poinsot avec *La Joie des yeux,* Jean Canora avec *Madame Davenay bienfaitrice,* Henri Menabréa avec *Le Muletier et son mulet,* Jean Giraudoux avec *L'Ecole des Indifférents,* Raymond Schwab avec *Regarde tes yeux,* Albert Thierry avec *L'Homme en proie aux enfants,* Madeleine Picard avec *Ces dames Balmain,* Léon Lafage avec *Par aventure,* Nolly, officier de marine, avec *La Jonque dorée,* Colette avec *La Vagabonde,* Apollinaire avec *L'Hérésiaque et Cie,* Gaston Roupnel avec *Nono.*

C'était le huitième prix attribué depuis sa fondation. Les lauréats précédents avaient été, si on s'en souvient, John-Antoine Nau, Léon Frapié, Claude Farrère, Jérôme et Jean Tharaud, Emile Moselly, Francis de Miomandre, Marius-Ary Leblond. Le prix de 1910 fut acquis à Louis Pergaud, au troisième tour de scrutin, par six voix contre quatre à M. Gaston Roupnel. Les suffrages, au premier tour, s'étaient répartis de la manière suivante : Apollinaire, 3 voix; Poinsot, 2 voix; Marguerite Audoux, 2 voix; Colette (qui signait alors Colette Willy), 2 voix; Pergaud, 1 voix.

Pergaud avait été présenté par Descaves, Marguerite Audoux par Mirbeau, Roupnel par Paul Margueritte, Apollinaire par Bourges.

Une intéressante et double coïncidence voulut que ce même jour consacrât les débuts, en qualité de membre du jury, de

Judith Gautier, et qu'au moment même, ou à peu près, où les Dix accordaient au jeune romancier des bêtes leur prix annuel, les Quarante de l'Académie française attribuaient à un autre animalier, instituteur public lui aussi, le célèbre entomologiste Jean-Henri Fabre, le prix Née, « c'est-à-dire la plus haute récompense dont elle disposait ».

On nous excusera de rappeler ces menus faits dans le millième numéro du *Mercure de France*. Pergaud fut en effet le premier des deux « prix Goncourt » de cette maison qu'il aimait tant, l'autre ayant été M. Georges Duhamel. Il y fit ses débuts de prosateur; et, si l'on excepte ses deux recueils de vers de jeunesse, son œuvre entière y fut publiée.

Aussi nous a-t-il paru opportun de grouper ici divers documents inédits concernant à la fois le volume couronné et les circonstances qui ont accompagné et suivi l'attribution du prix, savoir : une lettre adressée, en juillet 1910, à son vieil ami d'enfance Eugène Chatot, le brouillon des deux lettres relatives à la demande de préface dont il est parlé ci-dessus, une lettre écrite, la veille même de l'attribution du prix, à l'un de ses anciens condisciples à l'Ecole normale de Besançon, Joseph Chenevez, devenu par la suite directeur d'une succursale de la Banque de France, enfin des fragments d'un journal intime que, pour différentes raisons, il est impossible de donner intégralement.

Ces pages, frémissantes de vie, apporteront peut-être quelques précisions intéressantes sur la période de la vie de Louis Pergaud où s'est affirmée sa vocation d'écrivain, sur l'éclosion de sa première œuvre en prose, sur ses premiers succès, et constitueront une modeste contribution à la petite histoire littéraire.

E. C.

I

A Eugène Chatot,

6, rue des Ursulines, mercredi 20 juillet 1910.

Mon cher ami,

C'est pour vous annoncer, à Mme Chatot et à toi, mon mariage que je prends la plume et aussi pour m'excuser du silence long, long, que j'ai gardé je ne sais trop pourquoi : négligence, ennuis!

Demain jeudi 21, je serai légitimement uni à Mlle Delphine Duboz par-devant le maire du V[e] et quatre amis dont Deubel, aussi simplement que possible (1).

Je vous ai quittés l'an dernier un peu brusquement (2). La faute en est à ce métier idiot et aux règlements militaires avec lesquels j'ai dû employer des ruses de Sioux pour m'évader assez tôt et filer sur Besançon pour y régler quelques affaires urgentes avant mon retour.

Depuis, divers événements, en général heureux, me sont arrivés. D'abord ma rentrée dans l'enseignement qui m'assure à la fin du mois huit semaines de vacances que nous passerons en Franche-Comté. Cette rentrée n'est que provisoire, car je suis reçu à la Préfecture de la Seine où je compte commencer quand arrivera mon tour, c'est-à-dire en janvier ou février.

. . . .

J'en arrive au gros morceau, la littérature.

C'est de ce côté que j'ai éprouvé les plus grosses joies. Un encouragement écrit d'Octave Mirbeau et d'Elémir Bourges, l'amitié de Vallette, l'admiration d'un tas de gens, voilà où mes contes m'ont amené.

Mon premier livre de contes paraîtra en octobre au *Mercure de France* où je suis chez moi et où je vais faire entrer les amis du groupe de l'*Ile Sonnante* (3) : Puy, Callet, etc... J'ai publié déjà au *Mercure* deux contes assez

(1) Les autres témoins étaient : Charles Callet, Jacques et Françoise Lafitte.

(2) Louis Pergaud avait accompli en août-septembre 1909 une période de 28 jours à Belfort où résidait alors Eugène Chatot.

(3) *L'Ile Sonnante*, petite revue de haute tenue et de grand intérêt, fondée en automne 1909, sur l'initiative conjuguée de Michel Puy et de Roger Frêne. Presque tous ses collaborateurs, qui étaient alors âgés d'une trentaine d'années, ont atteint, depuis, la notoriété et quelques-uns la gloire. Citons : Charles Callet, Francis Carco, Tristan Derème, Léon Deubel, Georges Duhamel, Serge Evans, Louis Mandin, Henri Martineau, Cécile Perin, Louis Pergaud, André Salmon, Théo Varlet, Paul Vimereu, Charles Vildrac. Pergaud y publia son *Essai sur La Fontaine et la psychologie animale*, plusieurs contes et, chaque mois, une chronique des romans nouveaux qui était très appréciée. « *L'Ile Sonnante*, écrivait, le 5 janvier 1939, un de ses fondateurs, Louis Mandin, ne fut jamais l'organe d'une coterie. Accueillante aux talents les plus divers et pleine de sympathie pour toutes les libertés de bon aloi, elle repoussait également les routines qui paralysent et les extravagances qui égarent. En feuilletant aujourd'hui ces pages sur lesquelles tant d'événements ont passé, j'ai l'impression que cette revue de jeunes (nous étions des jeunes alors) est celle qui représentera le mieux, dans l'évolution littéraire, l'esprit de son époque. Je ne

longs, l'un de 25 pages, l'autre de 40, qui m'ont été, ô gloire! payés 70 et 120 francs, et voilà que Vallette se démène près de Descaves, Rosny, Bourges, etc..., pour me faire avoir le prix Goncourt. Je n'ai qu'à me laisser faire. Avant-hier c'était Pilon qui parlait de moi dans « Paris-Journal », en première page, article de tête; enfin, tout va pour le mieux. Henri de Régnier me recommande à Ganderax pour faire passer un de mes contes à la « Revue de Paris ». Et tu sais, pour en arriver là, je n'ai flagorné personne! Aussi, je te l'avoue ingénument, je suis assez content de ma situation et j'attends l'avenir avec confiance. Un cabaliste m'a prédit la gloire pour la trentaine, je suis pleinement rassuré (4)!! Inutile de te dire que tu recevras mon livre dès que paru.

Rappelle-moi au bon souvenir de ta mère, mes meilleures amitiés à Mme Chatot jeune, et accepte les plus cordiales poignées de main de

Ton vieil ami,

LOUIS PERGAUD.

II

A X...

(s. d.)

Mon cher Maître,

Ce n'est pas la futaie d'opéra-comique de M. Rostand que je vous présente, ce n'est pas non plus la jungle de Rudyard Kipling, ni la ménagerie humaine de La Fontaine. Ces quelques histoires de bêtes scrupuleusement observées, rigoureusement exactes, par la psychologie animale qu'elles révèlent offriront peut-être quelque in-

veux pas dire que tout ce qu'elle publia ait été supérieur, et il a pu se produire à côté d'elle des manifestations plus saisissantes que les siennes. Mais je veux dire que si, à chaque époque, chaque génération littéraire a une vérité qui lui est propre et comme un visage, c'est dans l'*Ile sonnante* que ce visage apparait le mieux avec la netteté du dessin et l'harmonie des traits. »

(4) C'est le poète Max Jacob qui lui avait fait cette prédiction. Par contre Marc Saunier, l'auteur d'*Au delà du Capricorne*, avait découvert, en établissant son horoscope, une cassure inexplicable et assez prochaine dans son existence.

térêt de sincérité et de nouveauté. D'avoir vécu longtemps à proximité des bêtes, de m'être penché avec amour sur leur vie, d'avoir hanté les forêts comtoises, j'en ai cru saisir parfois toute l'intense beauté que j'ai essayé de rendre dans ces premiers récits qui seront suivis de beaucoup d'autres, et en particulier du *Roman de Miraut, chien de chasse* et de la *Grande équipée de Mitis,* roman du matou en mal de la libre vie primitive (5).

Aujourd'hui, je vous présente Goupil dont la belle vie sauvage est fêlée et tranchée par une féroce plaisanterie humaine, — la taupe subissant la douleur de l'étreinte du mâle, — la fouine se coupant la patte avec ses dents pour échapper au piège de l'homme, — et sa bataille mortelle avec le busard, — l'émasculation du lièvre par les lapins jaloux, — l'assassinat de l'écureuil par le braconnier, — et toute la psychologie douloureuse de la pie captive de l'homme en opposition avec son épanouissement heureux dans la forêt.

S'il perce dans ces récits un peu de précoce misanthropie, n'y voyez encore, cher Maître, qu'un sentiment relatif, né de la pitié et — je ne rougis pas de l'avouer — de l'amour pour les animaux torturés ou déviés par l'égoïsme humain.

De ces récits, *La tragique aventure de Goupil* est parue au « Mercure de France », quelques autres dans de jeunes revues (6).

Si vous ne les en jugiez pas indignes et si vous leur trouviez quelque intérêt, je vous demanderais, Maître, de le dire en une préface; dans le cas contraire, je vous serais reconnaissant de me les renvoyer ou de m'indiquer quand je pourrais les reprendre.

(5) Le *Roman de Miraut* parut aux Editions du *Mercure de France,* fin 1913. Quant à la *Grande équipée de Mitis,* Pergaud n'eut pas le temps de l'écrire, et il n'en existe qu'un plan de quelques lignes.

(6) Les huit nouvelles qui composent le recueil *De Goupil à Margot* parurent toutes dans des revues d'avant-garde, savoir : *la tragique aventure de Goupil,* dans le *Mercure de France* (16 octobre 1909); *Le Viol souterrain,* dans le *Beffroi* (mars-avril 1909); *L'horrible délivrance* et *la Fin de Fuseline,* dans *l'Ile Sonnante* (fasc. 1 et 6); *La Conspiration du Murger,* dans *Les Proses* (oct.-nov. 1910); *Le fatal étonnement de Guerriot,* dans *La Phalange* (t. VIII, fasc. 45); *L'Evasion de la Mort,* dans le *Feu* du 1er juillet 1910; *La Captivité de Margot,* dans le *Mercure de France* (1er et 16 juin 1910).

Je ne m'excuse pas trop de vous en imposer la lecture — peut-être fastidieuse — car tôt ou tard j'aurais trouvé le moyen de les publier et postulé pour le prix Goncourt. Considérez que c'est une corvée évitée pour l'avenir, et, en me pardonnant ma présomption, veuillez croire, cher Maître, à mes respectueux sentiments de sincère et affectueuse admiration.

III

A X...

s. d.

Cher Maître,

Je vous ai soumis, il y a environ un mois, le manuscrit d'un livre de contes sur les bêtes pour lequel j'aurais été très fier d'avoir une préface de vous.

Je présume, n'ayant pas reçu de réponse, que Goupil, Nyctalette, Fuseline, Roussard, Guerriot et Margot ne vous ont pas plu et j'en suis, je l'avoue, assez chagrin, car il n'est pas de suffrage auquel j'aurais été plus sensible qu'au vôtre.

Je n'en persévérerai pas moins dans l'œuvre, car je persiste à croire que, ce faisant, je fais de l'art et de la vie, et qu'en dehors de leur intérêt psychologique, il se dégagera de mes contes quelque chose de plus largement, je ne dis pas humain, car ce mot a malheureusement changé trop de sens, mais le mot à trouver qui le remplacera (peut-être misanthrope).

Veuillez excuser, cher Maître, ces digressions qui se voudraient justificatives et croyez à mes respectueux sentiments de sincère admiration.

L. PERGAUD.

Je vous serais reconnaissant de me faire retourner mon manuscrit recommandé à l'adresse ci-jointe : L. P., 6, rue des Ursulines, Paris, 6ᵉ.

IV

A Joseph Chenevez.

Paris, mercredi 7 décembre 1910.

... Ce que je fais : officiellement : je suis instituteur à Maisons-Alfort, à une heure de chez moi, et où je vais tous les jours quand je ne suis pas en congé. Car, actuellement, je suis en congé pour maladie : maux de gorge et surmenage.

Et surtout parce que mon dernier livre, « De Goupil à Margot », histoires de bêtes, paru au *Mercure de France*, me donne de sacrés tracas.

Je ne te l'ai pas envoyé, non par rancune, ni par mauvaise humeur, mais par pénurie d'exemplaires. Mon éditeur, en effet, ne m'en laissait que 75, nombre notoirement insuffisant pour mon service personnel et j'ai même été obligé d'en acheter à 2,10 au lieu de 3,50. Or, comme je ne suis pas riche, j'attends pour ne pas manger en envois plus que le livre ne me rapportera.

Mais si tu lisais un peu les journaux, tu saurais qu'on en parle avec éloge, voire que je suis un des candidats sérieux au prix Goncourt, Marguerite Audoux ayant obtenu celui de la « Vie heureuse »; Lucien Descaves, mon parrain littéraire avec Léon Hennique, le président, et Judith Gautier, la fille de Théophile, sont mes défenseurs et s'occupent activement de moi. Mirbeau m'est favorable, car il hait Paul Margueritte qui m'oppose G. Roupnel, auteur de « Nono », et il aime mon livre.

Et quand tu sauras que c'est demain, jeudi soir, que cela se tient, que je dois aller attendre Descaves au *Journal* vers 10 heures du soir, que je dois donner après-demain mon premier conte audit *Journal* qui contiendra aussi probablement ma photographie, et que j'ai été assailli chez moi, hier, par les journalistes et les photographes, tu t'imagineras aisément l'état de nervosité où je suis.

C'est une grande bataille qui se livre pour moi demain.

Et j'ai fait un grand pas, victorieux ou non, dans la carrière.

Je puis même dire que, de tous mes confrères, c'est moi le plus jeune et le plus en vue. Et tu sais, je n'ai flagorné personne pour arriver à ce résultat; j'ai travaillé chez moi le soir après avoir gagné mon pain le jour; le *Mercure de France* a accepté mon premier conte, puis un autre, puis il a pris mon livre.

Et les sympathies sont venues naturellement parce que le livre est neuf et beau, parce que dix ans de travail ont fait de moi un styliste, parce que j'ai quelque chose à dire et que je sais le dire.

L'amitié paternelle de Lucien Descaves m'est précieuse. C'est lui qui s'occupe de mon élection et qui me fait entrer au *Journal*. Celle d'Elémir Bourges, bien que moins active, ne m'est pas moins chère, ainsi que celle d'Octave Mirbeau.

Il ne me reste plus qu'à te dire que j'ai trouvé la compagne aimée, digne de ma vie, qui m'aime et me comprend comme la femme douce, pensive et brune et jamais étonnée dont parle Verlaine.

Te dire aussi que mon cœur n'a pas changé pour les amis et que si je me suis colleté avec la vie, il ne m'en est pas resté de boue aux mains, mais seulement un peu de neige au front.

Je n'ai rien dit, ni rien fait contre ceux qui m'ont calomnié et sali; mon succès futur et peut-être prochain sera ma seule vengeance.

Au revoir, cher ami, viens nous voir quand tu passeras à Paris, nous serons toujours heureux de t'accueillir, et bien cordialement.

LOUIS PERGAUD.

Paris, 6, rue des Ursulines.

V

NOTES ET SOUVENIRS (*Extraits*).

15 *février* 1911. — Ce fut le 30 janvier, vers minuit, dans le Métro, que Rosny aîné avec qui je revenais, et Descaves aussi, du banquet annuel de l'Académie Goncourt, me conseilla confidentiellement de noter de semaine en semaine, et même plus souvent, mes souvenirs. « C'est du pain sur la planche pour dix ans, me dit-il, et vous verrez, plus tard, quand vous ne serez plus jeune, vous serez tout heureux de trouver là une belle matière à employer. »

Que ne l'ai-je fait plus tôt! J'eusse noté sur le vif la muflerie grossière de Louis Thomas, la bienveillance cordiale de Georges Le Cardonnel, le sentiment indéfinissable qui se dégage de l'interview d'Acremant et qui faisait dire aux uns : bêtise ou niaiserie, aux autres : méchanceté impuissante (7). Lettres en avalanches, compliments venus d'on ne sait où de gens connus et d'inconnus, et rosseries des uns, jalousie des autres, silences significatifs, tapages de bouquins.

Ah merde!

La plus belle émotion que j'éprouvai fut le 9 décembre, le lendemain du prix... J'allai chez Bourges, et je n'oublierai jamais l'émotion du vieux maître venant à moi, les mains tendues et m'embrassant de toute son âme en me disant : Que je suis heureux, Pergaud! Voilà le premier prix Goncourt que l'on donne selon mon cœur...

J'ai retenu des larmes qui allaient couler. Une telle

(7) Allusions à divers articles parus dans la presse au sujet de *De Goupil à Margot : Chez M. Louis Pergaud*, par Louis Thomas (*L'Intransigeant*, 10 décembre 1910), d'où nous détacherons cette plaisanterie d'un goût douteux : « Vous êtes marié? dis-je au lauréat. C'est dommage. Vous eussiez épousé l'auteur de *Marie-Claire* »; *Notes et figures : Le prix Goncourt et son lauréat*, par Georges Le Cardonnel (*L'Opinion*, 10 décembre 1910) et *Autour de la Lampe : Les livres et les idées*, par G. Le Cardonnel (*Mon chez moi*, janvier 1911), deux articles où ce chroniqueur se félicite de l'heureux choix de l'Académie Goncourt et constate que « *De Goupil à Margot* sera parmi les œuvres d'une observation originale qu'elle peut s'honorer d'avoir couronnées »; *Le prix Goncourt. Les Impressions du lauréat*, par Albert Acrement (*Excelsior*, 9 décembre 1910), interview baclée, médiocre et approximative.

parole d'un maître pareil vous venge mille et mille fois des basses petites vilenies d'un Thomas, d'un Apollinaire ou d'un Massis (8).

Aussi la meute universitaire du secondat s'en est-elle donnée après le primaire! Braves idiots qui ne se doutent même pas que, ce faisant, ils sont plus primaires que le dernier des pédants chevauchant la *supérieure* morale laïque et obligatoire au sein des réunions électorales...

J'ai revu tous mes électeurs : Descaves d'abord qui m'avait, le soir même du prix, annoncé la nouvelle dans le hall du *Journal* où il m'avait donné rendez-vous, — toujours alerte et ingambe. Nous sommes allés ensemble voir Vallette; c'est lui qui fulmine le plus contre l'article de M...

. . . .

Les *Débats* et le *Figaro* ragent poliment, eux. L'*Action française* est correcte (9)!

Hennique, lui aussi, est heureux. Il m'a soutenu avec énergie. C'est le seul qui ait voté pour moi au premier tour, Descaves, pour faire plaisir à Mirbeau, ayant donné sa voix à Marguerite Audoux. Echange de bons procédés.

Mirbeau a tenu sa parole; il a voté pour moi comme il me l'a promis. Il est cordial, aimable, chaleureux et triste pourtant. Marguerite Audoux lui tient au cœur. —

(8) *De Goupil à Margot*, par H. Massis (*Paris-Journal*, 9 décembre 1910) où, à côté d'éloges on lit des appréciations de ce genre : « Nous attendions une œuvre d'art, un livre de qualité littéraire. Nous craignons que l'ouvrage de M. Pergaud ne puisse être tenu ni pour l'une ni pour l'autre. »

(9) *Le prix Goncourt*, sans signature (*Journal des Débats*, 10 décembre 1910), d'un ton généralement élogieux avec certaines réserves : « M. Pergaud n'a pas lu Kipling et son genre est différent. Les pages de son livre sont écrites d'un style inégal. Mais l'histoire de Goupil ne manque pas de grandeur... » ...« Et cela est d'une fantaisie un peu artificielle. Ce qui est plus important et plus émouvant, c'est le sens, la vie, le courage, l'instinct parfois trop spirituellement inventif, qui se manifestent dans cette histoire »; *Le Prix Goncourt*, par Louis Chevreuse (*Le Figaro*, 9 décembre 1910). Tout en constatant qu'« à une observation patiente et à une connaissance remarquable de ce que Théophile Gautier appelait « la nature chez elle », M. Louis Pergaud allie une imagination vive et charmante », M. Chevreuse faisait des réserves sur la « forme » du romancier et soulignait que la « double candidature de MM. Roupnel et Pergaud donnait à l'Académie Goncourt le choix entre l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire » (on sait, en effet, que Pergaud était instituteur et Roupnel professeur agrégé au lycée de Lyon); *Le Prix Goncourt*, non signé (*L'Action française*, 9 décembre 1910).

Marguerite, c'est le génie. Elle fait de la vie. La Vie! voilà. La Vie avec un grand V. Faites de la Vie, ce sera bien...

. . . .

J'ai trouvé Judith, la bonne Judith, — la brave Judith, comme dit Bourges, dans son appartement de la rue Washington, au plafond bas, où tout est chinois, japonais et où elle-même donne l'illusion de quelque fille du Ciel exilée parmi nous.

Si bonne, nous nous sommes plu tout de suite. Elle aime les bêtes et j'ai caressé son matou fidèle; j'ai écouté le merle qui ne siffle que du Wagner et du Berlioz et regardé le singe qui devient, paraît-il, méchant; il y a encore le perroquet et toute une volière d'oiseaux. Comme c'était charmant!

Ah! la vraie gloire, elle est dans la joie de cette intimité avec la fille du grand Théo, dans l'amitié de Bourges et des autres et non dans les injures ou les los des journaux!

Je n'ai vu Rosny que plus tard, rue d'Alésia. C'est sûrement un des premiers hommes de son siècle. Il y a dans son œil qui vous fouille et qui vous pénètre une incomparable puissance. Lui aussi a été mon électeur, l'électeur de la dernière heure qui a fait pencher la balance.

Puis ce sont les autres visites, banquets, salons, thés... Je vais chez Rachilde. C'est une femme étonnante et vraiment admirable... Déjà âgée et grisonnante, elle a conservé toute sa vivacité, un esprit de feu qui pétille et court. Sans méchanceté, elle taquine les uns et rit des autres et anime tout de sa gaîté et de sa belle humeur.

Au banquet de l'Académie Goncourt, où j'étais invité selon la coutume assez récente, assistaient aussi le notaire et l'avoué et les avocats de l'Académie, Raymond Poincaré et Mᵉ Liévin. Judith présidait avec sa bonne humeur et sa grâce exquises. J'étais entre Mirbeau et Rosny aîné. Margueritte et Rosny jeune et Geffroy manquaient; pourquoi? Seul Daudet qui avait manifesté des regrets de ne pas m'avoir donné son suffrage était là de ceux qui votèrent pour Roupnel.

C'est vraiment le dîner à l'eau minérale. Je crois que j'étais le seul à boire du vin. Mirbeau était un peu affalé. D'habitude, me dit Bourges, il emplit la séance de ses anecdotes pimentées et savoureuses, et Daudet aussi est très loquace. Mais Poincaré refrénait de sa présence la verve de Daudet et Mirbeau ne nous a lancé vraiment qu'une histoire amusante...

. . . .

La soirée s'achève en parlotes amicales.

. . . .

8 *mars*. — Visites de-ci, visites de-là. Chez Rosny, qui me donne la *Guerre du Feu* (10) et m'invite à déjeuner pour le 14; chez Bourges, chez Hennique où défilent des tas de gens. J'ai attendu le retour du Maître pour bavarder un instant avec cet excellent homme; mais jamais je n'ai été aussi gêné, jamais je ne me suis senti aussi gauche et par conséquent de plus mauvaise humeur que ce soir-là. Mme Hennique, très spirituelle et pas ennemie de la rosserie, a été charmante avec moi. Mais, tudieu, quelle corvée que de débiter des niaiseries de 1 heure à 8 heures du soir en prenant du thé et mangeant des gâteaux!

Les Olympiens me préservent d'être un jour obligé de recevoir!

LOUIS PERGAUD.

(10) Louis Pergaud donna, dans sa Chronique des Romans, de *l'Ile Sonnante* de mai 1911, un compte rendu élogieux de ce livre qu'il admirait. « L'apparition de *La Guerre du Feu*, de J.-H. Rosny aîné, disait-il notamment, aurait dû être l'événement littéraire le plus considérable de la saison, car tout en gardant les qualités dramatiques qui forcent l'intérêt, ce livre a toute la grandeur et la puissance d'une épopée nouvelle. »

LA DOUBLE MAITRESSE

UN CHAPITRE INEDIT

par HENRI DE RÉGNIER
de l'Académie française.

De tous les chemins qui mènent à Rome M. de Galandot avait pris pour s'y rendre le plus simple et le plus naturel.

L'Abbé Hubertet qui connaissait bien le voyage pour l'avoir fait plusieurs fois, seul ou avec M. de la Grangère, n'avait pris de cesse qu'il eut bien mis en la tête de M. de Galandot tout le détail de la route. Il lui fit acheter une bonne chaise de poste, pensant qu'il s'accommoderait mal de la diligence, du coche ou de la guinguette et du mélange de gens de toute sorte qu'on y rencontre, car il l'imaginait mieux solitaire en sa voiture qu'exposé aux questions indiscrètes des compagnons de banquette ou des voisins de table. L'Abbé Hubertet, ce singulier voyage de M. de Galandot une fois décidé, avait souci de lui en faciliter au moins la pratique par les bons conseils de son expérience.

M. de Galandot, d'ailleurs, l'écoutait avec déférence. Sur ses avis, il se munit de l'argent nécessaire et de lettres de change sur un certain M. Dalfi, banquier romain. L'Abbé ajouta à tout cela maintes recommandations utiles sur le climat et les usages. Car si M. de Galandot n'était plus tout à fait le pieux Nicolas des jours de Pont-aux-Belles, il restait encore novice en bien des choses. Il avait pris avec l'âge plus d'assurance et plus de sérieux. Il en devait surtout l'apparence à l'obstination de son silence, car il parlait peu. A l'aise dans ses habitudes il s'en était fait de particulières à son genre de vie et s'y conformait avec

scrupule. En un mot M. de Galandot suffisait parfaitement bien aux actes ordinaires de son existence mais, passé cela, l'Abbé Hubertet n'était pas sans appréhender pour lui les hasards de la route, persuadé qu'une fois là-bas il se réglerait de nouveau et trouverait à ses journées un emploi exact dont il ne se départirait guère.

M. de Galandot partit donc pour Rome, le 17 mai de l'An 1767.

De Paris à Fontainebleau il y a huit postes, dont la poste royale qui se paye double. En arrivant là pour coucher il lui restait à parcourir jusqu'à Lyon soixante et une postes et demie. Grâce à l'Abbé Hubertet il savait ce détail sur le bout du doigt.

Il allait à petites journées, sans hâte et sans retard, s'arrêtant pour manger et pour dormir. Le temps était doux et beau. Les chevaux tiraient du poitrail ou retenaient de la croupe selon la montée ou la pente. Les grelots tintèrent dans l'air matinal ou sonnèrent dans le soir tiède. Le pays de France se déroulait des deux côtés des portières avec ses plaines et ses collines, ses champs de blé et ses prairies, ses fermes et ses villages, son ciel et ses eaux. Des chiens jappèrent. Les roues sillonnèrent la poussière ou rebondirent sur le pavé. Le fouet des postillons activait le train des montures. Les cornes annoncèrent les relais; les croupes dételées fumèrent.

M. de Galandot vit Sens et Auxerre. A Vermanton il y eut un gros nuage noir au-dessus du clocher de l'Eglise. Un coq de cuivre luisait dans le ciel sombre et l'orage creva sur Lucy-le-Bois. Les chapeaux galonnés des postillons ruisselèrent et leur catogan se gonfla d'eau. On voyait sous leurs vestes courtes leurs fesses de cuir retomber sur la selle. Mais de Cussy-les-Forges à Rouvray, le soleil brilla de nouveau... Dijon pointa à l'horizon, parmi ses vignes, les flèches de ses églises. M. de Galandot s'y promena par les rues.

Il ne manquait guère, chaque jour, de trouver entre deux postes le temps de dégourdir ses longues jambes, car il tenait fort à sa promenade accoutumée. Cela datait de quand il parcourait, à pas comptés, les jardins de Pont-

aux-Belles et il en avait continué l'habitude aux ruelles du Marais. A cela tout lui était bon, les arcades de la Place Royale aussi bien que le quinconce de la place Bellecour, car ce fut à peu près tout ce qu'il vit de Lyon où il ne fit guère que parcourir l'esplanade de long en large pendant deux heures, sans songer à pousser plus loin par les rues qui s'ouvraient pourtant fort populeuses et dignes qu'on en visitât les étalages de soieries et les boutiques de saucissons. Mais M. de Galandot leur préféra l'hôtel où l'attendaient son repas et son lit.

Le voyage continua sans incidents.

Ce fut un soir, aux lanternes, qu'on arriva à Orange. Les petites rues caillouteuses se débrouillèrent sous les pas des chevaux. Leurs sabots y résonnaient durement dans le silence endormi. La ville sombre et muette s'entrevoyait à des angles de murs. La chambre d'auberge où une servante introduisit M. de Galandot était propre et spacieuse, pourtant il ne se pressait point de se coucher. La fenêtre donnait sur la cour. Il ouvrit et se pencha. On achevait de dételer la chaise pour la remiser. La lumière des falots éclairait la croupe des chevaux dont la suée s'évaporait dans l'air plus frais de la nuit. M. de Galandot entendait le bruit des seaux d'eau qui s'égouttaient aux jantes des roues poussiéreuses. Une botte de foin traînée sur le pavé le frôla de son grincement sec. Tout à coup une dispute mit aux prises valets et postillons. Des gestes brusques agitèrent des lanternes oscillantes. Les voix querelleuses mêlaient deux langages. A l'injure traînarde des postillons lyonnais répondait la riposte sonore des valets provençaux. M. de Galandot écoutait au dehors avec attention. Il éprouvait une impression singulière. Pour la première fois depuis des années il se sentait loin des lieux habituels de sa vie. La dispute pourtant avait pris fin. La chaise dételée entra à reculons dans la remise et les chevaux débridés à l'écurie. Il les vit disparaître avec regret comme s'ils l'allaient laisser seul dans un pays étranger. Puis peu à peu les lanternes s'éclipsèrent, une dernière rôda encore un instant au ras de terre au poing d'un valet. Quelques jurons du Rhône vibrèrent encore et la cour

redevint noire. Il en montait une forte odeur de cuir, de foin, d'aïl et de poussière. M. de Galandot referma la fenêtre.

La chandelle avait coulé de grosses larmes de cire; un moustique autour de la mèche charbonnée. M. de Galandot allongea en silence son long corps maigre sous les draps frais. D'habitude il endormait avec lui toute sa journée. Le lendemain il ne lui restait rien de la veille, mais cette fois quand il se réveilla au matin il retrouva au souvenir de son oreille le fracas des voix méridionales qu'il avait entendues avant de s'endormir et le long bourdonnement ailé du moustique nocturne, et il lui semblait que ces deux bruits insolites lui annonçassent je ne sais quoi d'imprévu, de nouveau et d'encore indistinct.

Une fois levé, il s'habilla. Il y apportait un ordre immuable, une façon de faire qui datait, si l'on peut dire, de lui-même. Les mêmes gestes quotidiens qui faisaient de lui le jeune Nicolas vêtu d'habits trop larges et venant baiser la main de Mme de Galandot avant de prendre sa leçon de l'Abbé Hubertet ou de courir avec sa petite cousine Julie de Mausseuil dans les jardins de Pont-aux-Belles, ces gestes qui lui avaient servi à vêtir le silencieux Galandot qui, un livre sous le bras, mêlait aux passants du Marais sa silhouette furtive et studieuse, furent exactement encore ceux dont il usa pour mettre debout, les pieds dans des souliers à boucles, l'habit aux épaules, la perruque au front et la canne à la main le solitaire voyageur que le trot de ses chevaux et le bruit de ses roues emportaient sur les routes de France qui mènent à celles d'Italie.

Quand M. de Galandot, après avoir commandé sa chaise pour l'après-midi, fut sorti de l'hôtel pour sa promenade accoutumée, il marcha droit devant lui. Le soleil n'illuminait qu'un côté des rues raboteuses. Les maisons s'y succédaient basses, construites en pierre et couvertes de tuiles rougeâtres. On entendait à l'intérieur, derrière les portes fermées d'un carré de toile, des voix de femmes et des cris d'enfants. Bientôt M. de Galandot se trouva dans la campagne. Elle était doublement nouvelle à ses yeux. Ce

n'étaient plus les champs et les bois de l'Ile-de-France, ni les vignobles bourguignons, ni les collines lyonnaises. Une autre terre commençait là, plus riche, plus nerveuse. Une lumière éclaircie argentait la verdure naine des oliviers. Un vent rapide et léger frissonnait au feuillage des hauts peupliers qui bordaient la route. M. de Galandot ressentait confusément cette transformation des choses. Il marchait selon son habitude la tête un peu baissée. Une poussière blanche saupoudrait ses souliers dont les boucles de cuivre luisaient au soleil. A un détour du chemin il leva les yeux et soudain s'arrêta, immobile et surprise.

A une sorte de rond-point s'élevait une porte monumentale de pierre jaunâtre et fruste. Son arc courbe s'ouvrait sur le ciel bleu. Des figures sculptées en relief et à demi effacées par le temps l'ornaient. Cette haute masse carrée debout sur la campagne avait un air singulier de solitaire grandeur. Il eût pu sembler à M. de Galandot que Rome elle-même venait à sa rencontre et il regardait en silence cette forte ruine dressée là comme au seuil de la terre latine et dont le soleil chauffait la vieille pierre rousse.

M. de Galandot s'était assis à l'ombre de la voûte sur un bloc qui s'en était jadis détaché et dont le trou édenté, encore visible, laissait retomber une longue barbe d'herbes flottantes. Parfois l'une des colombes qu'on entendait roucouler, perchées en dehors sur la frise, traversait l'arc avec un gros bruit d'ailes molles. Les herbes pendantes tremblaient doucement à son vol. Un long silence eut lieu. M. de Galandot tira sa montre. Elle marquait midi.

LETTRES INÉDITES D'ISABELLE RIMBAUD A SON FRÈRE ARTHUR

(JUIN-JUILLET 1891)

présentées par H. DE BOUILLANE DE LACOSTE
et H. MATARASSO

De Marseille, le 22 *mai* 1891, *Arthur Rimbaud envoyait à sa mère (à Roche) ce dramatique télégramme* (1) *:*

> Aujourd'hui, toi ou Isabelle, venez Marseille par train express. Lundi matin on ampute ma jambe. Danger de mort. Affaires sérieuses à régler.
>
> Arthur.
>
> Répondez : Rimbaud, Hôpital Conception.

On devine l'angoisse de la mère et de la sœur à la lecture de cette dépêche. Mme Rimbaud télégraphia aussitôt :

> Je pars. Arriverai demain soir. Courage et patience.

Ce qui n'empêcha pas son fils d'écrire encore le 23. *Dans cette lettre, il racontait qu'« après des souffrances terribles », ne pouvant se faire soigner à Aden, il avait pris le bateau pour rentrer en France. En quel état, hélas! Son pauvre corps « réduit à l'état de squelette », sa jambe droite, par contre, devenue énorme et ressemblant « à une grosse citrouille », il souffre tant que malgré tout son courage il ne peut retenir ce cri :*

> Que je suis donc malheureux! Que je suis donc devenu malheureux!

Il s'inquiète, par ailleurs, d'une somme de 36.800 *francs qu'il ne peut aller toucher à la banque, de l'argent qu'il a*

(1) Nous citons, bien entendu, les lettres de Rimbaud d'après l'excellente édition critique de ses œuvres par MM. Rolland de Renéville et Jules Mouquet (La Pléiade, 1946).

sur lui et qu'il craint qu'on ne lui vole. Il termine sa lettre par cet appel :

> Ne pouvez-vous m'aider en rien?

Ainsi commença son premier séjour à l'hôpital de la Conception, celui au cours duquel sa jambe fut amputée (2). Mme Rimbaud arriva, mais ne resta guère. Au grand mécontentement de son fils, elle repartit après l'opération : Isabelle était malade à Roche. Des semaines passèrent. Arthur continuait à souffrir de son moignon. Une lettre du 17 juin le montre inquiet et pour lui-même et pour sa sœur.

Le 23, ne recevant pas de courrier, il adresse à Isabelle une nouvelle lettre pour demander ce qui se passe. Sa vie n'est qu'un martyre; il ne dort plus; il marchera bientôt avec des béquilles, mais il faudra attendre « au moins six mois » pour pouvoir essayer une jambe artificielle. Que faire pendant ce temps? Aller à Roche? Il y pense, certes; la vieille maison de Roche vaudrait mieux que cette chambre d'hôpital. Mais,

> ...si j'allais chez vous, le froid me chasserait dans trois mois... Il me faudrait repartir fin septembre!

Il termine en demandant qu'on lui écrive.

Le lendemain 24, il reçoit enfin une lettre de sa sœur, datée du 21; mais cette missive met le comble à ses angoisses en lui révélant qu'il peut avoir un jour ou l'autre des ennuis très graves... parce qu'il n'a jamais fait son service militaire, et qu'au bureau de recrutement de Charleville on le considère comme un insoumis! *Des poursuites sont à craindre; on peut le mettre en prison... Ces nouvelles catastrophiques achèvent d'accabler le malheureux amputé. Elles lui inspirent, avec un dégoût profond de la vie, le désir de quitter la France pour n'y plus jamais revenir. « Heureux encore, gémit-il, si je puis sortir d'ici par mer ou par terre et gagner l'étranger. » Aux pays chauds, il a « des amis de dix ans » qui lui donneront du travail; en France, hors sa famille, il ne*

(2) Le 25 ou 26 mai, d'après nos textes.

connaît personne. Sa lettre, désespérée, se termine par ces mots :

> Si vous vous informez à mon sujet, ne faites jamais savoir où je suis. Je crains même qu'on ne prenne mon adresse à la poste. N'allez pas me trahir.

A dater de ce jour jusqu'au 10 juillet, la correspondance échangée entre sa sœur et lui sera dominée par la crainte d'un piège qu'on peut lui tendre, de poursuites que l'autorité militaire pourrait exercer contre lui, et par la peur de la prison, ce qui nous paraît à peine croyable. Le 29 juin, Arthur écrit :

> ... J'attends des nouvelles de votre enquête au sujet du service militaire; mais quoi qu'il en soit, je crains les pièges et je n'ai nullement envie de rentrer chez vous à présent malgré les assurances qu'on pourrait vous donner... Il n'est pas bon que vous m'écriviez souvent et que mon nom soit remarqué aux postes de Roche et d'Attigny. C'est de là que vient le danger... Ecrivez-moi le moins possible et seulement quand cela sera indispensable. Ne mettez pas Arthur, écrivez Rimbaud tout seul. Et dites-moi au plus tôt et au plus net ce que me veut l'autorité militaire, et, en cas de poursuite, quelle est la pénalité encourue. Alors, j'aurais vite fait ici de prendre le bateau.

Trois jours plus tard, il reçut la lettre suivante, qui s'était croisée avec la sienne. C'est le premier de nos inédits.

(I)

Roches (3), le 30 juin 1891.

Cher Arthur,

Je suis inquiète de n'avoir pas de lettre de toi, j'en attendais une ce matin. Irais-tu plus mal? Rassure-moi si ma crainte est puérile. J'attendais pour t'écrire moi-même d'avoir quelque chose à te dire au sujet de ton service militaire; nous ne savons encore rien de précis; nous avons revu cette personne que nous avions chargée de nous renseigner; ses démarches n'ont abouti à rien en ce qui te concerne; depuis la nouvelle loi de 1889 on est très rigoureux sur les délits militaires, mais nous ne

(3) Isabelle écrit toujours *Roches*, avec un *s*.

savons encore si tu es fautif. Nous voici obligés d'aller à Châlons remettre l'affaire entre les mains d'un avocat au conseil de guerre; cet avocat ira à l'intendance générale où sont réunis tous les dossiers des hommes de l'armée active et de l'armée territoriale, consultera le tien et saura comment tu es noté; il n'y a que ce moyen de savoir où tu en es, sans attirer l'attention sur toi. Te souviens-tu bien nettement comment était conçu ce certificat envoyé à l'époque de tes 28 jours? le timbre du consulat français à Aden y était-il apposé? Etait-ce en 1881 ou en 1882? Et aussi celui de la maison où tu étais employé? Si l'on pouvait retrouver ce certificat ton affaire serait bonne, mais ces gendarmes d'Attigny ne nous ont jamais reparlé de cela, aujourd'hui ce ne sont plus les mêmes et d'ailleurs nous ne pouvons nous renseigner ici, ce serait te trahir. Il ne faut pas te chagriner ni te tourmenter pour le moment puisqu'on n'est encore sûr de rien; seulement prends beaucoup de précautions, ne parle de cela à personne, même à Marseille; mais remarque bien tout ce qu'on peut te dire sur ce sujet. Le directeur ne t'a-t-il jamais fait d'allusions là-dessus?

Allons, cher Arthur, courage! Je vois par la fenêtre passer un homme qui a eu lui aussi une jambe amputée, mais il y a déjà longtemps (c'est, je crois, de la guerre 1870.)

Cet homme est juché sur une haute voiture de paniers, il s'arrête à l'auberge et descend aussi lestement que s'il avait ses deux jambes; je le vois ainsi au moins deux ou trois fois par semaine et toujours leste et gai. Il remonte sur sa voiture aussi facilement qu'il en descend; j'ai entendu dire qu'avec sa jambe de bois il est le danseur le plus infatigable aux fêtes de village. Je te dis ceci pour te faire voir que, bien que privé d'un membre, on peut encore être bon à quelque chose, et même avoir quelque jouissance sur la terre. On voit des hommes encore tout jeunes, comme toi, et même plus jeunes, atteints de paralysie ou de douleurs rhumatismales qui les clouent sur un lit pour toute leur vie qui n'en est pas moins longue; ne sont-ils pas plus à plaindre que ceux qui n'ont perdu

qu'une jambe? Il faut être courageux. Que veux-tu? Tu auras beau te désoler, ton chagrin ne remédiera à rien, au contraire, tu peux en contracter une autre maladie inguérissable.

Je voudrais bien que tu me dises au juste quels jours tu reçois mes lettres et en quel état elles t'arrivent. J'ai des raisons de me méfier et de craindre qu'on ne les ouvre. J'ai dû renoncer à les mettre à la poste à Roches; je vais les porter à la gare de Voncq. As-tu reçu celle du 24 juin? et celle du 26?

Ici on se désole parce qu'il pleut toujours et les vivres vont pourrir dans les champs. La fenaison est arrêtée, on ne récoltera point de blé, et les empouilles (4) de mars sont couchées sur la terre et en grand péril, enfin à la grâce de Dieu.

Je te dis au revoir, mon cher Arthur, et t'embrasse de cœur.

Isabelle Rimbaud.

— Ecris-nous, s'il te plaît.

Arthur reçoit cette lettre le 2 juillet. Elle ne le rassure pas. Il approuve les siens de poster leurs missives « ailleurs qu'à Roche » (il se garde bien d'écrire « à Voncq »), mais il voudrait plus de précisions sur sa situation militaire. Il écrit aussitôt :

> Quant à cette question du service, il faut absolument savoir à quoi s'en tenir; faites donc le nécessaire et donnez-moi une réponse décisive. Pour moi, je crains fort un piège et j'hésiterais fort à rentrer, dans n'importe quel cas. Je crois que vous n'aurez jamais de réponse certaine, et alors il me sera toujours impossible d'aller chez vous, où je pourrais être pris au piège.

Il dit les inquiétudes à lui inspirées par la jambe qui lui reste. Il s'est commandé une jambe de bois. Il ne dort plus que deux heures par nuit. Il paie six francs de pension par jour et s'ennuie « pour soixante francs à l'heure. » Il s'afflige à l'horrible idée de perdre peut-être sa seconde jambe :

(4) « Empouilles, récoltes sur pied, par opposition aux fruits récoltés, qui s'appelaient *dépouilles.* » (Larousse.)

Enfin, c'est peut-être mon destin de devenir cul-de-jatte! A ce momené, je suppose que l'administration militaire me laisserait tranquille!

La réponse d'Isabelle, datée du 4, est enfin rassurante. Les choses ont l'air de s'arranger au bureau de recrutement, et elle voit déjà son frère de retour à Roche :

(II)

Roches, le 4 juillet 1891.

Cher Arthur,

Nous recevons ta lettre du 2.

Je crois que ton affaire militaire est en bonne voie; on a été à l'intendance générale à Châlons, tu n'es classé sur aucun registre. Aujourd'hui on est allé à Mézières : là on va faire les démarches nécessaires pour obtenir ton congé définitif comme réformé; si notre déclaration ne suffit pas, tu seras obligé de produire un certificat du médecin qui t'a soigné; mais il ne faut pas revenir avant que tu n'aies ce congé définitif; mais alors tu seras tranquille et à l'abri de tout piège.

Il ne nous paraît pas très étonnant que tu ne puisses dormir, ça doit être l'inaction et l'ennui qui t'ôtent le sommeil; la faiblesse de ta jambe valide doit provenir du long séjour au lit; si tu n'y sens pas de mal c'est qu'elle est saine; il me semble qu'une maladie des os ne s'attaquerait pas seulement et d'abord aux deux jambes; ne serait-il pas plus naturel que la maladie attaque un côté du corps, le bras après la jambe par exemple? Le médecin n'a pas les mêmes craintes que toi, sans doute, puisque tu disais l'autre jour qu'il ne tiendrait qu'à toi de sortir de l'hôpital. Quand tu seras ici tu iras mieux sous tous les rapports, tu pourras sortir dans les clos et jardins, et puis le changement d'air te fera du bien et t'endormira; j'espère que ce sera bientôt, nous attendons une solution pour lundi ou mardi. En attendant, tiens-toi, si tu peux, l'esprit au repos; tu as raison d'essayer une jambe en bois; il y a tout près d'ici un homme qui a eu

la jambe coupée très haut, presque au ras du corps. Il semblait impossible de lui faire mettre une jambe articulée; il en a une cependant, mais elle le fatigue beaucoup, il préfère une jambe en bois, c'est bien plus léger et maniable. Voilà 2 ans que cet homme a été amputé; il sent encore ses névralgies quelquefois, surtout aux changements de temps, mais elles vont toujours en décroissant.

Prends patience, cher Arthur, sois courageux, et reçois mes meilleurs baisers.

Isabelle.

Trois ou quatre jours plus tard, les démarches de la famille Rimbaud à Mézières aboutissaient enfin. Le certificat demandé était obtenu. Isabelle conservait cette pièce, mais en envoyait une copie à son frère avec la lettre suivante (notre troisième inédit) :

(III)

Roches, le 8 juillet 1891.

Cher Arthur,

Nous sommes enfin parvenus à arranger ton affaire militaire; je t'envoie la copie de la lettre que nous recevons aujourd'hui même de l'intendance de Mézières :

> Le nommé Rimbaud J. N. Arthur est en Arabie depuis le 16 janvier 1882; en conséquence sa situation militaire est légale; il n'a pas à se préoccuper de sa période d'instruction il est en sursis renouvelable jusqu'à sa rentrée en France.
>
> Mézières, le 7 juillet 1891.
> Signé du commandant de Recrutement.

Quant à ton congé définitif comme réformé, tu ne peux l'obtenir qu'en te présentant toi-même à l'intendance, soit à Marseille si tu es pour y séjourner encore un certain temps, soit à Mézières si tu reviens, ou même par l'entremise de la gendarmerie d'Attigny; par la copie de la lettre ci-dessus, tu as compris que pour nous informer et sortir d'incertitude nous n'avons pas révélé ta pré-

sence en France ni ton amputation (5) qui te rend inapte à tout service militaire; si tu étais rentré valide tu aurais dû accomplir tes 28 jours en rentrant en France; tu devras donc te présenter aux autorités militaires, lesquelles feront constater ta malheureuse position et te délivreront un congé de réforme.

Ainsi, cher Arthur, tu es libre; avant de revenir, dis-nous un peu d'avance si tu désires avoir ta chambre au rez-de-chaussée ou au premier étage pour ta plus grande commodité; s'il faut te préparer quelque meuble ou ustensile nécessités par ta jambe; enfin il faut que tu trouves en arrivant ici tout ce dont tu peux avoir besoin; en retour, je te prie de nous amener un peu de chaleur et de beau temps, choses dont nous avons le plus grand besoin. Feras-tu bien le voyage seul? — C'est à la gare de Voncq et non pas à Attigny qu'il faut descendre, je te le recommande expressément, autant pour nous que pour toi, et surtout nous prévenir, quand tu seras à Paris, par lettre ou plutôt même par dépêche, de l'heure où tu arriveras à Voncq, afin que j'aille te chercher à la gare.

Je suis toute réjouie à la pensée de te revoir; mais hélas! il y a une bien grande ombre à ma joie, je voudrais te voir heureux et bien portant, et tu n'es ni l'un ni l'autre. Enfin nous n'y pouvons remédier, et le mieux c'est de se résigner et de prendre courage. J'attends de tes nouvelles avec impatience, à quand ton retour?

Au revoir, cher Arthur, nous t'embrassons de cœur.

Isabelle Rimbaud.

— As-tu ton livret militaire? Si non, dis, si on te le demandait, que tu t'es trouvé si malade en Arabie que tu as oublié de le prendre et qu'il est perdu maintenant. En somme, il vaut mieux, si tu es pour revenir, comme je l'espère, régulariser ta situation militaire plutôt ici qu'à Marseille (6).

I. R.

(5) Cette dissimulation était-elle une habileté, ou au contraire une maladresse risquant d'entraîner pour Arthur des conséquences désagréables dans le cas d'une enquête?

(6) Elle pensera le contraire sous peu (voyez sa lettre du 18 juillet).

Enfin rassuré par cette missive, Arthur répond à sa sœur le 2 juillet, mais c'est pour réclamer le certificat de Mézières : en y joignant le « certificat d'amputation » (il écrit stoïquement ce mot sinistre) signé du directeur de l'hôpital, il espère pouvoir « obtenir son *congé* » *à Marseille même. Il souffre toujours, particulièrement de la chaleur, plus forte dans les Bouches-du-Rhône qu'au Harar, la nuit du moins. Il se plaint que le médecin le néglige :*

> Le médecin, naturellement, ne me voit plus; parce que, pour le médecin, il suffit que la plaie soit cicatrisée pour qu'il vous lâche. Il vous dit que vous êtes guéri; et il ne se préoccupe de vous que lorsqu'il vous sort des abcès, etc., etc., ou qu'il se produit d'autres complications nécessitant quelques coups de couteau. Cette sorte de gens ne considère les malades que comme des sujets d'expériences, on le sait bien; surtout dans les hôpitaux, où leurs soins ne sont pas payés. D'ailleurs, ils ne recherchent ce poste de médecin d'hôpital que pour s'attirer une réputation et une clientèle.

On reconnaît là cet esprit caustique dont s'est tant plaint son patron Bardey! Mais dans la suite de sa lettre il s'adoucit un peu à la pensée du pays natal qu'il ne désespère pas de revoir, malgré les difficultés du voyage et la crainte du froid. Puis il revient au certificat demandé :

> Envoyez-moi la lettre de l'intendance. Il y a justement à table avec moi un inspecteur de police malade, qui m'embêtait toujours avec ces histoires de service et s'apprêtait à me jouer quelque tour.

Voici la réponse d'Isabelle :

(IV)

Roches, le 13 juillet 1891.

Cher Arthur,

Je t'envoie, puisque tu le demandes instamment, le mot d'écrit du commandant de recrutement; je suis pourtant fort contrariée de m'en dessaisir; c'est un papier précieux, la seule preuve que tu ne sois pas en faute, et il a fallu bien des démarches et des prières pour l'arracher

au signataire qui est un homme grincheux, mechant, et d'une exigence insupportable pour tout ce qui concerne le militarisme (*sic*). Si tu venais à perdre cet écrit, il ne faudrait plus espérer en tirer un semblable; si tu n'es pas pour t'en servir à Marseille, renvoie-le-moi, il sera plus en sûreté ici que près de toi : ne le confie à personne, cet inspecteur de police ne me dit rien de bon.

Si j'étais à ta place je tâcherais de sortir tout de suite de cette ennuyeuse position et d'obtenir mon congé définitif. Je crois qu'il y a un temps limité pour faire la déclaration de rentrée en France ou de changement de résidence, il doit être grand temps de s'occuper de cela, sous peine de s'attirer de nouveaux désagréments. Quand on ne peut pas se présenter devant les autorités militaires, on les fait venir près de soi, et surtout il faut dire que tu revenais en France avec l'intention de faire tes 28 jours.

Je suis peinée de voir que tu ne sois pas en état de revenir encore; j'espérais mieux. Mais enfin qu'est-ce donc au juste que ce mal qui t'est venu dans le genou, et comment ça a-t-il commencé? Je voudrais bien le savoir, moi qui ai depuis longtemps une jambe qui enfle par moment. Je crois que tu te trompes dans ton appréciation sur les médecins; ils seraient des monstres s'ils soignaient leurs malades pour faire sur eux des expériences, s'ils coupaient un membre seulement pour voir ce qu'il y a dedans; non, cela est impossible; dans ton cas tu dois voir si l'opinion du docteur de Zeilah ou d'Aden concordait avec celle du docteur de Marseille : il aurait mieux valu cependant qu'on ouvre et sonde ton genou d'abord, quitte à couper la jambe ensuite s'il n'y avait point de guérison possible sans cela. Quand tu parles d'expérience, c'en eût été une plus belle pour le docteur, plutôt que de te couper simplement la jambe; s'il t'a amputé c'est qu'assurément on ne pouvait faire autrement. Hélas! je sais bien que rien ne peut remplacer une jambe naturelle; il n'y a que le temps et la longue habitude qui puissent y suppléer imparfaitement. Pauvre Arthur, je comprends ce que tu souffres, et je sens bien que tu as encore plus

de mal au moral qu'au physique; oh oui, c'est bien dur de dire adieu aux beaux projets d'avenir, et de regarder aussi dans le passé le bonheur qui ne reviendra pas. Mais qui sait? si l'avenir entrevu et souhaité ne peut plus arriver jamais, c'en sera peut-être un autre plus paisible et encore heureux à sa façon; il ne faut jamais se désespérer; de même que le malheur vous frappe au moment où l'on s'y attend le moins, la sécurité et la paix reviennent vous trouver au moment où l'on se désespère le plus.

Ici, le temps est remis depuis 3 ou 4 jours. Nous fanons, nous remettons les trèfles et les foins, et nous sommes fort occupés.

Au revoir, cher Arthur, je t'embrasse.

Isabelle Rimbaud.

Le 15 juillet, cette lettre fraternelle est remise à Arthur. Il empoche avec soulagement le certificat militaire, et il en accuse réception à sa sœur le jour même. « Au moins », écrit-il,

> ...avec ces deux documents, je ne risque plus d'aller en prison; car l'administration militaire est capable d'emprisonner un estropié, ne fût-ce que dans un hôpital. Quant à la déclaration de rentrée en France, à qui et où la faire? Il n'y a personne autour de moi pour me renseigner; et le jour est loin où je pourrai aller dans des bureaux, avec mes jambes de bois, pour m'informer.

Longue et douloureuse lettre! Il souffre à chaque mouvement, de sa jambe et aussi de ses bras; ses béquilles lui sont un supplice. Il explique à sa sœur, puisqu'elle le demande, les causes de sa maladie, et comment tout cela a commencé. Il raconte à Isabelle l'horrible voyage qu'il a dû faire, sur une civière portée par seize hommes se relayant, puis sur le bateau entre Zeilah et Aden (« trois jours de mer sans manger »); l'arrivée à Aden, chez César Tian; puis l'hôpital britannique « où le médecin anglais, après quinze jours, me conseilla de filer en Europe ».

Les dernières pages de cette lettre sont un long cri de désespoir. Ah! pourquoi a-t-il fait cette folie d'accepter l'amputation? Mieux valaient toutes les tortures que cet

amoindrissement de son être. Il n'est plus un homme, mais une ombre, gauche dans des mouvements, difforme, et qui prête à rire :

Je ne puis, en marchant, détourner la tête de mon seul pied et du bout des béquilles. La tête et les épaules s'inclinent en avant, et vous bombez comme un bossu. Vous tremblez à voir les gens et les objets se mouvoir autour de vous, crainte qu'on ne vous renverse pour vous casser la seconde patte. On ricane à vous voir sautiller. Rassis, vous avez les mains énervées, l'aisselle sciée et la figure d'un idiot... Le désespoir vous reprend; et vous restez assis comme un impotent complet, pleurnichant et attendant la nuit, qui rapportera l'insomnie perpétuelle et la matinée encore plus triste que la veille, etc., etc. La suite au prochain numéro.

Il fallut trois jours à cette lettre pour atteindre Roche, où les travaux de la fenaison battaient leur plein. Isabelle allait partir pour les champs lorsque arriva le courrier. Elle prit le temps de parcourir la missive de son frère, de jeter sur une enveloppe son nom et son adresse, de méditer et d'écrire le brouillon d'une lettre destinée au commandant du bureau de recrutement à Marseille; *elle se munit de papier à lettres pour répondre à Arthur un peu plus tard, après la besogne de la matinée, et s'en alla au travail en réfléchissant toujours aux moyens de régulariser la situation militaire du pauvre amputé. Oui, décidément, mieux valait ne plus s'adresser aux autorités de Mézières. Le commandant marseillais, pouvant voir lui-même Arthur ou envoyer un médecin militaire se renseigner à l'hôpital de la Conception, se montrerait sans doute compréhensif, et ferait le nécessaire pour que Rimbaud eût enfin sa réforme définitive.*

Quelques heures plus tard, elle écrivait la lettre suivante (notre cinquième inédit) :

(V)

Prés de Fontenil, le 18 juillet 1891.

Cher Arthur,

Nous venons de recevoir ta lettre du 15. J'allais partir pour faner dans les prés de Fontenil, — te les rappelles-tu? — J'ai vite écrit ton adresse et aussi ce petit brouil-

lon que je joins à ma lettre, et en ce moment, pendant midi et que les autres sont retournés dîner à la maison, je griffonne ces quelques mots au crayon; j'irai les mettre à la poste à la gare de Voncq dont je suis tout près d'ici.

On ne sait comment faire pour régulariser ta position militaire. Tu n'as qu'à recopier le brouillon de lettre ci-joint sans y rien changer, à l'envoyer par express à M. le Commandant de recrutement à Marseille; s'il y en a plusieurs à Marseille, c'est à celui de qui dépend le quartier de l'hôpital de la Conception. On te fera sans doute demander ton livret, et tu répondras l'avoir perdu pendant ta maladie et ton voyage de retour; en *aucun cas* il ne faut te déposséder de l'écrit du bureau de recrutement de Mézières. Si on a besoin de renseignements à Marseille, on en demandera bien d'intendance à intendance comme cela se fait toujours; après avoir fait ta déclaration comme ci-inclus, tu n'as qu'à rester bien tranquille; si tu as à faire d'autres démarches par écrit ou autrement, on te renseignera du bureau de recrutement. Tu vois que ce n'est pas bien compliqué.

Pourquoi, après cette question militaire vidée, ne viendrais-tu pas à Roches? — Je t'entends me répondre les difficultés du transport. Ne peux-tu prendre un coupé-lit pour être mieux? De l'hôpital à la gare tu pourrais te faire porter, on ne change guère de train qu'à Paris et à Amagne; tu pourrais te faire descendre, porter et remonter par les employés. Dans un coupé-lit le voyage coûterait cher, mais au moins tu n'aurais plus ta pension de l'hôpital à payer. Et à Roches tu serais toujours mieux qu'avec des étrangers; s'il y a des gens assez stupides et méchants pour rire et se réjouir de ta position, tu as assez d'esprit pour n'y pas faire attention.

Il fait chaud et beau, tu serais bien là; je voudrais que tu sois avec moi, tu verrais que cela te distrairait.

Recommandations de Maman : aie bien soin de ton argent ou de tes titres si ton argent est placé, et si tu reviens, prends bien garde, pendant ton voyage, de le perdre ou de te le faire voler.

Ecris-moi, cher Arthur, et écris-moi longuement; tu

me disais avant-hier : la suite au prochain numéro; j'ai pris acte de cette parole et j'attends de tes nouvelles avec impatience.

Voilà les domestiques qui reviennent aux prés avec le chariot, on va charger le foin sec. Au revoir, cher Arthur, je suis avec toi et je t'embrasse de cœur.

Isabelle R.

Le bon sens et la gentillesse de cette lettre ont dû toucher Rimbaud. Quand la reçut-il? Il n'y fait aucune allusion dans un court billet qu'il écrivit à Isabelle le 20 juillet, et il est à croire que la missive écrite par sa sœur aux prés de Fontenil ne lui parvint que le 21. Il suivit le conseil qu'on lui donnait, recopia le brouillon d'Isabelle, et adressa sa lettre au commandant de recrutement à Marseille. On peut lire cette pièce dans l'édition des œuvres complètes de Rimbaud publiée tout récemment par MM. Rolland de Renéville et Mouquet (p. 508). Mais ces éditeurs, n'ayant pas lu les textes que nous publions aujourd'hui, ont commis une erreur (très excusable, et d'ailleurs infime) en plaçant cette lettre avant le certificat délivré à Mézières le 7 juillet 1891. Il est probable que sa vraie date est le 21 juillet.

Le billet que Rimbaud avait adressé à sa sœur le 20 annonçait enfin à sa famille qu'il allait bientôt quitter l'hôpital et prendre le train pour Roche :

> Dans deux ou trois jours je sortirai donc et verrai à me traîner jusque chez vous comme je pourrai... Comme vous l'avez dit, je descendrai à la gare de Voncq. Pour l'habitation, je préférerais habiter en haut; donc inutile de m'écrire ici, je serai très prochainement en route.
>
> Au revoir,
>
> RIMBAUD.

Notre correspondance s'arrête donc au 20 juillet. On sait la suite de cette histoire, et ce que furent les quatre mois que Rimbaud avait encore à vivre. Il n'en passa qu'un à Roche. L'été, cette année-là, fut très pluvieux et parfois glacial. Le 23 août, juste un mois après son arrivée, Arthur repartit pour Marseille, accompagné d'Isabelle...

Le dévouement de sa sœur ne lui manqua jamais. Telle nous la trouvons dans ces lettres, habituée à penser aux autres, songeant à tout, tranquille et décidée, écrivant avec tact sans effusions inutiles (7), *telle elle fut jusqu'à la fin.*

On a peut-être remarqué que dans ces lettres de juin et juillet 1891, *elle fait à peine une allusion à sa mère, sachant Arthur irrité contre Mme Rimbaud. Est-ce pour une raison analogue qu'Isabelle se garde, elle si pieuse, de parler religion à ce frère mécréant? Mais, sous la simplicité des paroles, on sent vibrer sa sympathie pour celui qui souffre au loin, et qu'elle lui donnera l'unique bien qu'il puisse encore goûter ici-bas, la douceur de l'Amitié.*

Lorsqu'elle écrivait ces cinq missives à Roche ou aux prés de Fontenil, Isabelle était à mille lieues de soupçonner que ces lettres seraient publiées un jour. Si elle avait pu le prévoir, elle eût sans nul doute crié à l'indiscrétion... Mais nous croyons que sa mémoire n'a rien à perdre à cette publication tardive, et d'ailleurs nous ne faisons que compléter une correspondance déjà en partie connue. On lisait déjà une trentaine de lettres adressées par Isabelle Rimbaud à sa mère, à Paterne Berrichon et à diverses personnes, mais aucune à son frère Arthur. Cette lacune est désormais comblée.

(7) Ce n'est qu'après la mort de son frère, et dans quelques-uns seulement des articles qu'elle lui consacrera (*Mon frère, Arthur Rimbaud, mystique*), que cette femme à l'esprit raisonnable et positif, d'ailleurs admirablement douée, s'exaltera et changera de style, cherchant des comparaisons laborieuses, parlant de « fantasmagories mystagogiques »... Mais son livre intitulé *Dans les remous de la bataille* est magnifique, et supérieurement écrit.

TROIS LETTRES INÉDITES D'ALBERT SAMAIN

Des trois lettres inédites d'Albert Samain que nous publions ici, seule la lettre à Rachilde fut mise à la poste; la lettre à Porto-Riche est restée inachevée dans son buvard, et la lettre à Henri de Régnier a été retrouvée dans un exemplaire de La Canne de Jaspe *portant un « amical hommage » autographe de Régnier à Samain; elle offre maintes ratures et n'est pour ainsi dire qu'un brouillon; la vraie lettre qui fut envoyée se trouve aujourd'hui à Chantilly, au Musée Condé, parmi les papiers d'Henri de Régnier, qui ne sont communiqués à personne.*

JULES MOUQUET.

A GEORGES DE PORTO-RICHE (1)

(10 décembre 1891)

Monsieur,

Je tiens à vous faire parvenir l'expression de ma très vive admiration pour cette œuvre étincelante qui m'a procuré un des plus vifs plaisirs que j'aie éprouvés au théâtre depuis bien longtemps. La vie étincelante du dialogue, la fièvre générale de l'œuvre, l'humanité vibrante des scènes, la précision mathématique de l'intérêt dramatique, les mille pensées fines soulevées dans des phrases sobres et d'un dialogue nourri et substantiel, tout a contribué à me communiquer à l'esprit cette sorte de demi-

(1) *Amoureuse,* comédie en trois actes de Porto-Riche, a été représentée pour la première fois sur la scène du théâtre de l'Odéon le 25 avril 1891; reprise au même théâtre le 25 novembre 1891.

griserie, ce que j'appelle l'état cérébral; et je déplorais amèrement d'être allé seul ce soir au théâtre, car je me sentais un violent besoin physique de parler, de dépenser toute cette chaleur intellectuelle que j'avais gagnée à vous entendre, et de faire partager mon enthousiasme à un ami.

J'avoue que j'étais trop conquis, trop empoigné par le charme d'un spectacle profondément remuant pour songer à émettre aucune critique... Il faut le recul de quelques heures, vous le savez, et l'apaisement de la fièvre, pour retrouver l'assiette de son jugement. D'ailleurs, cette simple phrase ne contient-elle pas toute la critique de la critique, en montrant qu'elle ne s'exerce qu'après que la partie a été gagnée ou perdue. C'est-à-dire qu'elle vient comme la moutarde après dîner.

La seule vérité, la seule réalité, c'est celle qui nous fait rire ou pleurer pendant que nous sommes là. Peu importe qu'une fois dehors nous protestions, si nous avons été pris, même en traîtres, en quelque sorte; cela ne prouve qu'une chose, c'est que l'auteur a atteint son but, et, comme dirait Réjane, a su nous *rouler*.

Et puis, je dois ajouter que je cherche vainement sur quel point j'aurais porté ma critique. Je trouve les deux caractères adversaires si superbement tracés : la femme si femme, le mari si juste dans son sens positif des choses et dans sa foi blessée de bellâtre. Tout cela est vraiment profondément humain... Il me semble que c'est bien là le théâtre qu'il faut, celui qui s'adresse à la fois à l'élite et à la masse. J'observais autour de moi : je voyais à tout moment passer sur les visages cette lueur qu'y jette la pensée allumée; je sentais l'intense battement de toute cette foule pénétrée par votre œuvre, et la vivant tout entière, chacun pour sa part, hommes, femmes, jeunes filles...

On a beau dire, c'est là le théâtre qui est le plus près de nous, celui qui nous parle de notre vie de tous les jours, celui où nous nous sentons vraiment chez nous, où nous voyons exprimés les coins de notre âme. Quand on parle des maîtres classiques, ne trouvez-vous pas que l'on surfait un peu, ou du moins que l'on n'est pas tout à fait

de bonne foi? Certes, le plaisir donné par du Racine ou du Molière n'est pas contestable; mais comparer les joies en quelque sorte archaïques qu'ils nous donnent avec ce frisson qui nous prend quand nous voyons tout à coup un homme et une femme qui sont faits de nos idées, de nos désirs, de nos mœurs, de nos préjugés, de nos croyances, en criant leurs sanglots dans notre langue, se débattre dans une situation qui a été hier ou sera demain la nôtre; vivre, dans l'atmosphère concentrée, paroxyste et éthérisée de l'art, nos sentiments à nous; vibrer de nos désirs et pleurer nos faiblesses : qu'on dise ce que l'on voudra!... cela seul peut nous émouvoir et pénétrer jusqu'à notre cœur. Je ne sais qui a dit que l'on ne comprenait réellement que les choses de son temps. Dans cette soirée où j'ai vu à la fois CRISPIN RIVAL DE SON MAITRE et AMOUREUSE, combien j'ai senti que cela était vrai d'une vérité absolue, non seulement pour moi, spectateur raffiné et d'une intellectualité cultivée, mais pour la masse, qui s'amusait à la première pièce et se donnait à la seconde...

Je veux vous dire, Monsieur, que votre réalisme esthétique, qui n'a déjà plus l'outrance peut-être nécessaire pour tenter les coups de force révolutionnaires, mais qui est maintenant concentré, nourri et fort, comme un vin généreux, peut, j'en suis sûr, nous donner un beau théâtre, une belle exposition, de maîtresses pièces où l'on voit en raccourci la vie précise et détaillée, comme dans le fond d'un verre où l'on regarde. Et que d'esprit, que de verve, que de grâce, quel joli cliquetis, quel ferraillement étincelant dans le dialogue, quelle escrime terriblement spirituelle, forcément destinée comme toutes les escrimes à finir par un coup d'épée pour de bon!...

A RACHILDE

12 mai 1896.

Ma chère Rachilde,

Oui, c'est bien là le livre (2) que vous deviez écrire, et comme l'on y découvre bien le chemin mystérieux qui

(2) *La Princesse des Ténèbres*, Mercure de France, 1896.

mène jusqu'au fond de vous-même! Peut-être dans aucun de vos romans, mieux qu'en celui-ci, n'avait-on eu la sensation de vous posséder d'aussi près et de pénétrer aussi profondément au labyrinthe un peu terrible de vos pensées.

Je me rappelle très bien qu'un soir, au café, en sortant d'une pièce de Mars à la Renaissance, je causais avec vous de ce que je sentais d'obscur, d'attirant, d'un peu vertigineux derrière la façade de vos gaietés si parisiennes et derrière vos rires gamins; et je vous entends encore me répondre : « Ah! personne ne se doute de ce qui se passe là dedans! » Et en disant ceci, je le remarquai, vous touchiez, non pas votre front, mais votre nuque alors court frisée...

C'est l'impression d'avoir un instant regardé dans ce mystère (3) que je viens d'éprouver en fermant votre livre. Vous avez raison. C'est bien cela qu'il faut faire : sur ce terrain vous posez le pied avec une extraordinaire assurance, et, par la puissance de magie — le mot est ici de situation — que recèle toute affirmation convaincue, il se trouve que les passages où l'émotion atteint sa plus effrayante « réalité » sont précisément ceux qui sont tout entiers du rêve; car là est l'art parfait et bien personnel de votre livre : c'est que, de ce dédoublement de personnalité, vous avez su faire un drame où rien ne sent l'artificiel, et où les phrases vous prennent pour de bon à la gorge. Ces passages de la vie réelle quotidienne, de la vie qu'on touche du doigt et qu'on tient dans sa main, à l'Autré, sont exécutés avec une aisance si merveilleuse qu'elle en est inquiétante, et que l'esprit, au bout de quelque temps de ces jeux déroutants, commence à perdre pied et à prendre peur.

Cela est le tour de force, cette facilité à souder les deux existences; et, comme tous les tours de force, on ne les sent possibles qu'aux prédestinés. Les rendez-vous de Madeleine avec Hunter sont vraiment admirables, et les dialogues de la Vierge et du « chasseur d'âmes » ont une

(3) dans *ces ténèbres*... (barré).

beauté noire, une âcreté corrosive, une passion féroce et funèbre, qui fait courir le petit froid sur la nuque.

Et des trouvailles toutes rouges, comme le *credo* de Hunter! Il y a là dedans des mots, des phrases qui semblent léchées par quelque flamme infernale subitement jaillie du plus profond de la perversité.

Car c'est bien de perversité que cette enfant est faite, de l'impossibilité morale comme physique au reste, d'accepter la vie normale et d'en suivre le fil. La curiosité est sa passion suprême, celle qui brûle dans ses os depuis toujours et qui deviendra, à l'heure décisive, la folie dévorante de l'inconnu, de tout l'inconnu appelé avec des bras si désespérés et une chair si impatiente, qu'il faudra bien qu'il se réalise.

Et avec une admirable logique elle ira droit au sacrilège, — qui doit être, pour sa nature, le plus irritant des inconnus, — et, après avoir donné son âme, elle cherchera s'il n'y a pas encore quelque chose à donner. Le sacrilège exercera d'ailleurs sur elle une fascination d'autant plus forte qu'il contiendra plus de mystérieuse épouvante. Car si la peur, comme vous le dites dans une admirable formule, est le commencement du surnaturel, c'est aussi le commencement de la jouissance, et de la plus raffinée, et de la plus térébrante. Peut-être même les créatures hypernerveuses ne se sentent-elles vivre tout à fait pleinement que dans l'air électrique de l'Angoisse. C'est là leur volupté intime et profonde, celle vers laquelle elles vont comme les alcooliques à l'alcool. C'est bien aussi un alcool, d'ailleurs, qui, comme l'autre, plus terrible même que l'autre, « déclanche » la raison, casse les nerfs et rend fou.

Tout votre art, ma chère Rachilde, pivote autour de cette qualité d'émotion, et j'en sais d'effrayants témoignages. Un des plus saisissants, c'est cette scène de la fin, où la tante Bordes, frappée subitement de folie spirite, saute à quatre pattes comme une bête, en poussant des hurlements sans nom dans les ténèbres. C'est épouvantable. Il y a là une qualité d'horreur qui est bien à vous...

Et, en même temps, quels types amusants et justes! Jacques Desbordes, « rempli de petits remords qui fai-

saient péniblement mouvoir sa propre machine et ne se détendaient jamais qu'à moitié », et Mme Sellier, aux manières froides, à la propreté dévote et glacée, si authentiquement bourgeoise « comme il faut ». Il y a là des traits charmants, des pointes détachées à vif, et votre petite ville léthargique mitonne bien dans sa torpeur. Au reste, derrière cette évocation de comédie, on sent toujours le fond de votre imagination, et c'est dans une glace noire que cette petite vie ridicule et falote est exactement réfléchie.

Pour moi, qui crois absolument qu'en art la personnalité est la première force, votre œuvre est à un très haut degré significative, par ce qu'elle contient d'affirmation à cet égard. La grande difficulté, en effet, c'est de bien voir nettement en soi, et de se creuser jusqu'au tréfonds, et de se donner pur d'éléments étrangers. Au fond, toujours la vieille formule du *Connais-toi toi-même*. Sous ce rapport, vous paraissez admirablement renseignée, et incapable, par grâce d'état, de vous tromper. Tout ce domaine étrange et violent qui va de la volupté à la cruauté, avec toute la gamme saccadée des hyperesthésies, vous la possédez merveilleusement. Là, vous êtes souveraine, au milieu des parfums vénéneux, dans une lumière d'hallucination, avec vos sensibilités vibrantes comme un cristal et ces phosphorescences dans les cheveux. Et ainsi, pour régner, la *Princesse des Ténèbres* n'a en vérité qu'à raconter encore et toujours ses yeux verts.

Son ami,

ALBERT SAMAIN.

A HENRI DE REGNIER

(novembre 1897)

Mon cher Régnier,

Je viens de finir votre livre que j'avais lu à petits coups, comme on déguste une liqueur précieuse, et je suis dans l'enchantement. Votre style, magicien étonnant, a créé

autour de moi une atmosphère si singulièrement, si harmonieusement évocatoire, que j'ai peine à me retrouver et à dissiper les fumées du songe.

La CANNE DE JASPE est un livre unique, d'invention, de vision et de saveur, et tels contes comme *La mort de Monsieur de Nouâtre et de Madame de Ferlinde, Le Voyage à l'île de Cordic, Le Signe de la Clef et de la Croix,* sont à mes yeux, et par des mérites égaux et divers, d'authentiques chefs-d'œuvre. Je ne sais qu'en admirer le plus, de la curiosité, de l'étrangeté, de l'invention, de l'incomparable aristocratie de la langue, ou de la magnificence poétique.

Car c'est peut-être en ceci que consisterait la particulière et indéfinissable saveur de votre art, c'est qu'un style volontairement froid, et dont à certains moments les périodes prolongées et contournées ont la grâce composée et savante d'une révérence, s'allie à une prose bariolée de lyrisme qui jette à poignée les fleurs dans les bras, et qui apporte aux grandes antichambres de porphyre miroitant l'odeur des jardins et des bois, et la fraîcheur des eaux.

Oh! ces visions d'un émouvant Versailles, transfiguré à travers une imagination naturellement mélancolique et somptueuse! Comme cela est bien à vous! Comme vous y avez mis désormais votre empreinte! Il semble que les mots eux-mêmes accourent au-devant de vous, comme de petits génies familiers et obéissants; vous commandez, et voici que les palais s'élèvent, que les jardins s'alignent, que les marbres alternent avec des ifs taillés en pyramides et des cyprès équarris en obélisques, et que partout sous la masse sombre des verdures fraîches s'approfondit le divin miroir des eaux.

Ah! comme on sent que c'est au fond de vous-même, au plus intime de votre moi que l'on est arrivé! C'est là la qualité de vision qui émeut le plus fortement votre sensibilité, si l'on y ajoute ce qui n'en est d'ailleurs qu'une dépendance, toute la noble mythologie des bronzes et des marbres. Il semble que votre cœur soit attaché là, comme d'autres ont le leur emprisonné dans la naïveté merveilleuse des contes de fées illustrés à Epinal. Les vôtres

aussi sont des contes de fées, mais avant ceux de Perrault, et ils se passent en un temps « Louisquatorzien ».

« *Les chevaux pommelés piaffèrent à mon carrosse, le cocher à livrée verte fouetta les croupes luisantes, les queues nattées émouchèrent, les panneaux peints reflétèrent la route...* » (3).

Ce dernier détail est vraiment d'une précision adorable, et, devant la griserie d'une pareille évocation, que faire, sinon monter près de vous dans le carrosse dont le laquais tient la porte ouverte, pour me laisser mener, et toujours délicieusement, où il vous plaît de me conduire.

Mon cher Régnier, je vous dois des joies si curieusement parfaites, si harmonieuses, que c'est m'acquitter bien peu que de vous renouveler une fois encore l'assurance de toute mon admiration.

ALBERT SAMAIN.

(3) *La Canne de Jaspe*, p. 94.

LETTRES INÉDITES DU POÈTE FRANCIS VIÉLÉ-GRIFFIN

Plus de quinze années d'affectueuse amitié avec le regretté Francis Viélé-Griffin me valent le triste privilège d'exhumer, à titre posthume, des extraits de la correspondance que nous échangions quand l'un ou l'autre étions éloignés de Paris.

Une lettre datée du 18 *septembre* 1925 *et venue du château de Champagne-Fontaine (Dordogne), résidence de choix du poète, a trait à l'initiale vocation de Francis Viélé-Griffin, qui, avant de devenir le chanteur des* Cygnes *et de la* Chevauchée d'Yeldis, *se livrait aux joies de traduire, le pinceau aux doigts, les subtilités et les lumières de nos ciels d'Ile-de-France. Elle fut motivée par un séjour que je fis à cette époque sur les bords du Loing, dans la région où Francis Viélé-Griffin avait autrefois planté son chevalet de peintre, et suivie d'une note sur la colonie d'artistes dont il faisait partie.*

Sa rencontre avec James Mac Niel Whistler n'eut lieu que plus tard mais la communion spirituelle qui réunit les deux artistes fut telle que les heures résumèrent des années.

Whistler, subtil interprète de la nature, possédait à un suprême degré la sensibilité, la finesse de perception qui firent de lui le visionnaire des clairs matins de Venise et des brouillards de Londres. Il fut à la fois le réaliste et le rêveur insensé des Nocturnes. *Portraitiste scrupuleux, il était pénétré de la responsabilité de l'artiste devant l'art dont il supputait la valeur moralisatrice.*

C'est Mallarmé qui, avec sa pénétration habituelle, le comprit, le fit connaître au groupe symboliste et l'imposa par cette page ciselée comme un bijou précieux que l'on retrouve dans Divagations. *Il fit de lui, à son image, « l'enchanteur d'une œuvre de mystère close comme la perfection ».*

Francis Viélé-Griffin égrenait volontiers pour moi ses souvenirs sur ce petit homme nerveux, artiste exaspéré qui poussait le souci des harmonisations au point de rechercher sur

la table servie des rapports de tons entre le couvert, les porcelaines et la couleur des mets préparés.

Ce souci de perfection que cherchait à atteindre Whistler, ses longues études, le temps inouï dépensé dans la patience et la volonté d'une haute réalisation contribuèrent beaucoup à éloigner Francis Viélé-Griffin de sa vocation de peintre.

Une autre note définit la position intellectuelle de Francis Viélé-Griffin en regard de la musique.

Dans nos inoubliables entretiens du mercredi où j'allais le voir au 77 bis, avenue de Breteuil, Francis Viélé-Griffin et moi avions souvent discuté, sans nous mettre tout à fait d'accord, des relations de la poésie et de la musique. La thèse de Mallarmé, faisant de la musique une sorte de rivale à laquelle le poète devait reprendre son bien, m'était familière et je l'approuvais. Francis Viélé-Griffin était moins réticent et m'adressa cette note pour bien préciser son attitude.

*La deuxième lettre, sans date mais écrite vers la même époque, a trait aux profondes origines françaises du poète qui, par respect pour la mémoire de son père, le général américain Viélé-Griffin, n'avait jamais voulu, quoique écrivain de langue française, abandonner la nationalité du pays où avait servi son père. Elle montre le souci de Francis Viélé-Griffin de justifier qu'il était cependant l'un des nôtres tant par son ancestralité que par sa formation littéraire au collège Stanislas où il fut l'*alter ego *d'Henri de Régnier.*

La troisième lettre, datée de mars 34, écrite de l'avenue de Breteuil, et consécutive à l'envoi d'un poème un peu sibyllin, montre combien l'homme de bon sens doublait l'artiste et le visionnaire et son actualité n'échappera pas au lecteur.

ANTOINE ORLIAC.

Le 18 septembre 1925, Champagne Fontaine.

Mon cher poète,

Vous vivez dans le décor de ma dix-neuvième année, cette lumière d'arrière-été qui dore les brumes légères du Loing; tant de légendes royales mêlées à la vie positive et inébranlable des champs. Tout au plus, mon Loing de Nemours s'était-il alenti en canal : le vôtre est plus jeune, mais est-il aussi poissonneux? Votre lettre disait : Oui!

Ces pages de Lacretelle sont en effet les plus sédui-santes qu'il ait écrites (1). Les vôtres, dans un autre paysage, avec au cœur un autre lyrisme, celui qui éclôt du sol même que vous foulez, pourront être moins nostalgiques : elles vous diront à vous-même ce que vous aurez été pour une heure. La critique ainsi comprise est le poème du poème, ou mieux la reconstitution du réel par la Synthèse du poème et de la vie d'où il est né.

Nous rentrons vers le quinze octobre.

A bientôt donc et croyez-moi affectueusemen vôtre.

FRANCIS VIÉLÉ-GRIFFIN.



NOTE SUR LA PEINTURE

« Sur les bords du Loing, de Marlotte à Nemours, j'éduquai ma vision de peintre.

Aux heures de repos, devant un paysage, nous nous énumérions les décompositions coloriées perçues dans tel gouffre d'ombre, sur telle cime lumineuse.

J'appris à voir, d'un œil de novice joyeux, des choses simples mais, alors, contestées :

le reflet du ciel bleute les masses où le soleil n'allume pas ses cadmiums;

les reflets dans l'eau sont d'un ton plus bas que les objets reflétés;

les lignes sont les frontières vibrantes des couleurs constrastées... etc..., etc...

Ainsi s'adaptait ma faculté visuelle au travail des transpositions colorées.

Ce travail ne me conféra pas, d'emblée, l'habileté de traduire sur la toile des sensations disciplinées, mais il m'aida à mieux comprendre l'œuvre d'autrui; j'en pus contrôler l'exactitude (car un réalisme fervent dominait alors), hausser mon intelligence de l'art, par la seule analyse des procédés personnels de transposition.

Il régnait dans cette colonie de peintres, — dont un

(1) Aparté : Dix jours à Ermenonville.

grand nombre s'illustrèrent : l'anglais Salomon, l'écossais John Laverey, fondateur de l'école whistlérienne d'Edimbourg, le sculpteur finlandais Valgreen, le canadien Moriss, les américains Bridgeman et Harisson, le prestigieux Sargent, — il régnait là une ardeur de travail et un souci de *probité* dont feraient fi nos modernes désorientés et pathétiques.

J'écoutais des aphorismes souriants ou graves :

La nudité n'est pas une qualité esthétique en soi mais à raison seule de la beauté des lignes offertes; de même la sincérité, en art, n'est une vertu que si elle révèle une nature d'élite. Le *culte du moi,* dirons-nous plus tard, n'intéresse qu'autant que le moi cultivé peut intéresser.

Mais de pareilles formules présupposaient un culte de délectation; l'art amer, brutal et dévergondé de l'après-guerre n'est certes pas un art d'agrément. Ses « expositions » me chassent vers le Louvre et du Louvre je sors vers le soleil.

Les principes émis étaient simples : Imiter la nature sans autre souci matériel que la traduire avec exactitude : la sensibilité intellectuelle est en vous, vous lui devez d'être peintre : donnez-lui l'appui de la réalité; ainsi, seulement, serez-vous vous-même. Inutile de se chercher : on est ou on n'est pas. Apprenez votre métier, vous y serez nécessairement original si la chose est en vous.

Ne gâtez pas votre main par un mauvais travail; plutôt ne faites rien : la main qui se repose ne se gâte pas; l'acquis reste acquis; ne travaillez jamais sans ardeur.

Un arbre doit être dessiné avec autant de scrupule qu'un visage humain.

Parmi ces paysagistes scrupuleux, j'ai pu suivre le pinceau de John Laverey, simplifier, jour à jour, dans la plus humble et la plus ardente soumission à la nature, le beau paysage dont la figure pensive transparaissait enfin et souriait au chercheur.

Ces œuvres de la jeunesse de John Laverey furent, je crois, détruites dans un incendie en Ecosse : j'en ai gardé une profonde impression.

De ce séjour de quelques mois dans les environs de Nemours, je rapportai une habitude, un goût auquel je m'abandonnai, depuis, sans arrière-pensée ni lassitude, pour le paysage. J'eus, pendant quelque temps, un atelier, après qu'une première année de droit m'eut révélé le peu de valeur esthétique de la procédure; je fus corrigé parfois par Raphaël Collin, dans une académie d'alors, il eut même la complaisance de trouver quelque intérêt à mes essais. Il me recommanda le travail aux antiques. Bref, j'étais si bien engagé dans cette « carrière » que l'anthologie Lemerre me qualifiait dans la petite notice qui chevauche un poème de moi du beau titre de « peintre américain ».

La qualité spéciale de ma vue, très perçante alors mais vite lassée, fit obstacle à ces études : presbyte au point de discerner à près d'un kilomètre les traits d'un visage, en concentrant mon effort visuel, je me fatiguai sensiblement à maintenir « le point » pour l'étude du modèle, des heures durant.

Ma rencontre avec James Mac Niel Whistler, maître de cette école d'Edimbourg dont John Laverey est le plus beau représentant, fut tardive, mais il en naquit une intimité d'esprit et d'esthétique : des heures résument des années. Ne l'a-t-il démontré en justice (il aimait la propagande esthétique par le procès) : « Combien de temps avez-vous mis à faire cette toile? interroge le juge. — Une heure, répond Whistler, une heure ou peut-être deux. — Et vous prétendez la vendre mille livres? — J'ai mis une heure, monsieur le juge, à faire cette toile; mais j'ai mis quarante ans à apprendre à la faire en une heure. »

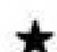
Aristocratique, essentiel, inaccessible au vulgaire (*odi profanum vulgus et arceo*), l'œuvre de Whistler éclate du haut rire clair, inquiétant — car il interroge — du chant quotidien qui salue l'aurore où l'on peut entendre une invite à vivre la douleur de la joie.

On sait quelle lutte de sarcasme Whistler mena contre la peinture littéraire et anecdotique, contre cette préoccupation artificielle qui perce dans le Préraphaëlisme et

surtout contre l'esthétisme à la Oscar Wilde prétendant que les arts empruntent, non pas à la vie, mais aux autres arts.

Usant tour à tour de l'esprit le plus fin et le plus enjoué comme de la critique la plus acerbe, il imposa à l'Angleterre, où elle était neuve, sa haute idée de la dignité de l'artiste. « Vélasquez et moi » était l'attrape-nigaud avec lequel Whistler confondait volontiers ses flatteurs.

En France, cette lutte d'un homme contre une société, ou mieux, contre un préjugé, fut mal comprise. Whistler qui avait choisi Paris comme lieu de retraite définitive se sentit isolé chez les Français, lui qui aimait la France en Américain, c'est-à-dire en amant.



NOTE SUR LA MUSIQUE

La musique orchestrale fut toujours pour moi un stimulant intellectuel.

On nie l'intellectualité de la musique, art sensuel; comme si l'idée n'était fille de la sensation.

C'est un art où la raison, objecte-t-on, se disperse. Est-ce Hugo ou Gautier qui parle du « plus coûteux et du plus désagréable des bruits » ? Laissons...

Baudelaire et Verlaine y furent étrangement sensibles et la grande âme équilibrée de Shakespeare vibre à l'unisson des archiluths et des violes.

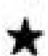
La passion qui s'exhale des grandes phrases de Beethoven, de Wagner, de Schumann est fécondante : je n'ai jamais quitté une salle de concert sans porter en moi le germe, tôt éclos, d'un poème; mais l'exaltation où je suis alors me laisse souverain maître de ma pensée.

J'ai souvent entretenu Mallarmé de cette interpénétration des arts et je l'ai trouvé plutôt hostile, *à la parnassienne.* Il se méfiait de la musique, qu'il approchait en rival et sans sympathie directe.

Il semble, pourtant, qu'une sensibilité musicale soit inséparable de l'intelligence poétique.

Le don verbal peut être prestigieux d'éloquence, éblouissant d'esprit, lourd de pensée, il ne chantera pas à une oreille insensible à la musique.

Or une pareille proposition détone en l'intellectualisme esthétique, lui semble « barbare » !



Mon cher poète,

Vous voulez faire de moi un trouvère. L'idée est jolie et, à tout prendre, assez juste.

Je réintègre en effet, après un stage deux fois séculaire, le pays où ont vécu mes ancêtres français, lyonnais les uns, tourangeaux les autres.

Le Lyon de sainte Blandine et de saint Pothin, martyrs du IIe siècle, fut toujours un asile du mysticisme et de la poésie idéaliste; Maurice Scève, maître de Ronsard, y écrit sa *Délie symbolique;* Chenavard, Puvis de Chavannes en caractérisent le symbolisme pictural.

Mon ancêtre Viélé y dut vivre sous Henri III avant de se réfugier en Hollande, comme « religionnaire »; il avait épousé une dame Marie du Trieux (2). Ils abordèrent à la Nouvelle-Amsterdam — la future New-York — avec les premiers « wallons ». Ainsi appelait-on, en Hollande, les protestants français réfugiés.

S'il fut lettré, ce premier Viélé de ma généalogie devait lire Maurice Scève.

Ces Viélé vécurent de 1606 jusqu'à ma naissance, en 1864, dans la vallée de l'Hudson, tantôt à Albany, tantôt à New-York : ils s'y enracinèrent et furent, nombreux et prospères, des artisans de la grandeur américaine : agriculteurs, juges, magistrats. Mon père fut un des généraux du président Lincoln : il occupa et gouverna militairement une partie de l'Etat de Virginie soulevé contre l'Union; c'est ainsi que je naquis à Norfolk où il avait établi son état-major.

(2) Fille de Philippe du Trieux, seigneur wallon, né à Roubaix en 1588 et mort à la Nouvelle-Amsterdam en 1652. Il avait épousé Jacqueline Noiret, fille d'Arnoult Noiret et de Barbe du Chêne de Lille, en Flandres. (Note complémentaire du commentateur.)

Plusieurs de mes ancêtres Viélé épousèrent des femmes de même origine française : Louis Viélé épousa, le 12 octobre 1697, Marie Frère, fille de Hugo Frère, née en France. Parmi mes aïeules paternelles, je retrouve les noms de Le Fort, Clouet, Dumont, Henion, de Villiers.

Du côté de ma mère, les Griffin sont originaires du pays de Galles. Mon premier ancêtre Griffin, né en 1648, est mort à Southold (L. I.), en 1718. La grand'mère de ma mère, d'origine lilloise, Thérèse Kampfeld, fut parisienne : elle épousa, à Paris, dans la chapelle de l'Ambassade danoise, le 26 mars 1801, mon arrière-grand-père Joseph Sands qui l'emmena chez lui à New-York. Cette bisaïeule ne parla jamais que le français.

Quant à moi, venu à Paris en avril 1872, j'ai toujours vécu en France : j'ai passé dix années scolaires au petit et grand Collège Stanislas. J'ai fait quelques années de droit (3).

Ma femme et mes quatre gendres sont français.

J'ai bien réintégré cette Gascogne et cette Touraine où vivaient les ancêtres de mon tuteur, Louis-Joseph Sands, le cousin germain de ma mère, dont l'arbre généalogique inscrit les noms de Guillaume Budé, l'helléniste, des de Nully et de François de Poncher, bailli de Touraine sous le roi Charles VIII. Louis-Joseph Sands descendait par sa mère des Bard, de Bordeaux. Mes quatre gendres sont gascons.

Tous mes ancêtres ont cherché la liberté religieuse par delà la mer : l'Amérique, comme l'a dit Anatole France, devrait s'appeler la Nouvelle Europe.

Faites-vous de tous ces détails une atmosphère qui soit celle de ma poésie.

A bientôt,

F. V.-G.

(3) La tradition des fortes études classiques lui venait de ses ancêtres Griffin. Le poète se plaisait à rappeler que son arrière-grand-père George Griffin, — le futur « Nestor » du barreau de New-York et à la nouvelle de la mort duquel la Cour suprême leva la séance en signe de deuil — préparant son entrée à l'Université et labourant selon la saine exigence de son père, traçait son sillon en lisant son Virgile placé entre les mancherons de la charrue.

Le nom d'Edmund Griffin, grand-oncle de Francis Viélé-Griffin, poète et latiniste, se trouve dans notre grand Larousse. (Note du commentateur.)

★

Champagne-Fontaine, mars 1934.

Cher poète,

Votre strophe dit que l'Homme ayant rejeté sa légende heurte son orgueil à la mathématique harmonieuse de la création; il ferme les yeux aux illusions mortes de la beauté sensuelle et doit mourir pour renouveler sa destinée. Est-ce cela?

Malgré ma longue vie et que je sache bien ce que je lui ai prêté de mon émotion, la Nature me séduit toujours sans que je lui réclame comme Olympio un souvenir, ni un sursis comme Lamartine. Je me suis toujours senti emporté dans ce mouvement qui est son essence, qui est la vie même dont on cherche ailleurs le secret.

La stabilité que réclament les hommes est le signe qu'ils sont las; la concentration rétractile des nationalismes peut être une sorte de reprise de conscience, après les efforts instinctifs de la guerre, elle ne saurait viser qu'à de nouvelles luttes.

L'art-évasion anticipe sur la mort et parle d'éternité; oui, si comme modeste et orgueilleuse image il pressent et figure le mouvement de la vie; non, si se figeant dans une attitude il ambitionne d'immobiliser les contours de la prodigieuse activité qui est Dieu, l'Univers et le moindre de nos atomes.

Je vous envoie pour que vous les méditiez ces pages obscures de Lénine sur l'art et la littérature. Notre civilisation est mise en danger par le manque de *loisir*, absolument nécessaire à l'homme pour qu'il reprenne conscience de soi. C'est ce que ne voudrait pas le communisme : le travail universel et organisé doit accaparer toute activité; le repos accordé doit être le délassement des muscles nécessaire à la reprise du travail collectif.

Le rêveur, le Poète — celui qui fait quelque chose d'individuel — est l'ennemi, le dissident, le révolté : il

est à supprimer comme une tare sociale. N'est-ce pas monstrueux?

Mais avons-nous à redouter cette sauvage discipline? Je vous écris ces lignes pour vous prouver que nous avons quelques droits encore à la pensée désintéressée et surtout vous remercier de vos vers.

Il faut s'attendre dans le conflit qui nous entoure à une victoire des gauches — peut-être un peu purifiées — car les partis de droite sont sans union et dépourvus de toute pondération : à force de critique ils ont perdu le sens de la création. Les gauches triturent, assez grossièrement sans doute, la matière vitale, assez peu noble peut-être, mais opèrent dans la réalité.

Ecrivez-moi quand le cœur vous dira et croyez-moi bien affectueusement vôtre.

FRANCIS VIÉLÉ-GRIFFIN.

TROISIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

JULES LAFORGUE AU TRAVAIL

AVEC UN TEXTE INEDIT

par G. JEAN-AUBRY

Dans l'Appendice au tome II des *Œuvres Complètes de Jules Laforgue* (Bibliothèque Choisie, Mercure de France, 1922) j'avais publié pour la première fois un curieux poème inachevé, intitulé *Guitare,* et relevé sur le manuscrit en ma possession. Le caractère et le style de cette pièce, la nature de l'autographe m'avaient donné à penser que cet ouvrage devait dater de la première période littéraire de Laforgue et je lui avais attribué comme date 1879 ou 1880, c'est-à-dire les dix-neuf ou vingt ans du poète.

Depuis la publication de ce volume, quelques manuscrits de Jules Laforgue m'avaient été fort aimablement donnés par Mme Claude Debussy, en souvenir de l'amitié que le grand compositeur voulait bien me porter et du goût particulier que l'auteur des « Estampes » gardait à celui des « Complaintes ».

Parmi ces pages manuscrites s'en trouvait une particulièrement intéressante et qui n'était rien de moins que l'esquisse en prose rédigée par Laforgue avant l'élaboration de ce poème : *Guitare*. C'est, — autant que je sache, — le seul document de ce genre que l'on connaisse. Plus tard, en effet, Laforgue a transformé, selon une métrique plus libre, des poèmes des *Fleurs de Bonne Volonté,* mais nous n'avons aucune esquisse des pièces qui ont formé les recueils des *Complaintes* ou de *l'Imitation de Notre-Dame la Lune*.

Il ne s'agit pas là d'une simple note partielle utilisée

au cours d'un poème, mais de son esquisse complète. Elle se présente sous la forme de deux feuillets de carnet, couverts d'une écriture fine et harmonieuse : le texte, surtout dans sa seconde partie, porte de très nombreuses ratures.

Cette esquisse porte, en tête, outre le titre, une dédicace à peine biffée et fort lisible encore : « *à Ch. Ephrussi* ». Cette indication doit nous faire retarder la date de composition de ce poème à l'année 1881, car ce n'est que cette année-là que Jules Laforgue entra en relations suivies avec l'amateur et critique d'art de ce nom.

La comparaison de l'esquisse et du poème n'est pas sans enseignement pour ceux qu'intéressent, en général, le problème de la « genèse du poème » et la gestation des poèmes de Jules Laforgue en particulier.

Contrairement au poème lui-même qui est divisé en cinq parties, cette esquisse ne porte aucune division. Son texte, depuis le début, jusqu'aux mots « ...d'une noce de la veille » a été incorporé fidèlement à la première partie du poème. Le passage « Dans l'encens et les musiques graves » jusqu'à « qui n'existe pas... » a formé la dernière stance de la partie I et la dernière de la partie III; la suite : « Car vous irez sous terre » a été utilisée pour la partie IV. Le reste a formé le début de III et entièrement la partie V.

Quelques mots me sont demeurés illisibles. Par ses hésitations, ses reprises, ses répétitions, ce texte permet de suivre le mouvement même de la pensée du poète, déjà en possession de son métier, mais procédant par l'intermédiaire de la prose à la discipline de son mouvement poétique. Je le donne ici comme un document d'une jeunesse géniale et déplorablement brève.

GUITARE

A Ch. Ephrussi.

fine mondaine, qui valsez, en brocart noir, au corsage
lacé
de vieil or, aux épaules découvertes en cœur, qui mi-
naudez, derrière l'éventail, — nerveuse, — qui le matin,
au Bois, courez sous les berceaux dans votre amazone,
ivre (de santé et) de bonheur, sans remords, qui êtes
aimée finement,
un jour, un jour viendra! on vous coudra dans votre
plus beau drap de Hollande, dans votre bière, une caisse
en plomb pleine
de sciure de bois on vous mettra, au couvercle vissé,
on vous hissera dans une voiture noire, dont le
cocher sera encore saoul d'une noce de la veille.
Dans l'encens et les musiques graves on vous absoudra
pour ce paradis élégant dont vous rêviez penchée
à St-Augustin sur votre paroissien d'ivoire, aux fermails
de vieil or, et qui n'existe
pas, car vous irez sous terre, parmi les morts, pauvres
et riches, voyous, catins, ouvriers, bourgeoises, etc., faire
dodo,
et les vers vous mangeront, et la pluie vous amollira,
et vos flancs lascifs aux souplesses félines,
et vous nourrirez les tiges des saules (épaules...).
des beaux et des frêles pissenlits d'or,
vos belles dents d'émail frais, vos oreilles fines qu'étoi-
laient des diamants,
votre cervelle de pinson heureux, vos yeux vides estran-
gés de kol, aux regards
d'antilope, votre bouche blême, vos yeux vidés, votre
petit ventre flasque, vos
cuisses ridées, et vos petits pieds mignonnes mules ex-
quises, et votre langue rose, et votre gorge
et votre cœur de diamant, ...mains fines, bleuâtres,
et vos jambes, et vos intestins nourris de choses fines,
fine chère

dans les dîners splendides au milieu des cristaux.
Et néanmoins, vos meilleures amies danseront au bal
comme avant, en toilettes, et les jeunes dandys en
frac qui filtraient avec vous, et les dîners fins,
et les bains de mer, l'opéra, le Salon, le soleil, les fleurs, les vitrines, la vie
et les modes frivoles et les promenades
au Bois. Et la terre volera par les espaces, — et toujours les rondes
des soleils, les couchants, les mille répertoires de
votre âme, de vos sens, de vos nerfs grisés,
et la rêverie en bateau.
— délicate, vos mines alanguies, essences, vie ardente,
mots capiteux, caprices, fantaisies, — précieux, rare, aigus, exquis, subtil
tenant un lorgnon d'or, le petit doigt levé, fantasques,
vos cheveux noirs tordus criblés de pierreries, vos traînes de velours,
des philtres énervants, des langueurs errantes,
de la main des bonjours souriants
Oh! les nuits de juillet, sur les terrasses d'orangers
les nuits de bal, les après-midi de décembre, tapis, les crépuscules,
les clairs matins frileux du printemps,
courses dans les champs de coquelicot, cottages japonais, hamacs dans les
feuillages, siestes d'été dans votre palais de bambous.
Adieu chiffons, parfums, éventails, ... des toilettes, fleurs de serres,
vos atomes, chef-d'œuvre exquis d'un temps malade, rentreront
dans la nature, les blés, les nuages, les bêtes, les choses.

Voici le texte du poème *Guitare* tel qu'il figure au tome II des *Œuvres complètes :*

I

Vous qui valsez ce soir, fière et fine mondaine,
Pâle, en brocart noir lacé d'or,
Et, parmi votre cour, passez comme une reine
Et cet éblouissant décor,
Riche, noble, enviée, exquisement aimée;
Vous qui, souvent à l'Opéra,
Ecoutiez de profil, pur et calme camée,
Un jour qui n'est pas loin viendra,
Un jour où, quelque prêtre ayant mis en offrande
L'huile sainte sur votre front,
En votre plus beau drap de toile de Hollande
Vos gais héritiers vous coudront :
Puis dans votre cercueil, douce enfant qui sommeille
Sous le drap noir d'un corbillard
Conduit par un cocher ivre encor de la veille
Vous insultant pour un retard,
Lentement vous irez dans cette triste église
Où, les dimanches d'autrefois,
Vous vous abandonniez, frêle, en toilette exquise
Dans l'ouragan d'orgue et de voix.

II

Et les cloches alors, en tumulte, sans trêve,
Hurlent sur la folle cité
Qu'un être qui fut tout est maintenant, ô rêve!
Comme s'il n'eût jamais été!
Mais Paris n'entend rien, dans sa fureur muette,
Morne alambic toujours trop plein,
Qui travaille et qui bout, et chaque jour rejette
Les choses mortes de son sein.
Et tout va comme hier; cafés, bouges, usines,
Torrent sans fin du boulevard,
Femmes fraîches lorgnant, au soleil, les vitrines
et qu'en rêvant suit le regard.

III

L'orgue éclate, la nef s'étoile jusqu'au faîte,
Chacun frissonne autour de vous
Et le De Profundis *passe, large tempête,*
Courbant les foules à genoux.
Mais bientôt, se levant, vos meilleures amies,
Sans y songer, du coin de l'œil,
Comparent les façons plus ou moins alanguies

Dont elles portent votre deuil!
Et leur cerveau ne sent pas la folie éclore
A songer que sous ce drap noir
Vous pourrissez, vous qui leur parliez hier encore,
Et que tout est dit, sans espoir!
Néant! Néant! Adieu, chaudes nuits de septembre
Sur les terrasses d'orangers :
Jours d'hiver près du feu faisant douce la chambre,
Matins d'avril frais et légers.
Chiffons, bals, fleurs, parfums, passions, fantaisie,
Bouts de spleen devant l'Océan,
Torrent béni des mille ivresses, de la vie,
Tout est fini : Néant! Néant!
Et voici qu'en l'essor des orgues d'allégresses
Le prêtre vous absout tout bas
Pour cet Eden d'espoir dont rêvaient vos tristesses,
Hélas! cet au-delà n'est pas!

IV

Car vous irez pourrir, fière et fine mondaine,
Chef-d'œuvre unique de Paris :
Pourrir comme un chien mort : et ce plomb et ce chêne
Sont de dérisoires abris!
Vous, belle! Vous, grand cœur! Vous, âme immense ouverte
Aux voix de l'univers profond,
Vous, tout, vous pourrirez, fétide, informe, inerte
Comme une charogne sans nom,
L'enfant chaste, quêtant hier en robe rose,
La femme, et le vieux chien crevé
Que l'on pousse du pied, seront la même chose!
Oh! l'on se dit : « Ai-je rêvé? »
Toujours la longue nuit spleenique et solitaire,
Toujours pourrir loin des vivants
Au seul bruit éternel de l'eau filtrant sous terre
Dans le seul sanglot des grands vents.
Vos seins blancs seront secs comme deux vieilles nèfles,
Vos cuisses iront en lambeaux,
Votre nez si mutin ne sera plus qu'un trèfle
Et vos bras que deux maigres os.
Tout pourrira : vos mains qui retenaient les guides,
Au Bois, de si belle façon,
Votre ventre peau flasque, et, se creusant de rides,
Votre cervelle de pinson :
Vos intestins sucrés, vos pieds souples d'almée,
Vos poumons roses, votre cœur,
Et votre clitoris qui vous tordait, pâmée,
En de longs spasmes de langueur :
Aux trous de vos yeux bleus rêvera la vermine,
Vos blonds cheveux soyeux, ardents,
Tomberont : et pour faire aux vers mous bonne mine
Vous sourirez à belles dents.

V

Et par ces nuits d'hiver où le vent noir s'ennuie
Tandis que, seule, loin de tous,
Votre corps recevra goutte à goutte la pluie
Qui fera vos restes plus mous,
Dans l'éblouissement des lustres fériques
Jouant sur les beaux cheveux blonds,
Dans les fleurs, les parfums, les danses, les musiques,
Dans le va-et-vient des talons,
Ces habits noirs glacés au monocle très calme
Qui jadis vous faisaient la cour
A de fraîches beautés s'éventant d'une palme
Rediront leurs clichés d'amour.
Tout sans vous! Le soleil, l'Opéra, l'art, les modes,
....
Et les fleurs, ô Nature aveugle, que tu brodes
Avec les atomes des morts.....

PUDEUR

par ANDRÉ BILLY
de l'Académie Goncourt.

A cinquante ans, Robert garde une physionomie fort agréable. Une calvitie étincelante ne nuit pas à son ascendant sur les femmes. De tenue élégante et sobre, vêtu de sombre le plus souvent, et de linge fin, les mains soignées, la bouche saine, un soupçon de ventre, la prunelle brillante et noire comme le jais, le nez impertinent et flaireur, beaucoup d'esprit et de drôlerie, sachant par cœur le Paris des lettres, du théâtre et du barreau — il est avocat — il a, comme on dit communément, toutes les femmes qu'il veut. La sienne en souffre, mais prend sur elle et donne l'impression de s'en amuser. C'est un ménage fort uni et qui reçoit beaucoup. On fait chez eux une chère fine. La soirée que je passe à leur table trois ou quatre fois par an est un des rares plaisirs de choix qu'il m'arrive encore de goûter à Paris.

Dînant chez Robert, l'autre jour, j'amenai la conversation sur la pudeur. Chacune des personnes présentes dit son mot, à l'exception de mon ami qui se taisait, mais je voyais briller son œil, sa bouche frémir, je le devinais impatient d'intervenir, et quand tout le monde eut parlé, car il est un maître de maison d'une courtoisie accomplie, il parla en effet, mais ce fut seulement pour me promettre, avec un coup d'œil vers sa femme, qu'une autre fois, ou dans un instant, après le repas, il me conterait une aventure qui se rapportait à mon sujet, et nous comprîmes sans peine que c'était une histoire de femme et qu'il en avait été l'acteur principal.

Je quittai Robert ce soir-là sans qu'il eût eu le loisir de me faire le récit promis, mais je l'aperçus quelques

jours plus tard au Palais, en compagnie d'une cliente dont le sourire n'annonçait pas que le sujet de leur entretien fût très grave. Dès qu'il me vit, il me fit un signe et je m'approchai. Il me présenta. Il dit à la jolie femme que mon intention était d'écrire sur la pudeur. Il lui demanda quelle opinion elle avait sur la pudeur des femmes, si elle tenait les femmes plus pudiques, ou moins, que les hommes, si c'était à son avis un sentiment naturel ou un produit de l'éducation. Bref, il lui posa en un instant toutes les questions que le mot pudeur soulève. Elle répondit qu'on ne pouvait pas généraliser, que certaines femmes étaient très pudiques, que d'autres ne l'étaient à aucun degré, et elle cita une de ses amies qui, toute sensuelle qu'elle était, ne faisait sa toilette, le matin, qu'avec grande honte, presque avec dégoût, et elle ajouta que ce devait être nerveux, que son amie lui avait toujours paru un peu détraquée... Je lui dis que je serais heureux de connaître son amie, que j'avais toujours été curieux d'approcher une femme poussant à l'extrême la pudeur et le goût du plaisir, et nous convînmes que les femmes de cette sorte étaient rares, mais qu'autrefois ce contraste piquant devait se présenter assez souvent. Enfin, nous échangeâmes quelques lieux communs sur la décadence du plaisir et de la passion en amour.

— Il me semble, dit Robert, que tous les hommes qui vieillissent — et c'est notre cas, mon pauvre ami — doivent croire que l'amour faiblit autour d'eux, alors qu'en réalité c'est en eux que la flamme baisse. Cela s'est vu de tout temps.

Je lui répondis que les hommes qui avaient été jeunes sous la Révolution et l'Empire ne déploraient pas, en 1830, la décadence du sentiment amoureux dans la jeunesse, alors que, de nos jours, cette décadence crève les yeux de qui consulte la littérature, irrécusable témoin des mœurs et de la sensibilité générale, et que, si des romans dans le genre de *Mensonges*, de *Cruelle Enigme*, de *Notre Cœur*, ne paraissent plus, la raison en est que, dans ces analyses passionnelles, le public actuel ne se reconnaîtrait pas, l'amour n'ayant plus pour lui l'importance qu'il

avait encore du temps de Maupassant et de Bourget. Mais il hochait la tête, il demeurait convaincu que, si les modes d'aimer avaient changé, les mêmes passions, coupables et autres, qui avaient dévoré notre jeunesse, dévoraient celle de nos plus récents successeurs.

Il ne nous fallut pas un long détour pour revenir de ces considérations à celles que nous avions échangées quelques jours auparavant sur la pudeur.

— A propos, me dit alors Robert, je vous ai promis une histoire. Je vais vous la raconter, et, puisque ma charmante amie m'a fait la grâce de me rendre visite au Palais, elle y mettra le comble en nous donnant son avis sur le cas de la femme dont je vais vous parler.

Nous marchions à pas lents dans la Galerie Marchande. Robert nous prit, Mme Z... et moi, chacun par un bras du geste amical et familier qu'il lui arrive d'avoir avec le premier venu, et il nous parla ainsi :

— Je passais cette année-là mes vacances chez des amis propriétaires dans le Périgord d'un petit château dont ils étaient très fiers, car il ne leur venait pas de famille, ils l'avaient choisi, ils l'avaient acheté, et ils l'avaient acheté moins pour sa commodité ou sa jolie situation que pour son authenticité archéologique; à quelques pierres près, il datait tout entier du XIIIe siècle. Mon ami, féru d'archéologie, avait communiqué ce goût à sa femme et je dois avouer, ma foi, que durant le temps que je fus leur hôte, je fis avec eux dans le département de la Dordogne des promenades d'études qui m'intéressèrent d'autant plus qu'elles étaient généralement coupées par un succulent déjeuner en quelque auberge réputée pour son foie gras ou sa cuisine. Mes amis s'étaient pris de passion pour les églises à coupole. Ils correspondaient à ce sujet avec tous les érudits du département, laïcs ou clercs, et même avec des archéologues parisiens de grande réputation, tels que M. Marcel Aubert. Ayant épousé avec plus d'enthousiasme que de discernement, sans doute, la thèse des régionalistes périgourdins, d'après laquelle la coupole romane aurait été un produit du terroir, ils rompaient des lances avec tous ceux qui

s'avisaient de soutenir que la coupole était venue d'Orient et que le génie de nos architectes du Moyen Age avait résidé moins dans la conception de la coupole que dans sa construction en matériau lourd; en Orient, elle était en matériau léger. Différence considérable et qui fait des maçons périgourdins les premiers maçons du monde après les Romains, mais cela ne leur confère aucun droit au titre d'inventeurs, de créateurs de la coupole. Vous ne pouvez imaginer jusqu'où peuvent s'envenimer entre archéologues des querelles portant sur des problèmes de ce genre...

Je vous fais grâce des considérations où, entraîné par le désir de faire briller son érudition et oubliant l'anecdote promise, Robert se perdit alors sur la coupole, le dôme, la rotonde, les Etrusques, les Romains, Byzance, Sainte-Sophie, Brunelleschi et Michel-Ange. Je dus le ramener presque de force en Périgord et ce fut pour l'entendre nous affirmer que, partout où il y avait une église à coupole, partout il y avait eu jadis un couvent de moines augustins. Là-dessus, sa conviction était faite, on ne l'en ferait pas démordre... Je n'en avais nullement l'ambition et Mme Z... marqua d'un sourire qu'il en allait de même pour elle. Enfin Robert reprit le cours de son récit où il l'avait laissé, c'est-à-dire à son début. Je ne ferai désormais que le résumer.

Les amis chez qui Robert passait ses vacances cette année-là, nous les appellerons, si vous voulez, M. et Mme Blénac. Dans les premiers jours d'août, une jeune femme arriva de Paris, qui occupa dans le parc un pavillon à elle réservé et qui était un peu son logis habituel, car elle y venait régulièrement passer quelques jours, à Pâques, à la Pentecôte et à Noël. Robert se contenta de la désigner par son prénom : Gabrielle. Divorcée ou non, elle menait seule une existence indépendante sur les irrégularités de laquelle M. et Mme Blénac fermaient les yeux avec une indulgence et une tendresse non exemptes d'estime, car Gabrielle travaillait, et même mieux : véritable artiste, elle avait créé dans le quartier du Palais-Royal un atelier de dessin pour bijouterie de fantaisie où

elle employait un assez nombreux personnel et d'où elle tirait une confortable aisance. C'était une grande fille, à la taille élancée et dont la physionomie mobile, les beaux yeux marrons, la bouche tour à tour rieuse et abaissée par une moue de mélancolie, révélaient du caprice, de la sensibilité, de l'inquiétude aussi, et un indéfinissable tourment.

— Vous ne sauriez imaginer, nous dit Robert, à quel point Gabrielle me fut tout de suite sympathique. Au bout de trois jours, j'en étais fou, à ce point que je faillis m'en aller. Je me sentais capable de toutes les extravagances pour devenir l'amant de cette femme. Elle représentait pour moi un idéal dont jamais plus je n'aurais la chance de rencontrer une aussi frappante incarnation.

Les Blénac ne furent pas sans s'apercevoir de l'impression produite par leur belle et intéressante amie sur Robert, et il n'échappa pas à celui-ci qu'ils en étaient contrariés. Il n'est pas agréable, en effet, pour des hôtes de voir s'amorcer sous leur toit une intrigue d'où ils peuvent prévoir qu'il ne sortira rien de bon pour l'un ou pour l'autre, peut-être pour l'un et l'autre des deux partenaires. Robert passait pour frivole et sa réputation sur ce point n'était pas surfaite, les Blénac le savait d'autant mieux qu'il avait fait la cour à Mme Blénac d'un peu plus près qu'il n'eût été convenable à un si vieil ami du mari; celui-ci, qui l'avait appris par une maladresse de sa femme, avait eu le bon goût de n'en pas prendre ombrage. Il avait dans la vertu de Mme Blénac une confiance amplement justifiée. En revanche, l'attention portée par Robert à Gabrielle dès le premier soir où elle fut là le fit se renfrogner. La pensée qu'il avait sur la jeune femme des droits de priorité vint naturellement à l'esprit de Robert, mais l'hypothèse manquait trop de vraisemblance pour qu'on pût s'y arrêter. Mme Blénac, elle aussi, se rembrunit si visiblement à observer le jeu de son invité que celui-ci se dit qu'il serait bon de le cacher mieux qu'il ne faisait d'habitude et il s'en tint dès le lendemain à des égards de pure convenance, en présence de ses hôtes du moins,

car, ayant réussi à se ménager un tête-à-tête avec Gabrielle, il lui dit qu'il était fou d'elle et qu'à moins qu'elle ne le priât formellement de rester, il ne tarderait pas à reprendre la route de Paris. Il avait horreur de souffrir et il sentait déjà que, par elle, il courait le risque d'être très malheureux. Une autre que Gabrielle lui eût répondu qu'elle n'avait à le prier ni de rester ni de partir, qu'il était assez grand garçon pour fixer lui-même sa conduite et qu'au surplus elle ne le croyait pas d'humeur assez romanesque et assez déréglée pour perdre la tête aussi facilement qu'il prétendait s'en donner l'air, et c'est bien la réponse que Robert avait prévue, mais elle lui en fit une autre, ou plutôt elle ne lui en fit aucune, elle se contenta d'éclater de rire et de lui tourner le dos, ce qu'il interpréta comme un encouragement. L'événement confirma son pronostic, mais pourquoi cet éclat de rire n'eût-il pas été le signe d'une parfaite indifférence? Il me semble que les spécialistes de la psychologie féminine qui, par définition, ont du temps à perdre, pourraient discuter là-dessus longtemps.

Dans l'après-midi suivant, il demanda et obtint de visiter le pavillon que Gabrielle s'était aménagé au fond du parc, mais les Blénac manœuvrèrent pour l'y accompagner et il ne put se retrouver seul avec la jeune femme. Il en conçut une fureur telle qu'il décida de bouder toute la soirée et, sous prétexte d'un fort mal de tête, de monter se coucher dès neuf heures, plantant là Blénac, ses photographies, ses dessins et ses plans. La première, la seule victime de cette bouderie fut lui-même, car il ne put s'endormir et le bruit des voix qui montait de la terrasse lui fit cruellement sentir l'inconséquence de sa conduite. Le rire de Gabrielle, si cristallin, si frais, et qui avait une façon si particulière de s'arrêter court sur une note plus basse qui ressemblait à un gros sanglot d'enfant, acheva d'exalter sa passion. Une femme qui riait ainsi ne pouvait être que la plus tendre, la plus vibrante, la plus sensuelle des maîtresses.

A minuit, il entendit Gabrielle souhaiter bon sommeil à ses hôtes et son pas crisser sur le gravier en s'éloi-

gnant du côté du pavillon. Il se leva et de sa fenêtre put suivre le feu de la petite lampe électrique dont elle éclairait sa marche. La douce nuit d'été était tout à fait obscure et les arbres répandaient sur les pelouses et les allées des ténèbres impénétrables. Un instant après, la maison était plongée dans le silence.

Alors Robert se leva, se chaussa et descendit l'escalier jusque dans le vestibule dont il ouvrit sans précaution exagérée la porte donnant sur la terrasse. Il savait qu'elle n'était jamais fermée à clef. Dans le cas où quelqu'un s'apercevrait de sa sortie, sa migraine en fournirait une explication plausible.

Aucune des fenêtres de la façade n'était éclairée. Cependant, pour donner le change à la personne qui aurait pu le voir ou l'entendre, il fit d'abord les cent pas devant le château et prolongea même ce manège un assez long moment. Enfin, il se dirigea carrément vers le pavillon de Gabrielle.

Pour reproduire fidèlement son récit, je devrais introduire ici une description détaillée des lieux, mais il me suffira de dire que la chambre de Gabrielle, située au rez-de-chaussée, était orientée de telle sorte que la lumière de sa fenêtre ne pouvait être aperçue de quelqu'un qui venait du château; elle s'ouvrait sur les profondeurs du parc, dans une direction tout opposée à celle du château, de sorte que Robert, qui croyait le pavillon éteint et Gabrielle déjà couchée, sinon endormie, fut étonné, subitement, de voir la lumière que projetait sa fenêtre. Il obliqua sur sa droite et, marchant à pas de loup, prit un détour de manière à se trouver à bonne distance de la fenêtre, mais juste en face d'elle, si bien que son regard, qui est perçant, plongeait jusqu'au fond de la chambre.

Si je ne faisais l'éloge de la pudeur, je pourrais à la rigueur me permettre de l'offenser en reproduisant les détails fournis complaisamment par Robert sur le spectacle qu'il avait devant les yeux, mais je fais l'éloge de la pudeur et suis de ce fait obligé à une réserve à laquelle mon ami ne se croyait pas tenu. Le lecteur voudra bien se contenter de ces trois mots : Gabrielle était nue. Elle était

nue et elle le resta longtemps, elle ne paraissait nullement pressée de se mettre au lit. Robert eut tout loisir de se régaler de sa beauté, et je n'ai pas besoin d'ajouter que, lorsqu'elle eut enfin éteint sa lampe, lorsqu'il regagna le château, lorsqu'il se coucha, lorsque les images qu'il venait de contempler se répétèrent sur l'écran de son souvenir enfiévré, lorsqu'il eut passé la nuit entière à les évoquer dans leur plus minutieuse diversité, le vif attrait qu'il avait éprouvé pour Gabrielle dès le premier moment s'était transformé en une concupiscence sauvage. Que lui importait désormais l'opposition que les Blénac ne manqueraient pas de faire à son entreprise? S'il le fallait, il attendrait d'être de retour à Paris pour essayer d'avancer positivement ses affaires. Là-bas, Gabrielle ne serait plus sous la protection de ses amis, elle et lui échapperaient à leur surveillance. Il serait libre de l'inviter à dîner et à déjeuner aussi souvent qu'elle y consentirait, et pourquoi n'y eût-elle pas consenti? Qu'elle eût un amant, ce n'était pas douteux. Mais aurait-elle passé toutes ses vacances chez les Blénac, s'y fût-elle réservé un logis, y fût-elle venue séjourner régulièrement si cette liaison avait été exclusive d'une grande liberté d'allure?

Seul avec Blénac, dans le cabinet de celui-ci, Robert tenta en vain de tirer de son hôte des renseignements sur la vie et les mœurs de Gabrielle. L'amateur de coupoles se montra fort réservé, et pourtant, à des nuances indéfinissables, Robert crut comprendre que Gabrielle était de ces femmes d'une sensibilité trop généreuse qui ont parfois besoin d'être protégées contre elles-mêmes. Un accent un peu plus marqué sur certains mots, et Robert eût interprété la pensée de Blénac comme le regret que la jeune femme se montrât trop encline à céder aux caprices de son cœur. « Une femme à toquades! » se dit-il, et il ajouta : « Tant mieux! », puis aussitôt : « Tant pis! », car il l'aimait déjà autant qu'il était dans sa nature de le faire. En tout cas, sa conviction était acquise : les Blénac appréhendaient maintenant de voir se former entre Robert et Gabrielle une intrigue, peut-être une

liaison, dont ils auraient porté la responsabilité et eu à se reprocher les conséquences puisqu'elle se serait nouée sous leur toit. Cette considération n'était pas de nature à retenir Robert. Moins épris, il n'en eût encore tenu aucun compte. Je passe sur les manœuvres dont il nous donna complaisamment le détail et par lesquelles il parvint à se faire agréer par Gabrielle comme cavalier servant dans ses promenades. La jeune femme était visiblement heureuse de disposer d'un compagnon si plaisant, si spirituel, que sa calvitie et sa rondeur mettaient si manifestement à part de ceux dont il faut redouter les entreprises. Robert éclatait d'un bon garçonnisme rassurant. Parce qu'il était chauve, parce qu'il était drôle, parce qu'il avait une tournure d'esprit cocasse, parce qu'il abusait des calembours, on ne se méfiait pas de lui, on le laissait parler, on le laissait faire, et, soudain, le tour était joué, sa proie lui tombait dans les mains.

Ce n'est pourtant pas chez les Blénac que Gabrielle devint sa maîtresse, ce n'est qu'à Paris, lorsqu'ils y furent de retour tous deux après les vacances et quand, pendant trois semaines, chaque nuit, Robert se fut repu de la vue de Gabrielle nue dans le cadre éclairé de sa fenêtre ouverte sur l'obscurité du parc.

L'histoire a l'air de finir là. En réalité, elle y commence, mais c'est pour s'achever immédiatement, car tout son intérêt réside dans son dénouement par lequel un jour curieux nous est ménagé sur la pudeur féminine. Il arriva que Robert, à qui la langue démangeait, n'y put plus tenir : il avoua son indiscrétion à Gabrielle et que, depuis le premier soir, il savait comme elle était faite, et il ne lui cacha point que tous les soirs suivants il était allé se poster dans le parc et qu'il n'avait rien perdu du spectacle qu'elle lui avait offert sans le savoir. A la place de Robert, qui de nous eût gardé ce secret? Gabrielle était à lui depuis plusieurs semaines; ils avaient atteint dans leurs caresses le point de la plus grande familiarité physique. En outre, elle avait le corps le plus gracieux et le plus fin et n'avait à rougir d'aucune imperfection notable... Eh bien, Gabrielle eut, en apprenant que Robert lui avait

si gravement manqué de respect avant d'être son amant, un accès de pudeur rétrospective si violent, une telle rougeur lui couvrit le visage, une telle colère, une telle honte la secoua, la crispa, la jeta contre lui, puis l'en rejeta loin, qu'il dut prendre le parti de quitter la place, aussi rouge qu'elle, aussi furieux, aussi confus, aussi bredouillant. Il lui téléphona le lendemain comme d'habitude, mais elle lui refusa un rendez-vous, et le lendemain encore, et encore le surlendemain, si bien qu'à son tour il se piqua et qu'ils ne se revirent plus. Et pourtant ils s'aimaient. Elle lui avait donné les preuves d'un véritable attachement et il reconnaissait n'avoir jamais eu autant de goût pour une autre.

— Si ç'avait été une prude, une bégueule, nous disait-il, j'aurais peut-être compris son ressentiment, mais une femme si libre, qui avait eu des aventures et qui ne s'en cachait pas? Qu'en pensez-vous? ajouta-t-il s'adressant à sa jolie cliente qui l'avait écouté sans rien dire.

— Je pense, répondit-elle, que vous avez été maladroit.

— En lui avouant que je l'avais vue nue dans sa chambre du pavillon?

— Non, en ne sachant pas lui fermer la bouche quand elle s'est fâchée.

— Mais vous n'imaginez pas dans quel état de révolte et d'exaspération elle était! Croyez-moi, je n'avais qu'à m'en aller!

— Il fallait rester.

— J'étais furieux moi-même d'une scène aussi ridicule.

— Teniez-vous à elle?

— Beaucoup.

— Alors, je vous le répète, il fallait rester, ou, les jours suivants, insister davantage pour la revoir.

— A la fin, j'en avais assez.

— Voilà la vérité, cher ami, vous venez de la dire.

•

L'AGNEAU MYSTIQUE

par PAUL CLAUDEL
de l'Académie française.

En ce temps-là — c'était il y a un an — l'*Agneau mystique,* livré aux Allemands par M. Abel Bonnard, ministre de Vichy et membre de l'Académie française, — récemment récupéré des profondeurs d'une mine de sel où ses ravisseurs l'avaient caché, était exposé à l'admiration des foules au premier étage du Musée de Bruxelles. Tout le monde a entendu parler de ce chef-d'œuvre, contemporain de Jeanne d'Arc, dû au pinceau de ces frères Van Eyck, Hubert et Jan, à qui l'on doit (dit-on) l'invention de la peinture à l'huile. Longtemps il fit à la fois la gloire de la vieille église de Saint-Bavon à Gand et le scandale de son clergé. Je dis le scandale, non seulement à cause des deux figures plus que nues, conscientes de leur nudité, d'Adam et d'Eve, qui le surmontent, mais peut-être aussi à cause de l'offense à des yeux timides de ce vivace Eden de couleurs pures qui partait soudain comme un éclat de trompette à la figure des visiteurs quand s'ouvraient les réticents panneaux de l'armoire sacrée. Car il ne s'agit pas, comme on dit, d'un retable, mais d'une armoire, fermée sur un trésor.

Les aventures de l'Agneau, la dispersion aux quatre coins de l'Europe de ses membres épars, exaucement et exagération peut-être par le destin du vœu intime de la composition, commencèrent à la Révolution française.

Les Commissaires de la Convention envoyèrent au Musée du Louvre le panneau principal, que le roi Louis XVIII restitua par la suite à ses bons amis de Gand. Les ailes, moyennant un gros prix, qui ne suffit pas sans doute à apaiser les mânes indignés des donateurs, prirent leur essor vers le Musée de Berlin. Le Chapitre se débarrassa également contre une somme quelconque, et sans doute avec un soupir de satisfaction, au profit du Musée de Bruxelles, des effigies de nos premiers parents. Il ne fallut rien de moins que la première guerre mondiale et l'article 246 du Traité de Versailles pour reconstituer l'intégrité de ce porche monumental, dressé par les frères sublimes, au seuil de cinq siècles de peinture.

Ce ne fut pas pour longtemps. Avant d'être bazardé aux Boches par un traître, le chef-d'œuvre fut victime de l'agression, restée mystérieuse et jusqu'ici irréparée, d'un écornifleur. Je renvoie à ce sujet le lecteur au livre charmant qu'a publié M. Louis Piérard (*On a volé l'Agneau mystique*, La Renaissance du Livre, Bruxelles). Un ancien sacristain de Saint-Bavon, Door, devenu agent de change, et pressé par l'échéance, s'introduit dans la chapelle, dévisse l'un des panneaux... et l'on doit bien croire qu'il réussit à en faire argent, puisqu'il réussit lui-même à éviter l'huissier. Puis, sur son lit de mort, il révéla à son confesseur le larcin. Le panneau, dit-il, est à la consigne de la gare de Bruxelles. En effet! mais, scié dans le sens de la longueur, travail fort délicat et qui exige la main d'un spécialiste, il ne restitua à la police que l'effigie de saint Jean à l'avers de la feuille de bois. Les *Juges intègres* n'ont pas été retrouvés. C'est une copie ancienne, œuvre du peintre Coxcie, aujourd'hui qui les remplace.

Consolons-nous en profitant de l'occasion qui nous est offerte de contempler le monument dans le déploiement plénier de son architecture. Et regrettons tout d'abord l'erreur, sans doute inévitable, qui consiste à le livrer ainsi d'un seul coup, béant et rigide, à la manière d'une curiosité foraine, aux regards de la multitude. On regrette le rideau vert qui, sauf aux heures stipulées, voile à la cathédrale d'Anvers les grands tableaux de Rubens. Il ne

s'agit pas seulement ici d'une œuvre d'art, il s'agit d'un mystère, d'une proposition religieuse, qui ne doit pas être livrée sans solennité à la contemplation non pas seulement des yeux, mais de l'âme. L'Agneau divin, sous ses espèces peintes, il faut que soient fermées sur lui habituellement les portes du tabernacle. Ce n'est pas un musée, c'est une église qui convient et qui convie au spectacle de l'adoration.

C'est là le point de vue religieux, mais le point de vue artistique nous oriente dans le même sens. *L'Agneau mystique* n'est pas une œuvre décorative, faite, comme les compositions des grands Italiens, pour se déployer librement au dehors à la manière d'une symphonie. Il est le report, sur une échelle amplifiée et architecturale, de la technique de l'*illustration*, appliquée par les antiques antiphonaires. De même que le livre fermé s'ouvre tout à coup sur une page rutilante qui vous saute, comme on dit, aux yeux, de même le peintre, sous les battants hermétiques de sa boîte à malice, a tenu à réserver l'effet violent, explosif, de son ardente création. C'est ainsi que le photographe vous dit de fermer les yeux, puis de les rouvrir brusquement, au moment même où, pressant sur la poire en caoutchouc, il actionne le déclic, j'allais dire le détonateur.

D'ailleurs le panneau extérieur, dans sa sobre décoration, est là comme un rideau de scène pour vous préparer au coup de théâtre. Rien de plus approprié que d'y avoir représenté, sous ce relief abstrait que donne la grisaille, l'Annonciation. Et tout en bas, mais là dans toute l'actualité de la couleur, voici les deux donateurs, Jodocus Veydt et Isabelle Borluut, humblement agenouillés, qui nous disent de rester tranquilles et de prier un petit moment avant que la révélation ne s'opère.

C'est fait! L'échafaud à mystère, dans le jeu progressif de ses membres et charnières, s'est déployé à nos yeux de toute son envergure et déverse sur nous un torrent de lumières et d'activités simultanées. C'est tout un peuple, prêt inépuisablement à répondre à l'accroissement de notre attention, qui nous agrège à sa cérémonie. L'énorme

miniature s'expose à nous, non seulement pour délecter un moment notre regard, mais pour nourrir longuement notre piété. Que celle-ci, loin de la gêner, aide chez le contemplateur le travail de l'intelligence.

Le « retable » (puisqu'on est convenu de l'appeler ainsi) comporte douze compositions que je n'ai malheureusement pas le temps de décrire en détail, mais le lecteur français pourra facilement se procurer un fort joli dépliant. Le panneau principal représente l'Agneau sur son autel, précédé de la Fontaine de vie. Des anges recueillent dans des calices le sang qui jaillit de ses blessures. Quatre groupes de bienheureux sont rassemblés au sein de la plus verte des prairies. On voit dans le lointain se profiler les clochers de Jérusalem. Une large échappée, au milieu, aboutit à l'Esprit-Saint dans le ciel rayonnant sous la forme d'une colombe.

Au-dessous le bon Dieu Lui-même, coiffé de la tiare trinitaire, Marie à sa droite et Jean à sa gauche, l'une lisant et l'autre commentant un livre.

A ce spectacle immobile s'accrochent quatre volets mouvants. En haut, deux chœurs d'anges musiciens, le chant et l'orgue, puis dans leur nudité embarrassée, Adam et Eve, séparés par toute la largeur de la Théophanie. En bas, à cheval ou à pied, ce sont des colonnes de seigneurs, de juges et de saints, ceux-ci guidés par un Christophe gigantesque et drapé de rouge, qui se dirigent vers la prairie ineffable.

Et maintenant, procédons par la pensée à la mise en marche dans le sens inverse de cette disposition immobile. Refermons les volets. Que se passe-t-il?

En haut les deux groupes d'anges viennent s'appliquer aux deux effigies de la Vierge et du Prophète et transformer dans l'exhalation musicale des voix et des instruments les textes qu'ils manient. Mais l'homme et la femme nus se sont rejoints, et, idée incroyablement hardie, ils adhèrent maintenant tous deux à la Trinité Elle-même!

En bas le déploiement centrifuge des volets avait eu pour résultat de mettre en mouvement le pèlerinage cen-

tripète sur la peinture de la double caravane symétrique. La fermeture les incorpore à cette prairie qui, autour de la Fontaine, se déploie aux pieds de l'Agneau. Il ne leur reste plus qu'à consommer, par cette trouée au milieu d'un horizon onduleux et repéré de collines et d'églises, ce chemin vers la profondeur et l'altitude à quoi les invite un Esprit irrésistible!

PAUL VALÉRY EN ITALIE

AVEC DES LETTRES INÉDITES

par RENÉ DOLLOT

C'est en 1933 à Milan que j'ai rencontré pour la première fois Paul Valéry. Déjà nous avions correspondu l'année précédente. La publication d'une brochure consacrée à son aïeul génois, Giulio Grassi, en avait été l'occasion (1). Consul de France à Trieste depuis son annexion à l'Italie, je m'étais attaché à retracer l'épisode du séjour du plus illustre de mes prédécesseurs : Stendhal. Publiée d'abord dans la *Revue de Paris* où le hasard la fit voisiner avec quelques pages de Paul Valéry (2), cette étude avait pris place dans un volume intitulé : *Les Journées Adriatiques de Stendhal* (3). La fortune ayant voulu qu'il tombât sous les yeux de Jules Valéry, frère aîné du poète, qui fut doyen de la Faculté de Droit de Montpellier et correspondant de l'Institut, celui-ci m'écrivit pour me demander si je voulais bien l'aider à reconstituer la vie de son grand-père. « Voulez-vous entreprendre cette tâche, Monsieur le Consul, m'écrivait-il, le 15 décembre 1929, ou trouver quelque Triestin, épris d'histoire locale, qui voulût bien s'y consacrer? »

J'acceptai d'autant plus volontiers la mission qu'il m'offrait qu'admirateur du poète de *Charmes*, je n'igno-

(1) *Un Précurseur de l'Unité Italienne : L'Aïeul de Paul Valéry, Giulio Grassi* (1793-1874). Etudes Italiennes, Nouvelle série, T. I, 1931, nos 3 et 4, et T. II, no 1. Publié en plaquette in-8o, 40 p. Paris, Ernest Leroux, 1932.

(2) *Stendhal Consul de France à Trieste.* Revue de Paris du 1er avril 1927. Reproduit dans le fascicule no 23 des Editions du Stendhal-Club.

(3) Préface de Paul Arbelet, 1 v. in-12, 1929, éd. Argo, 223 p. Couronné par l'Académie Française, Prix Monthyon 1931.

rais ni son ascendance italienne ni les liens qui le rattachaient à l'Istrie. Un charmant érudit récemment décédé, Giulio Cesari, m'avait plus d'une fois entretenu des Lugnani — c'est le nom de la grand-mère maternelle de Paul Valéry — famille particulièrement distinguée de Capodistria, une de ces cités enchanteresses qui s'égrènent le long de la côte orientale de l'Adriatique. Jules Valéry mit à ma disposition ses archives familiales. Je rencontrai le nom de Giulio Grassi dans la correspondance du Consulat de France à Trieste. Les Archives de Turin m'apportèrent un complément d'information. Ainsi naquit une notice, comme on disait jadis plus simplement qu'aujourd'hui, à laquelle la sympathie d'Henri Hauvette et l'amitié d'Henri Bédarida ouvrirent l'accès de la revue qui s'était appelée avant 1914, qui allait bientôt s'appeler de nouveau : la *Revue des Etudes Italiennes*.

Giulio Grassi dont il faut rappeler ici à grands traits la vie, était né à Gênes le 8 août 1793. Son père, après le tragique siège qui ruina la ville, vint chercher fortune à Trieste. Giulio, soldat dans les armées impériales, blessé en 1814 devant Troyes, ne tarda pas à l'y rejoindre lorsque Waterloo eut consommé la chute de Napoléon. L'Adriatique devait lui apporter sinon la fortune, du moins l'aisance que lui refusait la mer Tyrrhénienne. Un fait témoigne de la considération dont il est entouré : secrétaire du Comité des Assureurs Maritimes, il a l'honneur de présenter à l'Empereur d'Autriche une délégation de capitaines de navires. Est-ce à dire qu'il soit devenu un fidèle serviteur des Habsbourg? A qui l'eût pensé, 1848 allait apporter le plus éclatant démenti. Le 16 février, sa fille Vittoria (il avait épousé le 20 mai 1824 Jeanne de Lugnani) prétend paraître dans une représentation d'amateurs vêtue de blanc avec un tablier tricolore. La police s'y oppose. Elle arbore la cocarde jaune, substituant aux couleurs italiennes celles de Pie IX en qui l'opinion se plaisait à voir le protecteur de l'idée unitaire. Plus tard, les quatre demoiselles Grassi se présenteront au théâtre « vêtues de deuil, lors de

l'arrivée des nouvelles annonçant le succès de l'armée impériale. »

Giulio Grassi sera quelques jours le Commissaire élu de la garde nationale de Trieste. Il affirmera plus tard n'avoir jamais eu d'autres préoccupations que d'assurer l'ordre, mais sa nomination d'après la version autrichienne aura été la conséquence d'une machination politique. Il semble bien d'ailleurs qu'il n'ait pas été étranger au projet conçu par le commandant en chef de la flotte sarde, d'effectuer un débarquement qui lui eût permis de s'emparer de la ville sans coup férir. Ce projet n'eut pas de suite, l'amiral Albini s'étant rendu compte qu'il ne rencontrerait pas dans la population les concours indispensables au succès de l'opération. Les opinions de Giulio Grassi étaient d'ailleurs bien connues. Elles suffisent à expliquer que des individus ayant prétendu que sa femme travaillait derrière sa fenêtre à la confection d'un drapeau tricolore, la populace ait brisé les vitres de sa demeure.

Suspect à l'Autriche, exclu du comité des assurances, ses collègues ne l'ayant pas réélu, voyant la clientèle s'éloigner de sa maison de commerce, doublement affecté dans ses sentiments patriotiques et familiaux par la défaite de Charles-Albert à Novare, le 23 mai 1849, et la mort de sa fille aînée que le choléra emporta en quelques heures, il assista au seuil de la vieillesse à la ruine de ses espérances. Il se retourne alors vers le Piémont, sollicitant la compensation des sacrifices qu'il a consentis à la cause nationale, et le 14 juin 1850 il est nommé Consul à Trieste. « Pensez avec joie, lui écrit la comtesse Bolognini, que là où furent brisées les vitres, s'élèvera le drapeau tricolore. » Ce serait vraiment trop beau. Par une tactique inverse de celle de Stendhal qui s'installe sans attendre son exequatur, espérant placer Metternich en face du fait accompli, il fait discrètement sonder Vienne. La réponse de Schwarzemberg est si catégorique qu'il n'insiste pas. Par la faveur de Molé, Beyle a glissé de Trieste à Civitavecchia; grâce à Massimo d'Azeglio, Grassi retourne pour un temps à sa ville natale et, le

8 novembre 1855, il est transféré à Cette. Il y mourra Consul d'Italie le 11 août 1874, plus qu'octogénaire et toujours en service. La dernière de ses filles, Fanny, y a épousé le 27 novembre 1861 Barthélemy Valéry, contrôleur principal des douanes, né à Bastia le 23 janvier 1825. Elle sera la mère de Jules et de Paul Valéry. Evoquant ses souvenirs d'enfance, la filleule de l'amiral Bandiéra leur rappellera le temps où elle jouait avec les deux fils du marin autrichien, les martyrs de la conspiration de 1844, fusillés à Cosenza dans le vallon de Romito.

A l'envoi de ma plaquette, Paul Valéry répondit par la lettre suivante :

16 *mai* 1932.

Monsieur le Consul général,

Le temps jusqu'ici m'a fait défaut pour vous remercier de l'envoi de votre étude sur mon grand-père. C'est d'ailleurs peu que de parler de l'envoi; c'est le travail lui-même dont il faut que je vous dise combien j'ai été touché de l'idée que vous avez eue de l'entreprendre, comme de la conscience que vous avez mise à l'exécuter.

Vous m'apprenez bien des détails que j'ignorais sur cet aïeul dont je ne sais s'il me souvient, ou si l'image que je m'en fais est forgée par ses portraits et par ce que ma mère et mon frère m'ont dit de lui.

Mais je ne trouve ni dans sa biographie, ni dans ses récits, rien qui me permette de... me reconnaître en Giulio Grassi; et cependant il y a une ressemblance physique certaine. La construction de la face est bien la même.

D'autre part, sa carrière assez agitée, et la diversité des milieux où il a dû vivre — mais aussi ce fait que ses divers domiciles n'ont été que des ports méditerranéens — ont, peut-être, été de quelque influence sur la formation de mes tendances et de mes préférences.

J'ajoute que je ne me sens pas particulièrement italique. L'Italie, quand j'y vais, me produit une impression singulière — à la fois familière et étrangère. Il me semble, exactement, que j'y retrouve quelqu'un que j'ai beaucoup

connu, *mais qui* a énormément changé. *Le style et le langage des notes de Léonard, par exemple, m'est beaucoup plus « sympathique » que celui des écrits modernes. Etc.*

Rien de plus difficile que ces analyses où tant d'éléments subjectifs donnent le change à chaque instant.

Veuillez, Monsieur le Consul général, trouver ici l'expression de mes sentiments les plus reconnaissants et recevoir l'assurance de ma considération la plus distinguée.

PAUL VALÉRY.

Il m'est arrivé dans la suite de m'entretenir avec Paul Valéry de son aïeul génois. Nous nous sommes demandé quelles eussent été ses réactions dans l'Italie mussolinienne. Le poète ne croyait pas que l'irrédentiste de 1848 eût adhéré au fascisme. « C'était un libéral », me disait-il, avec une véhémence qui ne lui était point accoutumée. Je ne sais quels eussent été les sentiments de Giulio Grassi, mais l'indignation de son petit-fils nous éclaire suffisamment sur sa pensée personnelle.

II

Lorsque je reçus la lettre de Paul Valéry, je venais de quitter Trieste, ayant été nommé à Milan le 1er avril 1931. Trieste est la ville des souvenirs français, la grande et la petite histoire, l'histoire littéraire s'y rencontrent au temps des Habsbourg: deux filles de Louis XV, Mesdames Adélaïde et Victoire, y sont mortes en exil; sous Napoléon, elle a été la capitale de l'Illyrie; Caroline Murat, Elisa Bacchiocci, le roi Jérôme s'y sont retirés après la chute de l'Empire; Fouché y a succédé à Mesdames dans les caveaux de Saint-Juste; Chateaubriand s'y est embarqué pour la Terre Sainte; Stendhal y a inauguré sa vie consulaire, et j'en passe. Mais depuis son annexion à l'Italie jusqu'en 1940, intellectuel ou sentimental, aucun lien ne s'établit plus ouvertement entre la France et le grand port de l'Adriatique. Pas davantage d'ailleurs de

rapports économiques. Sauf au lendemain de l'autre guerre, je n'y ai jamais vu un navire français. Sans doute y existe-t-il une élite internationale qui se recrute à la fois dans les milieux italiens, autrichiens, grecs, israélites, parle à ravir notre langue restée celle de la société, apprécie nos livres, écoute les traductions de nos pièces. Mais, à cause des frais, les troupes dramatiques françaises ne dépassent pas volontiers Milan et les conférenciers auraient besoin de trouver à Trieste un groupement qu les accueillît. Or la création d'une « Amitié française » éveille certaines susceptibilités devant lesquelles les timidités reculent. Pendant une administration de douze années, je ne serai témoin que de deux manifestations, l'une et l'autre exclusivement musicales : Rhené-Baton dirigera un concert symphonique au cours duquel il fera applaudir les œuvres de nos compositeurs, notamment la *Procession Nocturne* d'Henri Rabaud, et Joseph Bonnet, le maître de Saint-Eustache, triomphera d'un public difficile sur les orgues de la vieille cathédrale de Saint-Juste.

Il en allait tout différemment de Milan, ville qui atteignait le million d'habitants et garde des traditions de capitale. La connaissance du français y était très répandue. On évaluait à trois mille le nombre des personnes susceptibles de saisir au théâtre toutes les finesses de notre langue. J'y ai entendu acclamer par une salle comble et merveilleusement compréhensive *Phèdre* qu'interprétait admirablement Marie-Thérèse Piérat, Piérat si avenante dans sa simplicité bourgeoise. De Gabaroche à Sacha Guitry contemplant amoureusement Yvonne Printemps, à la Petite Scène de Xavier de Courville, tous les genres nous étaient offerts et toutes les vedettes. Je vois encore Cécile Sorel, rencontrée jadis à Venise, minaudant dans sa loge en choisissant les bijoux les plus appropriés avant d'entrer en scène. On jouait *l'Aventurière*. Son mari, le comte de Ségur, dans la pièce d'Emile Augier, forçait l'admiration par l'aisance avec laquelle il avalait son litre de vin rouge. Et je n'oublierai pas Gaby Morlay arrivant au Cercle Français après la représentation de

Mélo. Elle était tout en larmes parce que le public avait sifflé le tableau du cimetière. Je lui fis observer que cet accueil ne la visait pas puisqu'elle était déjà morte à ce moment-là dans le drame d'Henry Bernstein. Et comment ne pas rappeler le sympathique ménage d'Alexandre et de Robinne. Mme Dussane me servira de transition puisque c'est comme conférencière qu'elle parut au Convegno. Elle y parla si bien de Molière qu'on ne se lassait pas de l'entendre.

Le Convegno, petite salle joliment distinguée, évocatrice des siècles passés, n'était pas le seul cadre offert à nos causeries. Plusieurs amphithéâtres se disputaient les orateurs venus d'outre-monts sous l'égide des *Amis de la Langue Française*. Ceux-ci ne se contentaient pas d'appeler à eux des professeurs ou des hommes de lettres de chez nous, mais aussi des écrivains de notre langue, de Belgique ou de Suisse : l'illustre historien Henri Pirenne qui parla du rôle du hasard en histoire, Robert de Traz, Maurice Muret. A côté des familiers : Gabriel Faure, Maurice Mignon, il y avait ceux qu'invitait volontiers le président Giuseppe Gallavresi dont l'érudition encyclopédique, d'ailleurs toujours accueillante, déconcertait. C'est lui qui fit venir Charles Du Bos. La dédicace du volume d'*Approximations* dont ce dernier me fit hommage donne la date de sa conférence au Convegno : vendredi 3 juin 1932. L'Académie française exerçait un prestige particulier. Au Circolo filologico (Université Populaire), Henry Bordeaux parla de *Chateaubriand à Rome*, et la voix puissante de Louis Madelin captiva son auditoire au cercle du Giardino où Paul Hazard devait célébrer Stendhal. André Maurois eut les honneurs de la grande salle de l'Université d'Etat, tandis que l'Université Catholique, où j'entendis le Père Gillet, demandait quelques leçons à Jacques Maritain.

Le prestige de Paul Valéry devait naturellement s'exercer sur une élite intellectuelle curieuse de connaître le célèbre écrivain français dont elle n'ignorait pas les origines italiennes, en qui elle saluait également un des plus hauts exemplaires de la latinité. On décida donc de

faire appel à son concours, et je fus prié d'intervenir personnellement auprès de lui. Il me répondit par la lettre suivante :

Décembre 1932.

Monsieur le Consul général,

Je vous remercie de m'avoir transmis l'invitation de la Société des Amis de la Langue Française. *Elle ne pouvait choisir un interprète plus sympathique et plus persuasif. Je suis tout disposé, en principe, à me rendre à ce désir. Mais il s'agit de situer une brève course à Milan entre ma conférence du* 6 *mars à San Remo, et celle que je dois faire à Cannes le* 17 *mars suivant. Et il s'agit aussi de ne point trop me fatiguer.*

D'autre part, j'aimerais avoir quelque idée des sujets à traiter ou à ne pas traiter.

J'ajoute que si je ne trouvais pas cette fois le temps d'aller jusqu'à Milan, une autre occasion s'offrirait peu après. J'ai accepté de donner une conférence le 17 *(ou* 19?) *mai, au Maggio Musicale Fiorentino, et le chemin de Florence peut aisément passer par Milan.*

Quant aux conditions matérielles, je pense que l'arrangement ne sera pas très difficile. Il me semble, d'ailleurs, que votre intervention pourrait, le cas échéant, obtenir le concours des services de la propagande en vue de ménager les ressources de la Société.

Veuillez, Monsieur le Consul général, exprimer mes remerciements à M. Gallavresi et croire à mes sentiments bien sympathiques et tout dévoués.

PAUL VALÉRY.

Les choses paraissaient arrangées lorsque je reçus la lettre suivante.

Le 24 *février* 1933.

Monsieur le Consul général,

Des circonstances tout imprévues m'obligeront à demeurer à Nice pendant les quelques jours que je comptais employer à Milan. Il faut donc que je diffère la confé-

rence projetée. J'espère que je pourrai la donner vers la fin du mois de mai, à mon retour de Florence, où m'appellera le Mois Musical.

Je vous serais très obligé de bien vouloir informer de ce contre-temps M. Gallavresi et M. Mailhac (4) *(dont je reçois la lettre à l'instant même), et exprimer à ces Messieurs tous les regrets que j'éprouve d'avoir à renoncer à nos projets, — provisoirement du moins.*

Veuillez agréer, Monsieur le Consul général, l'assurance de mes sentiments les meilleurs et les plus dévoués.

PAUL VALÉRY.

*P.-S. — Un décret paru à l'*Officiel *d'hier vous permettra de concevoir les raisons de mon séjour à Nice (création d'un Centre universitaire).*

Statuant sur des propositions concertées entre l'Université et la Ville de Nice, le Ministre de l'Education Nationale venait de faire rendre, en effet, le décret du 18 février 1933 au terme duquel était créé, sous le nom de Centre Universitaire Méditerranéen, au chef-lieu des Alpes-Maritimes, l'Institut qu'il s'agissait d'organiser. Il le fut, non sans peine, on le verra plus loin, par Paul Valéry avec le concours ~~de~~ Maurice Mignon, professeur à l'Université d'Aix-Marseille.

La lettre suivante annonçait enfin son arrivée.

Lundi, le 1er mai 1933.

Monsieur le Consul général,

Je pars ce soir pour Madrid où je compte descendre au Ritz, et je pense être le 7 à Barcelone (autre Ritz) jusqu'au 9. De là, je gagnerai l'Italie, peut-être par mer, plus probablement par Montpellier et Nice.

Je vous préviendrai de l'heure de mon arrivée à Milan aussitôt que je la verrai déterminée. Je serai très heureux de déjeuner chez vous et vous remercie de votre aimable

(4) Respectivement Président et Secrétaire général des « Amis de la Langue Française ».

invitation. Peut-être vaut-il mieux placer ce déjeuner le 16, car il est question d'une réception à Gênes par l'Université?

Je quitterai Milan le 17 au soir, je pense, ou le 18 au matin pour Florence.

Quant au sujet, je crois, au contraire de l'opinion des Amis de la Langue Française, *que la lecture et l'explication d'Amphion et de Sémiramis eussent été plus intéressantes pour le public que des considérations plus ou moins abstraites sur la Poésie, et eussent demandé moins d'attention. Mais vous en déciderez souverainement. Il suffira que je sois prévenu du choix définitif quelques heures d'avance. Voici les deux titres ou les deux termes de l'alternative :*

a) *Mes essais mélodramatiques :* Amphion *et* Sémiramis.

b) *L'idée que je me suis faite de la Poésie.*

Enfin je vous serai bien obligé de me faire retenir une chambre avec bain au Cavour *pour le jour (que je vous indiquerai) de mon arrivée.*

Veuillez agréer, Monsieur le Consul général, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

PAUL VALÉRY.

Treize jours plus tard, de Nice cette fois, Paul Valéry me confirme son départ. Le 14 mai, il est à Gênes où l'attend une réception triomphale. Gênes, la ville de Giulio Grassi à laquelle le rattache une longue lignée d'ancêtres lointains. « Elle n'est pas pour moi une ville comme les autres », a-t-il écrit le 24 avril au Secrétaire général de l'Alliance Française, Gaston Broche, Professeur détaché à la Faculté des Lettres. Avec celui-ci, toute la matinée du 15, il parcourt les vieux quartiers si pittoresques de la cité d'André Doria. Puis, à 3 heures, n'ayant éprouvé nulle fatigue, comme si, tel Antée, le contact avec la terre des aïeux lui avait prêté de nouvelles forces, il prend la parole dans la splendide Aula Magna de l'Université Royale. Il dit les raisons de son amour de Gênes,

évoque des souvenirs d'adolescent en vacances, après que le Recteur Moresco, le Sénateur Celesia de Vegliasco, Gaston Broche, ont célébré sa gloire (5).

C'est au soir de cette apothéose que je l'accueille à Gênes. Il dînera chez moi dans l'intimité. Nous ne nous sommes jamais rencontrés. Mais le souvenir de Giulio Grassi, mes relations avec Jules Valéry donnent tout de suite à l'entretien une entière liberté. Simple, spontané d'allures, heureux de cette détente qui s'offre à la fin d'une journée de fatigue et d'honneurs, sa conversation tantôt familière ou tournée vers les cimes, ne s'interdit point l'anecdote ni les remarques humoristiques au cours desquelles, avec une pointe de gaminerie, il ne s'épargne pas lui-même. De cela, je pense, les propos que je vais rapporter porteront témoignage. Parlerai-je d'abord de son élection à l'Académie française? Elle n'était pas alors très lointaine et il se plaît à nous en conter les péripéties avec une verve amusée. Il trouve piquant de la devoir, lui, le contempteur de l'histoire, à un historien et à un militaire. L'historien, c'est Gabriel Hanotaux; le soldat, le maréchal Foch. Peu d'années après, m'entretenant de Paul Valéry qu'il admirait fort avec l'ancien ministre des Affaires étrangères, celui-ci me narrait comment il l'avait découvert. Convaincu, au lendemain de la guerre de 1914, qu'il fallait rajeunir la vieille maison du Pont des Arts, il s'était enquis des valeurs nouvelles. L'œuvre du poète de *Charmes* l'avait séduit et retenu. Il en parlait d'ailleurs avec une compréhension singulière. Et il s'était juré de faire entrer son auteur à l'Académie.

Si l'initiative du choix des Quarante appartient à Gabriel Hanotaux, le succès de son élection, Paul Valéry l'attribuait au maréchal Foch. Il avait pour concurrent Léon Bérard que patronnaient le cardinal Baudrillart et Paul Bourget, tous deux vantant les services rendus

(5) V. Gaston Broche, *Discours pour la réception de Paul Valéry, de l'Académie française, à l'Université Royale et à l'Alliance Française*, Paris, 101, boulevard Raspail, Gênes, 18, Via Cairoli, annexe XIV du Bulletin de l'Alliance Française, in-8, 16 p., et du même auteur : *Paul Valéry à Gênes*, extrait de la « Revue de la Méditerranée », Marseille, 1er août 1933. Bulletin de l'Alliance Française à Gênes, Annexe XV.

par le Ministre de l'Instruction publique à l'enseignement classique. « Je me fous des humanités », répondit le maréchal. Et c'est à la faveur de son suffrage que Valéry dut d'être élu. Aussi lorsque mourut le vainqueur de la bataille de France 1918, l'accompagna-t-il jusqu'à sa dernière demeure. La cérémonie fut interminable. Ses confrères et lui souffraient de ne pouvoir s'isoler. Plusieurs d'entre eux en furent sérieusement incommodés. Leur angoisse se marquait par la décomposition de leurs traits : « Ils portaient leur vessie sur leur visage. »

S'il n'avait pas été élu lors de sa première candidature, Paul Valéry nous dit qu'il ne se fût pas représenté. Questionné par moi au sujet de son discours de réception, il ajoute qu'il s'était juré, ne voulant pas mentionner Mallarmé, de ne pas prononcer le nom de celui qui l'avait méconnu. Tous ses propos soulignent d'ailleurs sa médiocre sympathie pour Anatole France.

S'il n'aime pas l'auteur du *Lys Rouge,* il avoue parmi les vivants un faible pour Pierre Benoît dont les romans l'amusent.

Il a beaucoup regretté la mort de Paul Souday. Le célèbre critique du *Temps,* dont il appréciait la compréhension, professait pour lui un véritable culte — n'a-t-il pas écrit un jour, je m'en souviens, que s'il eût pu choisir sa personnalité littéraire parmi ses contemporains, il eût voulu être Paul Valéry? Son admiration le touchait, mais il me laissa entendre également qu'il ne méconnaissait pas ce qu'il devait au feuilletonniste au point de vue temporel. Il lui avait un jour suggéré une chronique humoristique sur les noms de rues qui, croit-il, ne fut jamais écrite. Aux noms de personnes, on eût substitué celui d'illustres ouvrages, ce qui eût sans doute plus efficacement servi la cause des bonnes lettres : rue *Notre-Dame-de-Paris,* boulevard des *Misérables,* avenue des *Méditations,* impasse de l'*Esprit-Pur...*

Il admire Victor Hugo que certains ont tort de dénigrer, méconnaissant son incomparable puissance. C'est déjà ce que m'a dit Gabriel d'Annunzio : la rencontre est de prix. Mais, à son avis, ni les romantiques ni les par-

nassiens n'ont eu d'influence à l'étranger. A cet égard, Baudelaire, qu'il place à un rang très élevé, ne doit pas être méconnu. « C'est lui qui a transporté l'influence (je ne dis pas le prestige) de la poésie française au delà des frontières. »

L'heure est venue pour Paul Valéry de prendre congé, encore que la fatigue chez lui n'implique pas le sommeil. Il dort peu, se lève à 5 heures, fait son café, travaille. Hélas! il a oublié l'attirail lui permettant de confectionner sa boisson favorite dans sa chambre d'hôtel. Ma femme remédiera à cette lacune. Je crois bien que c'est ce dont il lui saura le plus de gré.

Déjeuner moins intime le lendemain. Il retrouve chez moi Gallavresi, le préfet Bruno Fornaciari, d'autres encore : Bruno Fornaciari que j'ai déjà connu à Trieste, dont il administra la province, qui sera quelques jours Ministre de l'Intérieur après la libération de l'Italie et à qui je me souviens d'avoir prêté *Le Nœud de Vipères*. Je lui annonce la mort de la comtesse de Noailles. La nouvelle l'émeut pour ainsi dire intellectuellement. Il passe très vite de la femme à l'analyse de l'œuvre, plus précisément à l'examen de sa création. L'auteur du *Cœur Innombrable* est un grand poète mais qui ne savait pas travailler. Il le lui a dit. Rien de plus opposé, en effet, que son œuvre volontaire et les effusions lyriques d'Anna de Brancovan. Il conte maintenant avec une bonne grâce amusée un souvenir personnel. Appelant la comtesse de Noailles au téléphone, il entendit sa voix, mais s'aperçut qu'il était branché sur une autre communication. Et précisément on parlait de lui. « On faisait votre éloge? — Mais non. — On critiquait vos œuvres? — Hélas! c'était l'homme privé, et le pire c'est qu'elle avait raison! »

Le soir, au Convegno, il parlera de *Mes idées sur le mélodrame : Amphion et Sémiramis* dont il lira des fragments. La salle est trop exiguë pour accueillir un très nombreux auditoire. Mais Jules Valéry m'a mis en garde contre le choix d'un amphithéâtre que le volume de la voix de Paul ne suffirait pas à remplir. Conscient d'ail-

leurs de l'impossibilité de se faire entendre de tous, il n'accentue pas l'effort. Plus d'un regrettera de n'avoir pu que l'apercevoir. C'est dommage car l'écouter est un ravissement. Chacun s'extasie devant la subtilité d'une parole qui se meut avec une aisance souveraine dans un langage tout à la fois abstrait et poétique.

La journée du 16, il la consacrera à la visite des admirables musées milanais et déjeunera chez Giuseppe Gallavresi. Nous nous retrouverons le soir à la table de l'aimable Président du Convegno, Ferrieri, avant de passer au palais du prince Gallarate-Scotti qui a organisé une réception en son honneur. Je me demande comment il peut résister à tant de fatigues, à tant de questions sur son œuvre et sur son art. Les intellectuels sont surpris de l'entendre dire qu'il ne travaille pas spontanément mais sur des thèmes donnés, ce qui n'enlève rien d'ailleurs à l'originalité de ses ouvrages.

Il quittera Milan le 17 pour Florence et Rome où l'attendent d'autres ovations. Une dernière lettre me parviendra de lui avant son départ d'Italie.

Palais Farnèse, Rome.

Lundi, 29-5-33.

Mon cher Consul,

Je ne veux pas quitter l'Italie sans vous adresser tous mes remerciements pour l'aimable, le parfait accueil que Mme Dollot et vous-même m'avez fait à Milan.

Je rentre comblé, mais fourbu. Et je ne vais pas trouver le repos à Paris!

Je quitte ce pays avec l'impression qu'il y a du mieux entre nous et l'espoir que cette impression n'est pas sans quelque rapport avec la réalité...

Je vous charge de tous mes hommages pour Mme Dollot, et de mes souvenirs bien reconnaissants pour Gallavresi, Ferrieri, pour M. Sacchi et le jeune Galsini (si vous le rencontrez).

Veuillez croire à mes sentiments très cordialement dévoués et à toute ma sympathie.

PAUL VALÉRY.

A l'automne, je le félicite de sa nomination d'administrateur du Centre Méditerranéen. Voici sa réponse (6).

Mon cher Consul général,

Je vous remercie de vos félicitations, et surtout du plaisir que j'ai eu à avoir de vos nouvelles. Je suis loin d'avoir oublié votre aimable accueil à Milan. Quant à Nice, je ne sais ce qu'il en sera. Je n'ai ni les pouvoirs, ni les ressources qui me permettraient d'envisager l'avenir de cette fondation comme œuvre mienne. Je ferai de mon mieux, mais l'inertie, mais les moyens, mais la complexité des dépendances — Ville, Etat, Université, etc...

Je ne sais ce que je pourrai offrir à M. Gallavresi; je soumettrai la question au Conseil du 7 octobre, et ce me sera une occasion de sonder sinon les cœurs, du moins les reins.

Je n'ai pas été à Montpellier, cet été, et ne pense pas pouvoir m'y rendre le mois prochain. Mon frère a pris sa retraite en juillet. Il aimait sa chaire et ses étudiants. Mais l'âge...

Si vous venez à Paris, je serais heureux de vous voir. J'y serai jusqu'au 5 octobre, et de nouveau à partir du 18. Je vous donne à tout hasard mon numéro de téléphone, en vous priant de le garder pour vous : Passy 15-07.

Veuillez, mon cher Consul, présenter mes hommages à Mme Dollot et me croire

Votre cordialement dévoué.

PAUL VALÉRY.

Quelques semaines plus tard, je rendis visite à Paul Valéry, rue de Villejust. Il m'offrit un exemplaire de son *Projet d'organisation du Centre Universitaire Méditerranéen* qu'il venait de publier et m'en remit un second pour Alexis Léger. Le Centre Universitaire de Nice est pour lui une déception. Il l'avait envisagé comme une « sinécure alimentaire, mais malheureusement, ce n'est pas une sinécure ». Ceux qui ont approché Paul Valéry savent

(6) L'enveloppe porte le cachet de Meudon (S.-et-O.), 16 septembre 1933.

qu'il était hanté par la crainte d'une vieillesse démunie.

A propos de l'*Essai d'explication du Cimetière Marin* de Gustave Cohen, il insiste sur une idée qu'il a bien souvent exprimée : l'interprétation de son œuvre ne lui appartient pas. Détachée de l'écrivain, elle ne relève plus que du lecteur, dont l'interprétation est valable. L'auteur n'a pas le monopole de son explication. Il me dit aussi qu'il n'a eu d'autre mérite que de regarder les choses directement. La plupart des hommes, selon lui, interposent leur personnalité ou leurs préjugés entre eux et les faits, ce qui les empêche de les voir clairement.

Au printemps suivant je l'avertis que l'état de santé de Giuseppe Gallavresi ne lui permettra certainement pas de se rendre à Nice.

Deux ans plus tard, j'étais de retour à Paris. Je le retrouvai tel que je l'avais connu à Milan. Au Collège de France, il m'arriva d'aller l'écouter. L'exercice de la parole publique prêtait maintenant à sa voix plus d'ampleur et dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, lors de la commémoration de Voltaire, peu de temps avant sa mort, je crois bien qu'il fut entendu de tous les auditeurs. Nous étions loin du Convegno.

Les hasards de ma carrière m'ont mis en présence de deux des plus illustres écrivains de mon temps : Gabriel d'Annunzio et Paul Valéry. Auprès de l'un et de l'autre j'ai éprouvé le sentiment de la présence du génie. Sur les lèvres du poète italien, les images naissaient spontanément avec une incomparable splendeur; sur celles du poète français, en qui l'on pouvait retrouver les enchantements du dialogue platonicien, les idées se formulaient sans effort avec la même perfection. La rencontre de ces deux grands latins demeure un de mes beaux souvenirs d'Italie,

VUES SUR RIMBAUD

par GEORGES DUHAMEL
de l'Académie française.

Au moment de saisir, sur les rayons de ma bibliothèque, les œuvres de Jean-Arthur Rimbaud, je me suis pris à murmurer : « Vais-je relire ce que je sais par cœur? Est-ce vraiment nécessaire? »

C'était vraiment nécessaire, je l'ai bien vu tout de suite. J'ai connu, aimé, célébré fervemment les œuvres de Rimbaud dès ma tendre jeunesse. Je l'ai pris et repris à tous les détours de ma vie et il m'a toujours remué, il m'a toujours procuré la même ivresse amère. Il est naturel qu'on ait le sentiment de connaître par cœur ces écrits dont on s'est nourri dès l'adolescence, et c'est presque toujours une illusion. Pour soudaine et succincte qu'elle soit, l'œuvre de Rimbaud est encore riche en détours, en jungles, en retraites mal explorées. Les poèmes en prose chantent fort bien à notre oreille; ils nous réveillent la nuit avec leurs mots aigus, vigoureux, térébrants; ils sont toutefois, dans leur continuité, moins saisissables que les poèmes en vers. Ce sont des éclairs et, proprement, des illuminations. Chercher Rimbaud dans les plis de notre mémoire, cela ne suffit pas. Il convient, il importe de relire les textes et de les relire de près. Déjà, même en ses parties les plus justement célèbres, cette œuvre a subi l'action corrosive des curieux, des admirateurs, des commentateurs : il existe, pour certains passages, deux ou trois leçons qui ne sont pas toujours exactement superposables et dont la comparaison jette le lecteur en rêverie.

Cet homme qui a respiré en même temps que moi sur la terre, puisqu'il est mort en 1891, cet homme est dès maintenant la proie des fables. Chaque jour, les lettrés apportent à la légende quelque surcroît de lueurs. Tout aussitôt, et contrairement à notre attente, le mystère s'obscurcit; les nuées et la nuit se font plus jalousement noires autour de cet extraordinaire fantôme.

« Passant considérable », voilà ce que Stéphane Mallarmé a dit de Jean-Arthur Rimbaud. Le mot est juste et pourtant il fait sourire celui qui, comme moi, respecte et admire Mallarmé. J'imagine le poète d'*Hérodiade* debout devant sa cheminée, au milieu de ses fidèles. Nul doute : pour lui, Rimbaud était un passant, un passant assurément considérable, mais un passant. Ce que Mallarmé ne semble pas avoir deviné, c'est que le passant reviendrait; c'est, surtout, que le passant ne passerait pas, qu'il allait demeurer, qu'il ne cesserait de grandir, que son influence s'étendrait sur toutes les jeunes générations, et que ce gamin mal embouché, aux pattes de « blanchisseuse », lourdes et rougeaudes, serait, dans le siècle nouveau, non le maître, mais bien et mieux encore, le messager, le prophète de toute une jeunesse fiévreuse, enthousiaste et rebelle.



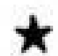
Le « Coin de table » est un travail d'atelier. Avant d'être une œuvre d'art, c'est d'abord un document. Les huit bonshommes assemblés là ont à peine l'air de se connaître et même de se voir. Ils posent pour le portraitiste avec plus ou moins de constance, de complaisance. Qui veut comprendre quelque chose au visage et à l'âme de Rimbaud doit regarder de près l'étude peinte, d'après nature, par Fantin, en 72. Elle a été souvent reproduite et de manière assez médiocre. Or elle est toute en nuances et en délicatesses exquises. Avec ses cheveux en désordre et son cache-nez de bohème, d'ailleurs à peine indiqué, le jeune gaillard a l'air d'un sauvage. On le voit sans doute malpropre, un peu hagard, morose et las. Mais que le regard du chercheur s'arrête une seconde, et il ne

peut plus s'évader. Rimbaud a dix-huit ans. Il atteint l'acmé de sa courbe surprenante. C'est l'adolescent de génie, tout l'atteste. Le peintre a fort bien vu ce qu'il fallait voir, encore qu'il n'ait pu jouir que d'une seule pose. Le front est ample et bien construit. Une large touche de gouache y met un reflet de lumière laiteuse. Les sourcils sont bien dessinés, l'oreille petite, le nez bref est flaireur, la narine en mouvement. La bouche est gonflée comme celle des enfants. De la commissure des lèvres, peut-on dire qu'elle est perverse? Non, elle est sensuelle et frémissante. Cette bouche est bien celle qui doit prononcer les paroles délicieuses :

Au bois il y a un oiseau, son chant vous arrête et vous fait rougir.
Il y a une horloge qui ne sonne pas.
Il y a une fondrière avec un nid de bêtes blanches...

Mais le regard surtout retient le contemplateur. Il n'est pas en accord avec la chevelure querelleuse : il n'est pas d'un révolté. Il est rêveur, tendre, mélancolique, surtout mélancolique.

Ce portrait m'en dit plus que beaucoup d'autres témoignages sur le surprenant compagnon. Je n'aime guère les photographies, si rares d'ailleurs, ni celle du collège où nous découvrons bien le « sale gosse » au regard rétif, ni celle d'Abyssinie, mal distincte, où nous cherchons anxieusement le souvenir d'un poète et où nous ne rencontrons que l'âpre figure d'un forçat.



Si l'œuvre de Rimbaud nous était tombée du firmament, en un paquet noué d'une corde, sans la moindre explication, ce serait déjà, pour nous, un très inquiétant trésor; mais, derrière cette œuvre énigmatique, voilà qu'il y a la vie du poète, voilà que nous voyons passer aussi, entre cette vie et nous, les mouvantes brumes de la légende. J'avoue qu'il est très difficile, pour considérer l'œuvre de Rimbaud, de s'abstraire de cette vie et des problèmes qu'elle pose. La bibliographie est déjà très touffue. Une existence aussi dépouillée d'événements que

celle de Mallarmé a pu inspirer à Henri Mondor un livre de huit cents pages qui retient, de bout en bout, l'intérêt du lecteur lettré. Rien d'étonnant que, sur l'aventure de Rimbaud, le poète errant, s'édifie, de saison en saison, une copieuse bibliothèque.

Pour lire utilement Rimbaud, pour lier amitié avec cette âme douloureuse, pour accomplir avec fruit, sur son œuvre, un âpre et salutaire effort de connaissance, est-il bon de savoir quelque chose de la vie mouvementée, misérable, déchirante qu'a vécue ce grand poète? Je réponds sans hésiter que ce n'est point inutile. Est-il indispensable de se prononcer dans toutes les querelles que cette vie soulève? Est-il essentiel de se faire une opinion doctrinale sur les penchants sexuels de l'adolescent, sur la nature des relations qu'il entretint avec Verlaine, sur sa vie en Orient, sur ses rapports avec Ménélick, sur la maladie qu'il contracta finalement au Harrar, sur son retour en France, sur les séjours à l'hôpital de la Conception et sur cette grâce finale, accordée comme par miracle? Eh bien, non, je réponds non.

L'histoire de Don Juan n'est en aucune manière une histoire morale : même quand brille l'éclair vengeur, quand gronde le coup de tonnerre et quand le sol s'entr'ouvre, l'homme orgueilleux ne cède point. L'histoire de Rimbaud est, somme toute, une histoire morale. Elle devrait nous édifier, elle devrait nous confirmer en certaines certitudes. C'est une histoire morale, mais c'est une histoire très triste et même désolante. Ce que la jeunesse aime en Rimbaud, c'est moins l'artiste prodigieux que le révolté, l'homme de tous les défis et de toutes les insolences. L'idée que ce rebelle a dû, finalement, courber la tête, que cet orgueilleux s'est abaissé, que cet aristocrate de génie a pu solliciter en vain les plus humbles satisfactions, que ce réfractaire a finalement abjuré tous ses songes, cette idée ne me rassure point : elle me laisse un horrible sentiment de malaise et d'amertume.

Car Rimbaud n'est pas un hors-la-loi; il ne finit pas en hors-la-loi. L'élève merveilleusement doué qui emportait toutes les couronnes et qui ne s'est même pas pré-

senté aux examens du baccalauréat, cet élève regrettera plus tard son erreur; il ira jusqu'à se demander si cette erreur ne peut être réparée. L'antimilitariste qui, le sarcasme à la bouche, a traversé nos désastres de 70 et de 71, s'engagera dans l'armée hollandaise qu'il abandonnera d'ailleurs par désertion. L'anarchiste besognera pour devenir millionnaire. L'homosexuel souhaitera de se marier et d'avoir un enfant. Le cynique se dépouillera pour vêtir un nègre malade et parlera timidement de « faire le bien ». A lire cette chronique extravagante, cette histoire somme toute lamentable et souvent absurde, ces désaveux, ces désenchantements, on en vient à penser que la victoire de la froide raison est quand même désespérante, dans sa fatalité, qu'une fois au moins la folie aurait pu s'épanouir dans le triomphe et que Jean-Arthur Rimbaud, le poète du *Bateau Ivre* et des *Illuminations*, aurait eu quelque droit à bénéficier de cette exception magnifique.

C'est pour fuir les représailles de cette raison glacée que certains poètes se sont, au point le plus élevé de leur essor, c'est-à-dire presque toujours très tôt, réfugiés dans la mort. Je n'ai pas connu Essenine, l'un des derniers appelés de ce martyrologe; mais j'ai rencontré Maïakovski, en 1927, à Moscou et à Paris. La nouvelle de son suicide ne m'a point surpris. Que pouvait-il faire sinon se retrancher? Ce qui m'a longtemps étonné, c'est que Rimbaud ne se soit pas ouvert la gorge en 1873. J'en viens à penser que s'il n'y a pas eu suicide évident, il y a quand même eu suicide. Rimbaud le poète est bien mort en 73. J'accepte là-dessus le sentiment de mon vieil ami Carré qui apporte, à juger ces problèmes, beaucoup de bon sens et de sympathie. On doit distinguer deux Rimbaud : le poète éblouissant et le morne aventurier d'Ethiopie. Le phénomène est assez rare pour qu'on y pense avec persévérance. Entre les deux Rimbaud, l'abîme est infranchissable et semble d'ailleurs infranchi. Que les bonnes âmes ne s'avisent point de parler de repentir et même d'expiation : il n'y a pas de commune mesure entre les longs ennuis, les torturantes misères du second

Rimbaud et les péchés de l'autre, les péchés de l'enfant prodigieux.

Cet enfant seul m'intéresse, lui et le présent qu'il nous a fait : cette œuvre brève et fulgurante, cette œuvre qui nous donne beaucoup et qui nous demande plus encore.

★

Pour l'homme de bonne volonté qui saisit l'œuvre de Rimbaud et entend y chercher substance, un vieux problème se déclare assez vite : celui de l'obscurité.

Ce n'est point un problème nouveau : il existe, en France, je l'ai montré dans un autre écrit, une tradition d'obscurité lyrique. Elle est discontinue : sous l'influence de Boileau et de la grande poésie oratoire, le goût du mystère a fait retraite, pendant le XVII[e] siècle. Le lyrisme de caractère ésotérique, tout à fait abâtardi, a momentanément sombré dans les *énigmes* et autres devinettes misérables. On l'a vu renaître dès 1843, avec Gérard de Nerval. Depuis, nous n'avons jamais manqué de poètes obscurs, dans cette France réputée patrie de la clarté.

Pour certains poètes, l'obscurité fut un voile subtil qui leur permettait de soustraire leur pensée à la curiosité indiscrète des inquisiteurs ou des politiques. Pour d'autres, elle est un jeu, pour d'autres encore un refuge, pour certains même, un véritable système de connaissance.

A l'obscurité lyrique on ne peut donc, en toutes circonstances, reconnaître les mêmes vertus, la même origine, le même sens et bien évidemment, la même épaisseur. Il n'apparaît pas que, pour Mallarmé, l'obscurité soit au début de l'aventure : le poète considère un objet simple, un éventail par exemple, et, petit à petit, touche par touche, il se prend à disposer de l'ombre à l'entour de cet objet, à l'habiller, à faire varier les ténèbres comme d'autres font varier l'éclairage. Telle est sa façon personnelle d'accomplir, en face de cet objet, des actes de connaissance, d'en opérer, mystérieusement, la digestion intellectuelle.

L'obscurité, chez Claudel, est bien différente. Claudel l'a déclaré lui-même : le rôle du poète est de « trans-

former l'inconnu en connu ». Il arrive que cette opération laisse un résidu insoluble. Il arrive qu'une part de l'inconnu se refuse à la transformation. Il arrive que l'ombre originelle, en certains de ses fragments, se montre irréductible. L'obscurité de Claudel n'est pas préconçue et organisée. Ce qui nous semble obscur, c'est ce que le poète n'a pas pu éclairer ou même renonce, en définitive, à éclairer.

Le jeu est tout autre avec Valéry qui, lui, n'est jamais vraiment obscur. Valéry, qui a réconcilié l'hérésie mallarméenne et l'orthodoxie racinienne, est toujours parfaitement réductible à l'analyse. Avec Valéry, la notion du jeu divin a toujours son plein sens. Il n'est que de s'évertuer pour rejoindre cet esprit délié dans ses bonds et ses détours.

L'obscurité de Rimbaud, dans quelques poèmes en vers et dans les poèmes en prose, ne saurait se comparer à nulle autre. Elle pourrait déconcerter l'explorateur novice. A part quelques néologismes, les mots sont les mots du vocabulaire courant. Ces mots sont ordonnés en phrases souvent concises, brutales, agiles, extraordinairement vigoureuses, mais articulées selon la règle. Du point de vue grammatical, chacune de ces phrases est somme toute claire; il arrive même qu'ainsi isolée, elle ait un grand pouvoir illuminant. Où l'obscur intervient, c'est dans la manière dont ces phrases sont assemblées pour former un corps de discours. Il est évident que, dans la plupart des cas, le poète, insoucieux de l'auditoire, ne prend aucunement la peine de nous renseigner sur les relations admissibles entre ces lueurs éblouissantes. Il ne dit que ce qu'il veut dire et il pense le reste, il le pense pour lui tout seul. Peu lui importe que nous parvenions à raccorder ensemble ces cris, ces soupirs, ces oraisons, ces imprécations, ces ricanements et ces injures.

Certaines pièces ont le pas, la démarche des cauchemars; elles se déroulent dans la lumière des cauchemars :

Loin des oiseaux, des troupeaux, des villageoises,
Que buvais-je, à genoux dans cette bruyère

Entourée de tendres bois de noisetiers,
Dans un brouillard d'après-midi tiède et vert?

Que pouvais-je boire dans cette jeune Oise,
— Ormeaux sans voix, gazon sans fleurs, ciels couverts! —
Boire à ces gourdes jaunes, loin de ma case
Chérie? Quelque liqueur d'or qui fait suer.

Rimbaud nous a déclaré son propos : « J'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges. » Et nous pouvons avouer que ce propos, il l'a souvent tenu.

Si de telles pièces chantent dans notre mémoire, qu'elles gardent leur hallucinante liberté. Je plains ceux qui traitent ces dramatiques témoignages comme des rébus et qui prétendent obstinément en avoir pénétré le sens de manière décisive. Nous pouvons si bien nous passer de calciner au feu de la raison ces bouquets de fleurs chatoyantes, fragiles et vénéneuses.

Les pages les plus obscures, celles de la fin, celles qu'il faut aimer ou rejeter, sans moyenne mesure, ont une souveraine vertu d'incantation. A partir du moment où elles ont forcé les portes de notre mémoire, elles exercent, sur notre âme, leurs séduisants prestiges, leur irritante magie. Nous ne pouvons plus ne point répéter, dans le secret de notre vie, ces vers ou ces versets dont nous savons pourtant bien qu'ils n'ont pas été écrits pour nous et dont nous avons connaissance par un concours de faits et de circonstances qui n'étaient ni de la volonté ni même du consentement de l'auteur. Car Rimbaud n'a pas publié lui-même les *Illuminations* et s'il a fait imprimer *Une Saison en Enfer,* il en a laissé les exemplaires moisir chez un imprimeur. A ce moment de sa vie, Rimbaud était déjà trop loin de nous et de notre commerce. De ce que les autres pouvaient penser de ces pages écrites dans la colère et le désespoir, il se souciait fort peu. De loin, nous regardons, après bien des années, briller ces lueurs mystérieuses, comme « les feux d'un festin solitaire où nous n'avons pas été conviés ». Cette phrase, écrite il y a trente ans, je viens de la retrouver et n'y vois rien à reprendre.

Il est des textes obscurs qui parviennent à nous atta-

cher parce que nous demeurons libres d'y trouver ce que nous y apportons. Ils s'apparentent à la musique pure : ce sont des vases libres, mais ornés et de belle forme, dans lesquels nous pouvons, selon les mouvements de l'heure, verser nos élixirs préférés. On ne saurait prendre ainsi l'œuvre de Rimbaud. Le drame que nous devinons à travers ces pages véhémentes est trop exigeant, trop cruel pour qu'il nous soit loisible de disposer, à l'entour et selon notre gré, nos festons, nos guirlandes et nos couronnes. L'alchimie mallarméenne m'intéresse toujours, elle ne m'émeut presque jamais. — Je fais exception pour trois ou quatre vers. — Rimbaud m'émeut toujours. Parfois il me bouleverse, parfois il me déchire et me désespère.

Je parlais tantôt de l'hérésie mallarméenne et cela vaut un mot de glose. Depuis des siècles, les écrivains de langue française forment, dans l'espace et dans le temps, une assemblée régie par des lois rigoureuses. J'ai déjà nommé cette assemblée l'Eglise littéraire de France. De temps en temps, paraît un schismatique. Il fait un effort, parfois génial, pour inventer des lois et des dogmes nouveaux, pour soumettre le vieux langage français à des épreuves dont il attend et dont il lui arrive d'obtenir quelque sublime révélation. La plupart des hérésiarques se détournent assez vite de leur hérésie et reprennent rang dans la communion des fidèles. Mallarmé, lui, a persévéré dans l'esprit, sinon dans l'œuvre. Rimbaud s'est évadé de l'Eglise et même du monde. Il a, du même coup, renoncé à l'expression, à sa personne, à son personnage, à la vie. Ce n'est pas un hérésiarque, c'est un fugitif et un désespéré.

★

Si, dans le fond de mon cœur, je murmure le petit poème qui s'intitule *Bonne pensée du matin,*

A quatre heures du matin, l'été,
le sommeil d'amour dure encore
sous les bosquets, l'aube évapore
l'odeur du soir fêté...

Si je fredonne cette chanson nostalgique, il me faut bien avouer que ce n'est pas toujours à Rimbaud que je songe. Mille fois, au temps de notre jeunesse, nous avons répété ces vers secrets. Nous nous les disions tout bas, comme on se dit un mot de passe, comme on souffle une confidence, comme on propage une nouvelle. Mille fois, du haut d'une fenêtre ou au détour d'un sentier, nous avons crié :

En attendant le bain dans la mer, à midi.

Aux ombres et aux ténèbres rimbaldiennes, nous avons marié nos propres ombres, nos intimes ténèbres. Son œuvre est encore à lui et elle est, depuis longtemps, à nous. Notre propre vie, maintenant, est confondue à la substance de ces trésors insolites.

J'ai toujours pensé, je pense toujours que nous rencontrerons Rimbaud sur le sombre rivage des morts. Il aura parfaitement oublié tous ses poèmes. Alors, nous les lui réciterons; nous lui expliquerons ce qu'ils ont été pour nous et, j'ose ajouter, ce que nous en avons fait...

FLAUBERT
ET LE MERCURE DE FRANCE

par RENÉ DUMESNIL.

J'aime croire que les ombres, encore qu'elles boivent l'eau du Léthé, n'oublient que les maux dont le souvenir reste à lui seul, dans la vie mortelle, une autre douleur; mais j'aime espérer qu'en acquérant la connaissance de la vérité, elles gardent mémoire des bienfaits qu'elles ont reçus. Et c'est pourquoi j'imagine que Baudelaire et Flaubert guidaient le cortège des écrivains trépassés attendant notre cher Alfred Vallette au séjour des morts, pour lui marquer à son entrée leur reconnaissance envers le *Mercure*. Je l'imaginais; mais depuis que j'ai consulté — oh! superficiellement, j'en fais l'aveu, car l'entreprise passait mes forces — les tables de la revue, j'en suis bien certain : il n'y a pas un périodique qui ait fait tant de place à la critique baudelairienne et flaubertienne; et les morts ont besoin, pour ne pas mourir deux fois, des soins dont on entoure leurs œuvres. Mais je n'ai mission que de parler de Flaubert. Cela suffit bien à m'embarrasser. Si j'énumérais, en effet, tout ce que le *Mercure* imprima sur ce sujet, le dénombrement emplirait, sans rien d'autre que des noms et des titres, tout l'espace dont je dispose. Je m'excuse donc : qu'on n'attende pas une bibliographie; qu'on n'attende pas non plus un choix. Comment choisir, d'ailleurs? et je ne me propose pas de guider des chercheurs; j'ai simplement le dessein de rendre au *Mercure* et à Vallette qui en fut l'âme un hommage auquel il n'est pas un seul flaubertiste qui ne s'associe de tout cœur.

★

Au sommaire du numéro d'avril 1890, on voit un article d'Alfred Vallette : *Intuitisme et réalisme :* il y est

question de Flaubert. Toute sa vie, Vallette gardera cette fidélité, mais, s'il ne change point d'opinion, il va laisser en cela, comme en toutes choses, pleine liberté aux collaborateurs de la revue.

Souvent il les guidera, d'ailleurs — j'en sais quelque chose et je tiens à rendre hommage aux qualités d'Alfred Vallette en rapportant, si l'on veut bien me le permettre, un souvenir personnel : c'est lui qui nous associa, René Descharmes et moi, dans une collaboration que la mort de Descharmes, seule, a pu rompre. Nous avions donné, chacun de notre côté, des articles inspirés d'une admiration commune pour Flaubert. Vallette estima, avant que nous l'eussions compris nous-mêmes, combien plus fécond serait un travail fondé sur la mise en commun de nos documents, sur une discussion préalable de nos idées. Et non seulement je lui dois de m'avoir accueilli à la revue (j'y débutai d'ailleurs par un article sur les *Misérables* et non point sur Flaubert), mais je lui garde une gratitude profonde pour l'ami fraternel qu'il sut me donner avec une délicatesse vraiment exquise. Quand il accepta de publier *Autour de Flaubert* et qu'il établit avec Descharmes et moi le sommaire des deux volumes, il accepta d'enthousiasme ce qui eût sans doute rebuté d'autres, moins libéraux : un second volume fait presque entier de fiches bibliographiques et d'une biographie analytique, toute sèche et bourrée de références. Il ne négligeait aucun détail matériel : le choix des caractères typographiques pour que les recherches fussent rendues plus faciles grâce à des artifices de composition, par exemple, fut fait par lui avec ce soin méticuleux qu'il apportait à la confection des livres; car son métier d'éditeur ne le laissait pas plus indifférent que son métier de directeur de revue. Et du moment qu'il s'agissait d'honorer Flaubert, c'était double raison pour qu'il s'inquiétât des moindres choses. Hélas! je suis seul aujourd'hui pour écrire un article qui aurait dû paraître sous deux signatures; et je dois associer le souvenir de René Descharmes à celui d'Alfred Vallette puisque je parle de Flaubert et du *Mercure*.

★

L'année 1911-1912 fut, entre toutes, l'année flaubertienne du *Mercure :* Jules de Gaultier, qui, dix ans plus tôt, avait fait paraître *Le Bovarysme* aux éditions du *Mercure de France,* publia dans la revue des 16 novembre et 1er décembre, les chapitres essentiels du volume qui allait avoir pour titre : *Le Génie de Flaubert.* Ces deux volumes demeurent, au bout de trente ans, essentiels. Dans le premier, Jules de Gaultier établit que le mal dont sont atteints les personnages de Flaubert (et ce mal est, en vérité, un principe de tout drame humain) « supporte d'être apprécié selon une évaluation rigoureuse. Il grandit avec l'écart qui se forme entre le but qu'ils se sont volontairement assigné et le but vers lequel les aimantait spontanément une vocation naturelle ». Le « bovarysme », c'est le pouvoir départi à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est. Ce pouvoir, que Flaubert a montré, dans son personnage d'Emma Bovary, sous un aspect morbide, ce singulier pouvoir de métamorphose est universel. Il joue un rôle essentiel dans l'évolution de l'humanité.

Le second ouvrage complète le premier, et expose les vues les plus profondes sur le caractère de l'écrivain, sur l'originalité de sa vision, sur l'impersonnalité de son art et la personnalité de son tempérament. Livre essentiel, lui aussi, et dont la conclusion est si bien en harmonie avec le génie flaubertien qu'elle semble détachée d'une lettre de Flaubert, d'une de ces pages de confidences et d'analyse où il essayait de se définir pour expliquer à Le Poittevin ou bien à Louise Colet ce qu'il souhaitait réaliser.

Quelques mois plus tôt (l'achevé d'imprimer est du 20 septembre), les éditions du *Mercure* mettaient en vente le *Gustave Flaubert* de Louis Bertrand (avec des fragments inédits). Autre livre essentiel : on y trouve sur l'Orient et l'Afrique dans l'œuvre de Flaubert, sur la première *Tentation de saint Antoine,* sur *Salammbô,* sur la morale et la politique de Flaubert, des pages qu'il faut

lire et méditer avant toute étude sur le maître de Croisset. Entre autres erreurs réfutées par Louis Bertrand, il faut signaler celle qui consiste à voir dans *Salammbô* une sorte de roman historique ou de poème en prose, alors que Salammbô est une sœur d'Emma Bovary; ce qui trompe le lecteur non averti, c'est l'abondance et la précision toute matérielle des descriptions, tellement frappantes, qu'on n'y aperçoit d'abord que le détail historique et la couleur locale; mais ceci est secondaire, aussi bien pour l'auteur que pour nous. Ce qui compte pour lui comme pour nous, c'est la vérité humaine. Trop de lecteurs, éblouis sans doute par la pompe du décor, n'aperçoivent pas, ou ne veulent pas voir cette vérité. Dans son ouvrage, Louis Bertrand montre comment Flaubert a su fixer les aspects éternels du pays d'Afrique et comment cette puissance d'évocation a fait de lui un véritable classique; tandis que les écrivains de son temps, les Goncourt par exemple, « propageaient la manie du chic en littérature, lui, continuait la grande tradition française qui consiste à ne voir les choses que dans leur plus haute généralité ». Et en vérité, le personnage principal de *Salammbô* n'est sans doute point la fille d'Hamilcar, mais l'Afrique elle-même, la terre mystérieuse et séductrice, vers laquelle on revient dès qu'on en a compris le charme. Quiconque a cherché entre Sidi-bou-Saïd et le lac de Tunis les impalpables souvenirs de la cité disparue et n'a trouvé que les traces de l'occupation romaine où il souhaitait découvrir quelque chose qui fût vraiment punique, s'est pourtant senti entraîné par d'autres souvenirs, aussi vrais que l'histoire peut-être, et qu'il devait tout entiers au roman de Flaubert. Devant l'horizon fermé par la cime des monts que Tanit, en son plein, frôle « comme la roue d'un char », devant ces campagnes et cette côte festonnée de havres et de promontoires, les phrases de Flaubert viennent naturellement à l'esprit et l'on n'est pas étonné de retrouver jusqu'au nom de Salammbô sur les murs d'une station du petit chemin de fer qui emmène le voyageur vers Tunis.

Art classique, en dépit des apparences auxquelles se

trompèrent les contemporains de Flaubert. S'il était permis de dégager une « doctrine » propre aux critiques que leurs affinités secrètes, peut-être, groupèrent autour d'Alfred Vallette et de Remy de Gourmont pendant ces années d' « avant guerre », c'est dans les *Promenades Littéraires* qu'il faudrait sans doute la chercher. Gourmont y a dit que Flaubert était « notre Homère autant que notre Cervantès ». Qu'entendait-il par là? Que Bouvard et Pécuchet errant comme Ulysse sur les flots découvrent le monde des idées et acquièrent l'expérience, et puis encore que l'auteur tire de leurs aventures une leçon qui ressemble plus à celle de *Don Quichotte* qu'à celle de l'*Odyssée*. Enfin, Flaubert, comme lui-même l'a remarqué très justement, pas plus que Cervantès, qu'Homère, que Shakespeare ou que Gœthe, ne conclut : parfaitement « objectifs » les uns et les autres, ces maîtres laissent au lecteur le soin de s'interroger lui-même sur le sens du mythe.

C'est en 1912 que M. Edouard Maynial publia dans la revue une étude sur *Flaubert et Louis Bouilhet*, prélude du volume qui devait, un an plus tard, paraître aux éditions du *Mercure* sous le titre *La Jeunesse de Flaubert* (six ans plus tôt, le même critique avait publié à la même librairie un *Maupassant*, naturellement tout plein, lui aussi, de substance flaubertienne). Et c'est aussi avant la guerre de 1914 que M. A.-M. Gossez étudia les « hommes politiques » que sont *Homais et Bovary* (*Mercure de France*, 16 juillet 1911) et que M. Gédéon Huet fit connaître les sources de *Saint Julien l'Hospitalier* (1er juillet 1913) dans un article qui servit de base à tous les travaux ultérieurs sur la légende contée par le maître de Croisset.

La guerre interrompit ces publications flaubertiennes, mais elles reprirent bien vite; dès 1916, l' « actualité » lui en donnant l'occasion, Edmond Barthélemy parlait de *Salammbô au cinéma* (16 octobre). Car la nièce de Flaubert avait autorisé une « adaptation » du roman; on veut croire que le scénario n'avait pas été soumis à son visa, car on y voyait Mâtho épouser, au dénouement, la

fille d'Hamilcar. Et le couple, loin de mourir, trouvait dans le baiser final toutes sortes de raisons de vivre longtemps heureux!

C'est en 1918 (dans le numéro du 1er janvier) qu'on trouvera un article d'Aubault de la Haulte-Chambre rapprochant la *Prière sur l'Acropole* de la Prière à Tanit et indiquant une source commune dans la prière à la Lune, de l'*Ane d'Or* — ce même article contenant un jugement sur Flaubert et ses relations avec Renan. Paul Souday répliqua dans le *Temps* du 4 janvier et revint à la charge le 11.

Je n'entreprendrai point d'énumérer toutes les études sur Flaubert publiées depuis lors dans le *Mercure de France :* elles sont trop nombreuses et trop diverses, et je citerai seulement — auprès du livre si amusant et si solide de M. Gérard Gailly, *Les Véhémences de Louise Colet* (1934) — les articles de MM. René de Weck sur l'*Ascétisme de Flaubert* (15 mai 1930); Pierre Monnier sur *Flaubert coloriste* (1er décembre 1921); Pierre Dufay sur *Gustave Flaubert et Camille Lemonnier* (1er mai 1920); J.-G. Prod'homme sur *Un scénario de Flaubert* (*Salammbô*), 1er juillet 1931; G. Peronnet : *L'Education sentimentale et les événements contemporains;* Henri Bachelin : *L'Education sentimentale* (15 octobre 1937); Henri Mazel : *Les Trois Tentations de Saint Antoine* (15 décembre 1921); Chaboseau : *Les ancêtres de Gustave Flaubert* (1er janvier 1922), et puis encore les chroniques de Léon Deffoux, d'Auriant, de Pierre Dufay, de Francis Ambrière, les « notes et documents » publiés par G. Le Roy. Le dépouillement de la « Revue de la Quinzaine » met à jour une quantité de matériaux indispensables à qui veut entreprendre un travail solidement fondé.

Mais, en même temps, cette exploration du *Mercure* révèle au chercheur l'immense effort accompli grâce à l'impulsion donnée par Alfred Vallette, et entretenue par ceux qui continuèrent son labeur.

HYMNE DE L'AVENIR

par ANDRÉ FONTAINAS

à Henri Mondor.

Avenir qu'à son gré chaque esprit forge en soi,
M'es-tu propice, ou non, qu'importe? Notre foi
Te glorifie, et s'en exalte ou le déplore
Selon qu'au loin guettant les phares de l'aurore,
Ils déversent sur nous leur tremblante lueur
D'espérance, de joie, ou parfois de frayeur.
Mais toujours, Avenir! si t'explorent nos rêves,
Tu t'accroîs de nos vœux, et par eux tu t'élèves
Plus haut que notre attente, en plein ciel, t'imposant
Eternel et divin, tandis que du Présent,
Ombre par le Passé surprise et dévorée,
Le prestige s'écroule en l'instant qui le crée.
Cet éclair dans la nue, un souffle qui s'éteint,
Un râle..., et ce qui fut n'est plus.

Soir et matin,
Hiver, été se sont mêlés au morne espace
Où l'oubli les engouffre. Un tourbillon qui passe
Absorbe sans pitié le témoin seul debout,
Inconsistant fantôme assombri tout à coup,
Qui n'est plus qu'un décombre, un débris qui chancelle
Et fléchit, aussitôt émietté, parcelle
Dissoute en poudre et vain jouet du vent.
Nul sépulcre n'atteste au désert décevant
Les ruines dont rien ne reste, où ne s'érige
Point de stèle portant le nom du mort, vestige
De ce qu'on crut la gloire et qui cède au Passé.
L'opacité de l'ombre aura tôt effacé,

Saisis comme une proie aux replis d'une pieuvre,
Les traces de l'orgueil ou le souci d'une œuvre
Perdue en la mémoire aride des mortels.

Les limpides parfums brûlant sur tes autels,
Avenir! ô seul Dieu d'éternelle durée,
Ont exhaussé le monde en superbe empyrée :
Où sont les puissants dieux d'autrefois, vrais ou faux?
Dorment-ils, attendant sous leurs arcs triomphaux
Un réveil résigné sans force pour te suivre?
Ils s'étaient confondus à des brouillards de cuivre
Au coucher du soleil! Mais morts, le sont-ils tous?
Un d'eux, crucifié, sanglant, très humble et doux,
L'unique qui soit grand encore, en qui s'épure
D'avoir sanctifié l'homme, sa créature
Merveilleuse et fragile, en gestes de clarté
Ne connaît point d'égal. Phoïbos même, Astarté,
Pallas, n'ont proféré de verbe qui console
Et qui guérisse l'âme...
Et pourtant nul symbole
N'apparaîtra sacré sans un geste d'amour.

(Qui donc impudemment déploie, ajuste, autour
De la religion la haine et le mensonge
Qui la font redoutable et cruelle? Elle ronge
Les cœurs, elle tourmente un cerveau, puis maudit
Celui qui se révolte, après que le tordit
Par le feu du bûcher, les ceps ou les tenailles
L'impitoyable amas d'horribles représailles.)

Mais, quelque jour, les dieux, s'il plaît à l'Avenir,
Plus sages reviendront pour s'aider, pour s'unir,
Pour comprendre qu'issus d'un désir unanime,
Il sied qu'un juste élan vers l'Amour les anime,
Qu'ils soient bons, qu'ils soient purs!

Un jour, ils reviendront.
Vivants, fixez au ciel vos yeux, dressez le front,
Offrez votre âme à leur présence, et voyez naître,

L'un à l'autre enlacés, ces dieux riant au maître,
L'Avenir!
Avenir fécond, qui t'affirmais
Par eux, ils te seront emblèmes désormais
De grâce, d'harmonie et de miséricorde,
Ils flamboieront aux fiers rayons de leur concorde
Et de ta foi. Le monde entier, tout l'univers
Par delà les célestes sphères, à travers
L'éther et cet abîme insoupçonné d'étoiles,
Dont nul spasme, nul feu n'a transpercé les voiles,
Vivront, de la pensée humaine illuminés.

(Rien n'est qu'illusion. — Certes!)
Peut-être, nés
Pour subir l'infortune, il faut que par nous-mêmes
Nous soit ouvert un champ d'évasions suprêmes
Aux confins éblouis des domaines d'azur.
La volonté de l'homme enfante au temps futur,
Miracle abolissant l'horreur des épouvantes,
Les songes, notre espoir, les promesses ferventes
Et la réalité plus stable du désir.
Fût-ce accru d'un Passé qui t'obsède, Avenir,
Tu montes, tu grandis, tu répands sur le monde
L'illusion tenace ou neuve, qui féconde
Le magnanime essor dont s'échauffent nos vœux.

Lucides lacs pensifs, miroirs d'amour, je veux
Surprendre au tremblement des eaux, sous les feuillages,
Reflétés et bercés mollement, vos visages
Intercesseurs, ô dieux, vous qui nous conduisez,
Exemples et conseils, aux séjours apaisés
Où l'Art crée en beauté le rêve qu'il médite.
O chanteur Apollon, Eros, Pallaphrodite,
De tous vos torts anciens par l'Avenir absous,
O pacifiques dieux, dieux cléments, montrez-vous
Puisque la Paix sereine éclôt sous votre auspice
Et rend l'homme à la vie!...
Avenir, sois propice.

LE GROUPEMENT LITTÉRAIRE QU'ABRITAIT LE " MERCURE DE FRANCE "

par ANDRÉ GIDE.

Le groupement littéraire qu'abritait le *Mercure de France* eut certes une importance considérable. Je puis en témoigner mais me sens fort peu qualifié pour en parler, n'en ayant jamais fait partie que du bout de la plume. Et de même je me suis peu mêlé aux réceptions de Mme Rachilde. Toutefois j'ai gardé vif souvenir des rares apparitions que je fis dans son salon très accueillant. C'était aux meilleurs temps d'Alfred Jarry; figure ininventable, que je rencontrais aussi chez Marcel Schwob et ailleurs, toujours avec un amusement des plus vifs, avant qu'il ne sombrât affreusement dans les crises de delirium tremens. Ce Kobold, à la face plâtrée, accoutré en clown de cirque et jouant un personnage fantasque, construit, résolument factice et en dehors de quoi plus rien d'humain en lui ne se montrait, exerçait au *Mercure* (en ce temps) une sorte de fascination singulière. Tous, presque tous autour de lui, s'efforçaient, avec plus ou moins de succès, d'imiter, d'adopter, son humour; et surtout son élocution bizarre, implacable, sans inflexions ni nuances, avec une accentuation égale de toutes les syllabes, y compris les muettes. Un casse-noisette aurait parlé, il ne l'eût point fait autrement. Il s'affirmait sans gêne aucune, en parfait dédain des convenances. Les surréalistes, par la suite, n'inventèrent rien de mieux et c'est à juste titre qu'ils reconnaissent et saluent en lui un précurseur. On ne pouvait pousser plus loin qu'il ne le fit la négation, et cela dans des écrits de forme souvent

dure et durable; « définitifs », comme l'on se plaisait à dire hier; mais on n'admet plus rien de définitif aujourd'hui. Plus encore que son *Ubu Roi*, je tiens, extraits de ses très inégales *Minutes de Sable Mémorial*, le dialogue d'Ubu avec le professeur Achras, puis le débat suivant avec sa conscience, pour un extraordinaire, incomparable et parfait chef-d'œuvre.

Auprès de Jarry les autres habitués des salons de Rachilde faisaient, à mes yeux du moins, figure de comparses. Quant aux représentants les plus marquants du mouvement symboliste, je préférais les rencontrer chez eux, et j'allais dire : en liberté. Il faut pourtant bien reconnaître que le *Mercure*, en ce temps, était pour eux le seul lieu de rencontre possible, en dehors de quelques salons, peut-être, et des cafés. Mais non, décidément, au *Mercure*, je ne les sentais pas à leur place; ni moi non plus; non point que je souffrisse de mon peu d'importance en ces lieux; mais on y manquait d'air; j'y étouffais; l'atmosphère m'y paraissait irrespirable. Je ne pouvais m'intéresser aux propos qui s'y tenaient et à peine aux personnes; non plus qu'elles ne s'intéressaient à moi. Lorsque la N. R. F. demanda de reprendre sous sa firme *Paludes* et mes *Nourritures terrestres*, il ne fut pas même question de racheter des droits : Vallette céda sans conditions les volumes restants qui stagnaient et encombraient les rayons des invendus, des invendables. Ceci soit dit pour éclairer le peu de rapports que je pouvais avoir avec les familiers du *Mercure;* à la seule exception de Vallette et de Léautaud.

Mon estime et mon affection pour Vallette, j'eus déjà l'occasion de la déclarer, apportant ma contribution à une gerbe d'hommages. J'avais plaisir à le retrouver, inamovible dans son bureau, accueillant chacun avec bonne humeur et bonne grâce; de relations sûres, remplissant avec dévouement ses fonctions d'éditeur parfait; répugnant à toutes combines, mais d'une prodigieuse ingéniosité pour défendre les intérêts des auteurs édités par lui. Je ne puis songer à lui qu'avec une très cordiale reconnaissance.

Je ne suis pas sûr que j'aurais souhaité du Léautaud à mon menu quotidien; mais ainsi, de temps à autre, je dégustais ses écrits ou sa conversation avec un plaisir sans mélange. Tout me ravissait en lui; et d'abord ceci : qu'il ne cherchait nullement à plaire. Le naturel restait sa seule coquetterie. J'aimais son regard à la fois malicieux et tendre; sa voix riche aux éclats soudains, éclats énormes, de rire souvent qui partait en fanfare, de sarcasme ou d'indignation généreuse. J'aimais cette sorte de distinction d'allure, de gestes, de manières dans une mise un peu débraillée. Quel étonnant visage! On eût dit un pastel de La Tour ou de Péronneau, un portrait d'encyclopédiste qu'on s'étonnait de voir revivre, qui restait avec notre époque en anachronisme parfait; d'où son naturel spontané prenait plus de saveur encore. J'aimais son irrespect devant les galons, les décorations et les grades, issu de son intégrité foncière; et jusqu'à ses incompréhensions, ses dénis parfois excessifs, ses fins de non-recevoir; et la sincérité de son amour pour certaines formes de l'art, l'exclusivité de son goût pour la chose française, et la sûreté de ce goût. J'aimais... mais pourquoi mettre au passé ce qui vit encore. Avec quelle joie je retrouvai récemment le Léautaud d'avant la guerre, à peine un peu vieilli et comme enfoncé dans lui-même, aussi Léautaud qu'avant la tourmente, un des rares témoins d'un passé dont j'espère trouver un abondant reflet dans son *Journal*, et qui paraît presque aussi distant de nous que les guerres de l'Empire ou que la Révolution.

Tel qu'il était, le *Mercure* représentait une force, celle de l'esprit, que ne peuvent mater que provisoirement les contraintes. Elle ressurgira bientôt comme rajeunie et sous une forme nouvelle, ainsi que saura le prouver la reprise de la revue. C'est ce que je souhaite de tout cœur.

1er octobre 1946.

JOURNAL LITTÉRAIRE[1]

par PAUL LÉAUTAUD

1903

Vendredi 13 novembre. — Hier jeudi, première séance chez Kelley pour mon portrait. Il en a fait une esquisse étonnante, pleine de promesse, je dirais presque admirable. C'est plein de simplicité et de vérité. Nous avons dîné ensemble, puis il m'a emmené à la Gaîté Montparnasse, voir Blockette, dont il va faire aussi le portrait. Nous avions parlé peinture toute la journée. Cela avait réveillé mes idées sur cet art et les goûts que j'y apporte. Pendant que les bêtises se débitaient sur la scène, je regardais la salle, pleine de populaire, et partout, le jeu des lumières, des ombres, des couleurs, la scène très claire, avec le feu de la rampe, les taches éclatantes des robes et des gorges des actrices, le noir cru et sec des chanteurs en habit noir. La salle était pleine de la fumée des fumeurs. Une sorte de brouillard avec des taches mobiles, les lignes un peu molles des galeries, des loges. Toute la force avec laquelle je sens ces choses me revenait, et je disais à Kelley que si j'avais été peintre, je n'aurais guère aimé que les portraits et la peinture des décors des cafés-concerts, des music-hall, etc. Nous avons alors un peu parlé de Degas. C'est quand on regarde de pareils décors qu'on se rend compte du grand talent de ce peintre.

Vendredi 13 novembre. — Un mauvais jour, pourtant. Je me rappelle aussi, car il faut en finir, Hélène L..., que je rencontrai un soir, à minuit, place de l'Observatoire, en revenant de chez un ami. Un visage intéressant, avec de beaux yeux tristes. Je l'emmenai tout de suite

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 993 à 998.

dans un hôtel de la rue Denfert-Rochereau, où je la laissai vers quatre heures du matin, ayant toujours eu cette manie de ne pas vouloir découcher. A quel point dégourdie déjà, et libertine, si jeune encore! Comme elle me faisait une certaine caresse, sans la moindre demande de ma part (j'ignorais encore complètement cet exercice amoureux), je lui fis remarquer à un moment qu'il se pourrait bien... « Qu'est-ce que cela fait? me répondit-elle. Au contraire! » Je sus tout de suite sa vie, comme toujours, et j'appris d'elle que, encore en pension, ayant trouvé chez sa mère un exemplaire des *Fleurs du mal,* elle l'avait emporté et le lisait en cachette, le soir, au dortoir. « Tu connais Baudelaire? » me demanda-t-elle. Cet étalage littéraire! Je lui répondis vaguement : « Baudelaire?... Non. » Elle vint ensuite me voir quelquefois chez moi, et quelquefois aussi nous allâmes faire l'amour dans différents hôtels. Cette histoire deux ou trois mois seulement. Un mot qu'elle me dit un jour : « Tu est trop diplomate en amour. » Mme D..., une femme mariée, qui demeurait rue de Rennes. Je l'avais rencontrée rue de Seine, je l'avais regardée, elle m'avait souri. Elle était en compagnie d'une autre femme, et, trouvant un prétexte, elle s'arrêta un instant sous une porte cochère où je la rejoignis. Nous prîmes rendez-vous pour un soir, deux ou trois jours après, place Saint-Sulpice, et elle se laissa tout de suite emmener dans un hôtel du boulevard Montparnasse, où elle ne fit pas davantage de manières. Charmante créature encore. Quels seins, quelle croupe, quelle peau douce et agréable, et quelle facilité aussi, des plus irréprochables. Une belle image callipyge, quand je me la rappelle. Elle revint chez moi deux fois, toujours aussi charmante. Elle avait beaucoup à se plaindre de son mari, paraît il — un être bougon, sévère, mais assez absent pour des voyages, heureusement. Elle ne restait avec lui que pour son fils qu'elle adorait, un gamin de cinq ou six ans, qu'elle s'était même promis de me faire connaître. La dernière fois qu'elle vint chez moi, j'étais préoccupé, une de mes affaires secrètes d'étude qui ne marchait pas, dont l'échec possible m'in-

quiétait. Notre entretien s'en ressentit. Je fus moins aimable qu'à l'habitude, ayant en cela tort de toutes les façons, car cette femme n'avait songé avec moi qu'à l'amour. Quand elle partit, il était convenu que je lui écrirais quand je voudrais la voir. Puis des changements d'existence m'arrivèrent, je ne lui écrivis pas, et nous en sommes restés là. Claudine H..., une grande fille de dix-huit ans, qui vivait chez sa tante, rue Broca. Je l'avais rencontrée un jour, avant le dîner, boulevard Saint-Michel, qui s'en allait en course du côté du Châtelet. J'avais lié conversation, nous avions fait la course ensemble, puis nous étions revenus rue Broca. Pendant tout le chemin elle n'avait absolument rien voulu entendre, et ce ne fut qu'arrivés rue Broca qu'elle me dit de l'attendre un peu, qu'elle allait essayer de trouver un moyen pour ressortir, car la tante n'était pas commode. Au bout d'un quart d'heure elle ressortit, et je l'emmenai dîner, puis ensuite dans un hôtel de la rue Vavin. Là, tous mes efforts furent vains. Elle ne voulait consentir à rien qu'à se laisser embrasser le corps, remettant à une autre fois, le lendemain si je voulais. Ce soir-là elle n'était pas disposée. Je n'étais guère content. Nous ressortîmes, et je fis le chemin avec elle boulevard Montparnasse vers le boulevard de Port-Royal. Arrivé à la hauteur de la rue Campagne-Première, j'aperçus Hélène L... qui rentrait chez elle, rue du Montparnasse. Je lâchai aussitôt Claudine pour rejoindre Hélène, que je réussis à emmener dans un autre hôtel, aussi rue Vavin. Ma soirée n'était pas tout à fait perdue. J'avais dîné avec l'une, je faisais l'amour avec l'autre. Je fus assez de temps sans revoir Claudine H..., qui ne m'intéressait guère à la vérité. Là encore, j'ai eu grandement tort. Le..... rencontre avenue de l'Opéra. Changement de situation. Hôtel rue de l'Arbre-Sec. Conversation. Rendez-vous où j'attendis deux heures pour rien. Rue Berthe. Mais me voit-on aller ainsi rechercher une femme, au diable, sans même avoir de données sûres.

Journal. — Voir note, 21 juillet 1906.

23 novembre. — Je viens de lire *La Faim,* de Knut Hamson sur l'indication de Schwob, acheté dix sous chez le bouquiniste en face de chez moi. J'en suis tout remué. Grand talent simple et dur. Un vrai livre.

Méfiez-vous du premier mouvement. Il est toujours généreux.

TALLEYRAND.

Avril. — Je suis sensible jusqu'au ridicule à tout ce qui se rapproche des adieux, de la séparation. Un ami qui part en villégiature et que je mets en wagon (Bever et sa femme, et Valéry une autre fois), une personne que j'accompagne à un omnibus (Blanche quand elle va quelque part), cela me fait toujours l'effet d'une séparation et une mélancolie me prend... Du moins, j'étais ainsi il y a encore quelque temps. Maintenant cela commence à se passer.

La *Vie de Henri Brulard,* les *Souvenirs d'Egotisme,* la *Correspondance,* ces livres sont vraiment au ton de mon âme.

Voilà des livres!

1904

4 janvier. — Schwob m'a procuré un jeune Chinois auquel je donne des leçons de français.

Ce Chinois habite boulevard de la Madeleine, non loin de l'Olympia. Je lui demande un soir pourquoi il ne circule pas dans son costume national, avec sa natte dans le dos, selon la coutume de son pays (il la porte roulée sous son chapeau). Il me dit : « Je sortais ainsi dans les premiers temps. J'ai dû y renoncer. Sur le boulevard, toutes les femmes me tiraient sur la queue. »

J'ai dû lui expliquer l'équivoque d'un pareil propos.

J'ai fait acheter le *Thomas Graindorge* à mon Chinois. Cela m'a fait relire le mien. J'y trouve un grand plaisir. C'est un vrai livre.

5 janvier. — J'ai vu quelques intérieurs d'hommes de lettres. Rien de plus déplaisant. Il n'y a pas que le

pédantisme du savoir. Il y a aussi celui du décor. Des livres partout : au fond, matériaux de travail du locataire. Cela sent la fabrication de livres à plein nez. Aucun naturel, aucune grâce, jusqu'aux bibelots et tableaux, tout converge vers ceci : la littérature. Combien j'aime mieux la chambre simple et même pas ordonnée de l'amateur qui note ses idées, selon qu'elles lui viennent et où elles lui viennent, sans souci de faire des phrases, et qui n'a que quelques livres, mais qu'il a lus. Homme de lettres! Cela n'est pas loin aujourd'hui de : homme de peine.

Schwob. — Petit, voûté, maladif, pâle ou jaune suivant les jours. Les yeux d'autant plus brillants, avec beaucoup de blanc.

Une certaine ressemblance avec Napoléon.

On le dit morphinomane, éthéromane.

On dit même qu'il a des rapports avec le Chinois qui le sert.

Je le connaissais déjà de vue.

La première fois, au temps qu'il habitait rue de l'Université, un matin, en allant à l'étude, débouchant de la rue Bonaparte sur le quai Malaquais, en pelisse, frais rasé, le visage couvert de poudre de riz.

Une autre fois, sur les quais, bouquinant, coiffé d'un « melon » énorme, son petit chien Flossie sous le bras.

Une autre fois, dans les couloirs de la Comédie, probablement un soir de première, d'une pièce dans laquelle jouait Mlle Moréno, en habit noir tout passé au gris.

Une autre fois, à la représentation d'*Annabella* au Théâtre de l'Œuvre, sur la scène, pendant l'entr'acte, après sa conférence sur Ford, courant après tout le monde pour avoir une cigarette.

Peut-être aussi une fois, au Mercure, chez Vallette.

Je connaissais déjà parfaitement Mlle Moréno, pour l'avoir vue souvent dans les couloirs du théâtre quand elle était à la Comédie. Je l'ai vue aussi plusieurs fois, il y a quelques années, le dimanche matin, à la gare Saint-Lazare, quand j'allais à Courbevoie chez mon père, et

qu'elle prenait le train avec Mendès pour aller à sa maison de Saint-Germain.

Ce qu'elle me raconte un jour de la facilité à faire venir Mendès avec une lettre de femme, jeu auquel elle s'est amusée souvent. Elle lui écrivait, en déguisant son écriture, une lettre supposée d'une admiratrice, qui serait heureuse de faire sa connaissance, qui l'attendra tel jour, à telle heure, à tel endroit, dans un fiacre, qu'il pourra reconnaître à telle ou telle particularité. Jamais de ratage. Chaque fois, il arrivait au rendez-vous. La portière du fiacre ouverte, Mlle Moréno, alors, se montrant : « Eh bien, idiot, c'est moi! »

C'est à lui, certainement, qu'elle doit sa façon merveilleuse de dire les vers.

On la trouve laide. On n'est pas laide avec un visage si expressif, si fin en même temps. Les yeux, le nez, la bouche sont pleins d'esprit. Elle en a d'ailleurs comme rarement une femme. C'est la malice et la satire féminines en personne. Avec cela, excessivement simple, camarade, et même un peu voyou.

Elle disait, l'autre jour, d'une dame qui a les jambes un peu torses : Elle a des jambes Henri II.

J'ai fait une gaffe à déjeuner. Je me suis mis à dire que j'ai horreur des gens du Midi. Mlle Moréno a éclaté de rire : Dites donc, Léautaud! Vous savez que je suis née à Bordeaux et de parents de ce côté-là.

L'influence des gens qu'on fréquente. Schwob, couché, faible, de vie si mince, trouvant tout vain, sans intérêt, vivant dans une faible lumière, obligé de demander l'aide pour se bouger, avec des : A quoi bon? sur tout. On sort de là en se disant soi-même : A quoi bon? Tout comme au contraire le spectacle, le voisinage, la fréquentation d'un homme actif, alerte, d'humeur vive, un peu chaude, vous donne du cœur et de l'esprit au travail. Il y a certainement une hygiène de société comme il y a une hygiène de lecture, — ces livres qu'il faut bien se garder de lire, si admirables qu'ils soient ou qu'on dise qu'ils soient.

Je suis dans une période de goût à rien, qu'à rester dans un fauteuil, au coin de mon feu, à remâcher de quotidiennes rêveries. Cette dernière nuit j'ai rêvé de ma mère, et toute cette journée j'ai pensé à elle.

Qu'on est long avant d'oser être soi. Ce n'est pas qu'on soit soi très tard, non, c'est bien ce que je dis, il faut beaucoup de temps avant de se décider à se montrer tel qu'on est, délivré du souci de ce qui est admiré et qu'avant on cherchait naïvement à imiter, se forçant à le trouver bien, malgré la secrète différence qu'on en sentait avec soi.

Il n'y a rien qui donne de l'assurance, et je dirais presque de l'esprit, et l'aplomb de ses propres idées, comme mille francs dans sa poche et à soi.

Ce ne sont pas les idées qui me manquent, pas les sujets de travail, ce sont les débouchés. Ecrire pour mon tiroir, non.

J'ai plus de plaisir à faire des affaires que je n'en aurais certainement à écrire certains petits livres bêtes comme ceux que font certains de mes amis.

Dimanche 10 janvier, quatre heures et demie. — Eté chez Schwob. Tout en bavardant, je lui dis avoir rencontré José de Charmoy, il y a quelques jours, et qu'il paraît qu'il travaille à un buste d'Ernest-Charles. Il ne me répond pas tout d'abord, assis tout près de son feu, dans un fauteuil Louis XIII, fumant un de ses éternels cigares, des Favoritos, et l'air encore bien par terre. Il avait aujourd'hui, devant lui, une petite table carrée, haute, en bois blanc, sur laquelle sa lampe et deux livres anglais. Puis, il me dit : « Il devient bien emm... Charmoy... Je me suis aperçu que ce n'est qu'un tapeur. Il m'a tapé — quand je dis tapé, je n'entends pas d'argent, non, mais il se sert de vous. Il m'a demandé mon nom pour le Baudelaire, il me l'a redemandé pour le Vigny,

pour Sainte-Beuve. Il est encore venu l'autre jour me demander mon nom pour je ne sais quel monument Nietzsche. Non! cette idée d'un monument Nietzsche à Paris. Je comprendrais à Nice, à un endroit où il a vécu, où il a pensé... Mais qu'on nous foute donc la paix, avec tous ces monuments... Oh! non, et puis, tous ces monuments funéraires : le tombeau de Baudelaire, le tombeau de Vigny, Sainte-Beuve, Poe, et la littérature qui s'en suit, les *Reliques* d'un tel, Jules Tellier, le *Tombeau de Louis Ménard*... Moi qui ai horreur de la mort... Mais ce sont des croques-morts tous ces gens-là... Ah! et puis il abuse, Charmoy. Ainsi, il a répété partout que Mlle Moréno a posé pour le monument Vigny. Ce n'est pas vrai. Ce qui n'empêche pas qu'il fait passer des Echos tous les trois jours... Je ne reçois que des coupures de journaux où il y a cela. J'en ai plein le dos... Pour le Nietzsche, il avait cherché à me faire taper par Albert. Mais Albert qui est plus fin s'est défilé... »

Ce que Schwob est changeant. Je l'ai connu, il y a six ou sept mois, emballé de la Comtesse de Noailles. Comme je lui disais dimanche que Barrès lui a donné sa voix pour le Prix Goncourt, dans l'enquête du *Gil Blas*, il s'est mis à dire en se moquant, et en imitant la voix de Barrès : « *Madame de No-aïlles*... En voilà encore une! »

Je lui ai parlé de mon article *Potins Comédie*. Il m'a vivement déconseillé de le donner à Séché, la *Revue d'art dramatique* s'étant disqualifiée avec son histoire du *Talion*, pas même menée jusqu'au bout. « D'ailleurs, on ne paie pas, et alors, quel profit aurez-vous? » J'y avais déjà songé, entendant Séché dire l'autre soir que sa revue ne paie pas. Schwob m'a dit d'aller au *Figaro* ou au *Gil Blas*. J'ai dit *Gil Blas*. Je dois dîner chez lui un prochain soir, pour voir Mlle Moréno, qui ajoutera peut-être quelques souvenirs à mes notes.

Mardi 12 janvier. — Hélène Leroux me reprochait aujourd'hui d'être trop diplomate — ce sont ses propres mots — dans les choses de l'amour!

Jeudi 14 janvier. — Eté voir Mlle Moréno, dans *Polyeucte,* au théâtre Sarah-Bernhardt. Elle n'a pas été loin d'y être parfaite. Quand elle le rejouera jeudi prochain elle sera parfaite. C'est avec de telles artistes que la tragédie pourra redevenir une chose intéressante. A la Comédie, on n'y cherche que la pompe, la déclamation, l'effet, et le public sommeille.

De Max jouait Polyeucte. Je n'aime guère ce comédien, qui manque souvent de simplicité, de sang-froid, et qui chante les vers. Il a fort mal dit les *Stances : Sources délicieuses en misères fécondes...* On ne l'a pas applaudi, ce qui fait qu'il n'a pas voulu revenir sur scène après le baisser du rideau, malgré les applaudissements de tous ses petits admirateurs, disséminés çà et là dans la salle et des cris de : de Max, de Max! La même chose s'est reproduite à la fin de la pièce. Le rideau s'est rouvert trois fois, sans que de Max reparut. Cela tournait au ridicule.

Après *Polyeucte,* on jouait un acte de M. Boni de Castellane intitulé : *Le Festin de la Mort.* Une cellule à la prison de Saint-Lazare sous la Terreur. Un ci-devant y est enfermé qui doit être exécuté à l'aube. Il a obtenu la faveur que sa femme passerait avec lui cette dernière nuit, et, en sa compagnie, il donne un dîner à d'autres ci-devants, prisonniers comme lui. Pendant le dîner, propos quelconques, puis le prisonnier reste seul avec sa femme. Ils sont jeunes tous les deux, pleins d'amour l'un pour l'autre. A si peu de distance d'être séparés pour toujours, l'un allant mourir, ils laissent revenir leurs souvenirs, les images des lieux où ils s'aimèrent, et plus ils parlent, plus l'heure de la mort approche et plus leur émotion augmente, jusqu'aux larmes... A ce moment, au fond de la cellule, de l'escalier qui mène aux étages supérieurs de la prison, un petit vieillard paraît, en robe de nuit et bonnet de coton, un flambeau à la main, cherchant de son mieux les cabinets d'aisance. Il parcourt la cellule sans voir les deux époux restés dans un coin, heurte la porte de la cellule, se dit tout haut : Non! ce n'est pas par là, je me trompe, puis s'en

retourne toujours tremblotant, tâtillonnant, un peu grotesque. Le ci-devant et sa femme ne peuvent alors s'empêcher d'éclater de rire, d'un rire énorme, nerveux, irréfrénable, persistant... Les portes de la prison s'ouvrent, les gardes entrent, saisissent le mari, le ligotent, l'arrachent des bras de sa femme, l'entraînent, le mari et la femme riant toujours aux éclats, terriblement aux éclats, et le rideau tombe.

J'ai été plus secoué que par aucun spectacle sanguinaire. J'ai su après que des gens dans la salle avait ri et que ce serait l'effet général sur le public. Moi, j'ai pensé tout de suite à l'effroi qui allait prendre ces deux époux, cinq minutes après, quand ils s'apercevraient l'un et l'autre qu'ils ne s'étaient pas dit adieu.

Après la représentation, invité par Théry à dîner au Zimmer avec Schwob et Mlle Moréno. Je suis d'abord rentré un peu chez moi, puis les ai retrouvés à six heures et demie. Beaucoup parlé tous de la journée, Mlle Moréno très ennuyée des bêtises de Max, qui avaient rendu tous ses camarades un peu bêbêtes devant le public. Elle se plaignait aussi de se retrouver toujours une étrangère parmi ces comédiens pourris par la tradition, et qui ne comprennent rien aux choses simples, vraies, et un peu modernes qu'elle veut faire, qu'elle fait et qui sont du reste toute sa nature. A la Comédie comme ailleurs, les cabots, quand ils jouent du Racine, se figurent jouer des pièces historiques, reproduisant exactement les mœurs et le langage de l'époque à laquelle elles se passent, etc., etc., alors que rien n'est moins historique que les pièces de Racine, qui étaient surtout faites pour la cour de Louis XIV. Nous avons beaucoup bavardé là-dessus. Il y avait là un M. Toulet que je ne connaissais pas. A propos de la pièce de M. de Castellane, il se mit à citer une anecdote rapportée par Stendhal dans les *Mémoires d'un Touriste*. Comme il disait seulement l'anecdote, je lui dis que je la connaissais et où elle se trouvait (Il paraît que l'aventure qui fait le sujet du *Festin de la mort* est arrivée à M. de Custine). Cela nous lia tout de suite, et au bout d'un quart d'heure de conversation, notre amour

commun pour Stendhal, et notre commune horreur pour Flaubert, qu'il me répondit ne pas aimer non plus, nous fit deux camarades.

Nous sommes ensuite montés dîner, au premier étage. J'étais à côté de Mlle Moréno. C'est une remarque que j'ai déjà faite, elle ne m'intimide pas du tout, effet que me font d'ordinaire les femmes. J'ai tout de suite été très camarade avec elle. Cela tient certainement qu'elle n'a aucune pose, que son esprit est naturel, sans aucun apprêt, son esprit, ses façons, spontanés, etc., etc.

Elle joue dans la *Sorcière* de Sardou. A neuf heures et demie, elle a été s'habiller, après nous avoir fait placer, Théry, Toulet et moi dans la salle, où nous avons vu les trois derniers tableaux, assommants au possible. Schwob était rentré sitôt après le dîner. Nous sommes allés la voir dans sa loge. Elle joue une très vieille sorcière. Elle était grimée en conséquence et comme je la regardais sans cesse : « Cela me change, hein? — Mon Dieu! je n'aime guère vous voir comme cela, lui répondis-je. — Ce n'est pas Sarah qui paraîtrait ainsi, dit alors Théry. — Oh! rassurez-vous, répondit-elle. Cela lui arrive aussi... le matin!

Je suis rentré à minuit et demi, ayant mon saoul du théâtre, et avec la migraine. A *Polyeucte,* je m'étais retenu de pleurer, des sortes de sanglots de tête, uniquement, et cela m'avait donné mal à la tête.

Vendredi 15 janvier. — Vu Albert au Mercure.

. . . .

Dimanche 17 janvier. — J'ai bien envie de faire ma cour à Schwob et à Mlle Moréno, en leur demandant de me faire revoir *Polyeucte* jeudi prochain.

Dimanche 17 janvier. — Je me suis peut-être un peu vanté en ce qui concerne les « affaires ». Depuis cinq jours je m'occupe d'une, intéressante pourtant, au premier chef, puisque j'y gagnerai, si elle réussit bien, à peu près un billet de mille francs. Eh bien, il ne m'en reste pas le moindre bonheur, de ce que j'entends par bonheur. La moindre page de ma littérature m'aurait réchauffé

bien davantage. Si j'en ai joui un peu, cela a été de ma certaine adresse à agir, et encore ne pourrai-je en juger que l'affaire terminée. En tout cas, je me tâte, et c'est tout ce que je trouve.

Mauvais jour. Blanche m'avait invité à déjeuner. Je n'y suis pas allé. Kelley vient de m'écrire qu'il est rentré et que j'aille le voir cet après-midi. Je ne sais pas si j'irai. Je n'ai de goût à rien, qu'à rester seul, horriblement triste. Je ne déteste pas ce que je fais, j'ai un peu moins de manque de confiance en moi. Mais je sais si bien que ce que j'écris intéressera si peu de gens, et il faut avec cela attendre si longtemps pour être publié. Les revues sont pleines d'articles scientifiques. Où trouverait-on la place pour la légèreté, la raillerie, l'humour et un aussi prononcé égotisme? J'ai une *Variété* au *Mercure* depuis six mois. Quand paraîtra-t-elle? Peut-être encore six mois à attendre? Quel goût alors à écrire? Avec cela, je sais si peu, si mal me remuer, me montrer, me faire valoir. Blanche me disait avant-hier soir, ou plutôt hier matin, que je me fais toujours trop petit garçon devant les gens. Elle n'a que trop raison. Je lui expliquais le pourquoi, qui est que je vois tant de gens sans aucune valeur, sans aucune personnalité, se faire mousser, s'agiter, parler, quémander, etc., etc..., que j'ai toujours peur de leur ressembler et de produire l'effet que je crois qu'ils produisent. Quel tort! Ils ennuient, ils choquent, mais ils obtiennent, ils avancent. Exemple : Charmoy. Il demande son nom à Schwob à chaque instant. Schwob est furieux, mais il se laisse faire, et c'est encore Charmoy qui a ce qu'il voulait.

J'ai beau songer à chaque instant que j'ai trente-deux ans, que je gagne cent francs par mois, que je n'ai rien fait. Cela ne change rien à ma timidité, à mon manque d'entregent. Ce ne sont pas les difficultés ni le travail qui me rebutent, au contraire. C'est l'espèce de sensation que j'ai de l'encombrement, la sensation de la différence qui me sépare des autres, etc., etc... De plus, si j'étais certain de voir mes travaux imprimés dans un délai assez court, je n'arrêterais pas de travailler, tout en étant fort hési-

tant. Ce qui me glace, c'est l'idée qu'après avoir fini quelque chose, il me faudra attendre à n'en plus finir... De plus, aucun appât de gain réel... J'aurai vécu, je le vois de plus en plus, plus pour le désir des choses que pour les choses elles-mêmes. Tout se ressemble, les femmes sont les mêmes, les choses atteintes ne font plus envie, et ce qu'on a décidé, quand il s'accomplit, vous fait regretter ce qu'on a rejeté et qui aurait pu être.

Par exemple, avec Blanche, toutes ces dernières semaines. A la suite de la scène à propos de Georgette, j'avais projeté de lui demander de revenir. J'en avais parlé à son amie, Mme Dalby. J'avais même été le lui dire à elle-même. Mais même ce soir-là, en lui parlant, je lui parlai de façon qu'elle refusât, et elle s'en aperçut bien. Enfin, il y a quelques jours, deux ou trois jours avant le 14, je suis allé lui dire de donner congé. C'était le soir. Nous avons causé tout un moment. Nous avons examiné la question d'un nouveau logement, etc., etc... Pas plutôt commencé, je voyais tous les futurs inconvénients de ce recommencement de notre vie d'il y a cinq mois : manque de solitude, de silence pour moi, et ces discussions ensemble à chaque instant, ma liberté perdue, et aussi, et surtout, mon illusion littéraire. Il faudra que j'explique cela un jour. Si bien, qu'elle ne put s'empêcher de remarquer encore mes contradictions, mes réticences, etc... « Que veux-tu, lui dis-je, tu ne m'empêcheras pas d'examiner tout. Or, je suis bien obligé de penser qu'il est bien rare qu'on raccommode vraiment ce qui a été cassé. Je me suis aussi réhabitué à vivre seul, sans rien entendre, à penser sans cesse à mes affaires, sans être distrait, sans personne qui me parle... Et puis, être encore obligé de vivre comme un petit ménage... » La pauvre Blanche! Elle était prête de pleurer, parlait de sentiments, d'affection. Hélas! ce n'est pas l'affection qui me manque, mais le sentiment, mais l'amour, mais l'esprit de sacrifice, de dévouement, d'aide! Comme c'est loin de moi. Depuis cinq mois, je ne suis pas loin d'être redevenu aussi sec, aussi égoïste qu'autrefois, quand je vivais seul. Et puis, il y a aussi un peu la question d'ambition, la question de

plaisir. Je voyagerai peut-être, j'aurai peut-être d'autres relations, je rencontrerai peut-être une certaine femme, non pour le mariage, oh! non, mais pour une liaison utile et agréable... Que ferais-je alors si j'ai Blanche? Ou je serai arrêté, ou alors ce seront des scènes, des larmes. Ce soir dont je parle, elle aurait dit : Non, je ne reviendrai pas, que j'en aurais été heureux — pour en être peut-être ennuyé dix minutes après. Voilà le jeu que je joue depuis qu'elle est partie. Aucune des deux solutions ne me plaît, ni ne me déplaît, ou plutôt je ne puis arriver à fixer l'une ou l'autre. Deux jours après, Blanche m'a appris que sa concierge lui a répondu qu'il était trop tard pour donner congé. J'en étais presque heureux, pourquoi même dire presque? Elle m'a demandé de lui prêter pour son terme. Je lui ai refusé. Avant-hier vendredi, je suis allée la voir dans la journée. Elle m'accueillit froidement. Je lui demandai la raison. Elle avait été obligée de mettre ses deux ou trois bijoux au Mont-de-Piété, — et son amie Marie d'aller emprunter trente francs à ses parents pour pouvoir payer leur terme. Hier matin, chez moi, elle m'a dit : « Quand je songe tout de même que tu as douze cents francs (elle croit que je n'ai que cela), dans ton tiroir et que tu as refusé de me prêter pour mon terme! Et dire que tu n'en as pas de remords? — Mais non, lui ai-je répondu, je n'en ai pas de remords. Je t'avais prévenue. Je n'ai pas besoin de payer le terme de Marie, etc., etc... — Pourtant, vendredi, quand tu es venu à la maison, si je t'avais demandé vingt francs, tu me les aurais donnés. — Oui, mais j'aurais été furieux. » Et c'est vrai, et je n'ai aucun remords. Après tout, tout cela m'assomme. Quelle vie plate, toujours la même. Qui sait? Le bonheur, ce serait peut-être d'avoir de l'argent, une valise avec cinq ou six livres et ses vêtements, et de vivre tantôt ici, tantôt ailleurs, en changeant sans cesse de gens, de paysages, d'idées, sans aucun attachement, et en prenant des notes partout et sur tout. On mourrait un jour ou l'autre, où on pourrait. Le moindre sentiment, la moindre affection, la moindre chose qu'on possède, est une chaîne.

Dimanche... — J'arrive chez Schwob à une heure. Il est dans son salon avec deux messieurs, dont l'un, grand, à la longue barbe blonde, m'est connu pour le rencontrer souvent du côté de la Nationale, une serviette bondée sous le bras. Il est en train de leur faire admirer un coffret en argent, Renaissance, richement ciselé. Il me le passe ensuite. Je n'y connais rien. Ces affaires ne m'intéressent pas. Je dis deux mots et je le lui rends. Il le repose sur un petit guéridon qui est près de lui. A ce moment Mlle Moréno fait son apparition, et voyant le coffret où Schwob l'a posé, sans dire bonjour à personne, se précipite : « Comment! Marcel! tu laisses ce coffret là! C'est fou! On ne sait pas qui vient ici... » et elle disparaît aussitôt, en le remportant dans un endroit plus sûr.

Je dînais ce soir chez Schwob et lui tenais compagnie, comme il m'arrive souvent à la demande de Mlle Moréno, jusqu'à l'heure d'aller la chercher au théâtre. Au cours de la conversation, après le dîner (comme toujours, Schwob dans son lit et moi, sur une petite table près de son lit), comme il me parle de Villon; il me dit : « Vous ne savez pas ce que Mendès m'a dit, un jour? Je n'en revenais pas. Que Villon ne peut pas être un grand poète parce qu'il a été un voleur. » Puis, après un temps, et d'un ton presque de confession : « Moi, je fais bien pire que voler pour vivre. »

. . . .

Quand je vais chercher Mlle Moréno au théâtre, je monte dans sa loge et j'attends si le spectacle n'est pas fini ou l'y retrouve si elle y est déjà. Elle quitte son costume et reprend sa toilette de ville. Nous partons à pied jusqu'à la rue Saint-Louis-en-l'Ile. Nous restons là, devant la porte, quelques minutes, à bavarder, avant qu'elle sonne. Puis, elle sonne, la porte s'ouvre, elle entre et la referme, et je reprends le chemin de la rue de l'Odéon.

. . . .

18 janvier. — Il n'y a aucune règle pour la composition littéraire.

MA RENCONTRE AVEC LE " MERCVRE "

par FRANÇOIS MAURIAC
de l'Académie française.

Au début de ce siècle, pour un adolescent qui se rongeait dans sa province, le Caducée du *Mercure* fut le symbole et la clef de toute poésie. Si je possède les éditions originales des *Nourritures terrestres,* de l'*Immoraliste,* c'est que j'achetais de confiance presque tout ce qui paraissait sous ce signe. Chez le libraire Mollat, dans un passage bordelais qui va de la rue Sainte-Catherine à la rue des Pilliers-de-Tutelle, au fond d'une boutique obscure dont j'aimais l'odeur de papier et d'encre, je goûtais les heures les meilleures de mes tristes journées. C'est là que j'ai acquis tour à tour les livres de Gide, de Régnier, de Claudel, de Jammes, la *Retraite sentimentale* de Colette, là que je découvris cette anthologie de Van Bever et Léautaud, à qui je dois le plus puisque j'y lus pour la première fois le *Bateau Ivre, Mon Dieu m'a dit, Hérodiade,* et de Jammes : *Il va neiger, Le vieux Village...* Il est curieux que ce soit Paul Léautaud, ce fils d'Henri Beyle, qui m'ait ouvert le paradis du symbolisme et le bagne des « poètes maudits » (et sans doute à beaucoup d'autres garçons de ma génération). Je lui en exprime ici une gratitude que quarante années n'ont pas amoindrie.

Devenu parisien, j'aimais toujours les poètes, bien sûr, mais enchanté par le monde que je découvrais, je n'attendais plus d'eux un secret pour changer la vie. Il faut avoir vécu les années de l'adolescence dans une ville de province, prisonnier d'une certaine classe, pour comprendre ce que signifia mon arrivée à Paris, cette brusque

revalorisation de tout ce qui, dans le milieu où j'étais né, non seulement n'avait pas cours mais me rendait étrange et presque ridicule.

Mes premiers vers, à peu près en même temps qu'à la *Revue du Temps présent* et qu'à la *Revue hebdomadaire,* parurent donc au *Mercure* ainsi que je le rapporte (mais en changeant beaucoup les circonstances) dans *Le Mystère Frontenac.* A cette occasion, je reçus du curieux Paul Morisse une lettre où il était dit que le *Mercure* plaçait trop haut la poésie pour lui assurer une rémunération qui, même importante, eût été indigne d'elle. Cet excès de délicatesse m'était déjà connu, par un distique de Francis Jammes :

> Ni le *Mercure* ni l'*Ermitage*
> Ne me donnent de gages.

Toujours grâce au mystérieux Paul Morisse, je donnai au *Mercure* mon premier roman, *L'Enfant chargé de Chaines,* mais n'eus pas la joie de le voir paraître, après que la revue l'eût publié, dans les éditions sous le signe du Caducée. Vallette avait raison de juger sévèrement ce petit livre. Dans la revue même où il avait paru, Rachilde l'assomma d'un compte rendu impitoyable où elle traitait de « jeune veau » ce pauvre enfant enchaîné qui était moi-même. Vers le même temps, M. Louis Thomas le comparait à un fœtus, mais Guillaume Apollinaire, ayant lu une page du manuscrit chez un éditeur qui l'avait refusé, avait déclaré : « Ceci est d'un poète ».

Il fallait bien qu'il y eût je ne sais quoi dans ce devoir d'un écolier barrésien pour tant exaspérer une certaine espèce de gens : Paul Souday lui consacra presque tout son feuilleton, si j'ai bonne mémoire; et bien que ce fût pour m'étriller, j'en ressentis une grande fierté. Le 16 mai 1918, je donnai encore au *Mercure* un dialogue en vers : *Le Disparu,* que j'ai jugé prudent de ne jamais relire.

LE MERCVRE VU PAR UN ENFANT

par ADRIENNE MONNIER

Oui, je peux dire un enfant; j'avais dix ans, environ, quand le *Mercure de France* m'apparut... au bord de la Seine, dans les boîtes des quais qui furent la librairie de mon enfance et de mon adolescence. Je ne commençai guère d'acheter des livres neufs qu'à la vingtaine, quand je pus gagner ma vie et avoir un tout petit peu plus d'argent.

Jusque-là, il fallut me contenter de bouquiner et d'emprunter les livres des bibliothèques municipales et des cabinets de lecture.

C'est Maeterlinck qui m'ouvrit les portes du Symbolisme et qui me fit faire les premiers pas dans ses temples : *La Plume, L'Ermitage, La Revue blanche, Vers et Prose, La Phalange* et, par-dessus tout, *Le Mercure de France.*

J'avais vu *Pelléas et Mélisande* l'année même de sa première, alors que j'entrais dans ma dixième année. Ce que cette représentation fut pour moi, je ne puis en donner ici qu'une faible idée : il y a trop à dire. Ce fut un enchantement qui me tint tout au long de mon adolescence et qui fit de moi une symboliste parfaitement éperdue.

Dans le sillage du Symbolisme, je découvris plus tard Claudel, Valéry et les premiers Gide. A son cœur même, je vis briller Verlaine, Mallarmé, Laforgue, je vis flamboyer Rimbaud.

Donc, c'est après Pelléas que je me mis à chercher dans les boîtes tout ce qui était du Maeterlinck, ou qui pouvait lui ressembler.

Cela commença par son *Introduction à un Essai sur Jules Laforgue* parue dans un numéro du *Mercure* en 1896.

Je lus ensuite sa présentation de *Couronne de Clarté* de Camille Mauclair publiée, là aussi, en 1895 (ceux qui bouquinent remontent plus souvent le cours du temps qu'ils ne le descendent). C'est aux premières lignes de ces pages que je vis le nom de Novalis et celui de Gide — « l'admirable et transparent *Voyage d'Urien* d'André Gide ». — Que cet *admirable,* éclos si souvent sous la plume de l'auteur du *Trésor des Humbles,* était donc admirable! Il vous faisait passer sous des voûtes toutes pareilles mais dont le seul prolongement donnait l'extase.

Dans le numéro d'août 1895, il y avait un article de Jean Tabris (?) sur *La Renaissance de l'Astrologie* qui se terminait par ces mots : « l'Unité Ineffable et Absolue » (trois majuscules). Il y avait aussi une étude d'André Fontainas sur l'Art anglais qui me fit connaître les Préraphaëlites. Je me mis à acheter toutes les reproductions possibles et vécus parmi leurs images.

Un an plus tard, c'est-à-dire plus tôt, en 1894, mon Maeterlinck faisait l'éloge du *Livre de Monelle :* « De quels enfers ou de quels paradis s'élève-t-elle, cette étrange, pitoyable et bienfaisante Monelle, qui parle, après la mort, sur le seuil de ce livre avant que ses sœurs y viennent vivre? »

Envoûtée, j'étais envoûtée... Cette équivalence possible de l'enfer et du paradis, et leur pluriel... la faculté d'être à la fois étrange, pitoyable et bienfaisante, de parler après la mort... et les sœurs... les sœurs qui allaient venir vivre là, dans le livre.

Après un long moment de front entre les mains, je tournais les pages et j'arrivais aux *Odelettes pour Hermas* d'Henri de Régnier que je lisais tout haut avec délice :

O bel en soi qui songe, ô bel en soi qui dort.

Ce vers, terminant le poème comme un fermoir précieux, je le chantais même, interminablement, sur un air

qui en aurait valu un autre, s'il avait eu l'accompagnement désirable — harpe et flûte.

Ils étaient rares, dans les boîtes des quais, les numéros du *Mercure;* ceux qui les avaient acquis ne s'en débarrassaient pas; ils coûtaient au moins cinq sous et allaient parfois jusqu'à dix. Il me fallait souvent plusieurs mois de recherches pour en trouver un. J'aimais surtout ceux d'avant 1900 dont le papier était épais et très jaune, avec des vignettes qui étaient toutes à souhait des paysages de l'âme.

C'est d'avant 1900 que date la *Défense d'Oscar Wilde* par Hugues Rebell qui paraît timide aujourd'hui, et naïve, mais qui était bouleversante alors : il proposait d'aller mettre le feu à la prison de Pentonville, comme on l'avait fait pour la Bastille en 1789.

A la même époque, Rachilde vantait *Moll Flanders* (que Marcel Schwob venait de traduire) en des termes pré-existentialistes. Qu'on en juge : « Accomplir un acte, bon ou mauvais, tout en gardant son entière responsabilité, cela caractérise l'être sain. Pour des penseurs, il est également indifférent qu'une femme vole ou soigne des malades dans un hôpital; ce qui importe, c'est qu'elle sache au juste ce qu'elle veut faire. »

Tout cela se passait, 15, *rue de l'Echaudé Saint-Germain.* Adresse fascinante, que je ne connus jamais qu'en caractères imprimés. Quand le *Mercure* vint-il se loger rue de Condé? — au 26 de la rue de Condé, où je pus pénétrer en personne, les jambes flageolantes, en l'an 1913.

Je vois, d'après un Quincey que j'ai sous la main, *De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts* (un maître-livre, un livre-mère), qu'en 1901 le *Mercure* était toujours rue de l'Echaudé. Il n'y était sûrement plus en 1910. C'est à n'en pas douter la rue de Condé qui vit naître la *Théorie plastique de l'Androgyne* de Péladan qui parut cette année-là dans la revue.

Encore un écrit ravageur, qui n'a peut-être pas cessé ses ravages. J'en fus personnellement impressionnée au suprême degré, au degré qui me fit mépriser ma forme

féminine et comprimer mes seins, comme une religieuse, ou comme une amazone.

Mais, ami lecteur, j'y pense, ne t'étonnes-tu pas de me voir montrer tant de louable précision quant à certains textes de cette revue magistrale entre toutes, et tant d'indécision quant à l'adresse portée sur ses couvertures? Ne te semble-t-il pas que je feuillette des numéros qui me peuvent aisément renseigner à ce sujet? — Je vais te dire :

Ces textes si frappants et si enchanteurs, je les avais découpés, j'y avais joint les poèmes qui m'avaient paru les plus beaux — outre Régnier, il y avait Verhaeren, Van Lerberghe, Francis Jammes, Samain, Saint-Pol Roux, Stuart Merrill, Viélé-Griffin, Gustave Kahn, A.-Ferdinand Hérold, André Fontainas, Olivier de la Fayette (qu'on ne devrait pas oublier). Et croirais-tu qu'il y avait déjà Jules Romains, en 1910, avec un poème qui fit partie ensuite d'*Un Etre en marche.*

De tout cela, de tous ces trésors, j'avais fait un volume auquel je m'étais efforcée de donner une apparence de reliure — ce fut laborieux, je t'assure, car j'ai toujours manqué d'adresse. — J'avais collé, en guise de couverture, deux estampes japonaises, très jolies, d'un papier finement crêpé. Le dos était de soie brochée jaune d'or, une ancienne soie de Lyon tirée de la collection de chiffons maternelle.

C'est ce volume que je serre sur mon cœur au moment de rendre hommage au *Mercure de France.*

QUAND J'ÉTAIS JEUNE [1]

par RACHILDE

UN HEROS DE ROMAN

Je veux parler ici de mon père, puisque j'en ai l'occasion et que j'en ai à peine indiqué la silhouette dans mes romans ou mes nouvelles du temps jadis (2).

On ne connaît bien ses parents que quand, les ayant perdus, on atteint leur âge, et qu'ils vous reviennent à l'esprit comme des remords, des regrets de les avoir mal jugés, ou comme des signes d'une vie antérieure qu'on n'a pu comprendre, parce qu'on était sans aucune expérience de la valeur d'une âme toujours fermée à une autre âme. Cet homme-là était un héros de roman! Pourquoi n'ai-je pas deviné que ce sombre personnage était surtout endurci par les malheurs de son état de guerrier et que s'il ne s'expliquait jamais, c'est parce qu'il était justement un *fatal*, le savait bien, et qu'il mettait son point d'honneur à ne pas chercher à prouver sa raison de demeurer un incompris.

Mon père était né en Périgord et n'avait pas de nom propre, parce qu'il était le fils naturel d'un de ces *hobereaux* de province (le mot hobereau n'est pas français, mais dit bien ce qu'il veut faire entendre à une oreille française), un de ces nobles absolument inutile à la société, parce qu'il est l'objet de luxe sans emploi et presque toujours nuisible. Le beau d'Ormoy, disait-on du temps de ce personnage, qui était marquis comme un oiseau de grande volière a des plumes sur la tête, une

(1) D'un volume à paraître aux Editions du *Mercure de France*.
(2) Voir *Les Rageac*, Flammarion, éditeur.

aigrette qu'on ne peut admirer que sous des coups de bec. Que faisait le beau d'Ormoy? Il faisait des victimes chez les femmes... Riche, très peu enclin à la vocation militaire qu'on lui destinait, il était surtout dépensier, coureur de jupes et ne pouvait guère se plaire longtemps au même amour. Je n'ai pas eu d'autres renseignements sur sa vie privée que les racontars, d'ailleurs tendancieux, de mes grands-parents, ennemis nés de toute espèce de noblesse qui n'était pas de *robe,* et qui ne voulait, en rien, céder la *toge* à *l'armée.* Il fit, hélas! la conquête de la lectrice de Mme de *Lidonne,* une pauvre fille sans fortune, une de ces jeunes orphelines que les riches protégeaient pour leur jolie figure ou leur science de la bonne compagnie, de ces sacrifiées à la fortune des voisins qui n'ont d'autre rang, dans la vie, que le tabouret à la cour ou le petit banc de l'amitié limitée à la vie de famille, car, jadis, il y avait beaucoup de place dans les grandes maisons de province. Je n'ai jamais connu à ma grand-mème *paternelle* que le nom de Jeanne Eymery ou *Aimeri,* le vrai nom de mon père, qui n'était qu'un petit nom. On m'amenait là, quand j'étais fillette, et que je venais voir mes grands-parents au Cros, parce que cette très vieille dame qui habitait Périgueux, une assez jolie maison, place du *Couderc,* ne semblait pas dangereuse pour l'avenir... puisqu'elle devait mourir bientôt, et qu'elle me tricotait de si beaux bas à jours, fins comme des dentelles. Elle m'embrassait; ma mère lui disait « Madame », et puis je la voyais qui s'essuyait les yeux en me regardant.

Puis, un jour, quand j'étais à Paris, en train de gagner péniblement ma vie de femme ou d'homme de lettres, on m'ordonna *péremptoirement* de renoncer à un héritage, l'héritage d'une maison ayant appartenu à la nommée Jeanne Eymery ou *Aimeri,* parce qu'il n'était pas décent d'hériter d'une personne qui n'avait pas été mariée.

Cette personne-là, c'était ma grand-mère paternelle. J'obéis. J'ai toujours obéi à un renoncement quand il s'agissait de sacrifier mon intérêt à ce que j'appellerai un orgueil de caste.

Mon père était donc bien un enfant naturel et il avait

volontairement renoncé au titre du beau séducteur qui voulait le reconnaître lorsqu'il eut dix-huit ans, mais refusait d'épouser sa mère, coupable seulement d'avoir été jolie, quoique sans dot... et il s'engagea dans l'armée d'Afrique, devint capitaine, eut la croix pour son courage sur le champ de bataille. Pourquoi, comment vint-il en garnison à *Valenciennes,* au temps où mon grand-père y dirigeait le *Courrier du Nord,* mon grand-père né, comme mon père, en Dordogne? Mystère ou prédestination! La belle Gabrielle devait-elle rencontrer ce futur Lieutenant de louveterie, s'en éprendre alors qu'elle descendait d'un prêtre, de l'archiprêtre de la cathédrale de Périgueux, marié à la Révolution, au moment où il allait devenir évêque?

Quel roman pouvait être plus romantique, plus terriblement *fataliste* que celui-là?

Mon père ne parlait pas, ne s'expliquait pas; il savait beaucoup de choses, et les subissait sans se plaindre : était-il très fort par endurance de son métier militaire, ou par indifférence naturelle? Je lui ai souvent entendu dire que la plus grande noblesse est de *savoir garder le silence,* se taire, sous les armes... en guerre, comme pendant la paix. Je ne lui ai jamais connu d'opinion politique autre que sa haine instinctive du désordre. Il ne connaissait qu'un devoir : servir son pays, avant de défendre un régime. Il protégea la retraite du Maréchal Bazaine sur Metz et, séparé de son régiment, le 5e Chasseurs, sans savoir pourquoi, il dut, à la tête de son escadron, tenir en respect les Allemands qui harcelaient un corps d'armée en déroute. Je copie une lettre du Général Lapasset (d'après les Archives du Dépôt de la Guerre 1891) où il écrit :

Dusseldorf, 9 décembre 1870.

« Mon cher Capitaine Eymery,

« Je ne pensais pas, en donnant de vos nouvelles à une connaissance d'un de vos amis, que ma lettre arriverait jamais sous vos yeux. Puisqu'il en a été autrement, je me

plais à vous redire, directement, tout le cas que je fais de vous, et combien votre excellent escadron a été valeureux et utile dans la pénible retraite des six jours, de Sarreguemines à Metz, durant laquelle la brigade mixte sauva le deuxième corps d'une destruction certaine. En rendant à votre troupe le témoignage qui lui est dû, je me plais à y joindre, pour son digne chef, l'expression de mon estime particulière et de mes sentiments affectueux.

Général Lapasset. »

Quand on parlait de cette retraite à mon père où, pendant le passage d'un pont, il avait tenu dix mille hommes en arrêt avec 150 fusils, il haussait les épaules :

« Se défendre ne compte pas, quand on recule. Seuls, ceux qui meurent sont les heureux! »

LA GALERIE D'ARSENE HOUSSAYE

...En entrant, toutes ces belles chairs nues vous émeuvent, toutes ces jolies peaux humaines qui tapissent sa galerie de tableaux vous donnent le frisson. Des divans sont au-dessous et lorsqu'on est assis on n'est vraiment pas tranquille d'avoir tant de Vénus dans le dos!

Cependant une douceur profonde règne. On éprouve comme une sensation de transport dans un conte des *Mille et une nuits,* et la lumière, tamisée par des tulles, vous semble comme des rideaux d'alcôve. Mais les scènes un peu trop vives s'atténuent parmi des cadres tellement somptueux qu'ils détachent de toute la vie possible le pauvre mortel tout ébloui de la vie plus ou moins factice de la beauté surnaturelle, de la beauté mythologique.

Les meubles s'encombrent de bustes et de statues. On a peur de déranger tout ce peuple de divinités. On a peur de réveiller des délicieux corps blancs, on balbutie malgré soi et, devant ces luxes du nu plus ou moins intégral, on est inquiet de se sentir mal habillé dans une robe plus ou moins à la mode.

Arsène Houssaye a la coquetterie de se vieillir. Il prétend être *un médaillé de Sainte-Hélène.* Il vous dit cela

avec un sourire ciselé finement dans l'argent de sa barbe patriarcale, avec un sourire jeune et doux qui fait qu'on y croit à demi. C'est un grand vieillard mince, aux yeux bleus, dont l'accueil est d'une bonté charmante. Il parle bas, mais souligne certaine phrase de ce même sourire qui est une lueur et une promesse. Il m'écoute en caressant son chien, son favori, un chien que les Parisiens connaissent bien et qu'on salue comme une personne quand il fait, au bois, son tour du lac.

Le costume négligé d'Arsène Houssaye, cet homme de toutes les élégances, est au moins extraordinaire : un coin de feu rouge, en satinette un peu usée aux coudes, des pantalons gris et des chaussures de toile, des *Biarritz* (sorte d'espadrilles de plage). Il se promène dans sa galerie de tableaux, peut-être unique au monde, comme un étranger qui en néglige les valeurs... parce qu'il est en négligé lui-même. Je m'imagine qu'il ne se donne plus la peine de plaire. Son chien, qui semble vêtu de velours et de soie havane, se prélasse sur tous les divans en ayant l'air de penser, tout au fond de ses yeux couleur d'or et d'ambre : « Nous savons bien, va, que tu es fatigué, depuis longtemps, de toutes les élégances vestimentaires... et moi, ton meilleur ami, j'ai, du reste, toujours la même fourrure! »

« Mais oui, mademoiselle Rachilde, je vous donnerai votre préface pour *Monsieur de la Nouveauté,* ne vous tourmentez pas. Vous êtes si jeune que j'ai grand honte de moi, parler de vous, un barbon de... » Et il ne dit pas son âge! Il écrit depuis un demi-siècle, c'est le seul aveu qu'il ose faire. Aurai-je ma préface? Je m'en vais bien inquiète. Mon Dieu, toutes ces femmes nues qui l'entourent et qui, du haut de leur cadre, lui font une garde d'honneur!...

Est-ce que son amour pour la beauté peut aller jusqu'à protéger une pauvre fille... très bien, trop bien habillée?

Et si je n'ai pas une belle préface pour mon premier livre, est-ce que Dentu, le grand éditeur, le prendra?

Malgré moi, n'osant plus rien dire, je saisis la tête du beau chien et je l'embrasse sur une de ses oreilles de soie.

LES CHATS DE BARBEY D'AUREVILLY

Le correspondant de guerre du *Figaro,* pour *les Grandes manœuvres,* Charles Daubize, celui qui nous avait si mal recommandées à M. de Villemessant, était un très bon garçon, qui n'avait certainement pas inventé la poudre, mais qui ne savait plus que faire pour s'excuser auprès de moi de l'étrange réception qu'on nous avait offerte, dans ce quotidien du... meilleur monde.

« Mon Directeur est terriblement lunatique », m'avait-il avoué, lorsqu'il apprit notre déception, ou plutôt celle de ma mère, Mme Eymery, Mme *Rageac* ne pouvant admettre qu'on n'eut pas besoin du *Chat jaune* dans le premier quotidien de l'époque. Alors il m'obtint, pour me consoler, en ayant l'idée que j'avais besoin d'une consolation quelconque, une entrevue avec l'auteur des *Diaboliques,* l'homme de lettres le plus redoutable de ce moment-là, Barbey d'Aurevilly... mais, cette fois, c'était lui, Daubize, qui me montrerait... *le diable.*

Charles Daubize était une gravure de modes, un homme très élégant, genre mousquetaire pour pension de jeunes filles, sinon couvent, et sans autre talent que sa façon de porter une moustache très militaire sur une figure un peu poupine et l'habitude de vous esquisser des gestes de maître d'armes à tous propos, surtout quand on n'avait aucune envie de se battre avec lui. Il était le chevalier servant de toutes les femmes de lettres, leur offrait son bras, son parapluie, ou même son nom quand il pensait devoir faire une déclaration pour le bon motif. Au demeurant, le meilleur camarade et le plus simple des reporters presque toujours à la recherche d'un sujet à traiter avec des phrases grandiloquentes, et s'en tirant dans une prose dont le style était malheureusement emprunté à Alexandre Dumas. Je lui dois quelques portraits à la plume dans les quotidiens où je plaçais des articles en ce temps-là, lesquels portraits ne dépareraient certainement pas un Musée Grévin.

Il était un commensal de l'antichambre de Barbey d'Au-

revilly, grâce, j'en suis certaine, à sa moustache de mousquetaire sans emploi bien défini et surtout à sa courtoisie très grand siècle.

Et puis, il était fort bien en cour auprès de Mlle Read, la gardienne de tous les fameux chats de Barbey d'Aurevilly.

La première fois que j'eus l'honneur d'être présentée à cette charmante fille, je fus séduite par sa douceur et sa manière d'entourer le maître d'une déférence qui imposait au nouveau venu un respect, sinon de commande, tout au moins très capable de faire illusion à ce redoutable chevalier des dames de l'enfer galant.

Je dois avouer que cela sentait, chez elle, ou chez lui, terriblement *le matou!*

Il y avait là, se prélassant dans tous les coins, des chats, jeunes ou vieux, des animaux aimables ou montrant les griffes, lesquels avaient tous les droits, même celui de renverser l'encrier.

Mlle Read m'a représenté tout de suite le type de celle que l'on pourrait appeler *l'anglaise de qualité.* Blonde, mince, les yeux clairs, et la voix très douce, elle était là l'*Egérie,* mais elle ne fut jamais une importune, et sans elle, sans cette affection filiale et surtout respectueuse dont elle entourait le grand écrivain si fantasque et, parfois, si injuste, il serait certainement tombé dans un ridicule dont personne, peut-être, n'aurait pu le préserver. Ses prétentions vestimentaires allaient de la cape d'andrinople au veston de velours frangé d'argent, et il se fardait, se teignait, mal, les cheveux, les sourcils, portant des bagues aussi fabuleuses que fausses, au moins sous le rapport de la chevalière ancienne certifiant des armoiries incontestables.

— Mademoiselle, me déclara-t-il, d'un ton à la fois solennel et ironique, je suis certain d'avoir eu pour vous, dans une vie antérieure, un sentiment que je ne peux pas vous prouver aujourd'hui, car je suis Chevalier de Malte.

Un peu interloquée par cette déclaration qui ne me paraissait pas de mise, au moins dans une première entrevue, je lui demandai simplement sa bénédiction, sup-

posant qu'un chevalier de Malte devait avoir fait des vœux de chasteté. Puis il se mit en devoir de me garer de tous les journalistes que je connaissais, en me dévoilant leurs défauts et même leurs crimes.

Barbey était surtout un excessif en paroles, mais il n'aurait pas fait de mal, ni à un homme de lettres, ni à une femme de réputation douteuse, parce que, selon lui, les humains étaient conduits par des démons assortis à leurs vices et ne restaient nullement responsables de leurs actes.

Je n'ai jamais entendu dire quoi que ce soit contre Mlle Read; c'est même, je crois, la seule femme ayant pu vivre dans l'intimité d'un grand homme sans en souffrir au point de vue de sa réputation. D'ailleurs, on sentait, chez elle, une telle simplicité de cœur, qu'elle n'avait peut-être pas même l'idée que ce grand homme fut autre chose qu'un grand prêtre... ou un sorcier du verbe, tout simplement l'envoûté de ses propres écrits.

« Je n'ai vraiment eu peur, avait-il déclaré un jour à un indiscret questionneur qui lui demandait comment il travaillait, s'il aimait à écrire dans le silence de la nuit ou à la clarté du soleil, oui, Monsieur, je n'ai vraiment eu peur que de la phosphorescence des yeux de mes chats! Quand ils sont sur ma table, qu'ils se mêlent de flairer mes papiers, je sais qu'ils m'apportent un reflet de l'enfer, *de l'encre qui me manque!* Sans eux, je ne comprendrais pas l'ennemi du genre humain. »

Il y a, en effet, dans l'histoire d'un certain *rideau rouge,* quelque chose de vraiment diabolique, et qui n'a d'ailleurs aucun rapport avec la vulgaire *andrinople* dont *Barbey d'Aurevilly* se drapait pour effarer les petits journalistes sans expérience à propos des étoffes de luxe.

MA GUÉRISON

par MARCEL ROLAND

Il y a une vingtaine d'années, la littérature — si l'on peut user de ce mot bien trop pompeux pour un si mince objet — comptait en son sein un romancier qui s'efforçait avec plus ou moins de bonheur de vêtir des oripeaux de la fiction un goût très vif pour la Science, une antipathie sincère pour les dédales de la psychologie, et un certain nombre de notions techniques acquises dans la fréquentation de quelques laboratoires.

Vers cette époque, alors qu'il n'était déjà plus tout à fait un adolescent — mais le secret de la vraie jeunesse n'est-il pas de toujours se recommencer? — il eut l'idée de tenter un premier essai d'observation directe de la Nature. Un humoriste dira peut-être que la chose lui vint en écoutant chanter le rossignol, mais cet humoriste serait dans l'erreur, car il s'agissait alors d'un essai sur le monde microscopique qui s'agite dans une goutte d'eau sale. Tout simplement.

Ce petit ouvrage, avant de paraître en librairie, reçut dans la *Grande Revue* l'accueil de M. Paul Crouzet, et ce fut la première tentative du romancier dont je parle, sa première tentative de rupture avec le monde des humains.

Elle fut suivie de rechutes qui pouvaient faire craindre, chez un sujet aussi intoxiqué, à un mal incurable, quand un incident, d'ordre décisif cette fois, consomma la guérison amorcée.

Quittons la parabole, et au risque d'offenser la modestie, employons le haïssable pronom personnel. Les lauriers de H. G. Wells, qui m'avaient longtemps empêché de dormir — que n'ai-je eu depuis d'aussi bénins motifs

d'insomnie! — étaient revenus troubler mes nuits. La rechute consista, sous l'influence tardive du virus romanesque, en une sorte de conte de fées scientifique où il était question d'insectes géants aux étonnantes prouesses. L'inspiration de Wells et de ses nombreux précurseurs était manifeste, mais on connaît l'adage : *Quos vult perdere Jupiter dementat prius.* Ne m'avisai-je pas d'aller offrir cette anticipation au *Mercure de France,* l'éditeur de Wells en langue française!

Précédé d'un mot d'introduction de mon maître et ami Georges Bohn, le biologiste que des générations d'étudiants ont applaudi en Sorbonne, j'arrivai un jour rue de Condé. D'autres ont décrit le vieil hôtel qui fut notamment un des domiciles de Beaumarchais, et qu'Alfred Vallette, jusqu'à sa mort, défendit âprement contre l'intrusion des deux monstres modernes : le téléphone et l'électricité.

Ce fut lui, Alfred Vallette, que je vis d'abord, assis à son bureau. Après quelques mots de bienvenue, il m'envoya à un monsieur qui se tenait dans une sorte d'antichambre qu'on traversait en arrivant.

Cette pièce, j'en ai gardé dans la rétine et le tympan la sensation de silence studieux, de lumière atténuée, de méditation et comme de repliement sur soi. Puisqu'on prétend que la Science ressemble à une religion, je dirai qu'on y respirait une atmosphère de laboratoire laïque.

A la clarté du gaz, deux personnes travaillaient là, devant deux tables séparées : Louis Mandin, spécialement préposé au périodique, et Jacques Bernard, secrétaire général. Le premier était contre la fenêtre, le nez sur ses épreuves. Brave et cher Mandin, bon poète mort depuis... en bon Français! Le second se tenait au centre de la salle, et ce fut lui qui me reçut. Carré d'épaules, torse bombé, visage rond, vous écoutant avec des inclinaisons de tête quasi sacerdotales, tel m'apparut Bernard à la lueur spectrale du bec Auer. Tel il prit possession du manuscrit que j'apportais; tel, quelques jours plus tard, il m'exprima le regret de le refuser, ajoutant toutefois qu'il lirait volontiers autre chose de ma signature.

On se doute que le motif du refus était le précédent de Wells en la maison même; motif si légitime que Wells en personne, qui avait beaucoup d'esprit, n'aurait pu s'en froisser. Je fis de même. Quelques causeries subséquentes avec Vallette suffirent à me persuader que, comme Hercule, et toutes proportions gardées, j'étais arrivé à une croisée de chemins, et qu'il me fallait opter.

Mon choix était fait : j'estimais qu'on peut, après tant d'autres — même après Réaumur et J.-H. Fabre, surtout après celui-ci, qui se cantonna trop dans les murs de son Harmas — se mêler de parler des petites bêtes, et qu'il y a toujours là-dessus quelque chose de neuf à dire. C'est le propre du Mystère de rester inépuisable.

Peu de temps après, je donnai au *Mercure* la *Vie du Scorpion,* qui forma le début du volume intitulé *Vie et Mort des insectes.*

Ainsi que l'a dit sans doute fort judicieusement un critique qui est, je crois, M. Pierre Lagarde, le romancier en rupture d'imagination avait « trouvé sa voie ». Mais cette voie a ceci de particulier que c'est une voie de garage, et c'est pourquoi ma gratitude envers l'aiguilleur participe beaucoup du pieux attachement que les retraités des chemins de fer gardent à leur ancienne Compagnie.

Retraité, ai-je dit, et je tiens à ce mot. Au lieu de l'express qui m'entraînait le long des pâles rubans parallèles, avec quelques cinq-minutes d'arrêt-buffet tous les cent kilomètres (encore un roman d'pondu, v'là l'éditeur qui passe!); au lieu des cahots, des balancements, des ballottements, des grincements de la machine à explorer l'espace, à creuser l'anecdote et à conter la turbulente aventure humaine, me voici rangé quelque part avec une rame de wagons déclassés, au milieu d'un de ces jardinets où l'on admire, contre une haie de fusains, un parterre de géraniums et de bégonias, et le faux-ébénier qui sanglote de toutes ses grappes jaunes.

Quel repos! Et comme, entre la lampisterie où l'araignée tend sa toile et le hangar de la petite vitesse, où l'hirondelle accroche son nid, comme on oublie les hommes!... Hé oui, j'ai trouvé ma voie de garage; je me

suis retiré à la campagne : petite cour, petit potager, petite pompe, petite pelouse, petit bois, petite ambition, petit esprit, hé oui! je ne dis pas non. Mais quoi! vivre comme l'insecte tapi sous sa feuille, et qui, de ses yeux à facettes, découvre l'immensité de l'univers, et la compare à sa propre chétivité, c'est encore une façon de vivre et de penser.

On me reproche, je le sais, parce que je regarde la Nature, de trop tourner le dos à l'Homme, comme s'il n'en faisait pas partie. On me dit : « Ne prenez-vous pas la cause pour un effet, et au lieu que ce soit l'amour de l'histoire naturelle qui vous ait rendu misanthrope, n'est-ce pas votre misanthropie qui a fait de vous un naturaliste? »

La psychologie m'échappe à ce point que je ne saurais discerner où est la vérité en cette alternative. Le certain en tout cas c'est qu'à l'époque actuelle nous voici parvenus à un stade où il est permis de considérer le phénomène humain comme nettement détaché des autres phénomènes naturels, et où l'on peut à bon droit regarder les uns et les autres comme incompatibles. J'ai souvent réfléchi à cette anomalie, car c'en est une au point de vue strictement scientifique que d'abstraire l'espèce humaine des autres espèces animales. Et il m'est arrivé souvent de me demander comment Jean-Jacques Rousseau, par exemple, lequel a exalté l'amour de la Nature et mis à la mode chez ses contemporains le goût de la botanique, des collections de pierres et de bêtes, a en même temps trouvé le moyen d'exalter l'Homme, qui est par essence la négation même des principes de simplicité, de pureté native, de sensibilité qu'il entendait remettre en honneur.

Il y a eu là, évidemment, « erreur sur la personne », et cette hypertrophie du *moi* humain devait engendrer de redoutables conséquences, puisqu'elle conduisit, par des détours politiques dont l'auteur d'*Emile* n'est peut-être pas fautif, à une Révolution qui commença assez bien, mais qui finit fort mal, comme le supplice si connu.

Il y a une chose que j'ai toujours amèrement regrettée : c'est que Jean-Jacques soit mort dix ans trop tôt pour

vérifier comment cet « Homme foncièrement bon » mettait en pratique les vertus natives dont notre naturaliste le dotait. Cette hâte des semeurs à disparaître avant la moisson est d'ailleurs une particularité commune à ceux qu'on appellerait aujourd'hui les « responsables ». Rousseau, tout en intégrant son semblable au reste du règne animal, lui fait cependant une place à part, privilégiée; il lui avait donné un fauteuil devant les tabourets et les strapontins où il asseyait les autres espèces. Les Encyclopédistes, comme Diderot, d'Alembert, Helvétius inculquèrent en outre à cet intéressant animal le scepticisme ou la négation à l'égard de tout ce qu'on lui avait appris, la rébellion contre le système social existant; et tout ce monde, à quelques années près, n'assista même pas à la Révolution ainsi préparée!

Peut-être, après tout, l'Homme du temps de Jean-Jacques n'était-il pas encore celui d'aujourd'hui. Peut-être son évolution n'avait-elle pas encore créé entre lui et la Nature cette opposition à peu près irréductible à laquelle nous assistons. C'est que nous avons fait du chemin depuis Jean-Jacques, dans l'ordre du Progrès, de l'émancipation, de la liberté, de l'égalité, et de beaucoup d'autres concepts du même genre. Le machinisme, les luttes politiques, les abus démagogiques, et surtout l'extraordinaire prétention au rôle de nouveau créateur, ont creusé un abîme trop profond pour que nous puissions embrasser du même regard l'Homme et la Nature.

Le sentiment qui pousse à se réfugier dans le commerce intime de la Nature est à la fois l'expérience décevante, souvent douloureuse même, qu'on a pu faire de l'Homme, en même temps qu'une sorte d'instinct du retour aux racines profondes qui nourrissent notre être. J'ai déjà dit l'impression de sérénité qu'apporte aux âmes troublées ou blessées le spectacle du déroulement des phénomènes naturels; c'est celui d'une forêt aux grands arbres régulièrement alignés, qui fondent dans les lointains leurs perspectives harmonieuses, où le vent lui-même a la régularité d'une fonction.

Quel contraste avec l'élément humain, où tout est cons-

tamment remis en question! Certes, l'observation de l'Homme est nécessaire au naturaliste, quand elle se limite aux grandes lignes de biologie générale, qui restent uniformes dans toute l'espèce, mais elle a pour moi la valeur d'un facteur de comparaison, et chaque fois que j'emploie le mot « Nature », c'est par contraste avec le mot « Homme ».

La Rochefoucauld a dit : « Il est plus aisé de connaître l'homme en général que l'homme en particulier. » Voilà tracé en une phrase le champ d'action du naturaliste dans le domaine humain; le reste appartient aux psychologues, seuls capables de se retrouver en ce labyrinthe qu'on est convenu de nommer « le cœur », ou, si l'on veut, « l'intelligence ». L'intelligence permet à l'Homme de ne pas conformer ses actes à sa pensée, au contraire de l'instinct, qui ne souffre aucune fraude de ce genre. Le simple animal ne connaît pas le mensonge conscient.

Si j'ai un jour le loisir d'écrire une *Introduction à l'étude de l'histoire naturelle,* je recommanderai aux débutants de s'armer avant tout de trois qualités :

Primo : l'ingénuité, qui est de renoncer à son orgueil d'homme, et de se concevoir, non plus comme un centre, mais comme fonction du reste de la création; d'aborder par conséquent l'étude des choses de la Nature avec un esprit neuf, apte à recevoir et à garder les empreintes les plus légères, comme le sable humide de la plage garde trace d'un pas d'oiseau; de considérer l'infime avec la même foi qu'on met à regarder un soleil, mais en se servant du petit bout de la lorgnette; et ce qu'on voit ainsi, microbe, insecte, cristal ou grain de pollen, de le décrire aussi minutieusement qu'on calcule l'orbite d'une comète.

Secundo : l'avidité, qui est de nourrir en soi un perpétuel besoin d'apprendre, d'en entretenir la flamme sacrée et de ne s'estimer jamais rassasié.

Tertio : la sublimité, qui est, ayant constaté les faits, les ayant mesurés entre eux et avec soi-même, et établi leur valeur relative, de savoir retourner la lorgnette pour les projeter dans l'absolu.

Les deux premières de ces qualités appartiennent à la

jeunesse; la dernière relève de l'âge mûr. Un bon naturaliste doit donc se greffer une âme d'enfant sur un corps déjà rompu aux accidents de la vie. L'histoire naturelle est en grande partie une science d'observation personnelle et d'expérience, où le livre passe après la leçon de choses, où l'esprit s'enrichit de ce qu'ont vu d'abord les yeux. Tu es plombier ou avocat, boulanger ou médecin, peintre en bâtiment ou capitaine? Peu importe : regarde de tous tes yeux, regarde! comme on dit à Michel Strogoff avant de le rendre aveugle. Mais ici il s'agit de commencer de voir, et non de finir. Regarde; et ta plomberie, tes dossiers, ton pétrin, tes malades, tes pinceaux, ton uniforme, cesseront un instant de peser sur ta vie. Tu te sentiras, par on ne sais quel sortilège, affranchi de ta lourde responsabilité humaine, et passé au rang d'un spectateur, à la fois passif et passionné, à qui suffit le monde étroit qu'il contemple, cette voie de garage où le bouillon-blanc et la pensée sauvage poussent entre les rails, son jardinet, sa haie de fusains, son parterre de géraniums et de bégonias, son faux-ébénier qui pleure en grappes jaune d'or.

C'est là que je convie tous ceux qui veulent me tenir compagnie. Déjà nous sommes assez nombreux sur les bancs à rayures vertes. Nous nous taisons, nous regardons, nous réfléchissons. Une mouche égratigne l'air; un rossignol de muraille la gobe en nous montrant son croupion rouge, une bête à bon Dieu vient d'atterrir sur ma manche. Près de mon pied, un ver de terre sorti de la bordure de buis étire sur le sol son caoutchouc rose; il se fraie un chemin dans le sable, pour y retrouver la fraîcheur et la nuit. Je descends avec lui, je descends peu à peu, par degrés, dans les profondeurs d'une bienheureuse animalité, où ma vie est à sens unique, où je me blottis dans un monde à ma taille, fermé à tout ce qui n'est pas moi, où je suis le compagnon et l'égal des grains de poussière, des filets d'eau, des courtilières, des larves, des microorganismes qui mangent la terre, et qui la purifient à mesure que nous la souillons. Vais-je m'endormir? Ce n'était qu'un éclair. Voici que mes prunelles se sont levées par hasard et ont rencontré cette petite boule accro-

chée à l'arceau de la tonnelle. Cette boule argentée, vous savez bien, que le chef de gare a mise là, pour rire; une de ces boules qui reflétaient jadis un paysage-miniature dans les villas de banlieue des bons bourgeois aisés, au temps où existaient des banlieues, des villas, une bourgeoisie et de l'aisance. Et dans cette boule, un prodige m'apparaît : un ciel de métal pur, ouaté de flocons pâles, des maisons riantes, de minuscules marionnettes qui travaillent, s'assemblent, vont et viennent avec la tranquille activité des fourmilières. Fourmis d'un monde frappé de sagesse, et devenu raisonnable!

Ah! comme ils furent eux-mêmes des sages, nos pères! qui suspendaient à leur plafond cette boule argentée! Ils la regardaient en lisant Newton ou Flammarion, Réaumur ou Buffon, et elle suffisait à leur bonheur. Ils avaient trouvé le secret de voir le monde en beauté, dans une planète idéale!

Et c'est un peu de cette manière que je conçois les coups d'aile du vrai naturaliste, après qu'il a longuement fouillé les silences du brin d'herbe, de la bestiole, de la fleur, du caillou. Il lève les yeux, et trouve, se balançant au-dessus de sa tête, la boule argentée, où l'humanité se reflète avec les couleurs du rêve. Il compare son rêve aux réalités qu'il a vues sur la terre, il songe à l'ordre, à la discipline qui gouvernent le monde, à la grande loi du labeur inlassable et il retourne à son étude en soupirant : « Peut-être qu'un jour — pour nous aussi — ce sera vrai! »

PIERRES LEVÉES[1]

par JULES ROMAINS
de l'Académie française.

I

Tout est mêlé dans ce présent confus.
Des dieux enfants renversent la corbeille.
Le lin, la soie et la bourre s'embrouillent.
Ce qui sera croche dans ce qui fut.

Il n'est pas sûr que nous soyons ensemble.
Des monstres mous brusquement sont rentrés.
La jongle en rut mange les bois sacrés.
Maint corps futur expire sur le sable.

Le dur travail de dévider le temps
Que s'est donné l'ouvrière éternelle
N'est plus de rien. Tout se noue et s'annule,
Paquet ignoble où grouillent les instants.

II

Il faut qu'un chant t'accompagne.
Tu vas loin et tu vas seul.
Tous ces mouvements te baignent.
Des lueurs sortent du sol.

Il passe tant, tant de monde.
Le lieu s'écoule en grondant.
Un feu rouge te commande.
Tu repars à l'abandon.

(1) Ces poèmes sont extraits du recueil « Pierres Levées » qui doit paraître prochainement, en édition à tirage limité, chez Flammarion.

Il faut qu'un chant t'accompagne,
Te protège pas à pas;
Qu'il t'enveloppe de signes,
De broussaille, de sapins.

Chant de cor dans la broussaille;
Un oiseau caché répond.
Des pas amis sur les feuilles.
Un souffle en haut des sapins.

Etincelles amorties,
Les yeux filent sans te voir.
Il tombe une solitude
Pareille aux flocons d'hiver.

Il faut qu'un chant t'accompagne
Comme le vent dans le val.
Entends craquer les châtaignes
Sous le pas de ton cheval.

III

L'air nous cède, à peine remue,
S'ouvre et se ferme avec le pas.
Il nous reste encore un ami
Caché dans les plis impalpables.

Les grandes choses d'alentour
Et d'au loin et d'au bout du monde,
Les grandes choses de la terre
Dansent la danse du démon.

Mais parfois la spire d'un souffle
T'effleure la joue en passant,
Aussi douce et tendre que s'il
Y flottait de l'âme innocente.

Cela caresse et traîne un peu,
Comme une approche de guirlande.

Une approche furtive et pâle
Presque pareille à l'air tremblant.

Les grands blocs de choses visibles
T'assiègent de mort et de mal.
Reste un duvet d'ange saisi
Par hasard dans un intervalle.

IV

Frères qui passez au loin
Dans la broussaille des siècles,
Dos courbé, regard de coin;

Vous glissez de touffe en touffe,
L'oreille au guet. Humblement
Le pas immortel s'étouffe.

Ah! le vain cheminement!
Bandits, bourreaux, fauves, gouffre :
Le choix à chaque tournant.

Tous les temps sentent le soufre.
Qu'il est touchant de vous voir
Marcher sans aucun espoir!

QUATRIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

LETTRES A ALFRED VALLETTE

GUILLAUME APOLLINAIRE

L'artilleur Guillaume de Kostrowitzky.

Nîmes, le 19 octobre 1914.

Cher directeur et ami,

Que deviennent Paul Léautaud, Rouveyre, André Billy, Morisse, Dumur et tous nos amis du *Mercure?* J'ai eu de vos nouvelles et de celles de Rachilde par votre fille et son mari Robert qui m'a paru être mieux à mon départ de Nice.

Je mène ici la vie de l'artilleur monté; elle est rude et n'a rien d'héroïque. Cheval, tape-cul, pansage, manœuvre à pied, étude du canon. J'ajoute que je suis le peloton d'élèves brigadiers, ce qui veut dire que tout mon temps est pris.

Je vis, au demeurant, une vie anecdotique perpétuelle. Nîmes est une belle ville, mais j'en vois peu de chose, les promenades à cheval ayant lieu dans la campagne nîmoise qui m'a l'air assez grecque.

A Nîmes le jasmin, chantait Moréas; je n'en ai point vu mais beaucoup de lauriers, gage de victoire et beaucoup d'oliviers, gage de paix.

Je pense partir pour le front vers février.

Je suis heureux au possible qu'on m'ait trouvé digne d'être soldat dans cette bagarre titanique et je ne céderais pas ma place pour un empire, surtout celui d'Allemagne.

J'espère après la paix retrouver toujours vivace notre très cher *Mercure de France.*

Je vous prie, si vous avez le temps de m'écrire, de me faire savoir l'adresse de Rémy de Gourmont.

Votre dévoué

GUILLAUME APOLLINAIRE.

Adresse : Guillaume KOSTROWITSKY
2e canonnier conducteur
38e rég. d'artillerie de campagne
70e batterie
Nimes (Gard)

Nîmes, 3 janvier [1915].

Mon cher directeur et ami,

Reçu votre gentille lettre. Ai écrit à Robert. Reçu lettre de Gourmont et le joli poème de Rouveyre. Si vous voyez Billy, dites-lui de m'écrire.

Voudriez-vous faire envoyer un exemplaire : *les plus jolies pages de l'Arétin* à Mme la comtesse de Coligny-Châtillon, villa Baratier, Saint-Jean-Cap-Ferrat (Alpes-Maritimes), vous me ferez plaisir. Ici ville huguenote. Les catholiques et les protestants s'observent hargneusement. Tout le monde s'embête. Mauvais esprit au point de vue patriotique, mais pas au régiment. Les artilleurs sont mal vus, mais ces jours-ci les joyeux sont arrivés, ils font un boucan du diable et la population terrorisée a été bien heureuse qu'on nous ait forcés à la protéger. J'aimerais mieux d'ailleurs être employé à autre chose qu'à protéger les tenanciers de lupanars, leur personnel et les bistrots. Patrouille pour patrouille, j'aimerais mieux la guerre. Bonne année à vous, à Rachilde, à tout le *Mercure*.

GUILLAUME DE KOSTROWITSKY.

8 avril 1915.

Je vous remercie, cher ami, des nouvelles que vous me donnez.

Que Blaizot, puisque vous êtes si gentil pour me payer ma chronique, m'envoie cela en mandat-carte. Mes chroniques suivantes seront autrement fantastiques. Je suis en première ligne d'artillerie; près de nos tranchées d'infanterie on voit les tranchées boches. Les obus miaulent. C'est fantastique, la nuit surtout.

A vous

G. DE K.

10 septembre 1915.

Mon cher ami,

J'ai reçu aujourd'hui le livre de Niceforo et je vous remercie. Un jour que vous aurez le temps et la possibilité vous m'enverrez quelques volumes des *plus belles pages* (s'il est possible, bien entendu). Les permissions sont pour le moment suspendues dans notre secteur. Cela retarde beaucoup la mienne pendant laquelle, d'ailleurs, je ne crois pas que j'aille à Paris. Est-ce que Louis Dumur est maintenant parmi vous? S'il y est, faites-lui mes amitiés. Vous a-t-on parlé de mon tiercelet? Il s'en est allé. Il était devenu impossible. Il y a ici beaucoup de chiens très gentils. A l'échelon ils ont même toute une famille de chats. Une pièce a une pie avec qui je suis très ami. C'est une personne fort intelligente. Quant aux chevaux vous savez que ce sont de braves bêtes et ils n'ont pas peur. On ne quitte plus sa cagoule. Ma main amie.

G. A.

EDMOND BARTHÉLEMY, FRANÇOIS COULON,
ADOLPHE RETTÉ, ALFRED VALLETTE.

Le « Mercure » et l'Anarchie.

Gouvieux, le 14 octobre 1893.

Mon cher ami,

Songez que je ne vais pas, que je ne peux pas aller à vos Mardis, et que, de loin, les choses apparaissent en bloc. J'y suis donc allé tout d'une pièce :

Je n'ai jamais voulu mettre en cause M. Alexandre Cohen dont l'arrestation me paraît, en effet, imbécile; et la note dont je vous proposais le principe n'eût été nullement pour le lâcher. Je n'insiste plus sur cette note puisqu'il est vrai qu'elle nous créerait d'autre part une attitude, à nous qui n'entendons pas en avoir en ces matières. Tout est donc bien. Mais sapristi, il n'en est pas moins vrai que dans telle interview avec Zola, parue au *Figaro*, il n'y a pas longtemps, Huret a qualifié *Mercure* de publication socialiste, « anarchiste même » ! Là-dessus l'affaire Alexandre Cohen, puis entre temps la publication, au Recueil, de cet amusant rébus : la Dame de l'An-Archie et des Notules fantaisistes de M. Retté sur je ne me rappelle plus quel congrès socialiste. Dans ces conditions, après tout le tapage de ces jours derniers, je considérais la Note en question comme devant, sans lâcher personne, remettre toutes choses en place, souligner simplement notre enseigne : Littérature et Art; ce qui eût été bien net : le Socialisme et l'Anarchie étant parfaitement inesthétiques.

Mais puisque, voyant les choses de plus près que moi, vous ne reconnaissez aucune équivoque dans le sentiment général des artistes à l'égard du Recueil, je me déclare délivré de la préoccupation dont j'avais cru devoir vous faire part.

Votre cordialement dévoué

EDMOND BARTHÉLEMY.

Panissière, samedi [15 décembre 1893].

Mon cher Directeur,

Je trouve dans le « Journal » de ce matin, sous la signature de Barrès, un article (1) dont je m'alarme extrêmement et d'après lequel le gouvernement parlerait de supprimer le *Mercure* et les autres Revues de jeunes! Cette nouvelle est fausse, n'est-ce pas? ou faudra-t-il alors que nous allions demander aux pays étrangers

(1) Article intitulé : *Sautez, petits!* En voici un extrait :
« Le gouvernement vient de faire sauter le théâtre Lugné-Poe et s'occupe « de mesures à prendre pour faire sauter les petites revues : le *Mercure* « *de France*, l'*Ermitage*, les *Entretiens*, la *Plume*, etc...
« Pourquoi frapper l'*Œuvre?* Pourquoi menacer des revues où on « s'enivre des plus nobles, des plus généreuses philosophies? Simplement « parce que les habitués de ces endroits d'élite professent un profond « mépris du système social actuel, organisé et exploité par les gens qui « ont profité des malheurs de la patrie pour empoigner en 70 la caisse « et les honneurs. »

la liberté d'écrire! On donne à Bruxelles « Ames Solitaires » et à Paris on l'interdit!!

Un mot seulement de vous me rassurerait. Quant à l'*Œuvre* elle subsiste toujours, je pense?

Amicalement votre dévoué

FRANÇOIS COULON.

Gouvieux, le 13 janvier 1894.

Mon cher ami,

Ci-inclus ma cotisation.

Ecoutez, mon cher ami, je ne puis maîtriser plus longtemps l'impatience que me cause le bavardage des reporters mal informés.

Dans le supplément littéraire du *Figaro* d'aujourd'hui, supplément consacré à l'Anarchie, je vois le *Mercure de France* carrément cité comme publication anarchiste.

J'ai écrit à l'auteur de cette assertion la lettre suivante :

« Monsieur Félix Dubois
« Rédacteur au *Figaro*

« Monsieur,

« Dans votre très intéressante monographie de l'Anarchie, que « publie le supplément littéraire du *Figaro,* du 13 janvier, je vois « le *Mercure de France* cité parmi les organes de la « Presse litté- « raire anarchiste ».

« Toute la courtoisie que je vous dois ne saurait m'empêcher « de vous déclarer, Monsieur, que cette assertion est, en ce qui « concerne le *Mercure,* complètement erronée.

« Il est tout à fait étonnant de voir citer le *Mercure de France* « comme revue anarchiste.

« En affirmant cela, Monsieur, vous portez tort, involontairement « sans doute, étant insuffisamment informé, à une publication qui « jamais ne s'occupa et ne s'occupera jamais que de Littérature et « d'Art.

« La Littérature et l'Art, il est vrai, même purement pris en « eux-mêmes, touchent inévitablement, par maints côtés, aux « questions sociales; mais ces côtés-là, un artiste consciencieux « peut-il les négliger? et, de ce qu'il ne croit pas pouvoir les « négliger, a-t-on le droit de le traiter d'anarchiste et de le rendre « victime d'une aussi abusive confusion?

« Consultez, Monsieur, le sommaire des matières publiées jusqu'à « ce jour par le *Mercure de France :* les articles compris sous « la rubrique « Sociologie » y figurent pour la plus petite part, « alors que les articles traitant d'Esthétique, de Critique littéraire, « de Critique d'Art, ainsi que les Contes, les Nouvelles, etc., y « tiennent la plus large place.

« Je fais donc, Monsieur, appel à votre loyauté pour insérer la « présente rectification. Nous supportons avec la plus vive impa- « tience, je vous le jure, d'être traités autrement qu'en simples « artistes ou littérateurs; et l'on ne saurait tarder plus longtemps « à remettre les choses en leur place.

Daignez agréer, etc.

« Ed. Barthélemy
rédacteur au Mercure de France. »

On ne saurait tarder plus longtemps en effet; j'estime que nous ne devons pas nous prêter plus longtemps à un tel malentendu. Si j'avais eu qualité pour parler au nom de la rédaction tout entière, j'aurais au besoin envoyé à ce Monsieur la présente rectification par ministère d'huissier.

Si M. F. Dubois se refusait à l'insertion légitime, nécessaire, que je lui réclame, je demanderai à la rédaction du *Mercure* ou de se solidariser avec les termes de ma lettre, ou, tout au moins, d'en autoriser l'insertion, sous ma responsabilité, dans un de nos prochains numéros. Voyons! consentirons-nous à gâcher le *Mercure* dans l'écœurant brouhaha de l'heure actuelle (1)?

Votre bien cordialement dévoué

EDMOND BARTHÉLEMY.

Mon cher ami,

Je vous remercie de votre lettre. Toutefois il ne faut pas que vous preniez chat en poche. L'article sera intitulé *le Fétiche-Armée* et voici *pour nous deux seulement la conclusion :*

« Encore Napoléon était un gredin de génie, une bête de proie grandiose, et cet admirable peuple de France, toujours et malgré tout emballé vers l'Idéal, croyait que le Corse *condottiere* incarnait l'esprit de la Révolution. Il a d'ailleurs durement payé son illusion, le bon peuple des Gaules : grâce au grand Soudard nous avons eu le Trône et l'Autel, c'est-à-dire l'Autorité, le Code, c'est-à-dire les Lois de servitude, les Chartes octroyées, c'est-à-dire la ruse des Malins, le Retour des Cendres, c'est-à-dire le règne des Morts, le Droit de Vote, c'est-à-dire le Piège aux Naïfs, l'Oligarchie bourgeoise, c'est-à-dire la Sottise satisfaite, la Patrie, c'est-à-dire la haine du Prochain... et aussi ce lugubre fleuve de sang qui ruisselle à travers le siècle... Pourtant, malgré toutes ces choses mortes, les Fétiches et les Boniments se meurent pour quelques-uns. Ceux-là, les meilleurs, commencent à voir clair et voici ce qu'ils crient selon l'immortel chant révolutionnaire :

Les peuples sont pour nous des frères,
Et les tyrans des ennemis...

« Quand nous nous battrons, alors ce sera la révolution sociale!

« Mais nous battre pour le torchon tricolore qui flotte sur tous les bagnes : Collèges, Casernes, Hôpitaux, Ministères, Grandes Administrations, pour la loque qui ombrage les scélérats assassins

(1) Avec cette lettre, Alfred Vallette avait classé un projet écrit de sa main, à l'adresse du *Figaro*, et que voici :

« Paris, le 14 janvier 1894.

« Monsieur,

« Mon collaborateur, M. Edmond Barthélemy, m'envoie copie d'une lettre « qu'il vous adresse et dont les termes supposent qu'il parle au nom du « *Mercure de France*. Comme il vous demande l'insertion de cette lettre, « je vous serais extrêmement reconnaissant, dans le cas où vous l'insé- « reriez, de vouloir bien publier la mienne à la suite : car j'ai seul qualité « pour parler *au nom* du *Mercure de France* (ce que n'a d'ailleurs pas « voulu faire, j'en suis persuadé, M. E. Barthélemy); et je ne juge point, « en l'occurrence, que j'aie à vous prier de rectifier quoi que ce soit. « Notre recueil est en effet ce qu'il est, et on le connait assez dans le monde « lettré pour que je n'aie point à définir ses tendances — toutes de litté- « rature et d'art au surplus. »

de nègres ou pour ceux qui volent deux provinces au Siam sous prétexte de commerce colonial,
nous battre pour le Bordel à consciences qui s'intitule Chambre des Députés, nous battre pour le fantoche en bois qui, en son Elysée, donne l'investiture aux cardinaux, nous battre pour les assassins auvergnats ou pour la Police, pour les Enjuponnés de rouge qui envoient les Pauvres au bagne et tendent la patte aux Bandits,
nous battre pour la blouse à Thimier ou pour la soutane de M. d'Hulst....

« Jamais.

« Lorsque nous combattrons, ce sera pour abolir les Patries, les Lois et les Satisfaits, ce sera pour la liberté de Tout le Monde, ce sera pour l'Anarchie. »

Voilà la conclusion de l'article. — Si cela vous parait trop raide, écrivez-moi.

Surtout ne montrez cela à *personne* pas plus que l'article ou les épreuves. J'y tiens.

Tout vôtre

ADOLPHE RETTÉ.

ALPHONSE DAUDET. **Sur le roman d'Alfred Vallette.**

Paris [25 février 1891].

Je vous remercie, mon cher confrère, de m'avoir fait lire le poignant martyrologe conduit avec tant de douceur, de patience et d'art. Votre Babylas m'a ému et intéressé, de la première à la dernière ligne de ce beau poème réaliste, dont le titre seul ne me plait pas. *Vierge,* sans article, insexuel, ferait mieux, il me semble.

ALPH. DAUDET.

ALFRED DOUGLAS. **Sur Oscar Wilde.**

(*trad. Mme J.-B. M.*)

Naples, 12 août 1895.

Monsieur,

Seriez-vous disposé à publier dans le *Mercure de France* un article de moi sur le cas de M. Oscar Wilde?

J'aime à penser que je suis à même plus que quiconque d'écrire en toute connaissance sur ce sujet. Je n'ai pas encore d'article prêt, ne voulant prendre la peine d'en écrire un qu'avec la certitude de le voir publier par une revue de premier ordre.

J'ai à peine besoin de vous dire que mon article serait une défense et une justification de M. Wilde, et que je ferais l'impossible pour montrer ce que son cas a d'émouvant, au-delà de toute expression, et pour éveiller encore davantage la sympathie du public à son égard.

Pour atteindre ce but, je consentirai même à publier certains extraits des lettres qu'il m'a écrites de la prison d'Holloway ou de la maison de sa mère où il était en liberté sous caution.

Ces lettres sont si belles et si émouvantes qu'il faudrait avoir un cœur de pierre pour les lire sans pleurer, ou pour nier que, par

l'expression parfaite d'un amour tout à fait divin et absolument pur bien que passionné, ces lettres viennent se ranger parmi les plus belles lettres d'amour que le monde ait connues.

Si vous étiez disposé à publier de moi pareil article, je me proposerais de l'écrire en *anglais* et de le voir traduit en français, ma connaissance du français n'étant pas suffisante pour me permettre d'écrire un long article dans cette langue.

Je suis, Monsieur, votre obéissant serviteur

ALFRED DOUGLAS.

Naples, 17 février 1896.

Cher Monsieur,

Je suis au regret de voir que le comité de lecture ne retient pas mon article.

Je dois vous rappeler qu'avant de rédiger l'article, je vous avais écrit pour vous demander si oui ou non vous le publieriez, et que votre réponse fut une acceptation.

Puis, alléguant les objections d'un tiers qui avait eu connaissance de l'article par une *indiscrétion* de votre traducteur, vous en avez différé la publication, mais vous restiez disposé à publier le manuscrit que je m'étais donné la peine considérable d'écrire. Cependant, je suis le dernier à désirer être publié par une Maison qui comprend assez peu le ton et le dessein de mon article pour y voir une provocation au « scandale ». Je voudrais seulement vous faire remarquer que si j'ai écrit cet article et si j'y ai perdu ma peine, c'est le *Mercure de France* qui en est responsable.

En retour, j'aime à croire que vous ne me refuserez pas une légère faveur : il s'agit de m'envoyer la traduction, qui maintenant ne peut plus vous être d'aucune utilité. Bien entendu, je suis disposé à faire les frais nécessaires si vous me le demandez, bien qu'il me faille dire qu'à mon avis vous me devez cette légère compensation, en retour de la peine que j'ai prise et de la confiance que j'avais en vous.

Si vous ne voulez pas me rendre ce service, je serai contraint de prendre un nouveau traducteur; ce serait une source de retard et de difficultés; je suis, en effet, tout à fait décidé à publier l'article (moins la troisième et dernière lettre) à la fois en français et en anglais, dans son état actuel.

Dans l'espoir de recevoir de vous une réponse favorable sur ce point secondaire, je suis, cher Monsieur, votre très fidèle et obligé serviteur.

ALFRED DOUGLAS (1).

(1) L'article parut le 1er juin 1896 dans la *Revue Blanche*. Dans sa chronique *Journaux et Revues* du 1er juillet, et sous la signature de Robert de Souza, le *Mercure* le signala en ces termes :

« *Des Considérations sur l'Affaire Oscar Wilde*, par Lord Alfred Douglas, parues dans la *Revue Blanche* (1er juin) et qui ont causé quelque scandale, je n'ai absolument rien à dire. Privées de la Beauté passionnelle que la poésie ou le roman peut tirer de n'importe quelle humanité, fût-elle uraniste, elles ne forment qu'un froid, grossier et maladroit exposé apologétique, mais elles présenteront au point de vue médical et social un certain intérêt; elles ne sont donc pas du ressort de la littérature, et le *Mercure de France* est un « *recueil de littérature et d'art* ».

PAUL GAUGUIN. **Départ. Mauclair. Tahiti. Le dessin.**

Paris, 31 mai 95.

Cher Monsieur,

Toujours désireux de contribuer à la bonne marche du *Mercure de France* j'aurais voulu vous porter moi-même les fonds que vous réclamez au nom de la Société (75 francs pour 3 actions). Malheureusement sur le point de partir cette fois pour toujours je n'ai pas une minute à moi et je vous serais obligé de faire toucher à mon domicile le matin jusqu'à 10 heures.

J'ai cru un moment votre revue purement d'art et je tremblais pour mes futurs dividendes. Je vois heureusement qu'il n'en est rien et que la porte est toute grande ouverte à la polémie (*sic*).

Nous lisons avec plaisir, Bernard, Mauclair, etc...

Avec mes remerciements, mes adieux.

Croyez-moi, cher Directeur, tout vôtre.

PAUL GAUGUIN.

Juillet 96, Tahiti.

Mon cher directeur,

Dans un hôpital colonial je suis pour guérir mon pied redevenu très malade; dans cet hôpital je vous écris pour vous remercier tout d'abord m'envoyer le *Mercure*. En lisant chaque mois votre revue, je ne crois pas être dans la solitude, et si je ne suis pas au courant des potins de la politique et du boulevard (dont je n'ai que faire) je suis avec grand plaisir au courant du travail du monde intellectuel.

Je lis dans ce numéro de mai aux épilogues :

« Ce fut en vain : stylé par les éternels Wolff, Sarcey..., Giraudin, le public hurla et la pièce tomba, « malgré, dit Villiers, toute cette jeunesse enthousiaste et qui avait le courage de sa pensée, comme devant toute la « bêtise au front de taureau » j'avais le courage de la mienne. »

Nous n'aurions à choisir, tout bonnement, qu'entre les deux phalanges et entre les chefs des deux phalanges, entre Richard Wagner et Francisque Sarcey, entre Leconte de Lisle et Albert Wolff.

Sans vouloir en aucun point faire de comparaison entre Villiers et qui que ce soit, qu'il me soit permis de faire un rapprochement et de vous poser cette question. Que dites-vous d'une œuvre qui a d'un côté pour admirateurs des hommes comme Degas, Carrière, St. Mallarmé, J. Dolent, Alb. Aurier, Rémy de Gourmont et comme antagonistes des Camille Mauclair et autres Machines quelconques.

Ceci pour vous dire qu'entre les critiques littéraires si fines, si savantes de Viélé-Griffin, de Gourmont et autres et les critiques picturales de Camille il y a une telle distance que je ne comprends pas le *Mercure* si éclairé en toutes choses. La clientèle payante du

« Un mot cependant. Tous les esprits libres s'accordèrent à honnir la sauvagerie de la justice anglaise dans la condamnation du malheureux Wilde; sans être médecin philosophe, on fait des vœux pour sa libération. Mais il est clair que si une aggravation de peine était possible, Oscar Wilde la devrait à cet article de la *Revue Blanche*, à la maladresse criminelle de Lord Alfred Douglas, son ami. »

Mercure est composée d'autant de peintres que de littérateurs. Que Mauclair fasse la critique dans la *Revue des Deux Mondes* ou dans le *Journal de la Mode,* je comprends, mais dans le *Mercure!* Je ne dis pas cela parce qu'à chaque numéro, à chaque exposition de peintres, il me cogne. Oh non, je vous l'ai dit plus haut, l'estime de Degas et autres me suffit. Mais parce qu'à tort et à travers, sans *aucune* des connaissances voulues pour juger peintures, il dit du mal de tout ce qui a le courage d'une idée, de tout ce qui n'est pas *officiel,* pas salonier. Mauclair est un Albert Wolff futur. A l'entendre, tout écrivain qui ne sort pas de Normale est un ignorant vaniteux, etc... Mais attention, Mauclair est là qui veille à la sécurité artistique. Qui es-tu? citoyen, toi que les jeunes saluent injustement, montre ton passeport. Sors-tu de l'Ecole? Arrière, orgueilleux, qui ne veux pas faire comme les autres. Si tu es étranger, peut-être nous arrangerons-nous, mais Français...

Je vous assure, mon cher Directeur (c'est comme actionnaire que je vous en parle), Mauclair n'est pas à sa place au *Mercure.*

Il me reste à vous dire que Tahiti est toujours charmante, que ma nouvelle épouse se nomme Pahura, qu'elle a quatorze ans, qu'elle est très débauchée — mais cela ne paraît pas faute de point de comparaison avec la vertu. Et finalement, que je continue à peindre des tableaux d'une grossièreté répugnante. Malheureux concierge habitué à frotter le parquet, qui s'imagine que le pré garni de gazon et de pâquerettes est grossier; que le grand arbre de bois de fer qui ombrage tristement ma case est plus brutal que le manche de son balai.

Cet homme sait dessiner, celui-là ne le sait pas. Je vais vous confier un secret, vous ne le direz à personne, puisque cette lettre vous est personnelle. Il n'y a pas de science du dessin. Il y a un beau ou vilain dessin. Raphaël, Michel-Ange. Vinci et tant d'autres ont dessiné déjà dans le sein de leur mère. Tout enfant, Raphaël a bien dessiné — seulement plus son cerveau s'est développé, plus la langue qu'il a créée est devenue riche.

Yes n'est point une faute d'orthographe du mot Oui.

Si je m'étendais longuement sur ce sujet en discutant point par point la théorie que j'énonce plus haut, vous seriez peut-être de mon avis, mais comme cela, brutalement, en quelques lignes, cela ressemble à une gageure folle. C'est que je pense à ces jeunes merdaillons qui en un seul jour ont appris la science du dessin des maîtres anciens. Ils vous examinent un Giotto pendant dix minutes, et vlan! les voilà au courant du cerveau du maître; tandis que nous autres dont c'est le métier nous étudions deux ou trois maîtres qui nous plaisent, et modestement nous avouons notre impuissance au bout de vingt ans de labeur acharné.

Le baron Gros, qui était cependant quelqu'un, se trouvait en admiration dans le bureau de Delacroix devant le massacre de Scio presque terminé; il lui dit : « Je ne comprends pas que vous abîmiez un chef-d'œuvre comme celui-là par une faute de dessin comme celle-ci. » Et il lui montrait du doigt sur un visage de profil un œil tout à fait de face. « C'est vrai, répondit Delacroix; il faut le remettre à l'endroit; voilà trois fois que je le refais, trois fois même résultat. Prenez la palette et essayez. » Le baron Gros se mit à l'œuvre pour corriger la prétendue faute, mais au bout d'un

certain temps il effaça sa correction et dit à Delacroix : « Vous avez raison » et la faute resta. Mais tout le monde n'est pas Delacroix direz-vous; c'est vrai. Qu'importe je ne vois aucun mal à ce que tous cherchent à le devenir.

Mon bavardage pictural doit vous assommer, vous homme de lettres. Je ne saurais en dire autant; le bavardage littéraire m'intéresse beaucoup. C'est pourquoi je cesse de vous écrire, et je continue à lire de la *Littérature*. Je vous serai bien reconnaissant si vous vouliez me rappeler au bon souvenir de M. Rémy de Gourmont et de Rachilde.

Cordiale poignée de main d'un actionnaire

PAUL GAUGUIN.

RÉMY DE GOURMONT. **Alfred Vallette cherche un éditeur. Modeste naissance d'une enquête.**

Une amazone.

Vendredi 18 avril 1890.

Mon cher Vallette,

Hier, avec Huysmans, nous vînmes (comment, je ne sais plus), à parler de vous et d'un roman que divers éditeurs vous ont refusé. Huysmans, à qui vous l'avez fait lire jadis, le considère tel qu'un roman intéressant, bâti sur une originale donnée. Il croit, si vous consentiez à en changer le titre, qu'il serait possible, par une série de combinaisons, de l'imposer à Stock. Stock n'a jamais lu aucun manuscrit (ni d'ailleurs aucun imprimé), mais il a peut-être la mémoire des titres.

(— Je me souviens maintenant de l'origine de cette conversation. Nous parlions de Genonceaux et de la plaquette illustrée qu'il prépare, la Bièvre de Huysmans. Il paraît qu'après avoir fait de folles dépenses en héliogravures diverses, il se refuse au papier de Hollande. Si Mme Vallette le voit, elle devrait bien lui insinuer qu'on ne tire pas un ouvrage de luxe sur du papier mécanique!) —

Mais ceci n'a aucun rapport avec *Babylas*, que, pour ma part, d'après ce que j'en ai vu dans le *Scapin*, je serais très content de lire en entier. Si vous pouviez me répondre de façon que j'aie votre lettre demain, Bibliothèque nationale, dans l'après-midi — ou passer vous-même de 12 heures à 4 heures, comme je reverrai Huysmans dans la soirée, je saurais s'il faut insister.

Bien à vous

R. DE GOURMONT.

Nota. — Le P.-S. de la lettre égarée est bien aimable pour moi, — trop. Mais, comme vous êtes bon juge, quoique indulgent, il m'a fait grand plaisir.

29 novembre 91.

Cher ami,

Voici une idée que je crois intéressante pour le prochain *Mercure*, — et dont je puis prendre la responsabilité quand il s'agira de la signer.

Voici : Pour mesurer la distance qui, je crois énorme, sépare certains « nouveaux » de certains « anciens », faire, par lettres, cette enquête :

« Quelle est votre opinion sur Alexandre Dumas? Appréciation littéraire. En cas de non-opinion, le dire, — ce qui serait encore une opinion. » — A rédiger. Cela me semblerait important comme mesure d'un fossé d'une génération à l'autre, — surtout après l'universel crocodilisme de la Presse.

Qu'en pensez-vous?

A vous RÉMY DE GOURMONT.

Lundi [2 juin 1913].

Mon cher ami,

J'ai eu mille ennuis avec une folle qui prétendait se reconnaître dans les « Lettres à l'Amazone » et qui m'a persécuté au point que j'ai dû faire intervenir la police. Mais elle a été relâchée par un commissaire timoré et qui n'a vu que de l'exaltation dans ses propos incohérents. Je crois donc qu'il vaut mieux suspendre les Lettres, au moins cette fois-ci. Je suis d'ailleurs assez déprimé par cette histoire et il me semble toujours que cet être infernal va venir carillonner à ma porte. Cette folle est une nommée L... G... N'est-elle pas allée vous trouver? Elle parle du *Mercure* comme sa propriété, à elle et à moi; elle parle de moi comme de son amant, me tutoie, enfin extravagance complète, car je ne lui ai jamais parlé que pour lui prendre ou lui refuser des articles féministes à la Revue des Idées. Je me souviens maintenant qu'elle avait un air un peu singulier. Que ne l'aie-je écoulée en ce temps-là!

Dès que je pourrai, j'irai me reposer à la campagne.

A vous

RÉMY DE GOURMONT.

J.-K. HUYSMANS.

Comment le roman d'Alfred Vallette finit par trouver un éditeur. Jugements sur quelques éditeurs.

15 août 1887.

J'ai terminé, Monsieur, la lecture que vous avez bien voulu me communiquer et que je vous restitue. J'ai connu, aussi, de pauvres diables, timides, disgraciés de corps, nés pour n'aboutir à rien et — du côté femme — pour tout rater. Je puis donc reconnaître la parfaite véracité de vos analyses et savourer l'horreur de ce train-train de vie que vous avez si placidement peint dans le milieu de ces villes de province.

Quant à la préface que vous me demandez, vous m'embarrassez fort, car, pour de longs motifs dont le plus décidé est le côté prétentieux et emphatique, ou alors faussement bonhomme de ce genre de prose, je me suis depuis longtemps résolu à n'en point faire. Je suis donc obligé de vous refuser et cela m'ennuie, car j'eus voulu vous être agréable, puisque votre livre veut qu'on le loue.

Croyez donc à mes regrets et à l'assurance de mes meilleurs sentiments.

J.-K. HUYSMANS.

Paris, 25 août 1887.

Mon cher confrère,

Votre lettre me pourfend, car si je n'avais pas traité, le premier, cette question d'éditeur, c'est que je redoutais pour des motifs trop longs à écrire une désillusion pour vous et un nouveau four pour moi.

Lorsque vous aurez achevé l'inutile corvée qu'on vous inflige, venez me voir, un soir, nous en causerons — mais quant à la question de la préface, je persiste absolument à croire que ce serait et inutile et ridicule. Laissons donc cela, je vous prie, de côté.

Je vous envoie ce bout d'épistole à Paris, à votre adresse; je pense qu'on vous la fera parvenir à Versailles où les indications régimentaires me manquent.

Recevez, je vous prie, mon cher confrère, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

J.-K. HUYSMANS.

Lundi soir [18 octobre 1887].

Cher Monsieur,

J'ai vu ce matin celui des lecteurs de chez Quentin dont je vous ai parlé. Il m'a formellemént promis de se faire attribuer *Babylas* et de le rendre à May avec un avis agréable.

La seule question douteuse reste telle : la maison qui n'a pas eu à se louer de ses romans — au point de vue vénal — serait dans des dispositions de parcimonie redoutables, c'est-à-dire qu'elle serait disposée à restreindre le plus possible le nombre de *romans* qu'elle veut lancer.

J'espère pourtant qu'on la décidera à donner vie au mélancolique *Babylas*.

Si j'ai quelque renseignement à ce sujet, je vous le communiquerai aussitôt — si, de votre côté, vous apprenez quelque chose, dites-le-mo, pour que nous puissions jouer la partie de notre mieux.

Bien à vous J.-K. HUYSMANS.

Samedi [1890].

Mon cher confrère,

Stock s'est enfin décidé. Votre livre est *pris*. Il a fait lire le manuscrit par une personne qui n'a pas été hostile, ce qui a savonné les choses.

Je l'ai tâté sur les prix. Il imprimerait le livre mais ne voudrait payer de droits d'auteur qu'après l'édition vendue. J'ai tenté d'obtenir mieux mais j'ai radicalement échoué!

Voyez donc si ces conditions vous semblent acceptables.

En somme, votre livre serait une entrée chez Stock — et comme nous sommes là plusieurs qui nous tenons, Hennique, Descaves, Guiches et qui vous sont sympathiques, ça vous permettrait de vous en faire prendre d'autres.

Allez donc voir Stock qui vous attend et ne soyez pas étonné de trouver un homme dénué de tout génie, en sa personne.

Bien vôtre, mon cher confrère.

J.-K. HUYSMANS.

[1890.]

Mon cher confrère, avalez, hélas! tous les crapauds que vous tend au bout de sa pincette d'éditeur la maison Stock. Tout cela n'a qu'un temps. Le titre est plus que médiocre et ne vaut certes pas le vôtre, mais passez encore là-dessus.

Je vous parle en homme qui en a gobé, plein une tinette, jadis chez un sieur Charpentier qui me gardait un manuscrit *un an et demi*, sans me l'imprimer. Et celui-là était accolé à une femme qui disait partout que mes livres étaient un déshonneur pour sa maison!

J'ai dû tout supporter jusqu'à ce que j'aie pu filer de leur boutique et aujourd'hui, très vexés, ils m'accusent d'être un Ingrat!

Tout cela, pour vous soulager un peu, par le récit des misères d'un autre; ah! si le volume se vend seulement un peu vous aurez d'autres conditions, allez!

Ce souhaitant, je vous envoie, mon cher confrère, une bonne poignée de main.

J.-K. HUYSMANS.

ALFRED JARRY. **Cambriolage. Pêche à la ligne. Service de presse.**

Dimanche matin, après le premier express.

Mon cher Vallette,

Il a été fort providentiel que vous ne soyez pas venu hier chercher des chevelures de fourneau : vous avez évité une émotion désagréable qui est échue à Mme Hanotaux : en rentrant à 5 heures elle a trouvé sa porte forcée de fort ingénieux essais de descellement de volets. Requis par elle, nous avons constaté individuellement que la porte de votre escalier est venue sans effort dans notre main; et nous étant permis de gravir ledit escalier nous avons eu sous les yeux, trait pour trait, le même spectacle que vous eûtes du panneau en mille morceaux. Il nous a paru bon de nous introduire par l'orifice, le revolver en avant, et avant tout soyez informé qu'il ne nous a pas paru que Dupré II (ou le même que précédemment) ait touché à quoi que ce soit. Il y a un petit buffet rose ouvert dans votre chambre et un peu de linge et de lettres par terre, ainsi que le chapeau de la petite fille. Aucun objet volumineux et mobilier ne nous paraît manquer : il y a des glaces, des lits, les tasses et l'armoire noire semble intacte. Il est fort probable que les Invités effracteurs ont été dérangés et n'avaient eu le temps que de préparer leur retour. Il n'est pas impossible qu'ils l'aient été par nous-même, vu que nous avons acquis un énorme timbre de bicyclette ou plus exactement de tramway électrique, et avons « grêlé » avec fracas devant la maison en rentrant vendredi. Ou ont-ils été troublés par l'arrivée, inattendue, de Mme Hanotaux? Rien n'a bougé dans la remise à vélos. J'ai fermé votre porte d'escalier avec un grand clou.

M. Hanotaux couchant dans la maison ce soir dimanche, j'ai jugé inutile de vous réveiller dès l'aube par une nouvelle aussi embêtante.

Notre soirée d'hier s'est passée à garder Mme Hanotaux, son mari n'arrivant qu'à 10 heures du soir.

Il serait peut-être amusant d'attendre le retour des gens par le panneau avec six revolvers, expédition pour laquelle nous sommes à votre disposition individuellement.

Ils ont mangé des œufs en bas, parce que c'est un rite, et ce sont de sales gens, car : 1° ils n'ont bu aucun alcool; 2° ils ont conchié par trois fois les alentours de la maison auprès de la pompe.

Nonobstant ces aventures, nous venons de capter quatre fourneaux-chevennes, un fourneau habituel et M. Barbeau, avec une fiche et dans des pelotes.

Amitiés à Mme Rachilde et à la jeune Gabrielle. Si je peux vous être utile à quelque chose, je ne bouge pas avant jeudi, jour où je viens à Paris.

Bien cordialement

A. JARRY.

[Corbeil], 3 novembre 98.

Compagnon,

Nous vous mandons plusieurs communications importantes : depuis que les écriteaux de celui qui bègle furent apposés, en notre absence en Paris, Collière et Marie-Thérèse furent incommodés par des visiteurs, attirés par lesdites affiches : il s'agit de vendre pour perforer le hangar à as au moyen d'un nouveau boulevard, et un grand concours de peuple se suspend à la sonnette de la grille.

Nous avons recommandé de n'ouvrir à quiconque, mais peut-être serait-il expédient que vous engueuliez celui qui bègle, afin que (vous adhérent locataire n'ayant point été prévenu six mois d'avance) de lui-même ou de son sale petit notaire il ne bègle plus ainsi.

Deuxième nouvelle. — Il ne s'agit point d'une acquisition phalanstérienne, mais de nous, et semi-phalanstérienne pour le moins, vu l'ivrognerie des phalanstériens, à qui nous en recèderons, comme le précédent syndicat : nous acquîmes par le moyen d'un fort beau compte Terrasse-Charles Bonnard celui qui vin rouge (Saint-Georges) de Joigny, lequel va arriver samedi au phalanstère et est réglé déjà par nous individuellement, j'entends pour notre compte Charles Bonnard. Mais je crois que nous manquerons quant à nos phynances du port et de l'entrée à Corbeil, soit dix francs environ : pour ce cas exceptionnel, rénoveriez-vous l'antique usage d'une écriture par celui qui mandat? Si cela ne vous agrée point d'ailleurs, n'y déférez point, voilà tout. Mais je n'aurai aucun or avant lundi ou mardi et cela nous évitera individuellement le parcours Phalanstère-Paris.

Troisième nouvelle. — Pris aujourd'hui (sur crin toujours) vingt-neuf poissons, de midi à deux heures, affectant surtout la forme de gros goujons. Pêché en as à la cuillère avec Collière, ferré celui qui broche, cassé l'hameçon, embarqué eau, retourné as plein d'émotions et de gloire, toutes choses trop lourdes pour le chariot.

Quoique vous deviez avoir bien peu de temps actuellement, je voudrais avoir un mot pour savoir si nous pouvons sûrement et légalement envoyer promener ceux qui visitent. Il me semble que le copie de lettres est assez rassurant. Ensuite, si j'avais samedi

matin, par exemple, l'avis que la deuxième histoire ne vous paraisse pas ainsi, je verrais à me véhiculer vers Paris. Dernière nouvelle : reçu le *Mercure* pas très en retard!!

Honorablement

ALFRED JARRY.

5 novembre 1895.

Cher Monsieur,

Je crois qu'il serait imprudent — au point de vue vente — malgré les événements extérieurs, de différer la publication de « César-Antéchrist ». Je vous prie de bien vouloir en faire les dépôts aussi tôt que bon vous semblera.

Si j'ai trop de temps encore avant d'être libre, voudriez-vous me rendre le service de « les » faire pour moi? On vous remettrait, par les soins de l'Ymagier, les exemplaires restés chez moi. Ces services ne seraient pas nombreux d'ailleurs, avec toujours la même dédicace. Exemplaire de Un tel, et ma signature — par vous. Je vous enverrai la liste dans le courant de la semaine. Je vous ai fait attendre d'une façon un peu énorme pour mon compte du *Mercure*, mais ce mois je n'ai ni Renaudie ni Barret à payer, et je l'acquitterai autant que possible cette quinzaine, grossi de deux Rimbaud que j'ai fait prendre et des timbres de ces envois.

Si vous avez à m'écrire ou m'envoyer, adressez tout à l'Ymagier. J'ai peur Boulevard Saint-Germain que ça ne s'égare.

Bien cordialement à vous

ALFRED JARRY.

[Corbeil]
Du Phalanstère, Vendredi.

Compagnon,

Nous rappelons votre attention sur la nécessité de prendre du poisson (nous-même ayant capturé le gros gardon hier à l'Abattoir, et ceux qui goujons avant-hier au Coudray) et de, pour ce essayer, apporter demain des vers de fumier de lapin.

En outre, vous serait-il loisible de nous fournir un renseignement fort utile à notre Faustroll que nous venons de recopier? Il existe dans le dictionnaire Larousse, au mot *Haha*, deux vers de Piron qui sont cités et qu'il nous embête de faire le voyage de Paris pour rechercher dans une bibliothèque. Nous serions ravis de les recevoir samedi bien grouillants, avec ceux de fumier de lapin.

Je vais instrumenter comme à l'ordinaire, afin de centraliser les asticots.

Honorablement, et pour la plus grande gloire du troll Désiré Garbeau

A. JARRY.

Capturé dans la cave du Phalanstère une grenouille, attirée sans doute par la très grande humidité déterminée par le fosset hydraulique du Syndicat.

[Pontoise, 23 juin 1899.]

Compagnon,

Nous commençons l'exploration des Poissons, redescendant de ce pays jusqu'en notre demeure par le halage à bicyclette.

Après examen de la guerre d'Eragny, elle nous paraît parfaitement honorable pour débarquer Mme Rachilde à proximité des poissons, seulement vous avez toute la boucle de l'Oise à remonter en as.

Ici un grand concours de peuple trempe des ficelles dans l'eau.

A vous

A. JARRY.

Je viendrai au mariage de Louys, sauf si mauvais temps.

LOUIS LE CARDONNEL. **Regain.**

1920

San Remo, ce 28 octobre, en la fête des SS. Apôtres Simon et Jude.

Mon bien cher ami d'autrefois et de toujours,

Voici une lettre que je te devais depuis bien longtemps, ne fût-ce que pour te donner de mes nouvelles, avoir des tiennes et te remercier de m'avair fait servir si fidèlement jusqu'ici le *Mercure de France.*

Je me réveille enfin maintenant, cher ami, d'une sorte de long cauchemar. J'ai produit, certes, pendant la guerre, et des choses, en certain nombre, qui se peuvent dire inspirées. Tu le verras. Mais ma santé toujours inégale, mon esprit oppressé de tant d'horreurs, ne me laissaient pas de repos. J'ai fait à ma manière mes tranchées, et la disparition de tant d'amis chers m'a affligé profondément. Aujourd'hui l'harmonie se refait en moi. Je reprends mon œuvre avec des forces, non seulement plus équilibrées, mais accrues. Gain mystérieux, où il semble que ceux qui sont partis aient légué de leur vie, et même de leur génie à ceux qui restent. Pour moi, s'il en est vraiment ainsi, je confesse franchement que j'aurais mieux aimé me sentir moins vivant et moins génial. — Et les voir vivre.

Et maintenant voici diverses choses, que je te confie, et sur lesquelles je te demande de me répondre; *quam primum :*

Mon troisième livre est presque entièrement achevé. Je l'intitulerais volontiers : *Varia et Selecta.* J'aime ces titres latins, sonores et concis : lapidaires. Ils ont l'avantage aujourd'hui d'affirmer que le Génie Méditerranéen n'est pas vaincu et élève toujours d'un bras ferme et haut sa torche qui ne brûle pas les cités, mais les illumine.

Puis-je t'envoyer tout ce qui est déjà au point, de ce nouveau livre? Pendant qu'on le composerait j'achèverais le reste qui constituerait un second et définitif envoi.

J'ai choisi le titre que je te soumets surtout parce qu'il traduit bien l'ensemble du livre d'inspiration très variée, et où se retrouvent ensemble, comme amplifiés, les deux livres précédents.

Autre chose. Des amis assez nombreux désireraient une nouvelle et définitive édition des *Poèmes*. Elle serait enrichie de poésies entièrement inédites. J'ai retrouvé des pages d'autrefois qui compléteraient très bien la première partie du livre, et j'en ai remanié d'autres qui rendraient plus profonde et plus large la seconde. Il me semble que ce serait là, au point de vue purement éditorial, une affaire point trop mauvaise, car les poèmes se vendent toujours, comme tu l'avais prévu naguère, en les acceptant; et tout naturellement, ceux qui ont tenu à avoir la première édition, reproduite intégralement dans les suivantes, tiendraient à avoir l'édition définitive enrichie et retouchée. A toi, cher ami, de décider. Car tu as ici des lumières spéciales, qui me manquent.

Pour terminer, où en suis-je avec toi *au point de vue argent?* De l'argent, hélas! j'en aurais besoin, car je suis prêt à partir pour Rome, où je dois bénir un mariage dans le Monde littéraire. Tu n'imagines pas comme je travaille au rapprochement intellectuel de la France et de l'Italie.

J'ai fini, cher ami. Recommande, je te prie, ta réponse et, si tu m'envoies quelque chose, soit que le *Mercure* me le doive, soit qu'il me l'avance, fais-le-moi parvenir par mandat international. C'est le plus sûr.

Mes respects, je te prie, à Mme Alfred Vallette, et autour de toi, à tous ceux qui conservent pour moi eux-mêmes quelque affection. Je ne sais plus rien de P. Morisse.

Ton vieil ami qui t'embrasse de tout cœur

LOUIS LE CARDONNEL.
parrochia de San Siro.

PIERRE LOUYS. **Machination contre les importuns.**

[1899.]

Mon cher Vallette,

Vous avez toujours fort à faire; néanmoins, quand les gens vous ont parlé librairie ou littérature, ils ne croient pas pouvoir s'en aller sans vous communiquer leurs idées personnelles sur l'événement du jour et sur le temps qu'il fait. Pour les presser un peu, vous avancez votre pendule de vingt minutes : je me suis toujours dit que vous étiez condamné par là à ne jamais savoir l'heure, vous-même, l'heure exacte. Voici un petit objet ingénieux qui vous la dira.

Vous posez cela, *de trois quarts* vers la fenêtre, mais *à droite* de votre bureau. Le plus simple examen vous démontrera que cette sphère de cristal n'est transparente *que de face*, et que, par conséquent, vous seul pouvez y plonger, tandis que le raseur, sur la foi de votre pendule noire, s'en va vingt minutes trop tôt à son gré (peut-être pas au vôtre).

Acceptez cela, cher ami, à l'occasion de mon mariage et croyez-moi votre bien affectueusement dévoué

PIERRE LOUYS.

STÉPHANE MALLARMÉ.

Le Poème, le Roman, le Théâtre. Clarté.

Valvins, 28 septembre 1891.

Cher Monsieur Vallette,

Voulez-vous transmettre à M. Minhar et garder pour vous l'expression du plaisir entier que j'ai pris à lire *A l'écart*. Que c'est net et franc et comme vous arrivez presque incidemment à toucher des choses multiples et vastes! et ce livre indique exactement la scission qui s'opère entre le Poème et le Roman, marquant chacun de son caractère originel et rendant à celui-ci, tandis que l'autre regagne sa région pure, toute l'aisance française des Mémoires.

Au contraire, dirait-on, Mme Rachilde éclaire de merveilleux psychique son Théâtre et rachète l'erreur qu'il y eut à traiter la modernité en simples tableaux de genre, sur le lieu appartenant aux prestiges! Je suis, si intéressé, sa tentative rare. Voulez-vous lui présenter mes hommages cordiaux et respectueux et me croire tout vôtre

STÉPHANE MALLARMÉ.

Paris, mardi 2 mars 1893.

Mon cher ami,

J'ai voulu vous remercier, mais j'étais au lit; or vous insistez de façon si amicale, que re-voici l'occasion. Vous êtes de ceux qui me trouvent clair, dont je fais un peu partie aussi; et vous sentez très bien que c'est une transparence particulière qui est en jeu, si vive qu'elle doit aveugler le mauvais lecteur... Tout ceci pour vous presser la main, affectueusement; et vous charger de mon hommage à Mme Rachilde,

Votre

STÉPHANE MALLARMÉ.

Dr. MARDRUS.

Rahat-loukoum pour les poètes.

Marseille, le 21 novembre 1897.

Cher Monsieur Vallette,

Retour d'une petite promenade au Caucase. L'Erbrouz Prométhéen ne manque pas, ma foi! d'une certaine dose de suggestion. Oui, pas mort du tout le Caucase... Mais bast! tranquillisez-vous, je ne vais pas vous réciter le Baedeker, très mal renseigné, entre parenthèses, sur nos amis les Russiens de là-bas.

Mes projets! très simples pour le moment : me reposer quelques jours ici avant que de d'entreprendre quelque nouveau tour de circumnavigation sans importance, en des contrées simplement méditerranéennes, en attendant un voyage plus consistant, par exemple, celui dorloté vers les Australies.

Pas manqué, pour le plaisir de l'évangélisme, de semer, de-ci de-là, quelques germes d'abonnements à ce cher « Mercure ». Je ne sais pas, mais je crois avoir un tantinet réussi. Ainsi vous avez dû recevoir une adhésion d'un M. G. Arié, directeur d'un Collège à

Smyrne, et une autre d'une comtesse Mirzoeff à Tiflis (Caucase). Non?

Et maintenant, cher Monsieur Vallette, faites-moi donc le plaisir d'accepter les quelques *rahat-loucoums* (bonbons orientaux) que je vous envoie par colis postal. C'est dans cette amicale intention que, passant par l'Hellade, non loin de l'Hymette, j'en ai cueillis. Oui! Tel est le produit de l'art grec contemporain... Cette Grèce de Georges Périclès! comme dirait M. de Gourmont, c'est là tout ce qu'elle élabore pour l'instant, le rahat-loucoum!... C'est avec ça comme projectile qu'on s'est battu contre le Turc. M. Pierre Quillard doit en savoir quelque chose.

Dans la caisse vous trouverez cinq boites : la justice veut que se fasse comme suit la distribution dont vous serez assez aimable de vous charger :

Deux boîtes pour M. et Mme Vallette;
Une boîte pour M. Mallarmé;
Une boîte pour M. Schwob.
Une boîte pour l'ami Paul Valéry.
Et à eux tous mes amitiés, par-dessus le marché.

N'oubliez pas, et dites-le bien à Mme Rachilde, qu'il sied, et les rites de Scyros l'exigent, de boire un verre d'eau fraiche après l'absorption de chaque loucoum : d'ailleurs M. Schwob, qui est averti sur tous usages, vous confirmera cette assertion. — Ainsi devront s'exécuter vos hôtes du Mardi; et Mme Rachilde ne s'en plaindra pas, qui fera des économies de sirop de groseille. A quelque chose malheur est bon.

Je serai heureux d'avoir des nouvelles concernant la santé de ce très cher M. Schwob.

Mes respects à Mme Rachilde, et veuillez agréer, cher Monsieur Vallette, avec tous mes remerciements l'expression de mes meilleurs sentiments.

Votre tout dévoué

DR MARDRUS.

Et pardon pour ce rôle forcé d'ambroisophore...

ALFRED MASSEBIEAU.

Van Gogh à Arles.

Arles, 10 avril 1893.

Monsieur,

Je viens de lire dans le *Mercure* de ce mois les intéressantes pages consacrées à Vincent Van Gogh et la très noble étude de M. Bernard, qui les précède.

Je n'ai pas connu particulièrement Van Gogh mais, au cours de mes flâneries dans la banlieue d'Arles, je l'ai parfois rencontré! Je l'ai vu notamment travailler au tableau dont votre Revue donne le croquis en tête de la lettre autographe; c'est une « vue du Canal d'Arles à Bouc » (pont de l'Anglais).

Van Gogh a séjourné, en effet, à Arles en 1887 et 1888; et les souffrances morales qu'il y endura furent terribles et je crains bien que ce soient elles qui aient altéré sa raison et brisé si prématurément son bel avenir. Inutile de dire, n'est-ce pas, que son art si personnel esbrouffa, littéralement, les bons peintres (!) locaux imbus des formules poncives et surannées, et qu'ils le considérèrent

comme un détraqué. Ce peintre, qui chargeait ses toiles de tons étranges et qui, de plus, œuvrait, la nuit, sur la place publique ou chez lui à la clarté d'un bec de gaz les ahurissait. On ne lui ménagea pas les railleries et les critiques.

D'un autre côté les habitants de son quartier ne pouvaient tolérer son voisinage, et ces brutes le torturaient tellement qu'un soir, le 23 décembre 1888, Van Gogh, dans un accès de colère, exaspéré, se coupait net l'oreille avec un rasoir. On le transporta à l'hôpital. Le registre, que j'ai consulté, porte :

« Vincent Van Gogh, peintre paysagiste, 35 ans, célibataire, fils de feu Théodore et de feue Anna Carbentus, Jundert (Hollande), mutilation volontaire d'une oreille. Entré le 24 décembre 1888, sorti le 7 janvier 1889 », et, en note, son frère Théodore a déposé 100 francs pour lui être remis à sa sortie.

Van Gogh fut donc interné comme fou et enfermé dans une cellule où il resta quelques jours sans prononcer une parole. Pendant ce temps les habitants du quartier faisaient une pétition (dont j'ai pris connaissance) pour que Van Gogh fut rapatrié ou tout au moins expulsé d'Arles, « car il compromettait gravement la sécurité publique ». Le docteur qui le soigna conclut à la folie furieuse (il entend des voix qui lui font des reproches, dit le rapport), attesta que Van Gogh « était en proie aux hallucinations de l'ouïe », bref exigea l'internement dans un asile d'aliénés. Théodore Van Gogh, son frère, mandé de Paris, arriva et Vincent fut conduit à l'hospice de St-Rémy de Provence où, moyennant une pension de 120 francs par mois, il fut soigné. Une certaine liberté lui fut toutefois laissée et on lui permit d'aller peindre dans les environs sous la surveillance d'un infirmier.

Depuis, Monsieur, on n'a plus entendu parler de lui et c'est votre revue que je lis chaque mois qui m'a apporté la nouvelle de sa mort.

Van Gogh a laissé ici plusieurs toiles. J'ai vu ce matin une nature morte, « des géraniums dans une carafe » et une « vue du jardin de l'Hôpital », tableau qu'il fit pendant sa convalescence. Il existe encore, paraît-il, d'autres toiles, paysages ou portraits.

Voilà, Monsieur, les renseignements que j'ai recueillis et que je vous communique à la hâte et sans ordre.

Usez-en comme il vous plaira, ils vous appartiennent.

Je pourrai, si vous le désirez, m'en procurer de nouveaux et de plus complets. Je me mets à votre entière disposition, vous n'avez qu'à me faire signe.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments respectueux

ALFRED MASSEBIEAU.

STUART MERILL. **Etiquette.**

25 août 1913.

Mon cher Vallette,

Je trouve inutile de consulter mon ancien copain de lycée André de Fouquières, au sujet d'une question d'étiquette qui me trouble fort. Vous êtes aussi compétent que lui.

Voici le problème : comment faut-il que je m'habille à la noce de Jeanne Fort? Jusqu'ici je n'ai jamais servi de témoin qu'à des

anarchistes, que rien ne pouvait étonner. Ils se seraient contentés de la plus simple tenue : chaussettes et lorgnon, par exemple, avec une plume de paon dans le derrière.

Mais pour fêter une princesse, c'est une autre paire de manches. Quelle paire de manches choisir? Habit, redingote, jaquette? J'aime mieux me faire sauter le caisson que de porter l'habit en plein jour; c'est même pour cette raison que je ne serai jamais président de la République. Ma dernière redingote fut taillée en plein hiver, en vue d'une exploration au Pôle Sud, et j'y crèverais de chaleur. Reste la jaquette, où je me sens à mon aise et qui me va à ravir, m'assure ma femme. Mais la jaquette est-elle protocolaire, ô André de Vallette, ô Alfred de Fouquières?

Vite une réponse, S. V. P. Pour vous récompenser je vous envoie ci-contre votre portrait futuriste... Cela vaudra de l'or dans quelques années.

[« Portrait » d'Alfred Vallette.]

Allons, assez de blague. Bonnes amitiés à vous deux

STUART MERRILL.

CHARLES MORICE.

« Noa-Noa ». La Lèpre.

Bruxelles, 9 janvier 1897.

Mon cher Vallette,

J'attendais les littératures annoncées pour vous en accuser réception en vous écrivant. Mais j'ai reçu le *Mercure* et rien de plus. Comme j'ai quelque chose à vous dire je n'attends pas davantage.

Deux choses à vous dire.

D'abord, puisque vous voulez bien accueillir mes propositions au sujet d'une publication de mien volume au *Mercure*, il s'agit de *Noa Noa*, mon livre en collaboration avec Paul Gauguin. C'est un mélange de prose, de récit, de poèmes en prose et de vers. Le sujet est Tahiti vu par Gauguin et revu par moi à travers l'œuvre du Peintre. Gauguin a fait pour ce livre douze dessins. Je crois qu'il serait bon d'en publier d'abord une édition non illustrée, puis l'édition illustrée. Je crains du reste, à tout vous dire, que les dessins de Gauguin soient d'une reproduction difficile (il aurait voulu la photogravure) puisqu'il a eu l'imprudence d'employer un papier grenu qui risque de donner des tavelures à la reproduction. Il serait donc probablement nécessaire que les illustrations fussent refaites par leur auteur, qui est retourné à Tahiti : soixante jours d'aller, soixante jours de retour, le temps de faire ce travail, sans compter tous les hasards d'absence et de maladie... — ou par un de ses élèves, Seguin par exemple. Mais cela serait bien long et l'édition non illustrée étant immédiatement possible, voulez-vous que nous la fassions? Si oui, dites-moi, je vous prie, dans quelles conditions. Et publieriez-vous par tranches, d'abord, dans le *Mercure?*

Je donnerais tout de suite, au cas où mon projet vous agréerait, le manuscrit à copier. Franchement, je crois que c'est une œuvre intéressante. Au matériel, le « poids » normal d'un volume Charpentier.

Autre chose.

J'ai appris par hasard, à la fin de 1895, que la lèpre sévit épouvantablement en Islande, où l'on ne fait rien ni pour atténuer

les souffrances des malades, ni pour préserver l'Europe de la la contagion, où il n'y a ni une léproserie, ni même un hôpital. J'écrivis alors sur ce sujet un article sans importance en lui-même, mais à la suite duquel je reçus d'un *jésuite* islandais habitant à Ordrupshoj, près de Copenhague, où il professe dans un collège de son ordre, une lettre contenant des documents tels, d'une si singulière horreur, que je ne crus pas pouvoir les connaître et m'en désintéresser. Il s'ensuivit entre le *P. Svrinsson* et moi un échange de nombreuses lettres au cours desquelles, subissant l'influence de cet homme d'un dévoûment vraiment admirable, je me demandai pourquoi je n'essaierais pas de l'aider dans son œuvre. Il s'agit de bâtir en Islande une léproserie. Cela coûtera 200.000 francs — à trouver. J'eus d'abord l'idée de demander au *Gaulois* d'ouvrir une souscription. Il me fut répondu que « l'Islande est bien loin! » Or remarquez que si l'Islande est loin, la lèpre est *près*. Il y a six lépreux à l'hôpital Saint-Louis. Au mois d'août dernier des agents de police en ramassaient un dans la rue de Clichy. La lèpre est notoirement en Bretagne, en Ecosse, en Norvège, dans les provinces baltiques, à Riga, à Memel. J'ai fait une grande consultation des dermatologues les plus célèbres et de laquelle il résulte que rien absolument ne permet de croire à l'impossibilité d'un rembrasement universel du mal moyen-âgeux en pleine Europe du 20e siècle. Le *Temps* a publié en septembre dernier une lettre de moi, longue et détaillée, là-dessus. Elle a fait venir quelques milliers de francs entre les mains du P. Svrinsson, ayant été reproduite partout. Mais je sais, malgré ce résultat, et par expérience, qu'une initiative restant personnelle ne peut produire que de médiocres résultats. Pour toutes sortes de raisons, et particulièrement pour n'être pas suspect de chercher là une réclame absurde, je tiens à m'effacer derrière un comité. Les premières tentatives en ce sens me permettent d'espérer un bon résultat. Je puis citer Lord Dufferin parmi les premières adhésions qui me sont venues. En Belgique, cela commence à prendre corps, et je crois la Belgique bien choisie comme centre d'action, étant donné qu'elle est aussi le centre géographique des pays les plus directement menacés. Aussitôt le comité formé, il s'agira d'organiser des conférences, des concerts, des représentations, des souscriptions au bénéfice des Islandais — et de l'Europe. Que dirait-on aussi d'un album de poésies et d'art auquel tous les Ecrivains, tous les Artistes de France, Belgique, Angleterre, Allemagne, Hollande, donneraient une page — non pas sur l'Islande et la lèpre, mais une page, simplement, de l'œuvre en train? Cela pourrait constituer une intéressante expression de l'instant. Et cet album, fait avec soin, vendu cent francs dans les cinq pays, s'adressant à un public polyglotte et énorme, donnerait des résultats. Voudriez-vous, mon cher Vallette, que le *Mercure* soit, à Paris, entre les revues, l'organe de cette œuvre, comme le *Coq rouge* l'est à Bruxelles? Serait-il même impossible que l'album en question se fît par vois soins? Répondez-moi vite. J'aurai dans huit jours tous les noms du comité belge et le *Mercure* pourrait déjà, en même temps qu'ici le *Coq rouge*, publier une note sur la question, signée du comité belge, et faire un appel international

Bien à vous CHARLES MORICE.

MARCEL PROUST. **Swann, Rachilde et le « Mercure ».**

[Paris, 1914.]

Cher Monsieur,

Je ne sais si vous vous souvenez (ou plutôt je suis convaincu que vous ne vous souvenez pas! car vous avez autre chose à penser!) que quand mon *Ruskin* a paru chez vous, le seul journal ou revue qui n'en ait pas parlé ce fut le *Mercure*, le titulaire de la rubrique littérature ayant jugé que c'était de l'histoire, celui-ci de la Religion, etc. De mon « Swann » Mme Rachilde a parlé (hélas!). Elle a parlé de la façon la plus intelligente, la plus jolie (pouvait-il en être autrement?) mais aussi la plus cruelle (selon moi la plus injuste naturellement!) disant même qu'elle avait jeté ce livre comme un soporifique! J'ai pensé à ce jugement en lisant dans l'*Echo de Paris* d'hier mercredi un article de Jacques Blanche sur mon livre, parce qu'il y dit entre autres choses que ce livre comme une bouffée d'air dissipe les soporifiques vapeurs de la production courante. Alors j'ai pensé que vous me donneriez peut-être cette petite compensation. Vous avez un critique qui donne dans chaque *Mercure* des extraits fort longs des articles les plus intéressants qui ont paru dans le mois. Ne pourriez-vous lui demander de donner un extrait de l'article de Jacques Blanche? Jacques Blanche est un artiste trop remarquable pour qu'une page de lui n'intéresse pas les lecteurs du *Mercure*. C'est ce qui fait que j'ose vous demander cela, car j'ai eu des articles infiniment plus élogieux que le sien, et je ne vous l'eusse pas demandé. [Une ligne rayée.] Excusez cette ligne rayée, j'ai senti que je commençais un raisonnement très long qui vous ennuierait beaucoup, et d'autre part je suis si fatigué que je n'ai pas eu le courage de recommencer ma lettre.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus cordialement dévoués.

MARCEL PROUST.

Naturellement si je pensais que la publication de l'extrait favorable à mon livre pût être désagréable à Mme Rachilde qui n'a pas aimé ce livre, je ne vous en parlerais même pas. Mais je n'ai aucun scrupule à cet égard parce que je sais que si cela peut lui être désagréable, vous ne le ferez pas; et que d'autre part, dans la foule des livres qu'elle lit et dont elle rend compte, elle a dû surtout attacher peu d'importance au mien et ne se rappellera même pas si le sentiment exprimé par Blanche diffère du sien.

22 avril [1914].

Cher Monsieur,

Je vous remercie mille fois de votre lettre. Non, je n'avais reçu aucune réponse du *Mercure*. Mais celle que vous m'adressez me fait le plus grand plaisir, moins encore par la satisfaction, si précieuse pourtant, que vous m'accordez, que par les termes charmants, pleins de bienveillance, de naturel, et de sympathie dans lesquels elle est conçue. Et en effet, ce que je pouvais ambitionner de plus à l'égard de Mme Rachilde, c'est d'être *lu*, c'est-à-dire connu, jugé

en connaissance de cause, par elle. J'aime mille fois mieux avoir été lu et pas loué — par elle —, que loué sans avoir été lu. Maintenant je me dis : « elle a lu ceci, elle a lu cela ». Et il me semble impossible que ceci et cela, même s'ils lui causèrent une exaspération dont personnellement il m'est trop difficile de juger, ne lui aient pas donné un peu d'estime. J'espère que j'ai la vôtre, cher Monsieur, et je vous demande de croire à l'expression de mes sentiments reconnaissants et bien cordialement dévoués.

MARCEL PROUST.

[Mai 1914.]

Cher Monsieur,

Je vois à l'instant le *Mercure* et je ne peux pas vous dire combien je suis touché de votre bonté. Je n'aurais pas osé espérer un extrait si large, si bien placé. Je vous suis bien vivement reconnaissant. J'espère, du reste, qu'à raison de la valeur littéraire de cette page vos lecteurs ne se plaindront pas trop. Mais je n'oublie pas que c'est par pure gentillesse pour moi que vous l'avez citée. Je pense que vous aviez bien reçu mes remerciements anticipés de l'autre jour et que je suis bien heureux de vous renouveler aujourd'hui. Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments d'attachement les plus cordialement dévoués.

MARCEL PROUST.

PIERRE QUILLARD. **Ubu chez le Sultan.**

[Constantinople], mercredi 18 décembre [1895].

Mon cher ami,

Je vous expédierai demain par l'Orient-Express, en même temps que cette lettre, une longue étude de Tchobanian sur Krekhor de Naregh. Il joindra à cela plus tard une traduction anthologique et voudrait publier le tout dans la Bibliothèque du *Mercure*, à ses frais, après que l'étude aura paru dans la Revue. Voilà assez longtemps que j'avais cela et que je tardais à vous l'envoyer. Ne révélez pas ce détail au jeune Tchobanian et veuillez lui dire que le recueil est fort encombré en ce moment, ce qui est vrai. La chose est d'ailleurs très intéressante.

Vous verrez l'auteur lui-même probablement mardi prochain 24. Il a secoué vendredi la poussière de ses pieds sur le sol turc et s'exile, comme Roinard et comme Lazare, volontairement. Il est inutile, n'est-ce pas, de vous demander bon accueil pour lui. C'est un garçon plein de talent, à qui j'ai peur que la vie soit bien rude; car il est parti d'ici brusquement et je ne sais pas trop comment il a assuré ses vivres. Cela entre nous.

Je vous ai l'autre jour expédié quelques paroles plus aigres que douces pour le tombeau de Dumas fils; je trouve que vous avez eu une idée excellente et si j'eusse été à Paris je vous aurais proposé une étude complète sur le monstre.

Reçu M. Ubu, qui a été triomphalement conduit aux bibliothèques sur un quadrige attelé de chevaux blancs. Sa légitime

popularité s'accroît chaque jour, outre que ses manières d'agir sont assez semblables à celles du Sultan Abdul Hamid Khan, dit le Ghazi, c'est-à-dire le Victorieux, pour avoir reçu au cours de son règne diverses et mémorables raclées.

N'avez-vous pas entre les mains une bibliographie pour Paul Gérardy? Son bouquin est très bien; peut-être serait-il juste de lui en témoigner notre haute satisfaction pas trop tardivement.

En ce pays les choses sont de façon continue à la fois ridicules et sauvages; cela hésite entre le vaudeville et l'égorgement. L'égorgement domine : depuis deux mois et demi on a tué environ 80.000 pauvres bougres, dont les femelles et les petits vont crever de faim et de froid; la suppression totale des Arméniens semble un procédé assez ingénieux pour résoudre définitivement la question arménienne.

Saluez Rachilde qui recevra trop tard du loukoum aux amandes selon qu'il plaira aux Compagnies maritimes et aux chemins de fer.

Bien à vous

P. QUILLARD.

Précurseur.

A. REMACLE.
4, rue du Capitole,

Marseille, 21 février 1912.

Mon cher Vallette,

J'achève mon sixième mois de lit; on m'a condamné, je traîne... et je viens vous « raser » encore une fois.

Espérons, mon Dieu, que ce sera la dernière! J'ai été suffisamment torturé pour une vie.

Je ne sais à qui demander, sinon à Willy ou à vous le nom, oublié de moi, de la revue où Willy publia, Jean Jullien *regnante*, ses premières *Ouvreuses*, et, où, moi, j'ai mis une nouvelle intitulée *Le Cube*, « nouvelle » qui sembla stupide ou folle... « Folle », pensa le docteur frère, et ce fut un jalon planté dans l'esprit de cet interneur. Rien ne se perd...

Je venais d'inventer les aéroplanes, monoplan et biplan, et, prévoyant avec horreur les indéfinis massacres et les dévorements de ce Minotaure aéroplane que je venais de créer, j'entrai avec moi-même en luttes atroces, qui durèrent des années... Je ne publiai pas.

Sur ces entrefaites, au milieu de mes amertumes d'alchimiste en sacrifice doublées d'autres, on me fit l'honneur de me demander une « œuvre » mienne à cette revue. Je sautai, avec un sardonique plaisir sur cette occasion de *parler en public*, sans la révéler, de la chose secrète qui me mangeait le cœur. J'imprimai ce *Cube* où un rêveur hanté voit, *lui seul au monde*, de bizarres ombres planant *sans soutien* au-dessus des champs, un *Cube* dominateur des campagnes.

Vous savez si, hors moi, personne alors ne songeait à une aviation qui peuplerait le ciel de cubes toilés...

Cette preuve que je possédais alors l'aéroplane (essais faits à Gentilly de modèles jouets) que j'appelais, non l'aéroplane, mais *la machine volante à équilibre sur l'air et à traction latérale*, cette preuve me revint en mémoire après la publications de l'article chez vous...

Et, faute de mémoire, dans l'article du *Mercure*, j'ai imprimé la date 1892. C'est plusieurs années avant, car je fus tenté, aussi, de publier dans la *Liberté*, où je chroniquais à l'époque de l'Exposition.

Vous avez peut-être cette revue? Je voudrais : 1° le nom de la Revue; 2° la date exacte de l'apparition de ce *Cube* dément.

Pardon... Un ami de quarante ans a fait le voyage de Marseille pour me voir avant crevaison. C'est un « puissant » ayant quelques sous. Je lui ai montré mes *aéronefs à parachutes* en petits modèles, les traités, plans, etc. Il veut faire imprimer avec images cinq ou six données de mes plus sûres aéronefs.

Inde le rasage à vous pour avoir nom et date de la revue Jullien. Si non, vous, faites-moi mander l'adresse de ce Willy, voulez-vous?

J'ai raconté en un article assez curieux mes affres d'alchimiste en holocauste imbécile, et j'ai envoyé l'article à Brisson qui, *seul*, écrivit sur mes prisons dans mon ex-*Liberté*, sans me nommer, et m'inséra des vers de fou aux *Annales*.

Brisson ne me répond pas. Permettez-vous « en oultre », que je vous fasse passer cet article?

Mes amitiés et gratitudes et baisez la main de Rachilde.

A. REMACLE.

Nous imprimons chez Brodard (Coulommiers); vous ne prêteriez pas, sans frais, la couverture de votre librairie?

JULES RENARD.

Bord de mer. Poil-de-Carotte. Droits d'auteur. Maurras.

Barfleur, le 1er mai 1890.

Mon cher Vallette,

Votre demande de « petites Bruyères » fait tout à fait mon affaire. A peine installé, je flâne en ce moment et je m'emplis les yeux d'un tas de tableaux couleur d'eau de javelle. Je voyais venir avec terreur l'instant où il me faudrait recopier une nouvelle. Donc, entendu pour quelques petites bruyères ou quelques petits varechs. Vous les recevrez le 5, c'est assez tôt, n'est-ce pas? Les compliments que vous me transmettez me font bien plaisir. Cela me donne un peu raison contre vous et me venge de Raynaud qui traitait « ciel de lit », de praline, de mercerie et même de mélasse. Et puis moi, je l'avoue humblement, je suis le bonhomme auquel il faut des prix d'encouragement. Je grave dans mon cœur les noms que vous me citez. Qui est ce M. Alex. Boutique?

Avez-vous reçu l'abonnement de Madame ma sœur?

Il fait un temps splendide. Dès que la pêche donnera un peu, M. Renard se fera un plaisir d'envoyer un poisson à Rachilde. Cordialités à tous les deux. Souvenirs sympathiques à toute la rédaction et à Tregenik. Que devient M. Marius André?

J. RENARD.

Est-ce indiscret de vous demander de temps en temps une lettre qui me parisiannise un peu et me donne le ton de vos mardis? Je vais m'enfoncer dans mon bouquin! Quel embêtement!

Le 24 septembre 1890.

Il est toujours curieux, mon cher Vallette, de vous voir « travailler » sur un esprit, quel qu'il soit. Jugez du plaisir que vous m'avez donné ce matin, dans mon lit, je m'en suis levé à 10 heures. Tout ce que vous avez dit de Poil de Carotte est exquis, et fort juste. Oui, c'est bien cela et le cher petit bonhomme dirait, si vous ne l'aviez dit : « On serait joliment bien dans la lune! », d'un ton fatigué, presque indifférent. Votre page est précieuse, en ce qu'elle me donne des indications, et, ceci est amusant, n'est-ce pas, qu'elle me consolide en l'intention où j'étais de faire de Poil de Carotte un vivant très doux, ennemi des tirades et des paroles inutiles.

Sur le reste de votre article je ne manquerai pas de vous dire ma façon de penser. Je vous suis, vous m'intéressez, mais (je lâche le mot, tant pis) il ne me semble pas que vous parliez de moi. Je m'explique. Vous faites ce que je n'ai jamais fait. Vous décomposez ma manière d'écrire, tel truc paraît neuf, tel procédé vieilli, et je crois que je vous apparais un monsieur beaucoup plus compliqué que je ne le suis. Je ne prétends pas que vos observations soient fausses, loin de là, mais comme je ne les ai jamais faites sur moi-même, elles m'étonnent, me déroutent, d'autant plus que je les sens très sincères. Un exemple : pourquoi voyez-vous dans « Baucis et Philémon » une note excessive? et mauvaises les trente dernières lignes de « Canard sauvage »? Vous pensez bien, n'est-ce pas, que je ne tiens pas *bêtement* à défendre ces pages. Je serais prêt à les retoucher, si j'en voyais la nécessité, mais, *très naïvement,* je ne la vois pas. Je trouve aujourd'hui mes *cloportes fort* médiocres. Raynaud m'a fait de vive voix, à propos des « joues rouges », des critiques fort exactes, et dans une seconde!!! édition, je supprimerais volontiers les lignes incriminées, mais celles du Canard sauvage, jamais, pour le moment, car elles ne me semblent pas *encore* faire tache, et je ne vois pas plus de synthèse excessive en « Baucis et Philémon » qu'en la « demande » par exemple, pas plus ni moins.

Bien entendu, mon cher Vallette, je vous parle comme si nous étions au coin du feu. Cela demanderait même à être développé. Votre article me met, comme on doit, la puce à l'oreille. A part cela, je trouve que j'ai le droit d'en être fier. C'est, Jules Renard mis à part, un de vos meilleurs morceaux, et je voudrais quand je parlerai de « Vierge » vous donner une jouissance analogue à celle que j'ai éprouvée. D'ailleurs je veux profiter de l'occasion pour vous dire que j'ai pour vous et pour tout ce que vous faites une grande, grande estime. C'est quelque chose comme une déclaration d'amitié que je vous dis là, mais je n'en suis pas gêné, et quand il faudra vous en donner des preuves, je serai prêt. J'ai dit et je m'arrête, car Poil de Carotte me regarde! Merci bien vite et poignée de main solide.

J'aurai à vous conter ce soir un petit succès qui m'a tout plein réjoui.

Bien à vous deux

J. RENARD.

Raynaud m'écrit pour me dire qu'il trouve son article d'art et critique trop *méchant*. Aurait-il peur pour son bouquin qu'il m'envoie?

10 janvier 1894.

Mon cher ami,

C'est avec plaisir que je vous vois ces *sentiments* et vous pouvez compter sur moi. Pour ma part, depuis longtemps des soucis d'avenir (justifiés ou non peu importe, puisque je les ai) m'interdisent de piétiner sur place. Volontiers, je travaillerai beaucoup pour gagner un peu d'argent. J'avais renoncé à collaborer au *Mercure*, du moins d'une façon assidue, parce qu'il me semblait que, de votre aveu, le *Mercure* ne voulait être qu'un coin réservé aux exercices littéraires.

— Mais, dira-t-on, Mercure vous a fait le peu que vous êtes.*

« Précisément, je lui suis très reconnaissant, mais je n'ai pas besoin de lui, donc... etc. »

C'est, je crois, raisonner sensément.

A ce propos je veux régler des malentendus. On m'a demandé si je passais du *Mercure* à la *Revue Blanche*. Voilà une plaisanterie. Je pense que pas un instant vous n'avez pu croire que c'était sérieux. Si la *Revue Blanche* paie, comme elle promet, j'écrirai aussi bien là qu'ailleurs, mais si elle ne paie pas, ma collaboration consistera à donner parfois *un mot d'esprit* à mon ami Renard que je vois souvent et qui se trouve là quand le mot vient.

L'incident est clos, n'est-ce pas?

Reste *Mercure*. Vous savez quelle confiance j'ai en vous. Je suis stupéfait que vous ayez pu si longtemps le porter pour votre unique plaisir. Oui vraiment, s'il vous aide à son tour, vous l'aurez bien mérité. Et pas un instant je n'admets qu'un autre que vous profite du changement. Vous d'abord, nous ensuite. Mais nous ensuite, bien entendu. Du jour où j'aurai, moi, intérêt à donner ma meilleure copie au Mercure, il l'aura, vous pouvez le croire.

Je veux dire que je lui donnerai pour un sou la ligne, par exemple, ce que je donne au *Figaro* pour six sous, mais je veux en principe que désormais ma copie *me rapporte*, voilà.

Et je suis bien tranquille. C'est aussi difficile d'écrire pour de l'argent que pour rien. L'art n'en souffre qu'avec les rots. Je connais des copies qu'on paie et qui ne valent rien.

Tout cela est enfantin à dire.

Marchez donc et je ne serai pas seul à vous soutenir de grand cœur.

Si vous avez une soirée, venez donc causer. Ça serait intéressant.

A vous deux

JULES RENARD.

Ci-joint un chèque de 100 francs :

Débit au 27 octobre	....	54,90
Cotisation janv. 94	....	24
Pour Cohen	....	5
		83,90

Pour balancer le compte à peu près.

Plus une liste de livres :

1° *Les Evangiles,* traduction nouvelle par Lamennais, 1 vol. à 3 francs; chez Garnier, 6, rue des Saint-Pères.

2° *Œuvres de Tabarin,* préface et notes par d'Harmonville, 1 vol. à 3 francs, chez Garnier.

3° Beecher Stove : *La case de l'oncle Tom,* traduit par Michiels, illustré par David, 1 vol. 3 fr. 50, Garnier.

4° *Shakespeare,* traduct. V. H., édition Pagnerre, vol. à 3 fr. 50, tome III. *Troïlus et Cressida. Beaucoup de bruit pour rien. Le conte d'hiver.*

5° *Les Evangiles et la seconde génération chrétienne* de Renan, 1 vol. à 7 fr. 50, chez Calmann Lévy.

Le 27 janvier 1894.

Mon cher ami,

Reçu *Mercure* et lettre recommandée. Je trouve votre projet admirable d'intelligence et de clarté, mais je ne veux pas répondre oui ou non au hasard sur les questions de détail, et je le relirai attentivement. Peut-être même tâcherai-je de causer avec vous. Je ne fais que vous accuser réception.

Connaissez-vous Charles Maurras? J'ai parcouru du bout de l'œil une étude qu'il vient de faire dans la *Revue Bleue* sur les *Jeunes Revues.* Il a réussi à ne pas prononcer mon nom. C'est un tour de force. Je ne m'en froisserais pas, si M. Maurras à propos de l'*Ecornifleur* par une lettre fort aimable ne s'était excusé de ne pouvoir en rien dire alors, *tout en comptant bien se rattraper un jour.* Je crois donc difficilement que l'oubli vienne de lui. N'a-t-on pas supprimé d'office mon nom dans son étude, comme on l'a déjà biffé dans un article de *Vanderem* paru à la même Revue! Cette persécution de Ferrari me, semble inadmissible. Comment savoir le fin mot? Si vous connaissez M. Maurras, voulez-vous vous charger de cette mission diplomatique?

Chose curieuse, dans un récent article d'Huret au *Figaro,* on supprimait toujours d'office sur épreuve une *dizaine* de lignes me concernant et très gentilles. J'en ai la preuve et l'*épreuve.* Enfin, hier, l'*Echo de Paris,* très régulier d'ordinaire, ne me *parvenait pas,* ce qui ne lui arrive jamais. Or il y avait dans une chronique de Baüer quelques mots à mon adresse!!! C'est la série.

Tout à fait rigolo. Ai-je mon horla, moi aussi?

Amitiés, et bon courage pour vos comptes. Je ne rêve plus qu'actions et bénéfices.

JULES RENARD.

JEHAN RICTUS. **La faim. Poétique. Divers jugements sans ambages.**

Ce dimanche [17 novembre 1895].

Mon cher Vallette,

Vous seriez bien gentil de m'envoyer l'adresse belge de Saint-Pol-Roux. Cet animal-là m'écrit une carte postale et la perd au point de ne pas me laisser son adresse. Et il me demande une réponse urgente!

Je compte sur vous.

Voyez donc les *Débats* de ce soir, vous lirez quelque chose qui vous surprendra.

Donnez moi aussi l'adresse de Mirbeau?

Ah! Pourquoi diable, au cours de ma soirée, m'avez-vous crié de dire la *Dame de Proue*, quand vous n'ignorez pas que je n'ai jamais pu achever mes poèmes de Beauté pure par simple cause de Misère atroce, et insupportable. Je ne puis créer de ces luxueuses images dont la *Peine de l'Adolescent* fourmille qu'alors que j'ai le ventre plein, que le Soleil flamboie et que les Femmes sont belles.

Je ne puis croire que Vous qui devez au moins estimer ma probité d'artiste, qui a toujours eu la bravoure de crever de faim et de souffrir la Médiocrité plutôt que de lâcher un Poème inachevé ou jugé imparfait par manque de loisirs et de soins, m'ayez, la dernière fois, montré quelque malveillance.

Non, mais vraiment, pourquoi me demander la *Dame de Proue?*

Quant à l'inqualifiable conduite de Mendès, je m'en souviendrai, je vous le garantis. J'y ai d'ailleurs paré et possédant presque à moi un journal que vous allez recevoir et armé du tomawak de mes sarcastiques *Soliloques* on va rigoler dans le Landerneau artistique et littéraire.

Je suis, ou plutôt j'étais, tout seul et tout nu, avec ma lyre sur le nombril, tout cela va changer et s'est déjà étrangement modifié en ma faveur. J'ai et je veux garder la folie impitoyable de mon indépendance envers n'importe qui, excepté ceux qui m'auront été secourables dans la période de misère, et Dieu sait s'il y en a peu. Or lisez les *Débats* ce soir.

Voilà, mon cher Vallette, des disgressions peu intéressantes, n'est-il pas vrai?

Veuillez cependant être assez gentil pour m'envoyer les tuyaux demandés, savoir : Mirbeau, Saint-Pol-Roux, et même Roinard et croyez-moi votre toujours cordial et dévoué.

GABRIEL RANDON.

Ce mardi [19 novembre 1895.]

Alors, mon cher Vallette, je vous dois des excuses et je vous prie de les accepter.

Cela m'aurait fait une grosse peine de penser que Vous, qui êtes la droiture même, ayez pu être influencé par le *chiqué* que Mendès a fait à ma soirée. Jamais ce garçon n'a été sincère et son indignations était aussi fausse que son enthousiasme, car, bien qu'ayant crié *C'est très beau!* aux vers Lyriques, il disait entre ses dents assez haut pour être entendu : *C'est du pastiche, c'est du Dierx, ça n'est pas de lui!* Plusieurs personnes qui étaient autour de lui ou non loin, et des gens (des rapins) qui ne se connaissaient pas et qui n'ont pu convenir entre eux ces propos me les ont rapportés, tous identiques. Alors, c'est une conduite que je ne sais ou plutôt que je saurais trop bien qualifier. Il est une chose certaine, c'est que Mendès a la haine des Jeunes et tout en les invitant à déjeuner, il joue avec eux comme le chat avec la souris. Je comprends très bien que l'on n'admette pas l'art des *Soliloques*

et je comprends encore très bien que l'on me dénie tout talent, mais ici ce ne fut pas le cas. Avant la soirée, j'avais récité, en fiacre, à Mendès un des *Soliloques :* « Impressions de promenade ». Quand j'eus fini, il heurta son chapeau au plafond de la voiture en sautant et cria : *Ah! sacredié, c'est réellement très émouvant* et à plusieurs reprises!!! Alors pourquoi faire le gamin avec Claire Sidon, la tourte?

Quant à Hugo je n'ai dit que la pure Vérité et je me fous pas mal des contradicteurs. Cela n'enlève en rien à l'admiration que j'ai pour l'Œuvre du Père, mais tout le monde sait que c'était un Bon Dieu d'une muflerie redoutable en tant qu'Homme. J'ai horreur des Bouddhistes et des Gens qui n'ont rien sous le téton gauche. J'ai d'ailleurs dans mes cartons un Poème lyrique, titre *La Mort du Père,* où je célèbre le côté grandiose de sa fin, mais est-ce que dans la Foule il n'y avait pas un pauvre diable qui n'avait pas déjeuné le jour de l'Enterrement? Eh bien j'ai été ce pauvre diable et je ne vois pas pourquoi je ne le dirais pas.

Assez de l'espèce d'atmosphère de fatalité qui circule autour des gens qui ne bouffent pas tous les jours. La Vie avant tout. La Faim n'est pas honteuse et il faut qu'elle ne soit plus l'élément contrariant de tous les Etres. Car la Faim n'est pas un stimulant, oh! non.

Encore pardon, mon cher Vallette, et je vous assure que je regrette l'ombre de mon soupçon.

Merci pour les adresses et bien cordialement à vous.

GABRIEL RANDON.

Paris, 4 janvier 1912.

Mon cher Vallette,

Je sais que vous allez encore rigoler de ma lettre. Mais réfléchissez que vous n'avez jamais eu à vous plaindre de mes initiatives.

Rigolez d'abord et concluez ensuite.

J'ai mis la main sur un jeune poète de vingt-six ans perdu en Province (dans la Nièvre), pays de Jules Renard, avec qui il avait correspondu et qui vous en aurait parlé s'il n'était mort avant de pouvoir le faire.

Ce jeune poète, pas absolument un inconnu (dans la Nièvre)!! répond au pseudonyme de Raoul Toscan.

Ayant fortuitement lu de ses vers dans une publication étrange et parfaitement ridicule littérairement parlant, j'en admirai la beauté. Je l'écrivis au directeur qui lui en fit part. Nous sommes entrés en correspondance et voilà comment je puis à présent vous en parler en toute connaissance de cause.

Ce qui m'émerveille dans ma découverte, c'est que c'est en quelque sorte le frère d'âme d'Albert Samain.

Même délicatesse, même forme pure et déliée, mêmes aptitudes à saisir les nuances et à les traduire dans une langue noble, élevée et précise.

C'est extraordinaire.

Il y a au moins, encore, l'influence baudelairienne si visible dans Samain. Alors il est impossible que le *Mercure* n'accueille pas ce jeune homme, ne le sorte de son bourbier provincial et ne le recrute parmi ses poètes.

J'ai un petit lot de poèmes inédits à vous soumettre. Vous jugerez si je me trompe. Rappelez-vous que je vous ai apporté Emile Magne et d'autres dont je ne me souviens plus et dont vous n'avez pas eu à vous plaindre.

En ce qui me concerne, c'est bien entendu, je pète et je rote sur ces formes parnassiennes du Vers. Convaincu que les Classiques, les Romantiques et les Parnassiens ont tué tout ce qu'il y avait à tuer du langage noble et de l'alexandrin, sûr qu'ils en ont épuisé le vocabulaire, je suis retourné à l'expression populaire en Poésie — au vers d'expression si simple qu'on se demande en le lisant si ce n'est pas banalité; mais cela ne m'empêche pas d'admirer ce qu'il y a encore de beau dans une formule que je déteste.

Je demeure, comme vous voyez, toujours ardent, enthousiaste et concentré. Implacable pour les Médiocres et les Trous du Cul, certes, mais délirant de joie quand je rencontre un Artiste véritable et un grand poète.

Vrai, si vous l'accueillez, je vous ferai un beau cadeau en vous le donnant au *Mercure*. Ce seront mes étrennes.

D'ailleurs vous jugerez.

A vous. Souvenirs respectueusement amicaux à Rachilde et tout votre fidèle

GABRIEL RANDON.

(Jehan Rictus)

P.-S. Un mot, s. v. p.

Paris, 7 janvier 1912.

Mon cher Vallette,

Je vous remercie de votre lettre. J'attends de Raoul Toscan un second lot de manuscrits *inédits* pour le joindre au premier, et en vous l'apportant ou l'envoyant vous soumettre le tout.

Vous verrez que je ne me trompe pas et qu'il y a l'étoffe d'un grand poète dans ce jeune inconnu de vingt-six ans. Si ça colle, une fois que vous serez en rapports, je disparaîtrais, bien entendu. Je connais les faux Samains n'ayez crainte, des types dans le genre Fernand Gregh ou défunt Ch. Guérin. Et si ses poèmes avaient ressemblé à ces salades de suggérés, jamais je ne vous en aurais parlé. Les types dont je cite les noms ont fort heureusement pour eux de la galette, autrement ils auraient crevé de faim avec leurs vers, alors que chacun doit vivre de son métier. Comme ils ne seraient pas bons même à être frotteurs s'ils devaient gagner leur vie, ils sont complètement inutiles. Et leurs sacrés nom de Dieu de pensums rimés qui donnent l'illusion du talent, pensums pillés à Samain, à Verlaine, à Jammes ou d'autres, ont ridiculisé pour jamais la Poésie et les Poètes.

Les Poètes de ce poil se croient absolument obligés d'écrire des choses amoureuses et emmerdantes. Si on ne parle pas « femme » dans un poème, on ne se croit plus poète. Traînée encore du romantisme. Et on confond la Douleur avec l'ennui. Quant à écrire des choses colorées et joyeuses en poèmes! Fi! Ils croiraient déchoir.

Donc à bientôt mon envoi de Toscan. Merci encore et votre cordial

JEHAN RICTUS.

SAINT-POL-ROUX. **Brouter du thym. Le pâtre Verlaine.**

Ce 10 avril 1891.

Mon cher ami,

Vous devez me taxer d'oubli. Des caresses à épandre, des visites à rendre, des sites à revoir, des pages à sculpter : voilà mon bilan jusqu'ici.

Les arguments de votre lettre sont trop justes pour que je ne m'y rende point. Ma recommandation était pour, seulement, éviter que le typo ne serrât trop mes vers multiples — sans vouloir le faire à la pose, n'est-ce pas?... Trop carcanés, on s'y perd. O ces pauvres profanes, je ne souhaiterais pas leur place pour le Pactole!

Que c'est exquis de boire de l'air et de manger des spectacles! Hier je me suis surpris à respirer un son de cloche comme un parfum d'immense fleur. C'est bizarre comme le citadin venant à la campagne est envahi du panthéistique désir de manger du foin et de brouter du thym!...

Vous félicite de votre article au *Figaro*. Il me fut impossible de me le procurer. Si moyen, adressez-le-moi, vous le renverrai.

Oui, ai lu Huysmans. Suis très flatté de sa pensée et de mon voisinage avec l'excellent de Gourmont. Bizarre cette *Enquête!* mais attendons sa fin pour mieux connaître de l'ensemble de ceux qui ont des idées et de ceux qui n'en n'ont pas. Une corbeille de souvenirs à Mme Rachilde! A vous un sleeping-car de cordialités.

SAINT-POL-ROUX.

[Erquelines], dimanche soir [18 nov. 1895].

N'y a-t-il pas un volume de Verlaine (*Confessions*, par exemple) où il soit question de la nationalité, du lieu d'origine familiale, etc., du grand poète? M'obligeriez de vous occuper de ce point et d'ajouter au besoin le livre en question. Je crois fort que le petit hameau d'Arville dont je dépends soit le berceau de la race des Verlaine. Vous aidant, je pourrais éclaircir ce détail intéressant. Si je réussissais, vous enverrais une lettre *ad hoc* qu'il serait curieux d'insérer au *Mercure*. Sauriez-vous le prénom du père de Paul Verlaine? Est-ce pas *Auguste?* Une revue l'an passé fit paraître un portrait des père et mère du poète, auriez-vous cette revue sous la main? Pilon m'a bien envoyé une *Revue Encyclopédique* où se trouve un portrait de Verlaine enfant, mais ça ne me suffit pas. C'est le père qu'il faudrait avoir. Un vieux pâtre du nom de Verlaine vient paître ses vaches devant ma demeure, c'est un copain, je l'ai fait poser. C'est sûrement un cousin de Paul. Il m'a expliqué toute sa race, et j'ai retrouvé *dans les aïeux tout le caractère de notre poète*. Il serait curieux et neuf de démontrer Paul Verlaine par *généalogie, ataviquement!* mais pour cela il est indispensable que je sache le nom du papa. Est-ce que le père de Verlaine n'était pas officier du génie au service de la France?

SAINT-POL-ROUX.

MARCEL SCHWOB. **« Le Vierge. » Mallarmé. Théâtre.**

Paris, dimanche [22 février 1892.]

Mon cher confrère,

Je viens de terminer *Babylas* et je tiens à vous dire que votre livre m'a particulièrement saisi par différents points. Si j'en regrette le début, qui cadre fort bien avec le reste, mais qui est peut-être un peu moins original, j'en apprécie très vivement le développement bien personnel. Ces jours de Babylas sont mornes comme la plaine de la vie : ce sont des pénitents gris qui vont en longue file depuis le collège jusqu'au cimetière.

Votre sobriété de description est tout à fait remarquable; je discuterais peut-être l'emploi fréquent des verbes péjoratifs en *asse*, mais ce sont des vétilles en comparaison de votre langage ferme et nerveux.

Savez-vous qui vous m'avez rappelé par votre composition? Un de vos aînés que j'aimais beaucoup et qui est mort au moment où il touchait au succès. C'était Robert Caze, l'auteur de *L'élève Gendrevin* et de *La semaine d'Ursule*. Il serait arrivé, à n'en pas douter, à la considération de l'existence que vous venez de développer.

Je regrette que les habitudes actuelles de journalisme ne me permettent pas d'étudier votre livre spécialement, mais soyez persuadé que je saurai y revenir incidemment à l'occasion, pour dire ce que j'en pense.

Veuillez recevoir, mon cher confrère, l'assurance de ma meilleure sympathie.

MARCEL SCHWOB.

Valvins, par Avon, Seine-et-Marne.

[19 juillet 1897.]

Cher ami,

Je reçois votre lettre et je me hâte d'y répondre. D'abord merci pour avoir remis mes livres à M. Mardrus. Ensuite je me suis dès ce matin mis à la négociation. Je crains que ce ne soit difficile, malgré la grande envie qu'en a Mallarmé. Il est à peu près engagé vis-à-vis de Fasquelle qui ne lui a pris *Divagations* que sur la promesse à peu près qu'il publierait les Poésies complètes. De plus, ces mêmes poésies sont vendues depuis longtemps à Deman — mais en édition semblable à *Pages*. Je crois que ce ne serait pas là un obstacle bien sérieux. Le dur, c'est Fasquelle. Néanmoins ce n'est pas désespéré et Mallarmé m'a promis de faire tout son possible afin de trouver un joint et de se dégager. Ce serait très bien. — Si maintenant « Mercure » pouvait vous prêter ses ailes, à Rachilde et à vous, pour venir passer une journée à Valvins, vous nous feriez grand plaisir. Vous savez qu'on descend à Fontainebleau — et en nous prévenant on viendrait vous chercher. Je me remets ici tout doucement; mais j'ai été bien éprouvé d'abord par le grand air. Marguerite, malheureusement, est obligée d'aller presque tous les jours à Paris répéter les *Erinnyes*. Elle va partir pour Orange le 31. Pourriez-vous, cher ami, m'envoyer au reçu de cette lettre 150 francs qu'elle vous remettrait le 31? Merci d'avance.

J'ai trois actes finis de ma traduction d'Hamlet. Sarah a appelé Morand à Londres par deux dépêches successives pour qu'il la lui lise et a été enchantée. Il paraît que nous passons en décembre? Ce serait aussi très bien. Toutes nos amitiés à Rachilde. Je vous serre les mains de tout cœur. Dites à Rachilde que Mallarmé *adore* littéralement « Hors Nature »; il m'en a longuement parlé.

A vous de tout cœur

MARCEL SCHWOB.

LAURENT TAILHADE. **Léon Bloy. « Non posso più. » Réimpression.**

Mercredi [9 mai 1895.]

Mon cher ami,

Le catholique Bloy auquel je viens de faire l'aumône m'injurie, selon sa coutume, par façon de remerciement. Je voudrais mettre sous les yeux des lecteurs du *Mercure* la correspondance échangée à ce sujet. Il est instructif, me paraît-il, de montrer aux gens le ton de ce maniaque, sorte de chien enragé eucharistique qui aboie d'ailleurs plus qu'il ne mord.

A vous de cœur

LAURENT TAILHADE.

Nice, le 24 octobre [1915].

Merci, mon cher ami, pour votre bonne lettre. Elle m'a un peu réconforté, ce dont j'ai grand besoin, comme vous l'imaginez sans peine. La mort de Gourmont — si peu attendue! — a renforcé le « noir » que je broie à dire d'expert depuis un an. Jusqu'ici j'avais enduré, peut-être avec une certaine vaillance, les misères quotidiennes, les dénis de justice, la pauvreté, la bêtise même de mes contemporains. Et je ne m'indignais pas comme Léon Bloy — ce Timon de brasserie — quand le percepteur me déléguait ses huissiers, mais, à présent, *no posso più*. La chape de plomb est trop lourde! Je me demande s'il n'aurait pas mieux valu achever le coma qui m'a tenu plus d'une semaine en rejoignant « le père Aeneas et le riche Tullius ». Depuis la guerre, je n'ai même pas l'amusement d'écrire et d'apporter aux miens la provende chichement disputée par les directeurs de journaux. Que dire? A qui parler, dans ce débordement de grossièreté, de bêtise et de lâche complaisance pour les instincts nauséabonds de la crapule? Or, sous la réserve de quelques nobles exceptions, la crapule, c'est la France tout entière! Et les Allemands vont à coups de trique nous ramener aux temps du bon plaisir, des castes, de la religion d'Etat. Et les pitres de l'*Action Française* tomberont à genoux devant Guillaume II. Et Barrès demandera une clef de chambellan, à défaut d'un portefeuille, dans le royaume d'Austrasie reconstitué. Ils ont bien fait de mourir, tous ceux qui nous aimâmes, de quitter cette latrine, cet égout collecteur de toute bassesse et de toute stupidité que devient chaque jour notre belle Patrie.

Ils partent, nos rangs s'éclaircissent. Notre légion thébaine se fait moins nombreuse. « Aimons nous », comme chantait cette

vieille bête de Pierre Dupont. C'est encore le seul moyen d'oublier le soir qui tombe et les vides que laissent à chaque étape les compagnons disparus. Vous savez, mon vieil ami, combien vivace, profonde et chaleureuse est mon affection pour vous. Je ne suis guère démonstratif, ayant quelque pudeur à montrer mes sentiments intimes; cependant vous comptez sur moi, je l'espère, comme avec raison, en tout temps, j'ai compté sur vous. Il faudrait nous voir ailleurs que dans votre bureau où je ne pénètre guère que pour gueuser quelque argent. Pourquoi ne pas fonder un dîner, trouver un prétexte à réunion, le premier venu — et donner quelques soirs aux amis de notre jeunesse? L'idée est bonne, à coup sûr. Elle m'est venue plusieurs fois. Mais cela ne veut pas dire qu'il soit commode, possible même de la réaliser. Je ne peux pas rentrer à Paris, tant que se prolongera la guerre, si je peux faire venir avec moi Laurence et ma femme, aux pays du soleil. Il se peut même que je m'expatrie et m'en aille au Maroc où le médecin à qui je dois de vivre compte s'installer après la guerre. Je trouverai sans doute à vivre là-bas pendant les années de sursis que la mort a bien voulu m'accorder.

Puisque vous remettez sous presse les *Poèmes Aristophanesques*, j'ai à vous soumettre quelques *desiderata :*

Primo : ajouter au texte :

a) supplique à Cyprien Pintat;

b) *Les rayons rapides sentent le chien* et l'Houbigant;

c) Un petit poème sur le jour de l'an, sur le mètre de Ronsard (3 vers de six et 1 vers de quatre syllabes) *dans l'Election de son sépulchre*, que vous trouverez dans mes *pages choisies* chez Messein;

d) le prologue de *La Marmite* qui précède (toujours chez Messein) ma traduction — enterrée vivante chez Antoine — de la comédie plautinienne chère à tous les Petdeloup.

Secundo : substituer à l'infâme dessin de Torent une photographie un peu propre, celle-ci par exemple, que je ferai soigneusement tirer. Ajouter à l'appendice la préface que Ledrain a mise en tête de *Terre Latine.*

Tertio : enfin et si ma dette envers le *Mercure* vous autorisait à cette libéralité nouvelle, toucher un peu d'argent sur la réimpression. J'aurais besoin de revoir ladite réimpression pour mettre en place les additions que je vous propose et biffer un ou deux poèmes petitement venus. Un billet de *cent francs* par *télégramme* et le reste, si vous voulez, par la poste, me comblerait d'aise, car vous vous représentez sans peine à quel point je suis désargenté. Même cette nouvelle addition des P. A., venant à l'heure présente, me fait songer au mot connu de Chamfort : « La Providence est plus grande à Paris qu'ailleurs ». Je sais que si la chose est faisable elle sera faite. Sinon mettez que je n'aie rien dit. Et si demain je ne vois pas le facteur du télégraphe, je saurais à quoi m'en tenir.

De cœur et d'esprit à vous, mon cher, mon vieil ami.

LAURENT TAILHADE.

Je vais rechercher immédiatement dans une malle de paperasses et dossiers les quatre feuillets que vous voulez bien me demander.

JEAN DE TINAN. **Chant universitaire de Montpellier.**

[Montpellier], lundi soir [7 novembre 1894].

Vous trouverez ci-joint, Monsieur, en un mandat, le montant d'un nouveau mois d'abonnement au *Mercure*.

Puisque ma destinée m'expédie à Montpellier, je crois de mon devoir de vous adresser une ou deux strophes du *Chant universitaire*. L'écho de la page 288 du numéro de Novembre me donne cette idée :

Salut à toi, noble bannière,
Etendard trois fois respecté.
Salut à la devise fière,
Patrie, Amour et Liberté!
Que toujours ces trois mots de flamme
A vos regards puissent briller
Mais qu'ils soient surtout dans notre âme
Etudiants de Montpellier!
etc.

Cela est signé *H. de Bornier* et m'a semblé infiniment comique parce que je l'ai entendu chanter par une bande se rendant au bordel.

Au drapeau! Par ce cri d'allégresse,
L'ancien temps au nouveau doit s'unir.
Célébrons les jours passés, jeunesse,
Célébrons, jeunesse, l'avenir!

Excusez-moi — mais j'ai voulu vous faire part de cela avant de l'oublier, et puisque j'écrivais au *Mercure*.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sympathies.

JEAN DE TINAN.

EMILE VERHAEREN. **Rodin. Londres. La guerre.**

Mon cher ami,

Je vous envoie des épreuves et j'attends leur mise en page. J'ai allongé quelque peu la première pièce et désire qu'une page blanche la sépare des autres pour faire sentir qu'elle est une sorte d'introduction. De même faudrait-il une page blanche entre la dernière pièce et celles qui la précèdent pour faire comprendre qu'elle est une conclusion.

Le titre définitif, cette fois, sera : *Les victoires tumultueuses.*

Judith Cladel m'écrit pour me prier de vous recommander un méticuleux et exact travail qu'elle fit sur Rodin et qu'elle vous prie de publier dans le *Mercure*. Je connais cette étude. Elle est très exactement la copie verbale des réflexions de Rodin sur son art et sur le reste. A ce titre, elle est unique. Je crois donc que le *Mercure* tirerait profit de cette publication et je vous la recommande vivement.

L'un de ces jours vous recevrez la visite de Judith.

Je ne sais comment pour faire tenir les 1000 francs qui moisissent à Boulogne. Je ne vois aucun moyen. Ecrire? cela ne suffit point. Alors quoi? J'ai songé à me faire expédier, ici, mon cahier de

chèques. Mais il se trouve enfermé dans mon secrétaire, à Saint-Cloud, et la clef de ce meuble est à Bruxelles. Voici donc ce que je me propose. Dès mon retour de Gand où je vais à l'instant donner une conférence, j'irai chez un ami emprunter si possible 1000 francs ou tout au moins 500 francs et je vous les enverrai jeudi.

Très à vous

EM. VERHAEREN.

Le 12 décembre 1914.

Mon cher ami,

Je vis depuis trois mois comme réfugié en Angleterre. Je donne des conférences et je participe à des meetings. Je parle mal, mais qu'importe : je m'emploie comme je peux. Je fais aussi des poèmes que les journaux de Londres veulent bien publier. Je gagne ma vie, de manière ardente et pathétique, avec un serrement de cœur souvent, avec une exaltation secrète aussi. Il me semble qu'avant la guerre, je sommeillais et que maintenant seulement je vois. Que de forces de ténacité et de résistance chacun de nous portait en soi sans le savoir! Je n'ai qu'un seul vrai et constant regret, c'est d'être trop vieux pour aller, là-bas, en Flandre, me battre. J'y fus il y a trois semaines avec le roi qui voulut bien me mettre face à face avec le drame d'un champ de bataille. Je n'oublierai jamais ce que j'y vis d'horreur et de gloire.

J'ai laissé à mon départ de Bruxelles les épreuves de mon prochain livre, *les Flammes hautes*. Ces épreuves sont corrigées. Je ne peux malheureusement pas les ravoir pour vous les envoyer. Ici on veut traduire tous mes bouquins. On vous enverra des propositions auxquelles je vous prie de faire bon accueil. Ecrivez-moi un mot. Vous ne pouvez croire combien je vis loin du *Mercure* et pourtant combien je l'aime.

Votre

E. VERHAEREN.

WILLY. **Distribution des prix chez Claudine.**

Saint-Sauveur-en-Puisaye [9 août 1895.]

Je reçois votre petit mot, cher Vallette, à Saint-Sauveur (le pays de ma femme) où j'ai assisté à la distribution des prix, sur l'estrade, avec le Conseil municipal — tu penses! — et j'embrassais les petites filles, il y en a tout plein de gentilles, en les couronnant. Vous savez les grandes « gobettes » de quinze ans, c'est déjà très mignon. Aux gars, je disais seulement quelques mots, mais si pénétrés! Par exemple, l'instituteur m'en pousse un dans les bras, disant « Le prix de travail ». Alors, Willy, avec une dignité que peu de gens lui connaissent : « Continuez, mon ami, le travail c'est la Liberté. — Oui, Môssieu » répond l'éphèbe, baba. Ah! je ne m'ennuie pas, ici. Et j'ai couché dans la chambre d'une sous-maîtresse (qu'on avait fait évacuer, la chambre...), chambre dont le lit était si exigu que je m'y suis étendu, solitaire, cependant que ma femme couchait *au dortoir des grandes!* Toutes les ivresses, quoi!

Quant à Flammarion, je trouve sa plaisanterie d'un goût exécrable et je le lui écris pas plus tard qu'aujourd'hui. Prière, si vous recevez le bouquin, de m'en prévenir par quatre mots sur carte postale. Cher ami, cordiale poignée de main.

WILLY.

Stock est plutôt mufle, alors!

TEODOR DE WYZEWA. **Laforgue.**

[1896.]

Cher Monsieur Valette,

Je vois, par le *Mercure,* que vous avez ouvert une souscription pour le tombeau de Laforgue; et je ne puis m'empêcher, en même temps que je vous envoie les misérables vingt francs ci-joint, de vous féliciter et de vous remercier pour cette belle entreprise. De tous ceux que j'ai rencontrés sur ma route, qui commence déjà à me paraître longue, il n'y a personne qui m'ait autant que Laforgue donné ou laissé l'impression du génie. Et c'était de plus une âme angélique, son cœur était tout fleuri. Peut-être, si vous me le permettez, essaierai-je quelque jour de recueillir, pour le *Mercure,* les tendres souvenirs qui m'en sont restés. Bourget aussi l'a beaucoup connu; je crois que vous pourriez lui demander de ses lettres à défaut d'un article.

Et merci toujours pour l'envoi de votre revue. Présentez, je vous prie, mes plus respectueux hommages à Mme Valette, et croyez-moi votre fidèlement dévoué.

T. WYZEWA.

TABLES

TABLES

TABLES

TABLE
ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMÉROS
LES NUMÉROS DE LA PAGINATION

1940-1946

La table indique le tome et la pagination, références qui permettent de retrouver immédiatement le numéro et sa date au tableau ci-dessous. — Les titres des poésies sont indiqués en italiques. — Après les lettres R. M, abréviation de « Revue du Mois », on n'a porté que le titre des rubriques; le numéro d'insertion des matières se trouve à la table chronologique de la *Revue du Mois*.

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janvier 1940	993-CCXCVI — 5-256	1er avril 1940	996-CCXCVII — 5-256	1er juillet 1940 -1er déc. 1946	999-1000 -CCXCVIII
1er février 1940	994-CCXCVI — 257-512	1er mai 1940	997-CCXCVII — 257-512		
1er mars 1940	995-CCXCVI — 513-768	1er juin 1940	998-CCXCVII — 513-768		

TABLE CHRONOLOGIQUE
DE LA REVUE DU MOIS
PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES
1940-1946

La présente table indique la date des numéros, et la couverture des numéros porte un sommaire où se trouve la pagination; mais si on fait relier les numéros sans leur couverture, on aura aisément la pagination à la Table des Sommaires.

1er janvier, 1er février, 1er mars.................. CCXCVI
1er avril, 1er mai, 1er juin...................... CCXCVII

Le numéro 999-1000 (1er juillet 1940-1er décembre 1946), qui forme le tome CCXCVIII, ne comporte pas de Revue du Mois.

ART

1er Janvier : L'Ecole de Fontainebleau. — Exposition des artistes mobilisés. — Projets. — **1er Juin** : Salons 1940. — Les peintres et la guerre.

ART ET TECHNIQUE DRAMATIQUES

1er Mars : Le Mouvement dramatique et la guerre. — **1er Mai** : Théâtre aux Armées.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

1er Février : Marc Jarblum : *Le destin de la Palestine juive*, les Editions Réalité. — **1er Mai** : André Ardojan : *La Finlande, rempart de l'Europe*, Fernand Sorlot, Paris. — **1er Juin** : Duff Cooper : *La deuxième guerre mondiale*, tradu t de l'anglais par S. W. Monod, Union latine d'éditions, Paris 1,940. — Charles de Saint-Cyr : *L'inguérissable Allemagne*, J. Peyronnet, Paris, 1940. — Nevile Henderson : *Deux ans avec Hitler*, traduit de l'anglais, Flammarion, 1940. — *Un Etat dans l'« espace vital » : le Pangermanisme à la conquête de la Hongrie*, Cahiers d'information française, Jouve.

CHRONIQUE DE L'ÉCRAN

1er Janvier : Films nouveaux.

CHRONIQUE DE LA FAMILLE FRANÇAISE

1er **Mai** : Mesures prises et à prendre.

CHRONIQUE DE LA NATURE

1er **Février** : Présentation. — 1er **Avril** : J. Costantin et F. Faideau : *Les Plantes*, Larousse. — *Mœurs nuptiales des Bêtes*, ouvrage collectif; préface de J. Rostand, Stock. — *Le Mystère animal*, ouvrage collectif, Collection « Présences », Plon. — 1er **Mai** : Vie des bêtes sauvages de l'Afrique. — Dr Emile Gromier : *La vie des animaux sauvages de l'Afrique*, Payot. — Ivan T. Sanderson : *Bêtes rares de la jungle africaine*, Payot. — A. H. Flassch : *De la Brousse au Zoo*, Payot. — Mémento.

CHRONIQUE MÉDITERRANÉENNE

1er **Février** : « Le Feu » ranimé. — Gabriel Boissy et l'humanisme méditerranéen. — Les libertés spirituelles et le germanisme. — Au Centre universitaire méditerranéen de Nice. — Réalité de l'idée méditerranéenne. — Solidarité des élites musulmanes, chrétiennes, juives ralliées à la cause anglo-française autour du bassin méditerranéen. — Le sens de cette guerre.

CIRQUES, CABARETS, CONCERTS

1er **Janvier** : *Cirque Médrano*, spectacle de réouverture. — *Le Concert Européen.* — Mlle Parisys au *Théâtre des Nouveautés.* — *Théâtre de l'Œuvre : Je vivrai un grand amour;* Mlle Jany Holt. — *Théâtre du Palais-Royal : La Vénus de l'Ilot;* Mlle Simone Voisin. — 1er **Février** : La Revue des *Variétés;* Mlle Janine Francy. — Casino de Paris : *Paris-London.* — La Revue des *Folies-Bergères.* — Théâtre Michel : *Plus ça change...;* Mlle Monique Rolland. — Bouffes-Parisiens : *Fascicule noir.* — Théâtre Daunou : *Poursuites;* Mlle Suzanne Dantès. — Théâtre de l'Odéon : *L'Ami Fritz.* — 1er **Mars** : (*Et, par intérim : « Théâtre »*). — Comédie-Française : *29 degrés à l'ombre*, 1 acte d'Eugène Labiche, repris et reprisé par M. Sacha Guitry, précédé d'*On ne badine pas avec l'amour :* M. Debucour et Mlle Delille. — Théâtre Cocéa (ci-devant de la *Madeleine*) *: C'était... histoire de rire...*, 3 actes de M. Salacrou : M. Pierre Renoir). — Cirque Médrano : Charles Trenet, les Zemganno, etc. — Théâtre de l'Abri : *Un soir de Paris.* — A. B. C. : *Drôle de revue*, de MM. Pierre Varenne et Willemetz. — Théâtre des Nouveautés : *En pleins nerfs...*, revue de M. René Dorin; un mot personnel à l'adresse de M. Léon Benoit-Deutsch, directeur de cette scène. — Petit Casino : Mlle Llotta. — L'Européen : Mlle Josette Boussac chante et présente un excellent spectacle. — 1er **Avril** : Les Optimistes : *Quelque part à Paris*, revue de M. Rip, assisté de M. Jean Boyer; Mlle Barbara Shaw. — Le Coup de Patte : M. Martini; *Chansons... quand même*, revue en 1 acte de M. Max Régnier. — Le Coucou : *La Chevauchée fantaisiste*, revue en 1 acte de M. Roméo Carlès. — Mme Lucienne Dugard à *L'Européen.* — 1er **Mai** : Théâtre Mogador : *Les Cloches de Corneville;* M. Henri Varna, acteur et chanteur d'opérette. — Théâtre des Variétés : *Ma belle Marseillaise;* M. Gorlett. — Etoile-Palace : Mlle Gay Buisson; les ballets polonais de M. Stanislas Zmarski. — Le Bœuf sur le toit à la Cantine pour militaires de la Gare de l'Est. — 1er **Juin** : Tréteau du Coup de Patte : M. Martini, Mlle Yolanda; *Blague-out*, revue en 1 acte de M. Jean Deyrmon; Mlle Suzanne Marc-Hély. — Théâtre des Optimistes : Spectacle de music-hall; *A la Soupente*, saynète de M. Max Dearly, jouée par l'auteur, Mlle Monique Rolland; *Chantons toujours!* revue de M. Jean Boyer. — Guignol des Buttes-Chaumont : *Caporal contre caporal*, pièce de M. Gaston Cony, compte rendu de Mlle Marie Bernard.

COMMENTAIRES SUR L'ACTUALITÉ

1er Janvier : En marge : *Le loup et l'agneau;* — les bourreurs de crâne; — physionomie de Paris; — l'« Abbaye » de Gif; — la mort de Freud; — Hitler le condottiere; — les romans policiers; — triomphe de l'absurde; — réconcilier la science et la foi. — **1er Février : En marge :** *Florence*, de M. Sacha Guitry; — les Allemands des provinces baltiques; — l'Angleterre et la loi du talion; — les tricoteuses; — Staline. — **1er Mars : En marge :** La guerre et l'imprévu; — un permissionnaire; — les Services météorologiques en U.R.S.S.; — films de guerre; — le métro de Paris. — **1er Avril : En marge :** La résistance finlandaise; — mauvaise foi allemande; — séance secrète de la Chambre; — affiches et voyages; — correspondance de guerre; — mort de J.-H. Rosny aîné; — à nouveau les films de guerre. — **1er Mai : En marge :** Hitler et l'humour; — Hitler sentimental; — abstention de la Suède; — valeur de l'expérience historique; — éloge du vaudeville. — **1er Juin : En marge :** L'autarcie; — les Barbares en Norvège; — le « pinard » du peuple de France; — camouflage des statues; — écrivains contemporains et « journaux » intimes; — le Canada.

CONTROVERSES

1er Avril : La Pologne future (lettres de M. A. Doboszywski et de M. W. Maas, à propos d'un article de M. G. Montandon; réponses de M. G. Montandon). — **1er Mai :** A propos d'un mystérieux coffret attribué aux Templiers.

COSMOGRAPHIE

1er Mai : Les astéroïdes inférieurs et les épidémies.

ÉCHOS

1er Janvier : Mort de Maurice Renard. — Mort de Gilbert de Voisins. — Mort de Fernand Mazade. — Fernand Beaucamp. — Prix Moréas. — Prix littéraires. — Les Journaux du front. — Une lettre de M. T. L. W. Hubbard. — La mobilisation d'un chasseur d'éléphants. — Un collaborateur qui revient. — Gilbert de Voisins arrière-petit-neveu de Boileau. — Sur le vote plural. — Sur l'union des Eglises d'Orient et d'Occident. — Erratum. — Le Sottisier universel. — **1er Février :** Mort de Roger Frêne. — Prix littéraires. — A l'Académie française. — Ce qu'a fait, jusqu'ici, la Croix-Rouge française. — Le prix Alfred Mortier. — Supplément au premier récit de *Dansons la Carmagnole*. — Protestation d'un chrétien protestant. — Les sentiments religieux de Victor Hugo. — Les parfums, les couleurs et les sons se répondent. — Sur un conte de K. Mansfield. — Le souvenir de Jean de Tinan. — Les bœufs. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Mars :** J.-H. Rosny. — Henry Spiss. — Mort d'Albert Maybon. — Mort de Karl Boès. — Louis Ganderax. — Les astéroïdes inférieurs et les tremblements de terre. — Sur l'origine des tremblements de terre. — Sur le vote plural. — Les bras de la Vénus de Milo et ceux de Mme Colet. — Les bœufs. — Champfleury et ses correspondants. — Le centenaire de *Vautrin* au théâtre. — Un procès-verbal original. — Finlandais et Finnois. — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Avril :** Amélie Murat. — Le Prix Viélé-Griffin. — Académie des Jeux Floraux. — Vers la contrée du rêve. Réponse à M. Astre et à M. Crépet. — Le centenaire d'Emile Zola. — Zola et Cézanne. — Encore les astéroïdes inférieurs. — Clemenceau a gagné la guerre. — Sur la noblesse. — Une réponse de M. Wilfrid Monod. — Sur Napol le Pyrénéen. — Encore Napol le Pyrénéen. — Bulletin du Bibliophile. — Le Sottisier universel. —

1er Mai : Le souvenir d'Ephraïm Mikhaël. — Edwarts Virza. — Prix littéraire. — A l'Académie des Jeux Floraux. — Bibliothèque de documentation internationale contemporaine et Musée de la Grande Guerre. — M. Paul Léautaud, poète élégiaque. — A propos du Japon et de l'Asie nouvelle. — A propos des mémoires d'Emilienne d'Alençon. — A propos de l'héritage des chevaliers du Temple. — Blaise de Vigenère, cryptologue. — A propos d'Anne de Russie, reine de France. — Criminel attentat contre Paris. — Le Sottisier universel. — 1er Juin : Prix littéraires. — Le prix Mallarmé. — L'autre Ribbentrop. — Un bombardement avant le progrès. — A propos des sociétés secrètes chinoises. — A propos de « Thérèse Raquin ». — Le vrai mariage de Loti. — Un hommage à Rémy de Gourmont. — Les « Confidences » et la mémoire de Mlle d'Alençon. — Un portrait ignoré d'Alphonse Daudet par Marcel Proust. — Comment on écrit l'histoire. — Jeanne d'Arc et ses adaptateurs. — Le « Journal littéraire » de P. Léautaud. — Le Sottisier universel.

ETHNOGRAPHIE

1er Janvier : Giuseppe Cesare Pola Faletti-Villafalletto : *Associazioni giovanili e feste antiche, loro origini*, Turin, Comitato di difesa dei fanciulli, 2 vol. pet. in-4°. — **1er Mars :** *Coutumiers juridiques de l'Afrique occidentale française*, publications du Comité d'Etudes historiques et scientifiques, série A, n° 8; Toucouleurs, par Abdou Salam Kané; Cayor, par Campestron; Ouolofs musulmans, par Fayet; Sérères N'Douté, par Fayet; Sérères Noué et Sérères de la Petite-Côte, par Dulphy; Mandingues du Ouli, par Holderer. Paris, Larose.

EXOTISME ET QUESTIONS COLONIALES

1er Février : E. Monroë : *Les enjeux politiques en Méditerranée*, Armand Colin. — E.-F. Gautier : *L'Afrique Blanche*, Fayard. — Clément Alzoune : *L'Algérie*, Fernand Nathan. — T. Thomasset : *Le Maroc*, Fernand Nathan. — Roger Vercel : *Ange-Marie, Négrier sensible*, Albin Michel. — R. Guillot : *Nouveaux Contes d'Afrique*, Service de l'Enseignement, Dakar. — R. Guillot : *Vent de Norois*, Ed. du Moghreb, Casablanca. — John Masefield : *La Course du Thé*, Plon. — Mme Humphrey d'Honfroi : *L'Enfant et sa mère à travers le monde*, Plon.

LA FEMME... ET NOUS

1er Mai : De notre « intelligence » trop grande à notre bêtise plus grande encore. — **1er Juin :** Voici les Scandinaves, messieurs.

FOLKLORE

1er Février : Antonia de Lauwereyns de Roosendaele : *Ceux du Nord, types et coutumes*, dessins originaux d'Albert Dequene, Horizons de France. — Dr Augustin Dubois : *Les anciens livres de colportage en Sologne*, Romorantin, Impr. moderne Girard. — Fritz Krüger : *Die Hochpyrenäen, A. Landschäften, Haus und Hof*, Hansische Universität, Hambourg. — Karl Heyns : *Wohnkultur, Alp und Forst wirtschaft in Hochtal der Garonne*, Hambourg, *Hansischer Gildenverlag*. — Walter Schmolke : *Transport und Transportgeräte in den Französichen Zentralpyrenäen, ibidem*. — Marcel Provence : *Le folklore de Moustiers*, Aix-en-Provence, Editions du Bastidon. — Joseph d'Arbaud : *La Provence, types et coutumes*, dessins de François Marliave, Horizons de France. — Basil Collier : *Catalan France*, Londres, 70 dessins et 16 aquarelles d'Helen Kapp. — **1er Avril :** Albert Garrigues : *Essais parémiologiques*, Paris, chez l'auteur, 1936. — Mme Y.-H. Monceau : *Le Costume bourbonnais*, s. l. n. d. (Musée de Moulins). — Mme R. Dimier : *Vallée de la Sioule; monuments méga-*

lithiques, culte du soleil, culte de la fécondité, Vichy, impr. Colion. — André Boyer-Mas : *Les documents épiscopaux de l'Ancien Régime, source manuscrite du folklore*, Carcassonne, impr. Gabelle. — Giuseppe Vidossi : *Appunti sulle denominazioni dei pani e dolci caseracci in Italia*, Extr. de l'Archivio glottologico, t. XXX, Chiantore-Loescher. — M. Giulani et G. Micheli : *Per la denominazione dei portalumi nell' Appennino Emiliano-Lunigianese*, Quaderni de « la Giovane Montagna », n° 37; Parma, Tip. Cooperativa. — *Guide des fêtes populaires et traditionnelles de la Bourgogne pour 1938*, Mâcon, Combier, 1939. — *Almanach Vivarois, t. XII, sous le signe de décembre*, Editions du Pigeonnier (Charles Forot), Saint-Félicien-en-Vivarais. — **1er Mai** : L. Henseling : *Toulon au bon vieux temps*, Société des Amis du Vieux Toulon. — Du même : *En zigzag dans le Var*, chez l'auteur et librairie Alté-Guillemin, Toulon. — Du même : *Les oratoires du Var, essai d'inventaire*, Toulon, Alté-Guillemin. — Marie Droüart : *Les saints guérisseurs, les saints protecteurs et les saints qui regardent de travers, en Haute-Bretagne*, Vitré, Ed. Unvanlez Arvor. — L. Schély : *Notes de folklore*, tir. à part de la *Revue d'Alsace*, Colmar. — J. D. Rolleston : *Folklore and Medicine*, tir. à part du *London Medical Journal*.

GÉOGRAPHIE

1er Mai : Augustin Bernard : *Sahara, Afrique occidentale* (2e partie du t. XI de la *Géographie universelle*). — B. Z. Milojevic : *Les hautes montagnes dans le royaume de Yougoslavie*, Belgrade (publication de la Société de Géographie de Belgrade). — Mémento.

LES HEBDOMADAIRES

1er Janvier : Hitler répond au *Canard;* Carnet du rat de cave; alerte en mer (*Le Canard enchaîné*, 22 novembre). — Scènes de la vie militaire : la conférence; le « Jour de gloire » (*Candide*, 22 novembre). — La Victoire; La Pierre de touche (*Je suis partout*, 10 novembre). — **1er Mars** : Pourquoi la diversion d'un prétendu hitlérisme français? (*Je suis partout*). — Les volontés populaires (*Candide*). — Le combat contre les ombres (*Gringoire*). — Le maréchal Mannerheim. — Le banquet Saint-Pol-Roux à la Closerie des Lilas (*Sept jours, sept nuits*). — Le cinquantenaire du *Mercure de France* (*Toute l'édition*). — **1er Avril** : Le Secret du pendu (*Gringoire*, 22 février). — Les 80 ans de Mme Rachilde (*Marianne*, 22 février). — J.-H. Rosny aîné (*Candide*, 28 février). — Mémento. — **1er Mai** : « La Finlande, terre de poésie » (*Les Nouvelles littéraires*, 9 mars). — Mémento. — **1er Juin** : Une réponse pertinente et émue.

HISTOIRE DE L'ART

1er Juin : Gabriel Mourey : *Tableau de l'Art français*, 4 vol., Paris, 1932 à 1938. — Louis Hourticq : *Le XVIIIe siècle*, 1939; R. Escholier : *Le XXe siècle*, 1937; Ch. Sterling, *Les Primitifs*, 1938 (Ces 3 volumes font partie de la collection *La Peinture française*, publiés par la librairie Fleury, Paris, sous la direction de R. Escholier). — *Histoire universelle des Arts*, publiée sous la direction de Louis Réau, 4e volume, *Arts musulmans. Extrême-Orient*, Paris, Laurens, 1938 et 1939. — Ch. Terrasse : *Histoire de l'Art*, tomes 1 et 2, Paris, Laurens, 1938 et 1939. — Louis Gielly : *Le Prado*, Editions d'Histoire et d'Art, 1939. — Th. Duret : *Histoire des peintres impressionnistes*, Floury, 1939.

HUMANISME ET MOYEN AGE

1er Janvier : André Blanchard : *L'Itinéraire de Jean Second*, un volume (non mis dans le commerce).

LES JOURNAUX

1er Janvier : La question des poupées (*Paris-soir*, 8 novembre). — Sur la ligne de feu (*Le Journal*, 16 octobre). — Diverses espèces de lettres (*Le Temps*, 13 et 10 novembre). — Humour anglais (*Le Matin*, 2 novembre). — Sillanpää, lauréat du prix Nobel de littérature (*Le Temps*, 13 novembre). — Un disparu : Georges Goyau (*Le Figaro*, 27 et 28 octobre). — Schuschnigg l'incorruptible (*Le Jour-Echo de Paris*, 2 novembre). — **1er Février :** D'ordre du Kaiser (*Le Journal*, 24 novembre). — Le massacre des étudiants de Prague (*Le Petit Parisien*, 20 novembre; *L'Intransigeant*, 27 novembre). — Comment le Reich traite les professeurs de l'Université de Cracovie (*Le Jour-Echo de Paris*, 26 novembre). — Dombruczka, centre de sadisme (*Le Petit Parisien*, 24 novembre). — Pro Staline (*idem*, 17 novembre). — Rome et la paix (*L'Action française*, 23 décembre). — « Drôle de guerre », deux épisodes (*Le Temps*, 19 décembre; *La Dépêche de Toulouse*, 16 décembre). — Le Chancelier Hitler ou « la guerre c'est moi » (*Paris-soir*, 8 décembre). — Le *Musée de l'Homme* a rouvert ses portes (*Le Matin*, 24 novembre). — Prix littéraires (*L'Ordre*, 7 décembre). — **1er Mars :** Pour en finir avec Ferdonnet : nouvelles *Histoires comme ça* (*passim*, janvier). — Miss Unity voyage (*L'Intransigeant*, 5 janvier). — Une Carmélite, sœur d'une sainte (*Le Journal*, 23 janvier). — Sur le front arctique (*Le Petit Parisien*, 5 janvier). — Jérôme Tharaud chez les quarante (*passim*, janvier). — Une lettre de Mistral à M. Daladier (*Le Figaro*, 20 janvier). — Chansonniers (*L'Œuvre*, 4 janvier). — Poésie de guerre (*Les Tablettes du soir*, 28 décembre). — Rompre avec la Russie? (*Le Matin*, 10 janvier; *L'Action française*, *idem*). — Un Suisse parle (*Le Jour*, 16 janvier). — Haute culture et christianisme (*Le Temps*, 22 janvier). — **1er Avril :** Un grand disparu : J.-H. Rosny aîné (*Le Figaro*, 17 février; *Le Jour*, 18 février; *La Dépêche de Toulouse*, 20 février). — Jean Martet et son œuvre (*Le Journal*, 15 février). — Sur l'air de « Friquequa », un inédit d'Anatole France (*Le Temps*, 12 février). — Auteros en marche (*L'Intransigeant*, 8 février). — Un explosif à tout casser (*Le Matin*, 29 janvier). — *Bertha 40; la Marche du Régiment de Bjorneborg* (*Paris-soir*, 27 janvier et 15 février). — Lettre-témoin (*L'Action française*, 20 février). — Les grandeurs de l'occupation allemande en Pologne; trois compositions françaises (*Le Figaro*, 14 février). — **1er Mai :** Villiers de l'Isle-Adam et la Finlande (*Le Petit Parisien*, 10 mars). — Le Cinquantenaire du *Mercure de France* (*L'Eclaireur de l'Est*, 12 février). — Gabriel Deville, traducteur de Karl Marx (*L'Œuvre*, 7 mars). — Au temps des *Mains jointes* (*Le Figaro*, 16 mars). — Au temps de *la Plume* (*Journal des Débats*, 17 mars). — Restriction et superalimentation (*Paris-soir*, 13 mars). — « Le Cléricalisme, voilà l'ennemi! » (*Le Populaire*, 4 mars; *Le Jour-Echo de Paris*, 6 mars). — **1er Juin :** Poésie de guerre pas morte; contes sur cartes postales; cinquante *facts;* cent soixante pages de journal; trésors littéraires à bas prix (*Le Figaro*, 13 avril; *Le Jour-Echo de Paris*, 12 et 14 avril; *Le Temps*, 26 mars). — Comment les Allemands ont débarqué à Narvik; le Livre noir polonais (*Le Petit Parisien*, 12 et 19 avril; *Journal des Débats*, 20 avril). — L'Europe vue par les nazis (*L'Ordre*, 16 avril). — Dans le Proche-Orient (*Paris-soir*, 30 mars). — Anglaises en uniforme (*Le Journal*, 4 avril). — L'Italie devant la guerre (*Le Jour-Echo de Paris*, 19 et 20 avril).

LETTRES ANTIQUES

1er Janvier : *Du Sublime*, texte établi et traduit par Henri Lebègue, directeur d'études à l'Ecole des Hautes-Etudes, Les Belles Lettres.

LETTRES ESPAGNOLES

1er Juin : Martin Alonso : *Piedras de Romancero*, Madrid, Ed. Renacer. — Eduardo Carballo, *Prision Flotante*, Barcelona, Ed. B. Y. P. — Ernesto

LETTRES FINLANDAISES

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

LETTRES ITALIENNES

LETTRES ORIENTALES

LETTRES RUSSES

LITTÉRATURE

préface de Ryuku Kawaji, Mercure de France. — Adrien Huguet : *Une prétendue victime de Molière. Le marquis de Soyecourt ou le Chasseur des Fâcheux*, Eu, Imprimerie du Messager Eudois. — Colonel Herbillon : *Anne d'Autriche, reine, mère, régente*, Jules Tallandier. — James V. Rice : *Gabriel Naudé, 1600-1653*, Baltimore, The Johns Hopkins Press; Paris, Les Belles Lettres (ouvrage en anglais). — Revues.

LE MOUVEMENT DES IDÉES

1er Février : *Le Mystère animal*, Plon.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

1er Février : Pierre Lecomte de Nouy : *L'homme devant la science*, Flammarion. — La morale scientifique. — Mémento. — **1er Mars :** *Sciences naturelles*, Bulletin mensuel des naturalistes (Botanique, Géologie, Biologie), Librairie des Sciences et des Arts. — Marcel Roland : *Le grande leçon des petites bêtes*, Mercure de France. — Professeur Léon Binet : *Au bord de l'étang*, lettre-préface de Georges Duhamel, Mangard, éditeur, Rouen. — Jules Sageret : *Curiosités aquatiques;* Les livres de Nature, éditions Stock. — **1er Avril :** C. C. Furnas : *Le siècle à venir*, traduit de l'anglais par A. M. Petitjean, Gallimard. — Mémento. — **1er Mai :** Jean Lhermitte : *L'Image de notre corps*, Edit. de la Nouvelle Revue Critique. — Frédéric Bremer : *L'activité électrique de l'écorce cérébrale*, Actualités scientifiques, Hermann. — Stephen Zamenhof : *Possibilities of increasing the higher functions of the cortex*, Science Press, Lancaster, 1940. — **1er Juin :** Hélène Ronczewska : *L'unité de la matière et le problème des transmutations*, Alcan.

MUSIQUE

1er Janvier : Bilan de vingt-cinq années. — **1er** *Février :* Reprise de la vie musicale. — Le *Requiem* de M. Guy Ropartz à la Société des Concerts. — Première audition de la *Suite pour un jour d'été* de Mlle Jeanne Leleu (Orchestre National de la Radiodiffusion). — Remarques sur les émissions musicales. — **1er Mars :** Reprise de *La Basoche*, livret d'Albert Carré, musique d'André Messager (Opéra-Comique). — **1er Avril :** Les quarante ans de « Louise » et les quatre-vingts ans de M. Gustave Charpentier. — **1er Mai :** Premières auditions : Concerts Pasdeloup : *L'arbre entre tous*, pour chœurs et orchestre, poème de Jules Supervielle, musique de Florent Schmitt. — Basler Kammerchor et Kammerorchester : *La danse des Morts*, poème de Paul Claudel, musique d'Arthur Honegger, victime des « Informations de la Radio française ». — Société des Concerts : *Intermezzo* de Marcel Delannoy. — **1er Juin :** A propos d'une reprise à l'Opéra-Comique de *L'Ecole des Maris*, livret de M. Jacques Laurent, d'après Molière, musique de M. Emmanuel Bondeville.

LA MUSIQUE DES DISQUES

1er Juin : Racine : *Bérénice*, Acte IV, scène V, Mme Bartet, M. Donneaud (Gramophone DB 5094); *ibid.*, Acte II, scène V, Mme Bartet, Mlle Sully; *Andromaque*, Acte III, scène VIII (d° DB 4829). — Fauré : *En sourdine* (Verlaine), *Nell* (Leconte de Lisle), Mlle Ninon Vallin (Pathé PG 162); *Shylock*, Nocturne n° 5, Orchestre du Conservatoire Col. LFX 465); *Sonate en la majeur*, M. Tagliafero, D. Soriano (Pathé PAT 3, 4, 5); *Premier quatuor*, pour violon, alto, celto, piano, H. Merckel, Alice Merckel, G. Marchesini, E. Zurfluh-Tenroc (Gramophone L 973 à 976).

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

1er **Janvier :** Georges Benoit-Guyod : *Le Voyage de l'Obélisque*, Gallimard. — Robert Christophe : *Bazaine innocent*, lettre-préface du colonel Streiff, Nantal. — 1er **Mars :** *Le Monde et les Cours. Mémoires de S. A. R. le prince Christophe de Grèce*, Plon. — La Finlande. — 1er **Juin :** Jules Piquet : *Des Banquiers au Moyen Age. Les Templiers. Etude de leurs opérations financières*, Librairie Hachette.

NOTES ET DOCUMENTS ÉCONOMIQUES

1er **Avril :** Ce que pourraient être les visées totalitaires sur le pétrole du Proche-Orient.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

1er **Février :** L'anniversaire de la naissance de Lermantof. — 1er **Mars :** Pierre Messiaen : *William Shakespeare. Les Comédies, nouvelle traduction française avec remarques et notes*, Desclée De Brouwer. — 1er **Avril :** Documents baudelairiens. La question des « Fleurs du Bien ». — 1er **Mai :** Une lettre inédite d'Alfred de Vigny au maréchal Magnan. — Réplique à M. Hughes. — La mort de Balzac.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

1er **Juin :** Villes sanitaires et zones de sécurité.

PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES

1er **Janvier :** Où on reparle de Mme Colet. Elle quitte Constantinople où elle écorniflait les harems, peu après la déclaration de guerre (celle de 1870), et rentre précipitamment en France pour y être la première à acclamer la République. Sa première déconvenue à Lyon où flotte déjà le drapeau rouge. Elle se rabat sur Marseille, s'étant donné pour mission d'exalter le courage des femmes de France en général et celles du Midi en particulier. Elle y fait deux conférences, puis tombe malade et, à peine rétablie, profite de l'armistice pour regagner Paris où elle débarque le jour même où les journaux annoncent sa mort. Elle écrit au *Rappel*, qui s'en était fait l'écho, pour protester contre ce canard qu'elle prétend inventé par la malice des prêtres. Curiosités et tribulations de Mme Colet pendant la Commune. — La mort de Mme Colet passe inaperçue. Seul M. de Banville, plein d'indulgence, publie dans le *National* un éloge funèbre qui est un beau portrait flatteur mais non flatté de la défunte muse, et le meilleur des articles qui lui ait été consacré, même de son vivant. — 1er **Février :** Un cinquantenaire qu'on a oublié de commémorer, celui de la fondation du *Mercure de France*, en décembre 1889. Une visite que Georges Brandimbourg fit à M. Vallette en 1893, rue de l'Echaudé-Saint-Germain. La raison d'être du *Mercure* selon son directeur. Où on fait connaissance avec M. Vallette, critique acerbe qui « éreinta » Paul Bourget en une curieuse page publiée dans une petite revue plaisamment dénommée *Le Roquet*. — La sœur de l'« Etrangère », autrement dit Mme de Henska. Où on voit Caroline Rzewska venir en France, épouser Jules Lacroix, le frère de Paul, plus connu sous le sobriquet de « bibliophile Jacob » et dévorée par l'ambition, pousser cet infortuné auteur tragique dans le monde, dont il a horreur, et jusqu'au seuil de l'Académie, dont il n'a cure. Où, déçue dans ses projets et mortifiée dans son orgueil, Caroline se souvient de son passé et conte à son beau-frère de piquants détails sur la verte jeunesse de Casanova. — 1er **Mars :** Théophile Gautier chez

Tahoser, ou le voyage interrompu. Comment l'auteur du *Roman de la Momie* eut, sur ses vieux jours, l'occasion qui n'était plus pour lui une aubaine, de réaliser le rêve de toute sa vie : faire le voyage d'Egypte, ce pays qu'il avait tant de fois décrit sans y avoir jamais été, et comment le sort (auquel il croyait), voulut que s'étant fracassé l'épaule à bord du *Moeris*, il connût, en ce pachalik, le supplice de Tantale, empêché qu'il se trouva de voir de ses yeux les sites fameux que son imagination avait évoqués avec tant de précision dans maints de ses contes et dans son fameux roman pharaonique. — On interrompt le récit de ce voyage à demi manqué, qu'on se propose de reprendre dans une prochaine chronique, et, abandonnant le bon Théo à Alexandrie, on reproduit à propos d'une lettre de M. d'Aurevilly à Ernest Daudet, le venimeux portrait-charge que ce cuistre de Pontmartin traça dans *Les Jeudis de Mme Charbonneau*, roman à clé, de l'auteur des *Diaboliques*, à qui Maurice Barrès rendit en 1886 un juste et bel hommage. Au bas de la page 714, le lecteur trouvera un plaisant croquis à la plume par Roger de Beauvoir. — Où on voit Paul Adam solliciter d'Emile Zola que, deux ans plus tôt, il avait imprudemment traité de « Maître du néant », une préface pour *En décor*. — Stanislas Rzweski, neveu par alliance de M. de Balzac, gentilhomme polonais, écrivain français et homme cosmopolite et original. — **1er Avril** : Où on voit la vénérable doyenne des demi-mondaines publier dans *Voilà* ses confidences qui ne représentent, en vrai, qu'un salmigondis d'anecdotes et de potins, de cancans et de nouvelles à la main, connus de tout le monde, sauf, naturellement, des lecteurs de cet hebdomadaire. Mlle d'Alençon, qui n'a su ni voir, ni comprendre son époque, ne sait ni se souvenir, ni conter; l'esprit lui aura toujours manqué, presque autant que la sensibilité; pour le style, mieux vaut n'en point parler; ce qui est plus grave, surtout chez une mémorialiste, la mémoire lui fait défaut. Aussi le rédacteur de la *petite histoire littéraire*, qui est aussi l'auteur des *Lionnes du Second Empire*, a-t-il pris un malin plaisir à rappeler, dans cette chronique, à Mlle d'Alençon, sa propre histoire, remontant à cette Année terrible, au cours de laquelle Emilie André vit le jour à Paris, et non point à Alençon, dans une loge, à ce qu'on assure, de concierges. Chemin faisant, il fait grief à Mlle d'Alençon de son ingratitude à l'égard de Charles Desteuque, dit « l'Instrépide Vide-Bouteilles », qui la lança sur la voie galante où, dans l'intervalle de deux Expositions, celles de 1889 et de 1900, après avoir dompté des lapins et des ânes savants, et maints « fils de famille », qui ne l'étaient guère, elle devint l'un des ornements du demi-monde, à telles enseignes qu'on eût pu la considérer comme un symbole populaire, au même titre que Mlle de Mérode, laquelle inspira à Jean de Tinan un charmant essai demeuré inédit. — **1er Mai** : Comment naquit, s'épanouit et se relâcha l'amitié que voua à Hugues Rebell, environ 1892, René Boysleve, qui, secrétaire de la rédaction de l'*Ermitage* d'Henri Mazel, ne s'appelait encore que René Tardivaux. Tempérament féminin et très malléable, Boysleve tombe sous le charme et subit l'influence de l'auteur des *Chants de la Pluie et du Soleil :* il s'enthousiasme à ce point pour sa Bible païenne et virile qu'il la prêche aux lecteurs de *la Plume* et la paraphrase pour l'édification de ceux de *l'Ermitage*. Mais le néophyte, n'étant pas taillé pour la lutte, sent son zèle faiblir et, sans le renier précisément, abandonne à lui-même et à sa conception héroïque de la vie le Maître de qui il avait été l'unique disciple, puis, un peu plus émancipé, se permet de le juger. Où Rebell s'identifie si bien avec Lorenzo Vendramin que, tout au plaisir d'écouter l'histoire de Mme Nichina, et n'en voulant pas perdre un mot, il néglige de se rendre à la gare Montparnasse pour, de là, se rendre avec Boysleve à Saint-Lunaire. Chacun d'eux suit sa voie et sa destinée. Boysleve publie dans *l'Ermitage* un très bel éloge de son ami défunt, orné en guise d'épigraphe (on pourrait presque dire d'épitaphe) de quelques lignes caractéristiques cueillies dans *le Diable est à table*. Histoire de ce livre posthume d'Hughes Rebell, d'après le témoignage de M. Alfred Vallette. — **1er Juin** : Où on revient à Mlle d'Alençon. D'un ballet resté inédit, *Emilienne aux Quat'z'Arts*, que l'auteur de *Boubouroche* écrivit en colla-

boration avec Louis Marsolleau, pour ses débuts aux *Folies-Bergères*. Le petit duc meurt en Afrique à l'instant même où le Petit Sucrier se voit doté d'un conseil de famille. Les demi-mondaines en général et Mlle d'Alençon en particulier chansonnées par Cellarius, Emilienne retourne au théâtre dans *Paris qui marche...*, mais déjà plus pour elle. Où, soignée par les bonnes sœurs à la suite d'une douloureuse opération, on voit Mlle d'Alençon s'engager dans les sentiers de la vertu, mais ne point s'y attarder, et *via* Lesbos, regagner Cythère. Liée avec Renée Vivien, aux beaux vers qu'elle lui inspira et dont M. Charles Maurras a dit que « l'Anthologie éternelle » les sauvera, elle préféra ceux que M. Rip lui façonna dans la *Revue des Capucines*.

PHILOSOPHIE

1er Juin : Lucien Lévy-Bruhl : *L'expérience mystique et les symboles chez les primitifs*, Alcan, 1938.

LES POÈMES

1er Janvier : Marcel Martinet : *Une feuille de hêtre*, Corrêa. — Jacques Reynaud : *L'Aurore de Minuit*, aux éditions de Saint-Martin, Pontoise. — Maurice-Pierre Boyé : *Les compagnons infidèles*, « éditions Corymbe ». — Jean Mardigny : *Le dieu pris dans l'argile*, René Debresse. — Phelps Morane : *Départs et Escales*, « Editions littéraires de France ». — Marcel Chabot : *Mon petit Dieu d'amour*, René Debresse. — **1er Février** : Armand Godoy : *A Francis Jammes*, Grasset. — Alphonse Séché : *Mon cœur qui chante*, Edgar Malfère. — Docteur Lucien-Graux : *Destin*, sans nom d'éditeur. — Albert Flory : *Avis comprimés*, chez Garnier. — Fernand Lot : *Sorties de secours*, R. Debresse. — Robert Goffin : *Sang Bleu*, Gallimard. — Paul Prist : *Messages*, Albert Messein. — Maurice Beerblock : *En marge du Silence*, Camille Bloch. — **1er Mars** : Jean Benoît : *Elégies*, Jean-Renard. — Jacques Clémenceau de la Loquerie : *Destinée*, s. n. d'édit. — Dominique Combette : *L'Ombre sur le Mur*, Librairie du Phare. — Marcel Diamant-Berger : *Tziganes*, La Caravelle. — Louis Emié : *Quatre Poèmes*, les Editions de la Hune. — Jean Loisy : *Hymnes*, La Comédie Humaine. — Rose Malhamé : *Avec les Oiseaux*, « se vend au Divan ». — E. Pavy : *Feuilles d'automne*, Revue Moderne des Arts et de la Vie. — Jules-René Thomé : *Images*, éditions du Goéland. — Paul Voyle : *Défaites*, la Vie Réelle. — **1er Avril** : Paul Eluard : *Donner à voir*, Gallimard. — Paul Eluard : *Chanson complète*, Gallimard. — Tristan Tzara : *Midis gagnés*, « les Cahiers de Matines ». — Paul Pugnaud : *Equinoxes*, « la Bouteille à la mer ». — Pierrette Sartin : *Poursuites*, « la Bouteille à la mer ». — Louis-Maurice Jouffroy : *L'Escalier mystique*, *Le livre des Anges*, Jean Naert. — **1er Mai** : Philéas Lebesgue : *Celui qui parle bas*, « le Bélier ». — Pierre Menanteau : *L'arbre et la maison*, « les Carnets de l'Oiseau-Mouche ». — Fernand Demeure : *Parade des Heures*, « la Caravelle ». — Amy Sylvel : *Chansons*, « Marsyas ». — Alain-Borne : *Cicatrices de songes*, « les Feuillets de l'Ilot ». — José Bruyr : *Au front mort des années*, « Editions du Cercle d'Art ». — Alliette Audra : *Du côté de la neige*, Corrêa. — Julien Vocance : *Le Héron huppé*, Edgar Malfère. — André Pourquier : *Conséquences*, « Editions Corymbe ». — J. Venturini : *Outlines*, « Editions du Moghreb ». — Le docteur Lucien-Graux : *Demain il fera jour*, s. n. d'édit. — Pierre Bédat de Montlaur : *Laques et Broderies*, « au Divan ». — **1er Juin** : Luce Avril : *Rythmes perdus*, R. Debresse. — Céline Arnaud : *La nuit pleure tout haut*, « Collection Interventions ». — Jean Massin : *Poèmes de la Compassion de Jésus-Christ*, « aux Editions franciscaines ». — Samivel : *Les malheurs d'Ysengrin*, Delagrave. — Rectification.

POÉTIQUE

1er Février : Pour le poème ou la victoire.

PRÉHISTOIRE

1er Juin : Baron de Loë : *Belgique ancienne. Catalogue descriptif et raisonné*, t. III, *La période romaine*, Bruxelles, Vromant. — Du même : t. IV, *La période franque*, même éditeur. — Edouard Salin : *Rhin et Orient. Le haut moyen âge en Lorraine d'après le mobilier funéraire; trois campagnes de fouilles et de laboratoire*. Préface d'Albert Grenier, Geuthner. — P. Royer : *Monographie des ossements de l'époque franque*; extr. Anthropologie, t. XLVII, p. 309-335. — Dr A. Morlet : *Mythologie gauloise; statue du dieu à l'hippophore découverte à Neschers*, Vichy, Impr. Colin. — Du même : *Triptyque de mythologie gauloise; les trois dieux solaires découverts au pays des Arvernes : Neschers, Lussat et Egliseneuve*, Vichy, Impr. Colin.

PSYCHOLOGIE

1er Janvier : La mort de S. Freud. — Ch. Beaudouin : *La Psychanalyse*, Hermann et Cie. — C.-G. Jung : *Le Moi et l'Inconscient*, N. R. F. — Dr R. Allendy : *Rêves expliqués*, Gallimard.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

1er Juin : Dr Ivan Lajos : *La vérité sur l'armée allemande*, Flammarion. — Stephan Th. Possony : *L'Economie de la guerre totale. Ses possibilités, ses limites*, Libr. de Médicis. — André Labarthe : *La France devant la guerre. La balance des Forces*, Préface de G. Prételat, Grasset. — Gaston Pastre, *Le Crépuscule de Napoléon* (1813), Montpellier, Edit. des Etudes historiques. — Mémento.

QUESTIONS RELIGIEUSES

1er Février : P. Georges Guitton : *Un « preneur » d'âmes : Louis Lenoir, aumônier des Marsouins*, De Gigord. — **1er Mai** : Emmanuel Aegerter : *Les hérésies du Moyen Age* (Librairie Ernest Leroux). — Marguerite Perroy : *Le chemin de croix des femmes en guerre* (Imprimerie Saint-Pierre à Langres).

RÉGIONALISME

1er Février : Quelques vues générales et quelques faits précis. — **1er Avril** : De Taine à Lhomond, en passant par Ivry. — **1er Juin** : Peut-on travailler en province?

LES REVUES

1er Mai : Neutralité (*Etudes, Pavés de Paris, N. R. F.*). — Hitler (*Revue des Deux Mondes, Etudes, La Vie intellectuelle*). — La fin de la guerre (*Esprit*). — L'hommage de Péguy aux primaires (*Les Primaires*). — Village français de la guerre (*La Grande Revue*). — Postes clandestins (*L'Archer*). — Roman policier (*Le Mois*). — Mémento. — **1er Juin** : Lamartine, d'après M. Louis Bertrand (*Revue des Deux Mondes*, 1er et 15 avril). — Francis Jammes (*Cahiers du Sud*). — Paul Valéry, Degas, Jarry (*Dante*, janvier-mars). — Rosny et Renard (*Etudes*, 20 mars). — Selma Lagerlöf (*Revue

de Paris, 1er avril). — Un poète islandais-canadien (*Yggdrasill*, mars). — Dostoïevsky (*Le Mois*, 1er mars-1er avril). — L'Ecole normale (*La Revue universelle*, 15 avril). — Le chant choral en Suisse (*Charpentes*, février). — Les Trois Allemagnes (*Revue de Paris*, 1er avril). — La vie du peuple allemand (*Le Mois*). — Journal des témoins (*Esprit*, avril). — La Révolution dans le Blésois (*Le Jardin de France*, 1er mars et 1er avril). — Naissances. — Mémento.

LES ROMANS

1er Janvier : Capitaine Gervais : *A la conquête de l'Europe*, Calmann-Lévy. — Maurice Magre : *Jean de Fodoas*, Gallimard. — Ernest Pérochon : *Babette et ses frères*, Plon. — Marie-Anne Comnène : *Grazia*, Gallimard. — **1er Février** : G. Duhamel : *Le Combat contre les ombres*, Mercure de France. — Philippe Hériat : *Les Enfants gâtés*, Gallimard. — Paul Vialar : *La rose de la mer*, Denoël. — Henry Deberly : *La pauvre petite Madame Chouin*, Gallimard. — Christian Maigret : *Les fausses compagnies*, Plon. — Amédée Pavard : *Monsieur Pavard s'en va-t-en guerre*, Le François, éditeur. — **1er Mars** : Jules Romains : « Les hommes de bonne volonté » — XVII *Vorge contre Quinette*; XVIII *La douceur de la vie*, Flammarion. — La Varende : *Man' d'Arc*, Grasset. — Robert Bourget-Pailleron : *La folie Hubert*, Gallimard. — Marcel Aymé : *Le bœuf clandestin*, Gallimard. — Edouard Peisson : *La carte marine*, Grasset. — Jean de la Brète : *Péripéties*, Librairie Plon. — **1er Avril** : Roger Martin du Gard : « Les Thibault », *Epilogue*, Gallimard. — Bertrand de la Salle : *Montfénil*, Plon. — Lucien Maulvault : *Un gentilhomme maudit*, A. Fayard. — Thyde Monnier : *Annonciata*, Grasset. — Ernst Erich Noth : *Le Désert*, Gallimard. — Joseph Peyré : *Matterhorn*, Grasset. — **1er Mai** : Simenon : *Le bourgmestre de Furnes*, Gallimard. — Marcelle Tinayre : *Est-ce un miracle?* Flammarion. — Alfred Colling : *Demain, relâche*, Plon. — Germaine Beaumont : *Les Clefs*, Plon. — René Jouglet : *Valparaiso*, Grasset. — **1er Juin** : Charles Plisnier : *Le retour du fils*, Corrêa. — Jean Martet : *Les passes de Khaïber*, Albin Michel. — Yves Gandon : *Le grand départ*, Albin Michel. — Maxence van der Meersch : *Pêcheur d'hommes*, Albin Michel. — Henry Bordeaux : *Crimes involontaires*, Plon. — Audiberti : *Septième*, Gallimard.

SCIENCE FINANCIÈRE

1er Janvier : Joseph Chappey : *La Crise du Capital. L'Avènement de la démocratie économique et le nationalisme économique*, Librairie du Recueil Sirey.

SCIENCE SOCIALE

1er Février : Bernard Fay : *Civilisation américaine*, Sagittaire. — Max Lambert : *Les Etats-Unis, bilan en 1939*; préface d'André Siegfried, Bloud et Gay. — Divers : *Comptes rendus des séances du colloque Walter Lippmann*, Librairie de Médicis. — Mémento. — **1er Avril** : Gilbert Viriogeux : *Refaire la France. Mon plan pour un redressement économique, financier, politique. Un progrès social*. Editions Baudinière. — Mémento. — **1er Juin** : Walter Darré : *La Race, nouvelle noblesse du sang et du sol*, traduit de l'allemand par P. Milon, Fernand Sorlot. — Michel Huber : *Etat de la population d'après les derniers recensements*, Hermann.

THÉATRE

1er Avril : Le Rideau de Paris : *L'Ecole de la Médisance*, comédie de M. Claude Spaak, d'après Sheridan. — Théâtre Michel : *Les Monstres*

sacrés, pièce en 3 actes de M. Jean Cocteau; Mlles Jany Holt et Suzanne Dantès. — Théâtre de l'Odéon : *Ces dames aux chapeaux verts* (reprise); Mlles Lily Mounet, M. Bourdet. — Théâtre du Palais-Royal : *Permission de détente*, vaudeville en 3 actes de M. Yves Mirande; Mme Robinne, M. Faivre. — Théâtre de la Michodière : *La Familiale*, « comédie » en 3 actes de M. Jean de Letraz; Mlles Simone Sindair et Madeleine Suffel. — Théâtre des Ambassadeurs : *Elvire*, pièce en 3 actes de M. Henry Bernstein (et de Mlle Popesco). — **1er Mai** : Théâtre Montparnasse : *Phèdre*, interprétée par Mlle Marguerite Jamois. — Comédie-Française : *Le Mariage forcé; Le Chandeler;* Mlle Madeleine Renaud, M. Clary. — Théâtre de « l'Œuvre » : *Le Roi de France*, vie romancée, de M. Maurice Rostand; Mlle Simone Renant, M. Harry Baur. — Les Noctambules : *Le Loup-garou*, de M. Roger Vitrac. — Théâtre Marigny : *Banco!...* de feu Savoir (reprise). — **1er Juin** : Le Rideau de Paris (Théâtre des Mathurins) : *Tartuffe;* M. Jean Marchat, Mlle Odette Joyeux. — Théâtre George-VI : *J'ai dix-sept ans*, de M. Paul Vanderberg; Mlle Suzanne Fleurant. *Le Barbier de Séville*, par les *Petits chanteurs d'opéra;* Mlle Claudine Barge, M. Maroll. — Bouffes-Parisiens : Mlle Madeleine Robinson dans les *Monstres sacrés; Le bel indifférent*, monologue de M. Jean Cocteau, récité par Mlle Edith Piaf; M. Meurisse. — Théâtre de « l'Œuvre » : *Pas d'amis, pas d'ennuis;* Mlle Lucienne Bogaert. — Théâtre Antoine : *Le Chemin de ronde*, imbroglio policier en 4 actes de Mme Marguerite Duterme; Mme Géniat. — Théâtre de l'Odéon : *Napoléonette*, pièce historique en 4 actes, tirée du roman de Gyp par MM. André de Lorde et J. Marsèle.

VARIÉTÉS

1er Janvier : A Londres durant la guerre précédente. — **1er Février** : Esquisse d'une psychopathologie de Jean Racine. — **1er Mars** : Essai d'explication de l'attentat de Munich.

VOYAGES

1er Mars : Camille Melloy : *Suomi ou le bonheur en Finlande*, Alsatia. — Fernand Leprette : *Egypte, terre du Nil*, Plon. — Bertrand Flornoy : *Haut Amazone*, Plon. — Louis Piérard : *Terre des Indiens*, Rieder. — Fernand Desonay : *Images et visages de la Meuse*, Casterman. — Mémento.

TABLE DES SOMMAIRES

1940-1946

CCXCVII N° 998. — 1er JUIN 1940

CCXCVIII N° 999-1000. — 1er juillet 1940-1er décembre 1946.

Première partie.

Deuxième partie.

Troisième partie.

Quatrième partie.

Tables (1940-1946)

Le Gérant : PAUL HARTMANN.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 5282.
Dépôt legal : 1er trimestre 1947.



COLLECTION BLANCHE (Romans et Récits)

A paraître :

FRANÇOIS MAURIAC
Le Cahier noir (*augmenté*). 1 vol.

CHARLES VILDRAC
D'après L'écho. 1 vol.
Livre d'amour (poèmes). 1 vol.
Édition augmentée.

FRANCE BELMAIN
La Marée du matin. 1 vol.

VERCORS
Les yeux et la lumière. 1 vol.

HENRI CALET
Trente à quarante. 1 vol.

ANNE FERNIER
La Saint-Hubert. 1 vol.
Un amour parmi la foule. 1 vol.

etc...

En vente :

CLAUDE AVELINE
Le temps mort. 1 vol.

PIERRE BOST
La Haute Fourche. 1 vol.

CLAUDE MORGAN
La marque de l'homme. 1 vol.

VERCORS
Le Silence de la mer. 1 vol.
La marche à l'étoile. 1 vol.
Les Armes de la Nuit. 1 vol.

Charles DIEGO (général Brosset)
Un homme sans l'occident. 1 vol.
Préface de Vercors.

COLLECTION PHILOSOPHIQUE ET SOCIALE

A paraître :

KARL JASPERS
Œuvres (*en préparation*). 6 vol.

JOHN DEWEY
Problèmes de l'Homme. 1 vol.

JULIAN HUXLEY
Nous européens. 1 vol.

YVES LÉVY
Machiavel. 1 vol.

etc...

COLLECTION ÉTRANGÈRE

A paraître :

WILLIAM FAULKNER
Moustiques. 1 vol.

ARTHUR MILLER
Focus. 1 vol.

etc...

En vente :

LANGSTON HUGHES
Histoires de blancs. 1 vol.

MARSHALL D. YARROW
Le Clapi. 1 vol.

etc...

NOUVELLES ORIGINALES (1re série)

Inédits à tirage restreint de : 1. Joe BOUSQUET - 2. Henri CALET - 3. VERCORS - 4. MAAST - 5. Georges HENEIN - 6. Raymond QUENEAU.

COLLECTIONS DIVERSES

TOUTE LA TERRE HABITÉE — L'HONNEUR DES POÈTES
PROPOSITIONS — CRITIQUE CONTEMPORAINE
HISTOIRE ET LIBERTÉ

LES ÉDITIONS DE MINUIT
22, boulevard Saint-Michel